This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

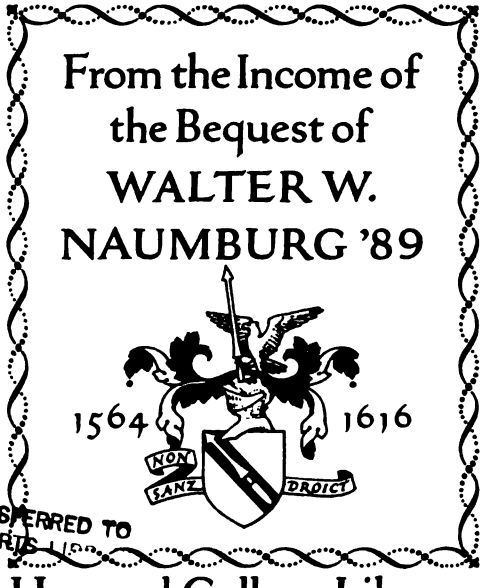
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Un amateur orléanais au XVIIIe siècle

Paul Ratouis de Limay, André Jarry,
Henry de Chennevières, Aignan-Thomas Desfriches

Digitized by Google

FA 3938.45



TRANSFERRED TO
FINE ARTS LIB.

Harvard College Library

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

5535 8

UN AMATEUR ORLÉANAIS AU XVIIIe SIÈCLE

IGNAN-THOMAS DESFRICHES

(1715-1800)

SA VIE, SON ŒUVRE, SES COLLECTIONS,
SA CORRESPONDANCE

LETTRES DU DUC DE CHABOT, DE COCHIN, DESCAMPS, Mgr DE GRIMALDI,
DE MIROMÉNIL, PERRONNEAU, J. VERNET, WATELET, WILLE, ETC.

PAR

PAUL RATOUIS DE LIMAY

PRÉFACE DU MARQUIS DE CHENNEVIÈRES
Conservateur au Musée du Louvre.

Ouvrage orné de 15 phototypies hors texte et d'une héliogravure
suivi d'un
Essai de Catalogue de l'œuvre peint, dessiné et gravé de Desfriches
PAR ANDRÉ JARRY

PARIS
LIBRAIRIE H. CHAMPION, ÉDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS, 5
1907

30

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

AIGNAN-THOMAS DESFRICHES

(1715-1800)

Digitized by Google

Il a été tiré de cet ouvrage

300 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS

N° 84

Digitized by Google

Digitized by Google

Héliog. Dujardin

Ignan-Thomas Desgriches

1715 – 1800

Pastel de Perronneau – 1751 – (à M. Ratouis de Limay)

Digitized by Google

UN AMATEUR ORLÉANAIS AU XVIIIe SIÈCLE

AIGNAN-THOMAS DESFRICHES

(1715-1800)

SA VIE, SON ŒUVRE, SES COLLECTIONS,
SA CORRESPONDANCE

LETTRES DU DUC DE CHABOT, DE COCHIN, DESCAMPS, Mgr DE GRIMALDI,
DE MIROMÉNIL, PERRONNEAU, J. VERNET, WATELET, WILLE, ETC.

PAR

PAUL RATOUIS DE LIMAY

PRÉFACE DU MARQUIS DE CHENNEVIÈRES
Conservateur au Musée du Louvre.

Ouvrage orné de 15 phototypies hors texte et d'une héliogravure
suivi d'un
Essai de Catalogue de l'œuvre peint, dessiné et gravé de Desfriches
PAR ANDRÉ JARRY

PARIS
LIBRAIRIE H. CHAMPION, ÉDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS, 5
—
1907

Digitized by Google

FA 3938.45

VARD
ERSITY
LIBRARY
DEC 18 1962

Digitized by Google

PRÉFACE

Un soir de l'hiver 1904, à l'issue d'une des leçons inaugurales par lesquelles j'ouvrais, à l'Ecole du Louvre, une suite de conférences sur la peinture française au dix-huitième siècle, je me vis aborder par un jeune homme d'une rare distinction de regard et d'allure. Déjà, durant que je parlais, j'avais remarqué maintes fois cet auditeur dont la manière d'écouter différait fort de celle de ses voisins. Non qu'il ne semblât se plaire, comme eux, à noter sur ses tablettes, les dates et les faits d'où surgissaient les évocations du radieux passé d'art. Tout au contraire, sa constance de zélateur de ces cours allait jusqu'aux limites les plus flatteuses de l'attention. Mais ce n'était pas un écouteur passif, suivant d'une oreille molle les propos du conférencier : celui-là les devançait et je sentais que la suite du discours, il la devinait et l'attendait avec assurance. Au milieu donc d'un public, épris de l'art à la mode et de son histoire, mais qui n'en possédait que des lueurs confuses, j'allais compter un esprit déjà pourvu de la connaissance du sujet et duquel l'érudition contrôlerait mes dires : personnage non moins salutaire qu'imprévu, puisque je lui devrais de veiller doublement à l'exactitude de ma parole. Aussi n'étais-je pas médiocrement intrigué, lorsque le jeune mystérieux vint à moi.

« Monsieur, mon père possède quelques Perronneau, quatre, qui vous intéresseraient peut-être. S'il vous était agréable de les voir, nous sommes voisins, et même porte à porte...., mon père serait heureux de vous les faire connaître. »

Je remerciai, tout à la surprise joyeuse, et ne me pardonnai pas d'avoir pu rester mitoyen de quatre Perronneau, sans qu'au travers la muraille le cœur ne m'ait battu parfois d'une indéfinissable émotion. Lapides clamabant, *les pierres criaient, et mes oreilles d'art étaient restées closes. D'humeur contre moi-même, je courus à l'invite, dès le lendemain. C'était l'heure indis-*

Digitized by Google

crète et matinale que les curieux de peinture ont accoutumé de choisir pour déguster les beaux ouvrages : gens à manies qui se persuadent ne posséder la finesse de l'œil et sa claire vue qu'avant le déjeûner de midi ; tout ainsi que les juges de nos Parlements d'autrefois, qui ne décidaient du sort des prévenus qu'aux audiences du matin, crainte de voir altérer par les fumets de la table, leur limpide entente des causes et leur sereine équité.

Je vis, malgré cette heure sans gêne, des mains se tendre avec la plus courtoise accueillance, et MM. Ratouis de Limay s'empresser à me conduire au régal promis : un portrait d'homme de maîtrise souveraine, et trois de femmes. Mon admiration n'en était qu'au premier feu, lorsqu'un mot de ces messieurs lui vint jeter une huile qui l'allait rendre inextinguible.

« Ce sont les portraits de Desfriches, l'amateur-dessinateur orléanais, de sa femme, de sa fille et de sa mère. »

Desfriches par Perronneau ! Desfriches, quel nom magique pour qui sait la vieille France et la vie de ses provinces à l'heure où les arts, les belles-lettres et les cabinets de curieux y faisaient animation locale. Et nul autre, peut-être, n'est mieux synonyme d'homme du terroir de nos anciennes capitales de provinces, car aucun ne représente, avec plus complète unité, les trois vertus foncières de cette classe : l'attache de cœur aux choses et traditions du sol, la culture des dons de l'esprit dans le tour du génie propre de chaque province, et l'éveil vers Paris, non pas éveil servile pour l'imiter gauchement, mais flair avisé qui n'en voulait tenir qu'un principe d'émulation pour l'activité locale.

Ce Desfriches ne faisait pas centre seulement parmi ses compatriotes, il avait voulu devenir l'hôte habituel des artistes parisiens.... en vacances, et lorsque, l'été, la rivière de Seine n'apportait plus qu'une brise douteuse aux ateliers d'artistes du Louvre, sa maison des champs de la Cartaudière ne désemplissait d'invités. Si bien qu'à ce rôle d'hébergeur de l'Ecole Française, son prestige de trait-d'union entre la province et Paris n'avait guère d'égal.

J'étais devant cette figure, évocatrice de tout un passé fourmillant et charmeur, et m'y délectais comme à la plus savoureuse apparition. Mais MM. Ratouis de Limay, des maîtres non pareils dans la science des.... gradations, me réservaient le trait final.

— « Nous sommes descendants de Desfriches, et mon fils Paul se propose d'éditer sous peu les lettres d'artistes et d'amateurs reçues par le célèbre orléanais. Nos papiers de famille en abondent. »

Cette fois, ç'en était trop, et l'auditeur de l'Ecole du Louvre, à l'attention si nette et précédante, se trouvait expliqué. J'étais là chez des gens.... du dix-huitième siècle, puisque leurs portefeuilles contenaient l'une de ses correspondances les plus captivantes, et, qu'à vouloir la publier, M. Paul Ratouis

Digitized by Google

de Limay n'avait pu moins faire qu'étudier, jusqu'au détail, le monde et le cadre de l'époque. Perronneau venait de nous transmettre, en ce pastel, l'air de tête de Desfriches, mais combien son portrait moral, éclairé par ces multiples correspondants, allait être plus complet que le physique ! Il me souvint aussitôt que Robert Dumesnil avait dû connaître et fouiller partie de cette mine pour son Histoire des plus célèbres amateurs français. *Ce qu'en effet. Mais, qu'est un étranger qui vient choisir, élaguer ou même écarter à sa guise, dans un chartrier de famille, qu'est-il auprès d'un propre petit-fils pour lequel le premier devoir d'éditeur devient un intégral respect des documents domestiques ? Tout au plus si les emprunts fragmentaires de Dumesnil avaient amorcé l'intérêt d'un groupe de curieux délicats. Ç'allait donc être pour tous, ceux-là compris, une belle et pleine surprise de lecture.*

Et je sentis, dès les premières paroles du jeune homme, que, renonçant au privilège de son âge qui l'eût excusé de quelques lacunes d'érudition, il s'était avisé de toutes les sources historiques, avec le scrupule d'un vieux routier. Quel plaisir à lui, par un facile effort d'atavisme, de reprendre contact mystérieux avec les correspondants de son aïeul et d'apprendre leurs dates, leurs œuvres ou leur emploi d'existence ! La galerie en était variée à souhait.

C'était l'évêque du Mans, Mgr de Grimaldi, des princes de Monaco, que le souvenir de Mgr d'Acquin, de Séez, fils du médecin de Louis XIV, le célèbre amateur de dessins de maîtres, incita sans doute au goût des collections. Sur le siège de Saint-Julien, il allait joindre, à l'éloquence fleurie et vivante qui fut la sienne, l'active délicatesse d'un connaisseur. Enthousiaste des dessins de Desfriches, jusqu'à les faire voisiner, en son estime et ses portefeuilles, avec ceux de Callot, La Belle, Sébastien Le Clerc et Cochin.

C'était le duc de Rohan-Chabot dont les goûts d'art s'avisèrent, un jour, de la plus riante initiative. Témoin de la poussée croissante des gens de qualité vers l'aimable pratique du dessin, il avait senti qu'offrir à leurs efforts, jusque-là dispersés et mus souvent par des maîtres d'occasion, le bienfait d'un centre s'attirerait toutes les reconnaissances. Rien n'y manquerait : les agréments de l'émulation, la bonne compagnie, le gain supérieur d'un enseignement collectif. Et voici qu'une Académie pour les gens du bel air germait en la pensée de M. de Chabot. Il s'y complut d'autant mieux que sa femme, Louise de Larochefoucauld, fille du duc d'Enville, dessinatrice elle-même, y voyait, outre le plaisir personnel qu'en retireraient ses attraits d'artiste, le plus brillant parti mondain qu'une grande dame pût rêver. Ce serait, en art, le rival du salon de Mme Geoffrin, et les dessins d'esprit remplaceraient les fusées et finesses des rimeurs et conteurs de la célèbre Egérie littéraire. Et puis, quelle imitation plus fidèle de la Cour, où les princes et les princesses, sous la direction des Sylvestre, maîtres à dessiner des Enfants de France,

Digitized by Google

s'étudiaient aux plus délicats essais de croquis, de pastels, voire de peinture ! Mme de Chabot ne balança pas longtemps ; et de décider que son propre hôtel abriterait cette Académie naissante. Ce fut affaire et capitale, au duc, de s'assurer de professeurs dont le mérite devait être, à part égale, de bonne science technique et de façons policées, comme il convenait en une telle société.

De quelle mine l'Académie royale de peinture regarda-t-elle cette... concurrente de fine race ? Avec les yeux les plus doux, car trop avisée, pour ne pas sentir que tout dessinateur mondain est un futur protecteur et chaland des artistes de profession ! Si bien qu'habile et reconnaissante, elle n'hésitait pas à recevoir M. de Chabot au nombre de ses amateurs honoraires.

De quel piquant serait la découverte d'un historique de cette école de l'hôtel de Larochefoucauld ! Or, ne doutons pas qu'il existe, et M. Paul Ratouis de Limay se doit de nous en faire la surprise. Le siècle avait l'humeur trop écrivante pour traiter par le silence cette institution si bien sienne.

Quel juste sens de la réalité montraient là le duc et la duchesse de Chabot ! C'est de toutes parts qu'abondaient, en effet, des talents mondains qui, tout au long du siècle, se succédèrent.

Et pourquoi nous défendre d'évoquer ici leurs groupes coquets ? Ne s'imposent-ils pas, au contraire, comme le spectacle le plus d'à-propos que puisse susciter le nom de Desfriches ?

Dès les primes années de Louis XV, c'est par un débutant d'éclat que s'inaugure la suite des artistes-amateurs : le comte de Caylus. Fils de la brillante nièce de Mme de Maintenon, si fièrement peinte par Rigaud, et de nos jours, par un portraitiste non moins magistral, le comte d'Haussonville, en ses études de la Revue des Deux-Mondes *sur la duchesse de Bourgogne, Charles de Thubières, comte de Caylus, mousquetaire à treize ans, faisait ses premières armes à Malplaquet. Amoureux de batailles et de dangers, la paix de Rastadt le surprit et le désespérait. Où porter désormais son besoin de vie dévorante ? Il n'aperçut que les voyages pour y remédier d'abord. Le voici donc, à la suite de M. de Bonac, notre ambassadeur près la Porte Ottomane, visitant Constantinople et les Echelles du Levant. Sur les ruines d'Ephèse, ses yeux se dessillaient soudain et s'ouvraient à la vision de l'art. Si bien que, dès le retour, il eut hâte de connaître l'art moderne, et prenait pour premiers itinéraires, la Hollande et la Grande-Bretagne. Chemin faisant, projet lui vint de s'adonner désormais au culte actif du beau, d'en faire le sujet de son étude constante. Qu'allaient être ses premiers pas dans cette carrière nouvelle qu'il troquait si délibérément contre celle des armes ? Une tentative de singulière hardiesse. Admis à fréquenter chez le financier Pierre Crozat —*

Digitized by Google

l'illustre collectionneur dont le cabinet de quatre cents tableaux et de dix-huit mille dessins de maîtres n'avait alors nul égal en Europe — Caylus y confirmait l'ardeur de son zèle, et, tout à l'éblouissement du lieu, s'avisait d'en vouloir graver les plus célèbres croquis. Il avait, à l'école de Watteau, pris des rudiments de dessin, voire de peinture, mais qu'était-ce pour oser la traduction de feuillets supérieurs et tenter des fac-similes qui ne fussent pas indignes des originaux ! C'est à l'eau-forte que son franc courage eut recours : ce procédé de primesaut qui, n'étant que du dessin sur cuivre, peut à toute rigueur se passer de longue expérience et semble tout fait pour mettre en exercice et relief les dons de l'esprit et du goût. Et, de la même furia joyeuse dont il s'élançait à Malplaquet, l'ancien page de la Maison du roi se jetait aux œuvres de la pointe. Jamais mieux que sous ses doigts peut-être, l'eau-forte n'aura paru chose bien française — un art dont d'autres que nous découvrirent la pratique, mais que certaines de nos qualités natives devaient rendre surtout nôtre. Du jour où Caylus s'en méla, son flair l'avertit du devoir de traiter à la française ce mode de gravure, de l'y traiter de plus en plus. Liberté de l'outil, concision du trait, pétillant de la pointe, prestesse de facture : autant de vertus foncières du genre que le jeune homme se fit tâche d'exercer. Outre, qu'aventureux comme il l'était, les surprises de la morsure d'acide avec ses bonheurs ou ses malvenues, s'ajoutaient en surcroît d'intérêt. Mais un double scrupule le travaillait aussitôt : traduire les maîtres et les refléter comme un miroir fidèle, et nonobstant n'abdiquer rien de son propre sens d'artiste. Caylus résolut le problème, au mieux des maîtres et de lui-même, ainsi qu'il est loisible d'en juger par les deux cent vingt-cinq fac-similes que possède la Chalcographie du Louvre.

Au temps où Caylus, dont Clément de Ris, le baron Roger Portalis et les Goncourt ont si bien parlé, s'exerçait sous l'œil de Watteau, le commun ami de l'un et de l'autre, Jean de Jullienne, riche manufacturier des draps écarlates des Gobelins, n'avait garde de négliger si bonne occasion de recourir pareillement au souverain peintre galant. Et le profit, non moins durable qu'immédiat, fut un faire de croquiste riant qui bientôt inclinait à des tentatives d'aquafortiste. Lequel talent l'allait servir et l'inspirer en un projet de vaste courage qui devait assurer son nom d'une survie la plus légitime. De sa fréquence chez Watteau, du culte d'amitié qu'il lui vouait, du chagrin de l'avoir vu mourir entre ses bras — pauvre phtisique à la fleur de la vie — Jullienne avait conçu le dessein d'élever au maître un monument, comme nul artiste d'aucune école n'en aurait connu jusqu'alors : publier un recueil de toute la production du peintre, et par ainsi l'assurer d'atteindre l'avenir lointain. Marc-Antoine Raimondi pour Raphaël, Bolswert et Paul Pontius pour Rubens s'étaient donnés pareille vaste tâche et généreuse ; trop vaste pour eux, car les efforts

Digitized by Google

de ces burins, si jolis et si féconds fussent-ils, ne purent suffire à la traduction des nombreux chefs-d'œuvre de ces deux illustres ; généreuse assurément par la ferme ardeur qui les soutenait, mais non pas par ce même don total de soi qu'y porta Jullienne, car, outre les années qu'il y devait consumer, ce fut à ses risques et de ses deniers que commença la puissante publication et, faute de souscripteurs assez en nombre, tout le poids retomba bientôt sur son patrimoine qui s'en voyait obéré de près de cinq cent mille livres. Heureuse entame ! car n'était-ce pas payer bon compte la certitude de traverser les âges, lié glorieusement au glorieux maître ! Tous les graveurs de renom furent requis, et, sous la gouverne de ce fiévreux éditeur, conseiller sûr puisqu'expert aux choses du dessin, ce fut une floraison d'estampes sans seconde, laquelle, mieux que toute autre suite de cuivres, fait du dix-huitième siècle l'époque de la très-belle gravure française. Et les dessins de Watteau n'étaient pas non plus pour échapper à la sollicitude de Jullienne qui jugeait ses sanguines, les égales en art de ses peintures les plus d'importance.

Feuilletez, au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale, cet ensemble innombrable qui, d'ailleurs, y voisine le recueil imposant des eaux-fortes du comte de Caylus, et vous prendrez de Jullienne une haute estime reconnaissante. Quinze années durant, de 1725 à 1740, son effort d'inlassable énergie tirait de sa tribu de graveurs une floraison de quatre cents cuivres : moitié d'après les compositions du maître, moitié fac-similes des dessins.

Certes, l'artiste supérieur qu'était Watteau n'avait besoin pour atteindre la postérité — toutes les postérités — du secours de personne ; de tels créateurs s'imposent au goût général comme des évidences de beauté. N'empêche que l'heure à laquelle Watteau devait prendre possession sans retour du public français, et l'intensité même de la ferveur qu'il y susciterait fut avancée, décuplée par l'initiative de Jullienne. De quel effet n'allait pas être, à travers le monde, cette profusion d'images, où les goûts les plus divers trouveraient leur compte : qui la beauté des fraîches épreuves à fin tirage, qui la séduisance des sujets, qui la souplesse de l'ordonnance, qui le sourire du décor et du costume ! Autant d'attraits vainqueurs, faits pour répandre de proche en proche le renom de Watteau.

Le mérite de Jullienne, âme et nerf de telle majestueuse entreprise, se doublait encore de sa qualité de collectionneur, car il l'était, et des mieux pourvus. Trois cents tableaux, des portefeuilles d'estampes et de dessins, un rare ensemble de laques et porcelaines de la Chine et du Japon, nombre de riches meubles de Boule en faisaient l'un des réputés amateurs de Paris. Or, qui ne sait la tendresse de tout collectionneur pour chacune des œuvres de son choix, et partant, sa vertu d'éclectisme envers toutes les formes et tous les

Digitized by Google

idéals d'art, vertu faite de balance équitable et de sourire égal, comme serait un père au milieu d'enfants ? Il semble craindre, avec le poète, que les choses n'ayent des larmes, sunt lacrymæ rerum, *et que les œuvres d'art — ces sensitives — ne souffrent entre elles du mal de jalousie, s'il venait à marquer quelque préférence. Que fera Jullienne pour servir de baume à la grande blessure d'amour-propre dont ces soins de la gloire de Watteau menacent sa galerie ? Ouvrir cette collection aux étrangers de marque, aux gourmets des provinces ; qu'elle compte dans les* Voyages pittoresques de Paris, *de Germain Brice et de d'Argenville, au nombre des curiosités qui s'imposent à tout beau venant. Ainsi fut, et c'est à faire les honneurs de son chez soi que Jullienne prenait occasion, chaque fois, d'en exalter les maîtres et les ouvrages.*

Si Crozat ne dessina pas, découragé sans doute de rien faire qui vaille, par le spectacle des merveilles de sa propre collection, au moins voulut-il qu'un sien neveu, le baron de Thiers, maniât le crayon et la pointe, de galante sorte. Vœu suivi d'un plein effet, car l'on connaît de ce parent, de cet héritier du célèbre amateur, une suite de gravures d'après des dessins de Boucher, qu'il traita dans la manière du crayon, *ce procédé de fac-simile que Demarteau devait pousser à perfection. A qui s'étonnerait que le neveu d'un tel oncle, nourri dans le culte supérieur des maîtres, ait choisi Boucher pour thème de sa préférence, il faut rappeler que le peintre des Grâces avait fort ému son temps par des dessins de tout attrait. Outre la volonté de faire preuve d'une égale maîtrise comme manieur de crayon ou lumineux brosseur de toiles, ç'avait été le besoin de satisfaire à la foule d'admirateurs, grands et menus, qui s'en venaient assiéger sa porte pour obtenir quelque ouvrage de lui : les uns rebutés par la vogue absorbante du maître qui les ajournait à des dates indéfinies, les autres trop mal fournis d'écus pour oser prétendre à des peintures de conséquence, et nonobstant, tourmentés de la fringale de posséder quelque ouvrage du maître, fût-ce un lambeau. Pour répondre à ces deux sortes d'enthousiastes si flatteurs, il ne lui sembla qu'un expédient : les fournir de dessins — non pas des croquis d'atelier, documents de travail ou vagues études sommaires, mais des dessins formels et parachevés, faits pour eux en propre et qui, sous verre et sous cadre, leur fussent comme l'illusion de tableaux. C'est à cet ingénieux parti que nous devons les sanguines et pierres noires surprenantes que se disputent à prix d'or les amateurs d'aujourd'hui : figures souples et grasses, argentines et chatoyantes dont l'apothéose semble bien avoir été la vente Goncourt. Sitôt prise sa résolution, Boucher ne s'épargnait pas à la tenir et, les crayons aux doigts, surabondait des sujets les plus variés. Tantôt des nymphes, des bergères, des paysannes ; tantôt des femmes de qualité, des allégories, des paysages. Chacune feuille formant composition et toujours de l'effet le plus pimpant ; vraies fleurs de l'esprit de Boucher.*

Digitized by Google

Que le baron de Thiers se soit plu de prendre pareils dessins pour thèmes de ses eaux-fortes, il n'y pouvait trouver que la pleine joie de sa pointe. Outre que le crayon de Boucher, tout ensemble large et ferme, cursif et plein d'accent, paraissait avec raison se prêter avec complaisance au travail des fac-similes.

Un autre aquafortiste, zélateur de ces dessins du maître, fut le chevalier de Valori, le plus mousseux provençal. En compatriote de Fragonard et.... du soleil, sa production ne pouvait manquer d'éloquente ardeur. Bien qu'il amincit quelque peu la facture de Boucher, c'était tout le jet de l'original, en sa sève.

L'année 1746, Bégon, l'intendant de la marine à Dunkerque, dessinait des figures destinées à la proue des frégates du roi : projets pour les sculpteurs des galères, et dans lesquels, à l'instar de Pierre Puget, de La Rose et de Bernard Toro — ces trois décorateurs du Toulon de Louis XIV — son ingénieux crayon cherchait la force dans la grâce.

Baudoin, officier aux Gardes Françaises, se donnant Charles Parrocel pour modèle, notait les scènes militaires que chaque jour il vivait.

Des hauts magistrats de nos vieux Parlements, qui ne sait la somptuosité des meubles et des hôtels, les bibliothèques fameuses, la protection constante aux peintres et sculpteurs. Mais ce qu'il ne faut pas non plus ignorer, c'est la pratique personnelle des arts que beaucoup d'entre eux tentèrent. A la vérité, la musique eut des fervents plus en nombre : n'était-elle pas l'art que tout homme de bonne compagnie se devait de cultiver pour faire figure dans les salons ? Mais les adeptes du dessin, plus clairsemés, y témoignaient d'un zèle mieux réel, car le dessin veut être aimé pour lui-même, pour son culte discret et les joies silencieuses de l'étude.

Au Parlement de Paris, le conseiller de Gravelle n'hésitait pas à faire œuvre de paysagiste, du crayon le plus agissant et savoureux, tantôt d'après Boucher, tantôt d'après des bas-reliefs antiques. A celui de Toulouse, c'était le conseiller Foulquier qui, sous l'influence ambiante des Rivalz — les robustes portraitistes du Lauraguais dont les peintures abondaient à l'entour — prenait plaisir aux profils d'âpre netteté des gens de son parentage. Au Parlement de Rouen, d'Assonville, graveur de bambochades, de goût flamand ; à celui de Bordeaux, l'abbé de Montville, hardi croquiste de fac-similes de dessins italiens.

Le marquis de Montmirail est l'auteur de cuivres de paysages, gravés d'une pointe la plus ferme. A qui l'en complimentait, il avouait, sincère, devoir ses meilleures leçons aux Audran lesquels, toujours fidèles à leur élève, venaient bien un peu se pencher sur son épaule à chaque œuvre nouvelle, pour la parfaire en vigueur. Sa modestie toutefois n'avait pas lieu de s'étendre à vingt paysages, à l'eau-forte, desquels l'exécution porte les marques d'un effort tout personnel.

Le comte de Choiseul, cousin du duc, avait un mérite de croquiste à la

Digitized by Google

sanguine; dont maints fac-similes de Demarteau nous montrent l'excellence. Adonné surtout aux portraits de ses amis et de ses entours, son crayon pastiche visiblement celui de Cochin. Les arêtes sont nettes et grasses, les profils toujours écrits sans minceur, les menus détails de costume et d'ajustement traités comme il convient, sans négligence ni non plus insistance.

Le comte de Marsan, frère cadet du comte d'Armagnac, grand écuyer de France, a laissé de son château patrimonial une vue de telle finesse qu'elle serait digne de voisiner certaines œuvres d'Etienne de la Belle. Outre plusieurs sièges de ville gravés à l'eau-forte, comme eût fait Israël Silvestre.

Quelle piquante rencontre de trouver un peintre mariniste, M. de Fontaine, dont le graveur Feradini traduisait à souhait des ports de Hollande et toute une suite de vues de l'île Minorque ! et de saluer un gracieux imitateur de Claude Lorrain, dont les réminiscences paraissent visibles en plusieurs œuvres !

Au chevalier de Croismare, les artistes et gens de lettres qu'il hantait reconnaissaient un sens très vif de paysagiste : plantation pittoresque, douce poésie des lointains, diversité des sites, et, quand sa pointe d'aquafortiste était de belle humeur cursive, une gaieté d'aspect argentine.

Analogue instinct de mise en scène et pareille joie de facture se remarquent à des paysages du comte de Breteuil, à des paysanneries du comte de Saint-Aignan, tous deux doués d'une adresse singulière des doigts.

Un aquafortiste d'une imprévue maîtrise fut Robert de Séry : talent tout de grâce mais aussi tout de vigueur. Voyez de ses ouvrages, et dites si la souplesse énergique des Audran ne semble pas l'avoir hanté. Nerveux de facture, incisif comme un graveur de métier, il prenait assurance sur son cuivre, et, l'instinct aidant, sa dose de savoir confirmant, ses œuvres vivaient de souffle et d'allure. Il n'est pas d'exemple mieux probant que le portrait de Joseph Villerme, *un sculpteur mort à Rome en 1720, qui s'était fait un renom par de nombreux crucifix de marbre, d'ivoire, d'une telle beauté d'accent qu'elle atteignait au style supérieur.*

Tout à l'encontre sont les sanguines de M. de Nyert, marquis de Gambais, gouverneur du Louvre. Sous l'influence de son ami le comte de Caylus, dont l'amour et le prosélytisme pour l'antiquité n'admettaient nulle réplique de ses familiers, M. de Nyert se plut à dessiner moelleusement des compositions inspirées des petits poètes classiques. Pourquoi ne pas oser dire qu'elles voisinent celles de Bouchardon, avec moins d'accent, mais parfois avec une grâce mieux émue ?

Du comte de Pommard et du baron de Saint-Julien, se voient pareillement des sanguines : des sujets de mœurs pris sur le vrai de l'existence. Le comte de Melun et M. de Montullé, secrétaire des commandements de la reine Marie

Digitized by Google

Leczinska, firent preuve en plusieurs cuivres de la plus sagace dextérité : l'un en des sites avec animaux d'après Nicolas Berghem et des imitations de vignettes de Callot, l'autre avec des ports de mer et des pastorales.

Comment ne nommer pas tous les Forbin, de Provence, une race d'officiers de mer qui ne rêvaient qu'abordages, et dont les répits entre deux campagnes allaient, tantôt vers les sciences, tantôt vers les arts. Elle devait avoir son épanouissement..... pacifique en la personne du comte de Forbin, directeur des musées royaux sous la Restauration, paysagiste de large mérite, qui fut l'avant-coureur de Granet, et tenta le premier de mettre une poésie dans les tableaux de monuments et de ruines que Panini, Servandoni, de Machy, Nicolle et les autres traitaient jusqu'alors, comme simples motifs décoratifs.

De la même province, de la ville d'Aix, célèbre par ses galeries de peintures, était le baron de Gaillard-Lonjumeau, le plus expert des gentilshommes-artistes de sa Généralité. S'aventura-t-il à des ouvrages de style, pris d'ambition par le spectacle des chefs-d'œuvre anciens qui pullulaient sous ses yeux ? C'est aux seuls portraits que sa production semble surtout avoir excellé : de vivaces figures, traitées dans le mode d'un peintre italien du dix-septième siècle, Celloni, lequel, travaillant tout au long de la côte, de Cette à Gênes, y laissait des portraitures, tout ensemble vigoureuses et claires.

Le chevalier de Lioux de Savignac, un périgourdin, excellait en des paysages à la plume lavés de bistre.

Ce pendant qu'aux pays étrangers, deux peintres qui tinrent à la fois de l'amateur et de l'homme de profession, s'attiraient bonne estime : N. B. de la Pierre, portraitiste au modelé précis, travaillait à Saint-Pétersbourg, de 1765 à 1775 ; Charles de la Traverse, élève de Boucher, l'un des officiers de la Maison du marquis d'Ossun, ambassadeur de France, vint habiter Madrid et forma Luis Paret y Alcazar.

Jean de La Tombe, un parisien — malgré que son nom semblât lui défendre le folâtre — est l'auteur de dessins les plus réjouissants sur la mode des coiffures féminines du règne de Louis XVI. Témoin stupéfié des hardiesses monumentales que les élégantes adoptaient pour leurs cheveux, tours savantes d'une hauteur telle, que chaque femme sous pareil échafaudage semblait avoir la tête au milieu du corps, et qu'il fallait des échelles aux perruquiers pour accommoder ces pièces montées, La Tombe voulut traduire, en une suite de scènes, ces fantaisies imposantes. Faute d'avoir eu les honneurs de la gravure, il n'est à connaître ces piquantes compositions, que de rares curieux qui les rencontrent parfois au hasard des ventes. Ce sont de fines vignettes, d'une plume la mieux déliée.

M. de Saint-Maurice, officier aux Gardes-Françaises, osait deux estampes

Digitized by Google

d'importance, à l'eau-forte et burin : la Fortune *d'après Coypel et la* Barque enchantée *d'après Houasse. Nerveuse facture qui supplée à la longue pratique, par une dextérité d'intense effort.*

D'un autre capitaine des mêmes troupes, M. de Beaumont, se peuvent voir divers portraits parmi lesquels le sien propre : eaux-fortes à l'allure délibérée.

D'un officier au corps royal d'artillerie, Desfossés, une composition vulgarisée par le graveur Duclos, fut longtemps populaire : Marie-Antoinette annonçant à Mme de Bellegarde la liberté de son mari. *D'une ordonnance habile, ce sujet, qui passionna la France en 1777, n'eut certes trouvé meilleur interprète chez un artiste de profession. Pour qui détaille la scène, qu'admirer davantage de la souple mimique des personnages ou de l'aisance du modelé ? Nul doute qu'une telle œuvre ne soit le fait d'un homme exercé dès longtemps et qui n'a voulu laisser paraître qu'une unique production..... la seule que son amour-propre reconnût viable.*

On s'attend bien que le prince de Ligne fasse ici bonne figure. Pour quiconque connaît ses Mémoires *— monument de l'homme le plus d'esprit et d'action — il ne peut faire doute que ce relateur au style rapide et concis, ce physionomiste moral qui sait portraire de riante et ferme façon, ait manié le crayon, du même élan joyeux que la plume. Héroïque aventureux, tout âme à la maison d'Autriche et toujours sur les chemins d'Europe, au temps de paix ou de guerre, pour le service de l'Empire, Charles de Ligne dessinait en effet, et d'une manière la plus pimpante et ressentie. Et quoi ? les souvenirs saillants de ses voyages, et surtout — comme il convenait à seigneur d'aussi souveraine galanterie — des études de femmes d'après les races les plus étranges ou pures. C'est ainsi qu'à la suite de Catherine II, en une visite de la souveraine à travers le Caucase et la Crimée, c'est ainsi qu'en un séjour chez les Moldaves et les Valaques, au lendemain d'une campagne contre les Turcs, le prince avait fait œuvre — et fertile — de croquiste. Quelque trente années auparavant, Liotard rapportait, de ces provinces danubiennes, des sanguines d'un charme rare, dont l'alanguie beauté des orientales n'est pas le moindre attrait. Plus près de Charles de Ligne, Jean-Baptiste Leprince avait traduit les mœurs et le costume des moscovites, d'un pinceau finement anecdotier. Or, on retrouve des deux factures — celle du* peintre turc *et celle du* russien *— dans les feuillets du prince.*

Mais par où Charles de Ligne confinait mieux encore à l'art, parce que créateur en ce second point, c'est en son goût — celui-là célèbre — d'amateur des jardins. Lisez son opuscule Coup d'œil sur les Jardins, *et sa science de paysagiste vous étonnera de souplesse et de variété. Non qu'elle tienne — loin s'en faut — pour les parcs anglais, dont la prétendue simplicité lui semble*

Digitized by Google

surtout manque d'imaginative. L'art véritable des jardins, celui que le seizième siècle italien léguait au dix-septième français et qui, par Gaston d'Orléans et les terrasses de Blois, arrivait jusqu'à Le Nôtre, son parangon, cet art complexe et d'harmonie faisait la passion du prince. En toutes contrées il l'étudiait : à Péterhof et Tzarskoé-Sélo ; dans la Pologne, à Schoulé chez le prince Casimir Poniatowski ; sur les frontières de Saxe, à Wœlitz chez le prince de Dessau ; dans les comtés de la Grande-Bretagne, chez les ducs de Marlborough et de Devonshire, chez la duchesse de Northumberland. Et lui-même le pratiquait en maint endroit, et surtout à sa villa de « Mon refuge » des alentours de Vienne, qu'il avait bâtie sur la dernière crête des Alpes, afin, disait-il plaisamment, « d'échapper aux progrès de la philosophie non moins qu'aux inondations. » De cette jardinomanie, *comme lui-même la qualifiait, nous restent plusieurs documents personnels : des dessins, dans le mode de Galimard, à la fois précis de détails et d'une belle largeur d'ensemble.*

Il avait, d'ailleurs, fait rencontre du chevalier de Boufflers chez la princesse Hélène Ratziville, en Lithuanie, et l'incitait à chanter un jardin que les hôtes surnommaient l'Arcadie et dont la créatrice était justement glorieuse. Et Boufflers préludait à sa poésie par les vers délicats :

« Séjour chéri d'Hélène, où son riant génie
De la Divinité remplit si bien l'emploi,
Où le marbre et les fleurs se rangent sous sa loi,
Où la nature à l'art par le goût est unie ;
Où, si j'en puis juger par moi,
Tout mortel au dehors voit régner l'harmonie,
Et la sent au dedans de soi. »

Contagion du bel exemple : le secrétaire des commandements du prince de Ligne, Legros, se voulut mêler d'eau-forte, et vingt années durant, y donnait ses loisirs les meilleurs. Au point de publier, en 1789, un Recueil de gravures d'après des dessins de différens maîtres par M. Legros, amateur. *Ce sont, entre autres, des portraits d'homme d'après Joseph François, des vues d'Italie d'après le peintre Le May, des villes maritimes d'après Weirotter et jusqu'à des caricatures de Loutherbourg. Jaloux de faire preuve d'une ou deux notes personnelles, Legros voulut y mêler le portrait de sa femme et le sien. Vrai bonheur d'inspiration, car ils priment visiblement les autres essais, et sa pointe studieuse et gaie s'y montre d'une netteté plus concise qu'ailleurs.*

Il ne faudrait pas non plus oublier Charles de Chamisso, page du roi, lequel semble avoir suivi les chasses de Louis XVI, à la manière d'Oudry celles de Louis XV : les yeux large ouverts aux lignes et silhouettes mouvementées qui sont l'élément des disciples de Saint-Hubert, et soucieux de les fixer. L'un de ses meilleurs essais de scènes cynégétiques est au Louvre (Cabinet des dessins, n° d'ordre 25.190) Sanglier aux abois, *composition*

Digitized by Google

dédiée au prince de Lambesc, grand-écuyer de France. Feuillet de saveur, à la pierre noire, daté de février 1789. En 1816, Chamisso semble avoir troqué contre des goûts de littérature sa première pratique de dessinateur, car on le connut séjournant à Berlin et l'auteur de l'attrayante histoire de Pierre Schlemil. *C'était l'année du succès d'*Undine, *l'opéra le plus célèbre d'Hoffmann, dont le libretto spirituel était du baron français Lamotte-Fougué. D'Hoffmann qui mérite mieux que sa seule réputation de conteur fantastique, par des œuvres de musicien nerveux et varié, le renom s'établit alors avec un tel éclat qu'un club littéraire s'ouvrait à l'instigation de Chamisso sous la présidence de l'étrange créateur, et les plus solides tenants y furent Hitzig, Contessa, le docteur Koreff.*

Parmi les curieux de l'art familier non moins que de l'histoire intime du règne de Louis XV, il n'est aucun qui ne sache le nom et ne prise les dessins de Carmontelle. A ceux qui d'abord connaissaient mal l'homme et confusément les œuvres, le baron Roger Portalis et M. Henri Béraldi, dans leurs Graveurs du dix-huitième siècle, *sont venus fournir des lumières propices, et, tout récemment, M. Anatole Gruyer faisait la surprise d'éclat d'un volume de haute parure.*

Maître de mathématiques du duc de Chartres, dès les premières années d'éducation du jeune prince, puis son Lecteur littéraire (1760), Louis Carmontelle ainsi devenu l'un des attachés de la Maison du duc d'Orléans — que ce fut au Palais-Royal, à Villers-Cotterets, à Meudon, Bagnolet ou Le Raincy — n'occupait pas seulement ses loisirs, de comédies de société. La peinture l'avait tenté. Toutefois, soit que l'exercice en parut mal aisé pour une vie à résidences multiples, soit que l'homme hésitât aux longues études qu'elle exige, les essais de début n'eurent qu'une suite écourtée. Mais ils avaient suffi pour inciter Carmontelle au projet le plus souriant et simple et qui n'allait requérir que l'emploi du crayon. Comment rester, le regard morne, au spectacle de la Cour du premier prince du sang ? Tout un défilé de figures de beauté, de renom, d'esprit ou de grâce passait et repassait là. Quel thème de brillante variété pour des yeux bien ouverts ! et quelle invite à faire œuvre constante de physionomiste ! Il n'était besoin que de commencer.... pour continuer toujours. Voici donc Carmontelle choisissant ses premiers modèles parmi les familiers des princes et parmi les titulaires des charges de leur Maison. Avec le succès, il osa tenter de portraire des personnages d'un abord moins facile, d'un plus haut parage et qu'il eût été de malséance de vouloir tirer au naturel sans être assuré de rendre d'eux une ressemblance aimable. Bientôt même, ce fut à qui des hôtes et des invités de passage réclamerait son tour de pose devant cet improvisé dessinateur, qui, pour plus d'esprit d'à-propos, historiait d'accessoires, de coins de paysages et de vues appropriés ;

Digitized by Google

soucieux de l'ambiance coutumière de chacun et la voulant partie intégrante de la vérité. Chaque figure prise en outre, dans son attitude la plus familière ou la mieux conforme à son genre de célébrité. C'est ainsi que l'astronome Mairan fut situé dans un jardin avec pour perspective son Aurore boréale ; le comte de Milly, assis dans son laboratoire de chimiste, au milieu de ses cornues qui chauffent. La facture de Carmontelle atteignait une précision suffisante pour permettre aux graveurs de le traduire d'une pointe assurée. Aussi compte-t-on quarante cuivres exécutés d'après ces portraits : suite d'estampes qui donnent des originaux une lumière déjà large et préparent les amateurs au régal que Chantilly leur réserve. Mgr le duc d'Aumale s'est, en effet, rendu l'heureux acquéreur d'un recueil de cinq cent vingt portraits de Carmontelle, dont le livre de M. Gruyer forme le catalogue illustré. Collection deux fois précieuse, car elle est l'album personnel de l'artiste. Oui, jaloux de conserver par devers soi quelque souvenir de chacune de ses œuvres coquettes, Carmontelle n'eut qu'une ressource, et d'esprit : dessiner en double chaque figure. Ce qu'il faisait, et nul doute qu'il se soit réservé le meilleur exemplaire ! En feuilletant donc au musée Condé cette très curieuse suite, vous connaîtrez la fleur même du talent de Carmontelle et toute l'étendue de sa production. Peut-être quelque inexpérience de perspective et de paysage vous semblera-t-elle trahir parfois le crayon d'amateur, mais n'est-ce pas un surcroît d'intérêt que ces touchantes hésitations de détail qui montrent le courageux artiste aux prises avec les multiples embarras d'un métier, dont il ne possède qu'une pratique partielle. Des rehauts de couleur, des teintes d'aquarelle avivent la plupart de ces dessins, qui ne peuvent être mieux comparés, pour l'effet frappant et l'inattendu pittoresque, qu'à nos modernes photographies d'amateurs dont rien n'égale parfois le charme pénétrant, fait de primesaut dans la pose, de spontané d'arrangement, d'impromptu naturel et tout d'avenance. Combien il faut bénir ce fertile psychologue-crayonneur, auquel se devra référer quiconque veut connaître environ quarante années de société française !

Deux frères, Charles Campion et Campion de Tersan, s'adonnaient à l'eau-forte avec égal bon vouloir et succès. Charles, d'abord commis au Bureau des Tabacs de Marseille dont son père était directeur, avait reçu de l'Académie des arts de Provence, des leçons de gravure. Afin de n'en pas faire un usage banal, sa fantaisie s'attachait à des pastiches d'eaux-fortes de Rembrandt — ces imitations auxquelles se plurent nombre d'artistes du siècle, trompe-l'œil surprenants, bien faits pour duper la naïve confiance des curieux d'estampes à leurs débuts. Mais une rencontre allait décider du tour et de la claire gaieté de sa production. Voici que Joseph Vernet, au grand œuvre de ses Ports de France, *arrive, un jour, avec commission de M. de Marigny, de peindre celui de Marseille, et l'on sait quel tableau s'en suivait, plein de groupes animés,*

Digitized by Google

de costumes de grecs et de levantins, de gagne-deniers roulant les ballots, de mariniers affrétant leurs vaisseaux, d'hommes et de femmes de qualité pour lesquels la promenade, au milieu de cette bigarrure exotique et de cette fièvre de rade, est une réjouissance aux mille surprises. Campion courait faire accueil à Vernet et n'avait pas meilleure joie que de suivre l'artiste, en quête de documents ; lui-même le guidait au travers la ville et l'arrêtait à ses aspects les plus coutumiers, ceux qu'il importait de fixer pour l'essentielle couleur locale. Imaginons le profit de tels cheminements sur le jeune provençal, la révélation du paysage, le goût, l'ordre et la limpide entente du genre traité selon le mode français. Si bien que, nommé directeur des Fermes d'Antibes, Campion s'empressait de graver plusieurs suites de vues de sa ville de résidence et des entours. Comment aussi ne pas franchir la frontière et ne pas parcourir cette Italie, dont le même Vernet, longtemps romain, n'avait pu manquer de lui célébrer par le détail toutes les sortes de beautés ? Deux voyages, en lentes et souriantes étapes, l'initièrent à la grande fête des yeux. De retour, il se jurait de n'être pas un intermittent manieur de pointe, mais un pratiquant fidèle. Promesse tenue ferme, car son œuvre entier s'élève à cent cinquante cuivres, dont un délicat érudit de Marseille, M. Olivier de Ceinmar, dressait en 1878, le catalogue analytique. Cochin de même qu'Ozanne, à leur passage en Provence, joignirent encore leurs conseils aux germes qu'avait jetés l'exemple de Vernet. Ne faudrait-il même attribuer à l'influence d'Ozanne, le goût de Campion pour la gravure de petit format ? mode voisin de la vignette et dont l'homme n'aima guère se départir.

Après huit années de séjour en la petite ville des parfums, Campion voulut remonter vers le Nord et, par l'entremise de son ami Mgr de Barante, évêque de Digne, fut nommé contrôleur des Fermes pour l'Orléanais. Orléans, c'était Desfriches ! et par lui le ressort, la poussée d'émulation ! Les bords de la Loire et du Loiret comptèrent donc un nouveau dessinateur, qui se signalait aussitôt par de friands ouvrages, du nombre desquels la vue de Meung-sur-Loire *et la* Chapelle Saint-Mesmin. *Outre qu'esprit de large savoir et rimeur à l'occasion, comme le prouvent deux poèmes demeurés inédits, la* Peinture *et la* Peinture en Paysages ou le Loiret, *Campion était bibliophile et formait un cabinet de tableaux et d'estampes. A juger par les dédicaces, autant diverses que nombreuses de ses gravures, l'on devine combien lui faisait fête toute la société orléanaise. Force fut pourtant de la quitter et de retourner à Marseille, où l'attendait un notable avancement de carrière qui, loin d'ailleurs de nuire au cours de ses agréables productions, ne faisait qu'accroître les loisirs propices, car son haut emploi n'était plus que de direction sur un groupe de commis.*

Le frère cadet, Philippe Campion, avait pris le petit collet et, par l'influence

Digitized by Google

de Montesquiou, recevait en commande l'abbaye de Tersan. Pourvu de ce bénéfice, dont par le monde il portait le titre, l'abbé de Tersan se donnait toute ardeur à l'archéologie, et, comme préambule, courait en Italie. Son aîné se trouvait du voyage : comment ne pas prendre de tel compagnon le goût et l'habitude de dessiner. Le premier usage qu'en fit l'abbé fut la gravure, à Rome même, de statues et de bas-reliefs antiques : essais d'une chaude dextérité ; puis des dessins du Solimène et du Cigoli de la collection de Mariette. Dans l'Orléanais — douce malice d'y vouloir concurrencer son frère — il réalisait à l'eau-forte deux Vues du Château de Cléreau, *d'une assise ferme, à coquets petits personnages. Très répandu parmi les numismates, les artistes et les gens de lettres de Paris, l'abbé de Tersan s'était déclaré l'un des enthousiastes de Cochin. Les portraits-médaillons du maître-dessinateur l'avaient séduit surtout. Au point qu'il s'avisa de vouloir tenter du genre, mais non pas sans le secours direct de l'artiste. C'est ainsi que le* Cardinal de Rohan, l'auditeur de Rote abbé de Verri, Clairaut *de l'Académie des sciences,* François de Regny, *consul de France à Gênes : profils sortis de la pointe de l'abbé, furent au préalable dessinés par Cochin, comme en font foi les inscriptions des gravures.*

Comment la haute Finance du dix-huitième siècle n'aurait-elle cultivé l'eau-forte? Et qui ne sait que Laurent de La Live de Jully (1725-1779) s'était fait une manière de figure d'artiste, au milieu des fermiers-généraux et des receveurs-généraux dont se composaient sa famille et ses entours.

Fils de La Live de Bellegarde — le fastueux argentier dont Rigaud nous conserva les traits — les arts agréables non moins que les belles-lettres lui furent enseignés de docte manière. De sorte qu'à vingt ans, il usait de la pointe avec prestesse et s'aventurait aux paysages. Sa première production du genre fut dédiée à son père, avec le naïf quatrain :

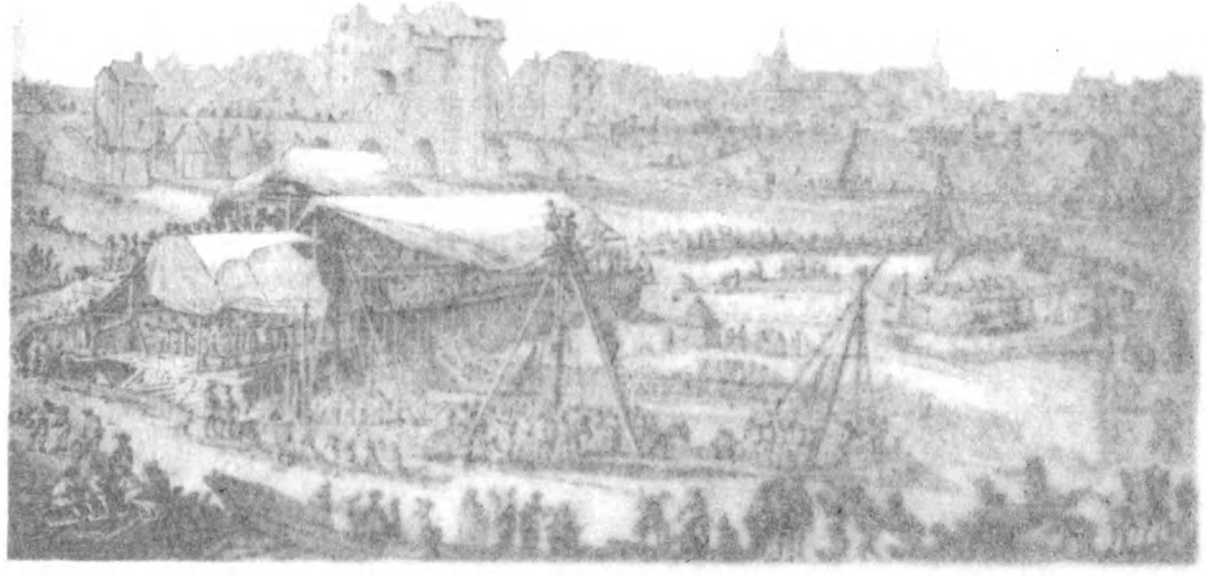
Vous avez formé mes talens
Ma main vous devait cet ouvrage,
Vous inspirez mes sentiments
Mon cœur vous devait cet hommage.

Et, pour que la seconde ne le cédât point comme chaleur d'esprit de famille, c'est à sa jeune épousée, Elisabeth Chambon, que l'artiste mondain en faisait l'honneur :

Iris, de mon essay recevez les prémices ;
Que n'ai-je le burin qui grava dans mon cœur
Les tendres sentimens dont je fais mes délices,
Je surpasserais l'art des plus fameux graveurs.

Loin toutefois de s'en tenir aux vues et sites, La Live voulut varier, de vingt façons, ses plaisirs d'eau-forte. C'est ainsi que parurent tour à tour, sous son nom, des Caricatures *d'après le sculpteur Saly, les* Quatre Elémens

Digitized by Google



Digitized by Google

de Montesquiou, recevait en commande l'abbaye de [illegible] bénéfice, dont par le monde il portait le titre, l'abbé [illegible] toute ardeur à l'archéologie, et, comme préambule, [illegible] aimé se trouvait du voyage [illegible] mment ne pas prendre le goût et l'habitude de dessiner. Le premier usage qu'en fit [illegible] à Rome même, [illegible] statues et de bas-reliefs antiques [illegible] le mérite [illegible] puis d'[illegible] dessin [illegible] du Solumène et du Capole [illegible] Minerve. Dans l'Orléanais — douce malice [illegible] y voulez [illegible] [illegible] réalisait à l'eau-forte deux Vues du Château [illegible] [illegible] ferme, [illegible] coquets petits personnages. Très répandu [illegible] les artistes et les gens de lettres de Paris, l'abbé [illegible] l'un des enthousiastes de Cochin. Les portraits [illegible] [illegible] l'avaient si fort surtout. Au point qu'il s'avi[illegible] [illegible] non pas sans le secours direct de l'artiste, [illegible] [illegible] Rolan, l'auditeur de Rote abbé de Vertu, [illegible] [illegible] Francois de Regny, consul de France à Gênes, [illegible] [illegible] [illegible] d'après probable dessins par Cochin [illegible] [illegible] gravures.

[illegible] du dix-huitième siècle [illegible] [illegible] Laurent de La Live de Je[illegible] [illegible] [illegible] fervent d'art, au milieu des fermes [illegible] [illegible] dont se [illegible] sont sa famille et ses [illegible]

Fils de La Live de B[illegible] [illegible] le fastueux [illegible] [illegible] conserva les traits — les [illegible] non moins [illegible] [illegible] furent enseignés de docte [illegible]. De sorte qu'à vingt [illegible] pour [illegible] avec prestesse et [illegible] aux paysages. Sa [illegible] fut dédiée à son [illegible] [illegible] neuf quatrain :

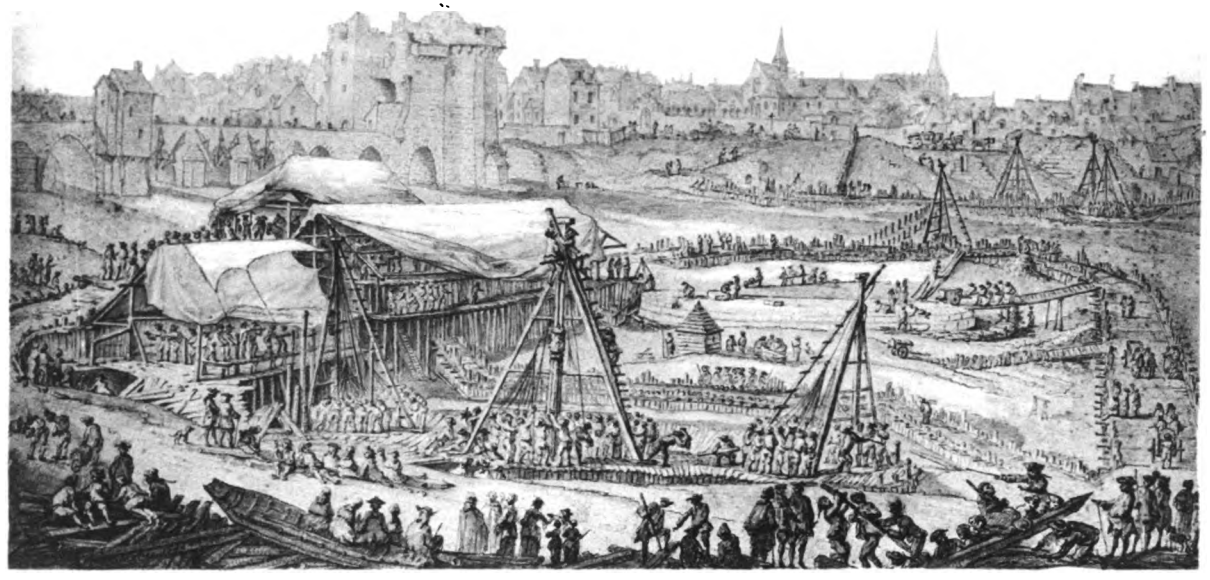
[illegible]

Et, pour que [illegible] comme chaleur [illegible] c'est à sa jeune [illegible] Chambon, que l'a [illegible] l'hommage :

[illegible] prémices [illegible] dans mon cœur [illegible] mes d'[illegible] fameux graveurs

[illegible] et sites. La La[illegible] [illegible] ainsi que parmi [illegible] [illegible] d'après le sculpteur Saly, les [illegible]

Digitized by Google



IMPRIMERIES REUNIES NANCY

VUE DES TRAVAUX DU PONT D'ORLÉANS EN 1750

Dessin de DESFRICHES à la mine de plomb avec retouches à l'encre - 1750 - (à M. ANDRÉ JARRY)

Digitized by Google

Digitized by Google

d'après Natoire, des Paysans *et* Paysannes *de Boucher, le* Tombeau de la Princesse de Condé, née Rohan-Soubise *d'après Vassé, des* Vases à l'antique *de l'invention du même Saly, des peintures de Pater de la propre collection de Jully. Bien plus : à telle ardeur complexe lui venait une ambition, de charmante imprudence. S'avisant que la célèbre publication des* Hommes Illustres *de Perrault réclamait une suite où ceux du dix-huitième siècle trouveraient leur juste place, La Live décidait d'y pourvoir, et, non moins jaloux que fier de ce projet, s'en constitua le Maître Jacques. Texte des notices, dessin des portraits, gravure des estampes, tout serait sien. L'ouvrage comprendrait cinquante biographies : dignitaires de l'Eglise, gens d'épée, gens de robe, gens de lettres, gens d'art. Aux premières heures, ce ne fut que joie sereine, car la plume de l'auteur s'employait, coulante et bien disante, à la louange de ses héros. Même aisance heureuse aux croquis préparatoires, exécutés d'après des peintures ou des documents. Mais lorsque vinrent le travail des cuivres et le rôle de la pointe, l'assurance première de La Live pensa prendre la fuite devant les obstacles manuels, mal soupçonnés d'abord. Toutefois, comme il abondait d'esprit et que l'esprit est le grand tireur d'épines, ce fut au secours discret du graveur Charpentier, que La Live songeait d'abord. Choix hasardeux qu'il dut corriger vite par celui d'Augustin de Saint-Aubin. Sous les doigts du prestigieux petit maître, les têtes, presque toutes, furent effacées, reprises, assouplies... : telles enfin que La Live hésitait à les reconnaître. « J'ai cherché dans mes estampes la manière de Van Dyck » écrivait-il naïvement. Trop heureux d'y trouver celle d'Augustin de Saint-Aubin !*

Quelles entraves vinrent ajourner puis suspendre la publication de tel ouvrage ? Mystère, car le manuscrit était complet, car un tirage restreint fut fait des cuivres, à destination de quelques amis. Faut-il croire au recul de modestie de la dernière heure ? Non, puisque les eaux-fortes ainsi... renouvelées n'avaient nulle critique à craindre. Fût-ce intention de mieux mûrir le plan ?

A qui voudrait juger de la pointe de portraitiste de La Live, trois profils surtout se recommandent : le duc Alexandre de La Rochefoucauld, *le* marquis de Montcalm, *le héros de Québec,* Mme Walkiers, *mère de sa seconde femme. On y trouve une délicatesse singulière dont, au dire des Goncourt et de MM Portalis et Béraldi, le même Augustin de Saint-Aubin fut le réel inspirateur, sans toutefois que la part de Jully, blonde et suave, puisse être mise en conteste.*

Si la publication rêvée de La Live ne parut pas, au moins fut-elle, selon l'apparence, l'initiatrice d'une autre... similaire. L'année 1771, en effet, le peintre Restout mettait au jour la Galerie Françoise, *suite de gravures en taille-*

Digitized by Google

douce, exécutées sous sa conduite par les meilleurs burinistes : Dupuis, Voyez, Moitte, Cathelin, Miger, Le Vasseur, Benoist, Levesque, Henriquez et Lempereur. Outre, qu'à l'instar du plan de Jully, l'autre essentiel attrait fut le texte des biographies les plus diverses, commises aux plumes d'une société de gens de lettres. Des hommes d'Etat et de Judicature, des maréchaux de France, des écrivains depuis Crébillon le Tragique jusqu'à Moncrif, l'homme des chats ; des médecins : de Lecat à Winslow ; des savants : de l'abbé Chappe à l'abbé Nollet — ce physicien fameux qui, longues années durant, tourna toutes les têtes de Paris, les graves et les folâtres, à ses cours publics d'électricité ; des artistes : de Boucher au décorateur Servandoni.

Au nom de La Live se rattache celui de Dupin de Francueil. Qui ne connaît Francueil, l'homme que Gaston Maugras et Lucien Perey, dans leur Jeunesse de Mme d'Épinay, *nous peignent de si galante silhouette ? Fils du fermier-général Dupin de Chenonceaux, et lui-même receveur général à vingt-cinq ans, Francueil n'estimait de l'argent que le sourire lumineux qu'il jette sur l'existence. Et des joyeuses activités de l'esprit, aucune que son ardeur voulut ignorer. Curieux de chimie et d'histoire naturelle, jusqu'à tendre vers l'Académie des Sciences. Du moins Jean-Jacques Rousseau l'assure-t-il — Rousseau que Francueil aurait pris pour secrétaire à seule fin d'employer sa plume au texte d'un livre destiné visiblement à forcer ces portes convoitées. La musique et le théâtre de société n'avaient ni meilleur concertant, ni plus alerte diseur que Francueil. Et, quant aux arts du dessin, il fit ses preuves de peintre paysagiste. Deux surtout de ses compositions nous sont parvenues :* Perspective du Château de la Briche *et* Site avec Moulin, *toutes deux gravées de la main de La Live de Jully. Disons qu'elles dénotent une belle humeur d'ordonnance et d'ingénieuses fantaisies pittoresques.*

Mais celui des financiers dont l'art de l'eau-forte pourrait le mieux se réclamer est Watelet. Qui ne le connaît ? De son temps, le beau mondain le plus répandu comme en témoignent les Mémoires *de Collé, de Marmontel et de Mme Vigée-Lebrun ; du nôtre, une figure que les Goncourt, dans les* Portraits Intimes du XVIIIe siècle, *et le baron Portalis et Béraldi, dans les* Graveurs du XVIIIe siècle, *se plaisent à nous détailler. Fils d'un receveur des Finances de la généralité d'Orléans, pour début de calculateur il court en Italie, séjourne à Rome, travaille le rudiment au milieu des élèves de notre Académie, et, sous l'œil de Pierre, le directeur, se découvre une vocation de dessinateur et de peintre, voire même de poète.*

Mais la mort de son père le ramène à Paris soudain. Force fut de donner les premières heures du retour au détail de sa charge d'argentier et d'en régler si bien les bureaux et les commis qu'une entière liberté restât, pour une vie fastueuse et toute à l'art. Ses primes essais de gravure étaient des suites de

Digitized by Google

Vases *à l'antique dessinés par Pierre et Vien, puis des portraits d'amis qu'il avait soin de faire crayonner au préalable par Cochin : d'Alembert, Turgot l'intendant de Limoges, le duc de La Vallière, le comte de Vence, le chevalier de Breteuil, le financier Boutin, Crébillon, Louis de Silvestre, le marquis de Sommery, le marquis de Marigny, Bay de Curis et nombre d'autres. Soutenu de tel dessinateur et stimulé par le légitime amour-propre de n'offrir à l'autel de l'amitié que des ressemblances dignes d'elle, Watelet mit âme et cœur au rendu de ces médaillons, qui — juste retour de ses efforts — forment le meilleur lot de sa vaste production : vaste non moins que diverse, car c'est à trois cents cuivres que s'élève son œuvre entier. Par la grâce de Marigny, par les suffrages des artistes dont tous furent ses obligés, Watelet devint associé libre de l'Académie royale de peinture. Toutefois, l'ambition aidant, sa première sève de rimeur y poussant, il tendait, en outre, à l'Académie française avec un poème sur l'*Art de peindre ; *les portes s'en ouvrirent pour l'heureux versificateur, qui s'asseyait sur le siège de M. de Mirabaud, le disert traducteur du Tasse et de l'Arioste.*

Un autre fermier-général, d'Orvilliers, est l'auteur de quelques délicates eaux-fortes, parmi lesquelles une Madone *de Carle Maratte et deux* figures de femmes, *l'une lisant, l'autre dessinant, d'après le peintre Favanne.*

Pareillement fils de financier fut l'abbé de Saint-Non, mais par sa mère, fille du peintre Louis de Boullongne, il naissait avec un atavisme qui tout de suite devenait impérieux. Et ç'allait être, à l'instar de Watelet, une vie de producteur véritable. Quel de nous ne la connaît, ne fût-ce que par son initiative de l'ouvrage renommé Voyage pittoresque à Naples et dans les deux Siciles ? *Et nul n'ignore que le meilleur titre du livre à notre estime est le choix fait de Fragonard et de Chatelet comme illustrateurs principaux. L'œuvre de graveur de l'abbé de Saint-Non atteint le chiffre de trois cent trente pièces, presque toutes* Fragments de peintures et tableaux des églises et palais d'Italie. *N'oublions que sa manière de gravure au lavis, le procédé d'aquatinte découvert ou du moins perfectionné par le peintre Le Prince, favorisait mieux encore que l'eau-forte simple, l'aisance rapide de la main et l'effort de fidélité du rendu.*

De Lempereur, échevin de la Ville de Paris et fervent curieux de dessins de maîtres, existent plusieurs eaux-fortes de paysages, à figures imitées de Téniers. Son fils, d'une pointe plus brillante encore et sagace, est l'auteur de douze estampes ensoleillées comme du vénitien : des sites dans la manière agreste de Boucher, une Vue du Pont de Saint-Germain-les-Chartres, *le* moulin Sanson sur le Loiret près d'Orléans, *et, du nombre des essais de traduction, un* Massacre des Innocents *d'après Pierre, deux paysages avec figures de Benedetto Castiglione, un paysage de Berghem, et l'*Annonce aux

Digitized by Google

Bergers *de Boucher, dessin dont le rendu fac-simile est du pastiche le plus surprenant.*

Comment ne signaler pas les deux historiens d'art : Antoine-Joseph Dezallier d'Argenville et son fils Nicolas. Le père (1680-1765) s'était adonné d'abord au dessin sous Bernard Picart, à la peinture sous de Piles, aux principes d'architecture sous Le Blond. En 1713 il parcourt l'Italie, en 1728 l'Angleterre, partout noteur et liseur inlassable ; si bien, qu'un jour, tant de savoir pratique et tant d'érudition voulurent se manifester au dehors : une ambition d'historiographe, à la manière de Félibien. L'Abrégé de la Vie des plus fameux peintres, avec leurs portraits gravés *fut l'ouvrage qu'il composa de tout le butin de ses connaissances. Livre initiateur, pour notre moderne critique d'art, livre à lacunes certes, comme toute œuvre de dépisteur, mais qui venait élargir et clarifier Félibien et Florent le Comte. Pour demeurer digne de ce père, Nicolas d'Argenville se mêlait aussi d'écrire, et d'une abondance plus grande. Qui n'a feuilleté son* Voyage pittoresque des environs de Paris, *son* Voyage pittoresque de Paris, *sa* Vie des fameux Architectes et des Sculpteurs ?

Disons qu'à ces travaux d'annalistes, les deux d'Argenville s'étaient formé toute une collection de dessins et d'estampes, du choix le plus ample, qui, par sa touffue variété, servait leurs compilations et leurs jugements.

Que de motifs pour être tenté du rôle de croquistes, soit qu'il s'agît de dessins documentaires utiles à leurs travaux de biographes, soit que leur naturelle gaîté d'esprit les incitât à des feuillets divertissants. De l'un et de l'autre, en effet, se voient des caricatures et des sujets d'aimable sourire. En bon disciple de Bernard Picart, le père faisait preuve d'une fine adresse de vignettiste, tandis que le fils, familier des Vanloo, maniait la sanguine avec un doigté de large coulant.

Faut-il oser écrire de Papillon de la Ferté, le célèbre intendant des Menus-Plaisirs du roi, l'ordonnateur des fêtes les plus éblouissantes du Versailles de Louis XV et de Louis XVI ? Un nom plein de danger, car il n'est pas seulement un homme, il est un monde qui, par les méandres de l'érudition et de l'anecdote, nous conduirait très au loin et fournirait à chapitre débordant. Toutefois, le moyen de passer sous silence un vrai petit ministère de la Maison du roi, dont le dessin était l'âme joyeuse ? Ame la plus brillante qui fut, puisqu'elle créa les élégances suprêmes de la Cour de France et que ses leçons firent loi par toute l'Europe !

*A l'aube du règne de Louis XIII, il s'était formé, sous la gouverne des Premiers Gentilshommes de la Chambre du roi — grands seigneurs attachés à la personne du souverain — une intendance, du titre complexe d'*Argenterie, Menus-Plaisirs *et* Affaires de la Chambre du roi : l'Argenterie *était la garde*

Digitized by Google

des coffres et des trésors de la Couronne ; les Affaires de la Chambre *comprenaient la fourniture des costumes et des toilettes de la famille royale ; les* Menus-Plaisirs, *la conduite des fêtes et des apparats. Pour ce dernier objet, l'art ne laissa pas de paraître aussitôt l'auxiliaire essentiel, et ce fut à régler sa participation directe et durable qu'on avisait. Une charge était créée, de dessinateur du Cabinet du roi, dont les trois premiers titulaires furent Henri de Gissey — le peintre des fameux carrousels de Louis XIV ; — Jean Bérain, le décorateur émérite, non moins souple aux ornements des galères royales qu'aux maquettes de l'Opéra de Lulli ; — Juste Meissonnier, homme de tous arts : peintre, sculpteur, orfèvre, architecte, d'une fantaisie créatrice toujours prompte et fertile.*

A la date de 1750, Louis XV conférait cet office aux quatre frères Slodtz, sculpteurs et peintres, qui se le transmirent comme un privilège de famille. Le peintre Challe leur succédait.

Mais, pour habiles gens que fussent ces artistes, leur initiative restait sous la dépendance des intendants des Menus-Plaisirs, lesquels s'évertuaient à leur délicate direction. Ç'avait été d'abord Jean Guillemot et Philippe Lebègue ; Pierre Olivier qui conduisait la pompe des cérémonies du Sacre de Louis XIV en 1654 ; Voille, Duché, Danet et Villegenou tout au long du règne du grand monarque. Puis Ferrand de Saint-Disant et Le Fèvre. Le Fèvre, chaleureux amateur de bons tableaux et membre honoraire de l'Académie royale de peinture : un homme qui nous doit être cher, car ce fut en son accueillante maison de Nogent, près Vincennes, que le pauvre Watteau, miné des dernières langueurs du poitrinaire, trouva quelque soulagement aux derniers soirs d'une jeunesse fauchée. Puis, survenait M. de Bonneval, un poète, le librettiste des ballets d'Opéra la Chute des Titans, Irène et Lindor, *et, quoique manceau, d'une humeur active presque voisine de celle de son fameux homonyme, le comte de Bonneval, dont les aventures dans le costume et les fonctions de général d'armée du Grand Turc amusaient si fort l'Europe.*

Le successeur fut M. de Fonspertuis, bibliophile célèbre, collectionneur de tableaux non moins renommé : les deux titres de par son oncle Augran de Fonspertuis dont il hérita.

De bons compagnons que nous dépeignent les Mémoires *de Marmontel et de Cochin, furent Bay de Curis et Lenoir de Cindré. Leur règne se continua par celui de Blondel de Gagny, trésorier général, de son premier état, mais qu'une passion de musique et d'art décidait pour un autre et plus riant emploi.*

Ce fut auquel de ces intendants s'adonnerait, d'un cœur mieux dispos, à la pratique du dessin, car tous sentaient combien il était de conséquence pour leur prestige, aux yeux des artistes de leur juridiction.

Digitized by Google

Comment, dénué de toute habitude graphique, savoir lire au net un projet, une esquisse, et dès lors les critiquer ou les agréer à bon escient? Comment surtout — joie suprême d'un conducteur d'artistes — pouvoir faire éclore, soi-même, sous ses propres doigts, des premières pensées, des ingéniosités créatrices, et les imposer aux dessinateurs du Cabinet du roi, comme des sources d'inspirations ?

Mais, à la date de 1756, arrivait en Cour un jeune champenois, lesté d'une belle mine et d'une ardeur sans seconde pour la brillante activité qui l'attendait. Tout de suite, il se révélait ordonnateur du premier ordre, épris d'éclat et de nouveauté. Si bien que le nom coquet de Papillon de la Ferté voltigeait aussitôt de bouche en bouche, comme le présage d'une ère rayonnante pour les Menus-Plaisirs. Voulez-vous connaître par le détail, la longue suite d'efforts heureux de Papillon, lisez le Journal *que lui-même décidait de rédiger et dont la première ligne est le plus touchant chef-d'œuvre de bon vouloir qui soit jamais sorti de la plume d'un fonctionnaire français : « Ma lourde et pénible charge me fait prendre le parti de tenter de mettre sur un journal tout ce qui pourra regarder mon administration, pour pouvoir me rendre compte à moi-même de ma gestion et y rectifier ce que je pourrais y trouver de défectueux ».*

Disons que les circonstances lui furent propices et qu'il n'est sortes d'événements de la vie de Versailles auxquels ses vues directrices n'aient dû pourvoir. De 1760 à 1785, se succédèrent, en effet, à dates pressées, et se répétèrent maintes fois toutes les grandes occasions d'éclat et de lustre radieux : mariages du Dauphin et des comtes de Provence et d'Artois ; fêtes et bals de Marie-Antoinette ; Sacre de Louis XVI ; pompes funèbres fastueuses de Marie Leczinska, du fils de Louis XV, de la Dauphine Marie-Josèphe de Saxe ; feux d'artifices grandioses dont les frères Ruggieri, de Bologne, combinaient les gerbes savantes ; théâtres de la Cour, aux grandissantes richesses de costumes et de décors.

Afin de se maintenir les doigts en souplesse, pour répondre aux exigences de projets et de croquis préalables qu'imposait un tel office d'organisateur, Papillon de la Ferté se plaisait à des gravures d'eau-forte. Mentionnons dix paysages d'après des dessins de Boucher de sa collection, et trente de sa propre imaginative. La facture, malgré certaine apparence un peu ténue, n'y manque pas d'une gaîté tout alerte. Une Vue de Port-Mahon, *dédiée au duc de Fronsac, fils du vieux maréchal de Richelieu, le vainqueur des anglais devant cette place, est caractéristique d'une manière moelleusement ingénieuse.*

Outre ces exercices, l'emploi des courts loisirs de Papillon allait aux lectures d'art, et le public en eut le fruit inattendu, sous la forme d'un livre

Digitized by Google

d'érudition : Extraits des différens ouvrages publiés sur la vie des peintres.

Mais, tant la foule des noms d'artistes-amateurs se presse sous la plume, il y faudrait des dénombrements à la manière du vieil Homère. Comment ne citer point le comte d'Agenois, paysagiste graveur, dans le style de Pérelle ; le chevalier de Blacas, officier des Gardes-Françaises, qui maniait la sanguine avec une douceur poétique ; le chevalier de Bonpare, qu'une eau-forte d'étrange vigueur et qu'on jurerait avoir inspiré plus tard notre moderne Méryon, Vue de Rouen, *révèle comme un surprenant croquiste ; Astruc de Vissec, conseiller de roi du présidial de Montpellier, auteur de dix minuscules vignettes d'eau-forte, la plupart paysages ; Séroux d'Agincourt, l'antiquaire célèbre, fixé longtemps à Rome et qui se partageait entre des dessins documentaires utiles à ses études archéologiques et des essais d'eau-forte, parmi lesquels il convient de mentionner le* portrait du cardinal de Bernis, *celui de* Mme Vigée-Lebrun et de sa fille, *des caricatures dans le goût de Ghezzi, des paysages du Campagnola ; le marquis de Bonnac et M. de Bourdeille, périgourdins comme Le Roux de Savignac, improvisateurs de caricatures et de paysages ; le marquis d'Argenson, père du ministre, et qu'une Vue du Château des Bergeries fait avantageusement connaître ; le marquis de Bausset — le père du cardinal le noble historien de Bossuet — que des essais de gravure dans le mode du lavis n'effrayèrent pas et qui, prenant pour thèmes, des dessins de Guillaume Van de Velde, exécutait une suite de fidèles fac-similes ; le duc de Charost adroit imitateur d'Israël Sylvestre en des paysages montagneux ; le marquis de Coigny, pasticheur d'Etienne de La Belle en deux vues de bonne assise :* Saint-Denis en France *et le* Château de Vincennes.

Il n'était pas jusqu'à Charles-Théodore de Dalberg, coadjuteur du prince-évêque de Mayence en 1760, qui ne gravât, selon le tour d'esprit français, une suite de vignettes, d'une pointe toute finesse minuscule : des vues de Trèves, d'Heidelberg, les rives du Rhin, le cours du Neckar. D'un mode de dessiner analogue procédait l'abbé de Langlade, grand-vicaire d'Albi, lequel publia deux Livres de Paysages *dédiés au comte de Villeneuve-Vence, colonel du régiment Royal-Corse. Semblablement M. de Lalaune d'après des sites dessinés, les uns par Dominique Barrière, les autres par Joseph de Grave, faisait preuve d'une minutieuse élégance. D'un sens de caricaturiste décidé, M. de la Hante croquait des* charges *en perfection. Des dessins à la pierre noire, la plupart figures d'enfants, du style de Jeaurat, recommandent M. de La Tourdaigues comme un délicat crayon. De M. de La Pleignière, l'élève de M. de La Martinière, l'écuyer célèbre, il parut des estampes soigneuses, relatives à la science du cheval.*

La piquante rencontre de trouver ici Carlin, l'unique Carlin, l'acteur de la Comédie-Italienne ! celui que Florian, dans la préface de son Théâtre, *exalte pour*

Digitized by Google

ses grâces et son naturel. Il est aquafortiste de quelques paysages hollandais. A tenter ainsi de l'art graphique, ne le croyez pas toutefois le seul de sa corporation. Lekain, d'abord petit orfèvre, avait fréquenté l'école de Carle Vanloo, devant que le démon des planches parlât le plus fort ; Brizard, autre tragédien, débutait avec un succès décisif, à l'heure de concourir au prix de l'Académie de Rome. Bellecour, fils et frère de peintres, ne s'était non plus fait faute d'user de la palette, ni Colson, un languedocien, d'abord l'élève de Despax à Toulouse, puis du même Vanloo. Disons que cette commune première pratique du dessin devait avoir une influence sur leur entente du théâtre, car elle les induisait à la réforme du costume et de la plantation scénique, jusqu'alors de pleine fantaisie, et, forts de la lecture des ouvrages de Dandré-Bardon, ils avisèrent.

L'intendant du Garde-Meuble de la Couronne, M. de Fontanieu, mis en goût de dessins décoratifs par sa fonction même et la vue constante des chefs-d'œuvre confiés à sa garde, grava des frises, des motifs ornementaux et deux suites de supports pour armoiries « à l'usage des peintres, orfèvres et sculpteurs ». D'un sens ingénieux non moins net fut une série d'animaux, dans le mode de Jean-Baptiste Huet. D'un flamand, de Valenciennes, Le Hardy de Famars, l'on connaît une estampe d'après la peinture de Watteau, la Vraie Gaîté. *Ce dut être un hommage de compatriote à l'illustre enfant de Valenciennes, et, quoique d'un certain heurt de doigté, l'ouvrage ne manque ni de charme ni de fidèle transcription. D'Hément de Saint-Félix, des eaux-fortes d'animaux, d'une justesse singulière.*

Du chevalier de Limeux, durant qu'il n'était encore qu'élève de l'école royale militaire, des cavaliers tatares et des grotesques, du goût d'Adrien Ostade. De Pujol de Mortry, baron de la Grave, des gravures dans le mode du crayon de sanguine, d'après des dessins de Watteau de Lille : Tabagies militaires.

De Georges Roussel, le fils de ce fermier-général qui fit dessiner et peindre à grands frais la collection de plantes rares de ses jardins de la Celle, proche Marly, des paysages d'après Saint-Quentin, et d'autres de son fonds. De M. de Mongeroux des paysanneries d'après Casanova ; de M. de Lusigny des paysages d'après Michaut ; de M. de Mareuil des caricatures : ces trois fins manieurs d'eau-forte d'une dextérité foncière.

Qui peut ignorer le culte effectif qu'eurent pour le dessin les ducs d'Orléans? depuis le Régent dont les vignettes et les peintures, conseillées par Charles Coypel, confinaient aux meilleures œuvres des contemporains, jusqu'à l'élève de Mme de Genlis, le jeune duc de Chartres. Le Palais-Royal, avec ses collections fameuses — les rivales de celles de la Couronne — leur était d'une telle éducation de l'œil, qu'aucun n'y demeura réfractaire.

Digitized by Google

Hommes de l'âge de la télégraphie sans fil, ne soyons plus si vains ! Apprenons que dès 1750, un bailli de Benfeld, en Alsace, M. Hoffmann, nous avait devancés ! Il se disait l'inventeur d'un procédé « capable de rendre par attraction tous les objets qui lui étaient présentés, soit dessins, soit écritures, soit pictions ». Voici donc pour affliger M. Branly. Mais où l'illustre physicien de l'Institut Catholique de Paris trouvera quelque baume, c'est à savoir que, le principe découvert et formulé, le bailli précurseur ne semble pas en avoir fait une probante application. N'importe, l'honneur n'est pas mince pour la confrérie des artistes-amateurs, de compter en son giron un tel théoricien d'avant-garde. Pour s'être de la sorte préoccupé des problèmes de rendu graphique, on imagine aisément qu'Hoffmann s'était au préalable mêlé de dessin. Les feuillets de paysages de sa façon, d'un trait plus large et cursif que n'en montrent d'ordinaire les œuvres d'amateurs, paraissent, en effet, des plus propres à se prêter aux expériences de gravure les plus diverses.

N'omettons de dire qu'en Allemagne, outre le coadjuteur de Mayence, le prince Guillaume de Hesse-Cassel s'ingéniait à des vignettes d'eau-forte d'après des sites maritimes ; que M. de Magedorn, conseiller de Sa Majesté Polonaise à Dresde, exécutait une suite de paysages d'une pointe studieuse et de libre fantaisie auxquels s'adjoignaient dix feuilles de grotesques à l'instar des caricatures hollandaises ; que le baron de Heineken, directeur des Académies de l'Electeur de Saxe et l'historien de la gravure en Europe, incisait divers portraits d'après Augustin de Saint-Aubin et des pastorales d'après Dietrick.

Il ne conviendrait nullement d'oublier l'abbé Rives, bibliothécaire du duc de La Vallière, le chevalier Jacques d'Assonville, un rouennais natif du port Saint-Ouen ; Boucher de Réthel, directeur des douanes d'Abbeville ; Bignon, le petit-fils du renommé prévôt des marchands de Paris ; Garnier, avocat au Parlement, un émule..... sans le savoir, d'Albert Durer pour le dessin tout ensemble minutieux et vivant des animaux : chacun de ces hommes d'un goût précis, d'un instinct qui toujours cherche la grâce harmonieuse.

Saluons d'une estime marquée le chevalier de Gricourt, capitaine au régiment du Roy-infanterie. Sa facture est chatoyante comme du Choffard et la grâce de ses compositions toute de fraîcheur. Qu'il groupe de paisibles scènes campagnardes ou qu'il traduise, de libre style, des paysages de Berghem et des gravures d'après Rembrandt, qu'il invente d'ingénieux cartouches d'armoiries ou d'ex-libris, toujours même séduisance d'aspect.

Le baron de Saint-Julien s'exerçait à des vignettes inspirées de têtes de vieillards, rembranesques.

Durant un voyage d'Allemagne, Thiéry de Sainte-Colombe s'était avisé, le

Digitized by Google

plus habilement, de paysages des environs de Cassel, avec un respect du détail qui n'excluait pas toutefois un sens poétique.

Du chevalier de Villeneuve, il est juste de citer une suite de moutons dans le style de Roos, gravée de minutieuse conscience.

Comment ne pas évoquer M. de Beauregard, l'aïeul de notre marquis Costa de Beauregard, l'académicien ? et qui ne voudra lire dans la Revue de l'Art ancien et moderne, *l'étude si captivante que lui consacre M. Fournier-Sarlovèze ? Portraitiste tout ensemble ferme et savoureux, qui, du haut de ses montagnes savoisiennes, égalait en grâce d'arrangements et finesse d'expressions, les meilleurs artistes de Paris. A ses modèles, tous de sa famille ou de son intimité, M. de Beauregard donnait une vie consistante et lumineuse par sa précision de dessin et le plus fidèle rendu physionomique. Et c'était à lui qu'ils pouvaient, avec pleine justesse, appliquer le mieux le distique galant dont le dix-huitième siècle aima fort user :*

> L'amitié trouverait ses ouvrages parfaits,
> Si l'art peignait le cœur comme il rend les portraits.

Le comte de Paroy, l'un des élèves de Janinet, le parangon de la gravure en couleur, sut mettre à ses essais du genre une finesse parfois surhabile. Voyez-en la preuve aux petits portraits ovales de la Princesse de Polignac *et de* Mme Vigée-Lebrun, *que son maître lui-même n'eût pas mieux modelés. Semblable bonheur d'aspect et de coloration à sa* Bacchanale *du Poussin, à sa* Bacchante *de Mme Vigée-Lebrun, non moins qu'à deux* Frises *couleur bronze. Fils du marquis de Paroy, député de la noblesse aux Etats-Généraux, celui dont la* Revue de la Révolution *de Charles d'Héricault publia l'émouvant journal, le comte Guy, d'abord officier du régiment Dragons-Dauphin, avait employé ses loisirs d'homme d'épée à cette pratique de l'art, et pareillement au soin d'un cabinet d'antiquités étrusques, le plus ample qui fut alors à Paris. Quel lecteur des* Souvenirs *de Mme Vigée-Lebrun ne se rappelle l'aide fournie par le tenant de cette collection à la brillante artiste, lors du célèbre souper grec qu'elle improvisait, un soir, au joyeux ébahissement de ses invités, et qui faisait tableau vivant d'une page du* Voyage du jeune Anacharsis, *de l'abbé Barthélemy ?*

*
* *

Tel était le monde des artistes-amateurs, au temps de Desfriches. Du moins sont-ce là les mieux connus, car que d'autres à retrouver, dans les provinces

Digitized by Google

de la vieille France! M. Paul Ratouis de Limay se devra, quelque jour, d'entreprendre l'histoire de ces charmants dessinateurs de qualité. Tous ils sont un peu de sa famille, puisque frères de Desfriches par une même passion de l'art et sa commune culture. Et ceux auxquels le jeune écrivain aimera d'abord songer, ce seront les propres élèves de son aïeul.

Desfriches, en effet, tint académie, à l'instar du duc de Rohan : académie comme jamais n'en exista de plus flatteuse pour un chef d'école, car les élèves n'y voulaient d'autres modèles que les dessins du maître. Mieux encore, il eut jusqu'à des disciples par correspondance : des enthousiastes de son mode de crayon qui n'ambitionnaient qu'en saisir la pratique pour pasticher à souhait les croquis du professeur, duquel les œuvres voyageaient par le coche de la poste, passaient de châteaux amis en maisons cordiales, partout choyés, vénérés même, et ne revenaient à leur auteur qu'après les honneurs de multiples imitations. Il faut citer du nombre de ses plus fréquents écolâtres, Mesdames de Barante, de Morogues, d'Argenson, les comtes d'Ossun et de Choiseul-Gouffier, les chevaliers de Cherval et d'Hautefeuille, M. Lenormand du Coudray.

C'est qu'aussi l'attrait des dessins de Desfriches ne faisait pas aimant tout seul ; il se joignait un profit technique dont chacun se montrait avide de bénéficier. L'amateur avait en effet inventé pour son usage un papier dit « papier-tablette », ingénieuse préparation que la Bibliothèque Phisico-Economique, *de l'année 1786, devait transmettre à nos modernes fabricants qui s'allaient rapprocher, de leur mieux, de sa recette, avec le papier Pelée. C'était une fine couche de menue poussière de plâtre qui faisait champ, tout ensemble moelleux et ferme. A l'aide de la pierre noire d'Italie, de la pierre ponce, de deux estompes, l'une de peau, l'autre de liège, on obtenait sur les feuillets apprêtés de la sorte, des effets de poésie aérienne et vaporeuse, une profondeur de perspective, un lien du tout ensemble, d'un infini charme d'aspect. Outre que la consistance n'y manquait non plus. Quel attrait pour les élèves de Desfriches d'escompter les avantages d'un procédé, dont l'initiateur les enseignerait non seulement à ses recettes matérielles, mais encore aux sûrs moyens de leur faire rendre tout l'efficace désirable.*

Que si l'amour-propre de Desfriches ne laissait pas d'être sensible à ce rôle de maître d'art des gens de qualité, combien davantage dès qu'il s'agissait de l'estime en laquelle les amateurs tenaient ses œuvres. Dès l'abord ce lui fut plaisir profond de distribuer ses dessins de début, aux amis et parentage, puis d'étendre ses dons, à mesure que la rumeur se répandait qu'il n'employait son talent qu'à faire des heureux. Mais, une fois ce renom bien établi d'artiste qui fait largesses, et sans relâche, voici qu'une juste vanité le piquait, de savoir de combien de louis d'or le public couvrirait ses productions. Curiosité dange-

Digitized by Google

reuse, car qui donc, parmi les amateurs, ne pouvait espérer obtenir un jour, du bon hasard ou d'un échange, quelqu'un de ces feuillets. Et dès lors, n'était-ce pas d'un aventureux amour-propre, d'interroger la bourse de gens qui se savaient comme assurés d'avoir, tôt ou tard, du Desfriches... gratuit? N'importe, l'orléanais, intrigué quand même, s'y voulut risquer. L'événement ne tourna pas au pire.

Plus d'un artiste que Desfriches avait chargé de la vente discrète de dessins de sa meilleure façon n'y réussissait que mal ; plus d'une vente où parurent de ses feuillets lui causa quelques menus déboires. Mais, en retour, à d'autres enchères publiques, on vit atteindre des prix glorieux, tout voisins des sanguines de Boucher, voire même de Watteau. De sorte que la balance s'égalisait, et qu'au goût parfois aigrelet de certaines surprises succédait la douceur de miel de beaux succès.

Toutefois, que M. Paul Ratouis de Limay veuille bien ne pas rester à mi-route de son zèle d'éditeur. C'est l'autre face de la correspondance de Desfriches qui nous importe désormais; ses lettres à lui, son style personnel, son humeur vivante : toutes choses qu'au ton des épistoliers ses amis, nous augurons devoir être d'un essentiel attrait et d'un tour d'esprit le plus réjouissant et complexe, car tout ensemble homme de négoce, artiste convaincu de son art, collectionneur non moins convaincu de celui des maîtres, il ne peut manquer d'avoir la plume à la fois précise d'un esprit pratique, émue et descriptive d'un paysagiste. Déjà partie de ses lettres au peintre Descamps sont connues aux archives de l'Ecole des Beaux-Arts de Rouen, et malgré que relatives à l'établissement futur de l'Ecole de dessin d'Orléans, matière pourtant la plus impropre aux agréments de la prose, elles abondent de qualités bien vivantes.

A la suite de Mgr de Grimaldi, du duc de Chabot, quelle aubaine de trouver, au nombre des correspondants de Desfriches, l'alerte et jaseur Cochin ! Il était épistolier dans l'âme, et pour cause, car conseil et bras droit du marquis de Marigny, le Surintendant des Arts, son existence fourmillait de menus faits et de nouvelles qui ne demandaient qu'à fournir aux récits les plus copieux. Hormis quelques verrues de goût médiocre, ses pages ont une sorte de beauté joyeuse, à force de verve bien mouvante.

Combien on aimera surprendre Perronneau dans les détails naïfs de son.... économie domestique, voir quelle vie d'artiste errant, tantôt par les provinces, tantôt à l'étranger, fut la sienne, car cet émule de La Tour, ce pastelliste dont les ouvrages sont couverts d'or par nos fins amateurs d'aujourd'hui, se défendait mal de la gêne !

Robert de Saint-Victor, du Parlement de Normandie, le plus affiné collectionneur de Rouen, un archéologue de tout zèle et qui semble, quelque demi-siècle à

Digitized by Google

l'avance, le précurseur de notre illustre de Caumont, entretient avec Desfriches le commerce de lettres le plus touchant peut-être qui se puisse voir entre deux amateurs de peinture. Epris surtout des hollandais et des flamands, il les goûte, les recherche et les révère avec une juvénilité constante, et c'est dans le détail de ses joies, de ses impatiences, de ses inquiétudes que nous entrons. Cela va même jusqu'au chagrin, quand quelque tableau qu'il rêve obtenir du cabinet de Desfriches, et pour lequel Desfriches hésite, tarde à venir. Il se rencontre là des pages d'une fièvre ardente, qui prouvent jusqu'où peut aller la fringale de l'œil.

De Joseph Vernet, de Charles de Silvestre l'amicale attache au correspondant orléanais sait trouver une touchante et continue chaleur.

Jean-Baptiste Descamps, dont la littérature fit longtemps tort à la peinture, car ses Vies des peintres flamands et hollandais, *car son* Voyage pittoresque de la Flandre et du Hainaut *le classèrent, dans l'esprit de beaucoup, du nombre des artistes, tombés, faute de mérite, au rang de plumitifs de leur profession, Descamps qui fut, tout au contraire, un fin manieur de brosse et le plus médiocre des biographes, montre avec Desfriches une bonhomie souriante et large, de plein terroir normand. Lisez ces lettres, puis allez voir, au musée de Rouen, ses deux portraits, l'un par Landry, l'autre par lui-même, et vous aurez du personnage une entière psychologie.*

En juste retour de ses soins de biographe, M. Paul Ratouis de Limay ne pouvait manquer d'acquérir une large connaissance des dessins du dix-huitième siècle. Pour se situer à soi-même son héros parmi les coquets crayonneurs contemporains, et savoir sa place au vrai, le jeune érudit voulut hanter le Cabinet des dessins du Louvre et les dix mille feuillets de l'Ecole française. Or le piquant fut qu'au lieu de devoir nous remercier de notre accueil, c'est par un bienfait qu'il débuta. N'ayant trouvé nul croquis de Desfriches dans la série générale, il s'était, en désespoir de cause, risqué dans les portefeuilles d'anonymes que nous possédons : sorte de pays de mystère où les Reiset, les Tauzia — les parangons pourtant de la compétence des dessins — ont relégué prudemment nombre de croquis desquels l'attribution leur semblait imprécisable. Et, voici qu'au milieu de cette troublante contrée d'énigmes, le flair de M. Paul Ratouis de Limay nous découvrait du Desfriches, et du meilleur. Que l'explorateur ait ressenti pleine joie de ces trouvailles, on l'imagine ; mais notre contentement n'était pas moindre, de nous savoir des certitudes de plus ; et, loin de nous exciter à jalousie, l'habile dépisteur ne s'exposerait qu'au poids de notre gratitude, s'il voulait bien poursuivre, et sans

Digitized by Google

relâche, la solution de tous les problèmes cachés en ces cartons étranges, qu'au temps de la Fable, le Sphinx eût logé dans son antre.

Grâce donc à cette incursion au Cabinet des Dessins, entreprise par excès de conscience, le petit-fils de Desfriches va compter désormais — quoiqu'en dise sa modestie — au nombre des meilleurs fervents des croquis de maîtres, car l'œil une fois affiné par la vue de ces fleurs délicates — premières pensées, premières sèves des artistes en quête d'inspirations — cet œil-là ne renonce plus aux belles occasions d'en admirer.

Que risquait-il manquer au livre dont M. Paul Ratouis de Limay voulait honorer son aïeul? Rien. Pourtant le scrupule d'âme du jeune biographe ne le pensa pas : il lui sembla qu'à parler de Desfriches, qu'à prendre ainsi le public à témoin de la juste estime qu'il mérite, un devoir s'imposait de mettre aux mains de tous, le catalogue de l'œuvre du fertile orléanais. A telle lumière, les curieux pourraient décider, sur preuves, si l'enthousiasme d'un petit-fils avait, ou non, excédé. Fort de ce souci de justice, son zèle se préparait au relevé minutieux de tous les ouvrages de Desfriches, lorque l'aide généreuse d'un ami vint s'offrir. M. André Jarry, peintre de vif mérite et collectionneur des mieux affinés, s'était fait dès longtemps une étude de la production de Desfriches. Peintures, dessins, estampes gravées d'après l'artiste, le flair actif de M. Jarry les avait partout découverts et notés, que ce fut au cours de lectures des anciens catalogues ou de visites chez les amateurs, ou bien à la lente et multiple consultation des Cabinets d'estampes, et surtout à la formation d'un œuvre entier de Desfriches que le jeune sagace rêvait pour ses portefeuilles. Or, de tout ce butin, M. Paul Ratouis de Limay pourrait faire une moelle, la plus profitable à son ouvrage. Aussi quelle fut sa gratitude — en attendant la nôtre — pour un bienfaiteur d'une telle richesse d'érudition !

Et maintenant, serait-ce possible de clore la présente préface, sans évoquer le grand et doux nom des Marcille? De leur cher terroir d'Orléanais, dont ils furent l'âme, tout un demi-siècle, aucun intérêt d'art ou de lettres qui ne doive désormais se rattacher à leur mémoire. Quelle figure mieux que celle de Desfriches semble liée à leur propre histoire? Car que firent-ils, sinon modeler leur vie sur la sienne, et, de son triple exemple de dessinateur, de collectionneur et de bon servant de sa ville aimée, s'entraîner, de même, à la pratique personnelle de l'art, au culte fiévreux des œuvres des maîtres, non moins qu'au dévouement actif pour le pays de dilection.

Ce livre-ci sera donc bien leur : l'histoire du grand aîné. De quel sourire de

Digitized by Google

bonté rayonnante Eudoxe Marcille eut accueilli l'œuvre de M. Paul Ratouis de Limay? ceux-là le devinent, qui connurent l'aimante passion de l'homme et sa vivante gratitude pour quiconque faisait service à sa province.

Que cette pensée soit l'une des récompenses de M. Paul Ratouis de Limay, dont l'initiative s'assure ainsi du suffrage des vivants d'hier et de ceux d'aujourd'hui.

MARQUIS DE CHENNEVIÈRES.
Conservateur au Musée du Louvre.

Digitized by Google

Digitized by Google

MADAME DESFRICHES

Pastel de PERRONNEAU - 1751 - (à M. RATOUIS DE LIMAY)

Digitized by Google

Digitized by Google

IMPRIMERIES RÉUNIES, NANCY

MADAME DESFRICHES

Pastel de PERRONNEAU - 1751 - (à M. RATOUIS DE LIMAY)

Digitized by Google

Digitized by Google

AVANT-PROPOS

Desfriches ne nous a laissé ni mémoires comme Cochin, ni journal comme Wille. Sa vie toute familiale, simple et honorable, s'écoula presque entièrement en province dans sa ville natale d'Orléans et nous n'aurions sans doute pas songé à entreprendre de lui une biographie nouvelle (1), si nous n'avions depuis peu entre les mains la volumineuse et très intéressante correspondance qu'il entretint avec d'illustres artistes comme Joseph Vernet, Cochin, Perronneau, Descamps, Vien, Wille, des amateurs comme Watelet et le président de Saint-Victor, de grands personnages tels que M. de Miroménil, Mgr de Grimaldi, le duc de Chabot, qu'il eut la joie de compter parmi ses amis. Cette correspondance présente un double intérêt : elle nous donne d'une part sur Desfriches des détails que nous ne trouvons pas ailleurs ; elle éveille d'autre part des souvenirs fort curieux sur tous ses célèbres amis.

Nous consacrerons la première partie de ce volume à la biographie de Desfriches ; dans la seconde, nous publierons les plus intéressantes des lettres qui lui furent adressées (2).

(1) Deux courtes notices ont déjà été publiées sur Desfriches : la première dans le tome III de *l'Histoire des plus célèbres amateurs français et de leurs relations avec les artistes*, par M. J. Dumesnil. Paris, Vve J. Renouard, 1858 ; la seconde, par le regretté bibliothécaire de la ville d'Orléans, M. J. Loiseleur : *Desfriches, sa vie et ses œuvres*, étude lue dans la séance du 11 mars 1873, de la Société des amis des arts d'Orléans et reproduite à peu près intégralement dans *l'Art*. 1877. Tome I.

(2) Un assez grand nombre de ces lettres a été communiqué par notre famille à M. Dumesnil qui les a publiées dans son Histoire des plus célèbres amateurs français, mais en laissant passer tant d'erreurs de copie et d'omissions que nous n'hésitons pas à les publier presque toutes de nouveau, en y joignant celles qui jusqu'à ce jour étaient restées inédites ; dans toutes, nous respecterons l'orthographe des correspondants de Desfriches, ce que n'avait pas fait M. Dumesnil.

Digitized by Google

Nous espérons ainsi faire un travail aussi complet que possible sur l'artiste dont s'honore à juste titre la ville d'Orléans. Il est de ceux qui ont droit au souvenir de la postérité et nous avons retracé avec joie la vie d'un ancêtre, amateur amoureux de l'art qui, joignant au talent les qualités de cœur d'un homme d'esprit, fut pour tous ceux qui le connurent un ami aussi dévoué et éclairé que modeste.

Digitized by Google

AIGNAN-THOMAS DESFRICHES

(1715-1800)

SA VIE — SON ŒUVRE — SES COLLECTIONS — SA CORRESPONDANCE

I

LA FAMILLE DE DESFRICHES.

La famille Desfriches dont la généalogie a été récemment publiée (1), est originaire de l'Ile de France. La principale branche, celle des seigneurs de Brasseuse, représentée aujourd'hui par la famille Des Friches Doria, conserva longtemps ses intérêts à Melun et aux environs ; d'autres branches se retrouvent à Paris, à Bourges et à Orléans; c'est à cette dernière qu'appartient *Aignan-Thomas Desfriches* qui devait être le dernier du nom. Ses ancêtres, dont un des plus anciens, Jacques Des Friches, habitait Orléans en 1473, ont occupé dans cette ville le rang le plus honorable et étaient alliés aux familles si estimées des Miron, des de Loynes, des Colas de Brouville, des Boillève, des Baguenault, des Polluche, etc. C'est ainsi que leurs noms figurent souvent dans les ouvrages relatifs à l'histoire de la ville d'Orléans (2) et que, dans la liste de ses Echevins et Maires, nous trouvons les noms de Nicolas Des Friches (1535), Jacques Des Friches (1553), Pierre Des Friches, seigneur de Saint-Lyé, plusieurs fois élu maire et qui fut envoyé à l'Assemblée des Etats de Rouen de 1597 (3), Charles Des Friches (1612), etc. Il est à remarquer que dans ces mêmes listes figure le plus souvent, à côté du nom de Desfriches, le nom des Mariette ; un des

(1) *Histoire et généalogie de la famille Des Friches*, par H. Labande, archiviste-paléographe, conservateur de la Bibliothèque et du musée d'Avignon. Paris, Picard et fils, 1899.

(2) Voir *Histoire et Antiquitez de la ville et duché d'Orléans*, par le Maire, 1646.

(3) Pour donner avis sur la proposition de paix présentée par le roi d'Espagne et sur les moyens de remédier aux désordres de la guerre civile en France.

Digitized by Google

membres de cette famille épousa une demoiselle Polluche et fut le grand-père de Madame Desfriches, femme du dessinateur dont nous nous occupons (1).

Fils de Jean-Aignan Desfriches et de Catherine Boillève, *Aignan-Thomas Desfriches* naquit à Orléans sur la paroisse de Saint-Paul, le 7 mars 1715. Il était l'aîné de huit frères et d'une sœur qui ne se maria pas. Ses frères, pour se distinguer les uns des autres, ajoutèrent, comme on le faisait souvent à cette époque, un surnom à leur nom patronymique et se nommèrent Desfriches du Chesne, — Desfriches de Lossy, — Desfriches Beaulieu, — Desfriches du Vivier, — Desfriches Cartaudière, etc. Desfriches de Lossy fut capitaine de marine marchande, Desfriches Beaulieu mourut à Saint-Domingue en 1761 ; les autres s'occupèrent de négoce et il semble qu'aucun d'eux ne fut marié et ne laissa de postérité.

Quant à *Aignan-Thomas*, il avait épousé le 4 mars 1743 Marie-Madeleine Buffereau, fille de Pierre Buffereau de la Varenne, chef de fourrière de la maison du Roy, demeurant à Vendôme, et de Magdeleine Mariette, d'Orléans.

Trois filles naquirent de ce mariage : l'une mourut en bas âge ; la seconde (1743-1808) demeura célibataire, et la troisième, Perpétue-Félicité Desfriches, née à Orléans le 30 avril 1745, épousa en 1771 Jean Cadet de Limay, alors ingénieur en chef des Ponts et Chaussées à Tours où il acheva la construction du pont sur la Loire. Inspecteur général des Ponts et Chaussées en 1777, puis directeur des canaux d'Orléans et du Loing, Jean Cadet de Limay reçut en 1786 des lettres de noblesse, en 1788 le grand cordon de l'ordre de Saint-Michel et fut en 1794 désigné par le corps des Ponts et Chaussées pour succéder à Perronet en qualité de premier ingénieur ; il mourut en 1802. Sa veuve vécut à Orléans jusqu'en 1834. De leur mariage étaient nés trois enfants : un fils, Aignan-Robert Cadet de Limay (1772-1832), inspecteur divisionnaire des Ponts et Chaussées, et deux filles dont l'aînée épousa le docteur Ranque mort en 1845 sans postérité (2) ; la seconde, mariée à M. Brière Duvorsans, fut la grand'mère de M. Paul Ratouis, mort le 8 mai 1900.

(1) Les armoiries des Des Friches sont : d'azur à la bande d'argent chargée de trois défenses de sanglier de sable et accompagnée de deux croix d'argent cerclées de même.

(2) Voir *Notice biographique sur M. Ranque*, médecin en chef de l'Hôtel-Dieu, président de la Société Royale des Sciences, Belles-lettres et Arts d'Orléans, etc., par le Dr Denys. Orléans, 1847.

Digitized by Google

II

LA JEUNESSE DE DESFRICHES. — SES MAITRES. — SON SÉJOUR A PARIS.

Nous avons dit que Aignan-Thomas Desfriches était né le 7 mars 1715. Issu d'une famille de bourgeois et de commerçants, sa vocation artistique fut, semble-t-il, tout à fait instinctive. Il trouvait à manier le crayon un plaisir si grand que ses parents durent, sitôt ses études terminées au collège royal d'Orléans, céder à ses instances en lui permettant de cultiver ce goût prononcé. Il eut pour premier maître à Orléans, Dominé, peintre aujourd'hui ignoré, dont le portrait peint par Grimou fut acheté en 1872 pour le musée d'Orléans par M. Eudoxe Marcille. On lit derrière cette toile :

Ce tableau est peint par Grimou. C'est le portrait d'un peintre nommé Dominé, mort à Orléans, environ en 1750 (1). J'ay apris quelques mois à dessiner chez ce peintre en 1732. J'avais vu ce portrait chez luy ; il m'avoit dit que Grimou le lui avoit fait par amitié. A sa mort, je l'acheptoye à son inventaire ; il se trouve faire pendant à un de même grandeur de Gillesquin (2) qui étoit aussi peintre.

La présente notte faicte à Orléans le 4 septembre 1768.

DESFRICHES.

Desfriches voulait peindre ; les leçons de Dominé lui furent sans doute peu profitables et en 1733 il obtint de ses parents de quitter Orléans pour aller à Paris, prendre les leçons de maîtres plus réputés. Il y fut d'abord et pendant très peu de temps l'élève du

(1) Jacques Dominé est mort le 24 février 1752.
(2) Par Perronneau.

Digitized by Google

peintre Bertin (1). Le maître se montra content de son élève ainsi que le prouve cette lettre adressée au père de Desfriches, *rue du Quaquet des femmes*, à Orléans ; nous la reproduisons en respectant l'orthographe quelque peu excentrique du peintre :

A Paris, ce 18 septembre 1733.

Monsieur,

J'ay reçus l'honneur de la cher vôstre datté du 16 du couran qui ma apris l'éta de votre senté dont je suit fort en peine parce quel mes cher et par lestime que jay pour vous et pour tout ce qui vous regarde ; quand j'apris la mort de M. de la Mart, vôtre assotiée, ces moy qui conseilié à M. vôtre fils de vous offrire ces services ; je lui representé qu'en six mois il pouvoit vous soulagée dans vôtre comerce la oust que dans la peinture il ne peut vous soulager en rien. Vous malé dire de quoy je me melle, vous avez raison, je me tait. Depuis deux mois je fait peindre nôtre cher fils, j'ay été bien esse de lui faire gouter du peinceau pendant ces beaux jours ; quand les cour vienderon nous le feron dessigner tout son bien nesse ; je vous prie, Monsieur, de dire à Madame vôtre Epouse que Mr son cher fils ce porte parfaitement bien, qu'il grandy tout les jours, qu'il fait beau coup de prograis dans létude de lart qu'il a enbracé et que je suis très contans de luis ; tout ce que je souhaite ses qu'il le soit aux tans de moy. Je fini en vous asuran, Monsieur et Madame, que je feray toute chose aux monde pour vous marqué conbien je vous vénère et sui de cœur et d'esprit dévouée à vous temoigner que personne n'es plus parfaitement que moy Monsieur et Madame,

Votre très humble et très obéissent serviteur.

BERTIN.

Je lesce à nôtre cher fils le soins de vous dire ce qu'il fait jours nellement ; nôtre gouvernante a bien soin de son linge et ardes et surtout de lui savonnée ses bas qui sally dans la perfection.

De l'atelier de Bertin, Desfriches passa dans celui de Natoire ; il y rencontra un grand nombre d'artistes et de grands seigneurs amis des arts avec lesquels il se lia d'amitié solide. C'est également chez Natoire qu'il devait plus tard faire la connaissance du duc et de la duchesse de Chabot auxquels il suggéra, dit-on, l'idée de fonder

(1) Nicolas Bertin, né à Paris en 1668, mort dans la même ville le 11 avril 1736 ; prix de Rome, académicien et professeur, il refusa la place de directeur de l'Académie de France à Rome.

Digitized by Google

dans leur hôtel du faubourg Saint-Germain, une école de dessin pour les amateurs et les artistes débutants ; véritable académie d'art qui compta Vien, Lagrenée, Hubert Robert parmi ses professeurs, des gentilshommes et des dames de la haute noblesse parmi ses élèves (1).

Heureux temps pour le jeune artiste que ces quelques années passées à Paris dans la société des Cochin, des Perronneau, des Silvestre, des Watelet, de Natoire dont il devenait un excellent élève, et de tant d'autres artistes de talent.

Enthousiaste de son art, guidé par une conception fertile et une grande facilité, Desfriches aurait, à n'en pas douter, marqué parmi les peintres du XVIIIe siècle, mais son père, dont la santé s'altérait, le rappela à Orléans pour le suppléer dans la gestion de son importante maison de commerce (2). Obéissant sans hésiter à son devoir d'aîné d'une nombreuse famille, Desfriches dut abandonner, avec quelle tristesse on l'imagine, et l'atelier de Natoire et l'école du duc de Chabot et ses nombreux amis ; tous le virent à regret quitter la capitale, mais l'éloignement ne devait pas rompre ni même refroidir de si charmantes relations ; une correspondance suivie les entretint aussi cordiales, aussi intimes.

(1) Dans une lettre du 5 mars 1774, un peintre nommé Desplaces donne à Desfriches quelques détails sur cette école : « Je n'ai pu encore, écrit-il, aller de l'année à l'accadémie de M. le comte de Chabot qui est actuellement assés bien montée. Voici quelles sont les personnes qui la composent : MM. Pierre, Robert, du Rameau, Taravalle, Lagrenée, Pérignon, Moreau, Echard, Palmeri, artistes ; et voici les amateurs : Mme la comtesse de Chabot, MM. Jarnac, Wattelet, Liancour et quelquefois moy. Il y a apparence qu'elle continuera jusqu'au mois d'Avril et peut-être inclusivement. » Il en parle également dans une autre lettre que nous publions d'autre part.

(2) Commerce des denrées coloniales.

Digitized by Google

III

RETOUR A ORLÉANS. — VOYAGES D'AFFAIRES. VUES DES TRAVAUX DU PONT D'ORLÉANS ET PANORAMA DE LA VILLE. ROBBÉ DE BEAUVEZET.

Force fut à Desfriches, pendant les quelques années qui suivirent son retour à Orléans, d'abandonner presque complètement pinceaux et crayons. Il lui fallut en effet prendre en main la direction de la maison de commerce de son père et entreprendre une série de longs et fatigants voyages uniquement consacrés aux affaires. En 1740 il va à Moulins, à Châtellerault, à Rochefort ; en 1741 et 1742, il traverse Angers, Gannat, Angoulême, La Rochelle, Limoges et nombre d'autres villes.

Ce n'est guère avant 1745, que jouissant enfin de quelque loisir, il put reprendre son crayon pour dessiner des vues du vieil Orléans telles que *la porte Bourgogne, la porte Saint-Jacques avec le petit pont Jacquin et le Châtelet*, vues qui présentent aujourd'hui un réel intérêt local et historique ; nous devons mentionner comme particulièrement curieux l'un de ces dessins à la mine de plomb qui porte la date du 9 juin 1745 et la légende suivante : *Vue d'une partie de la porte Sainte-Catherine et du Châtelet prise de la Motte des Poissonniers* (1).

Mais voici que l'ingénieur des Ponts et Chaussées Soyer (2) est chargé de la conduite des travaux du pont d'Orléans ; le nouveau venu a bien vite conquis le droit de cité dans la ville orléanaise ; on lui fait fête et Desfriches le compte bientôt parmi ses meilleurs amis. Comment d'ailleurs ces deux hommes d'un caractère si noble,

(1) Ce dessin appartient au vicomte de Beaucorps.

(2) Voir la *Notice sur Robert Soyer* par M. Eudoxe Marcille. Orléans, Herluison 1884, in-8°. C'est M. Marcille qui, au mois de juillet 1883, se rendit acquéreur pour le musée d'Orléans du portrait à l'huile de M. Soyer, peint en 1765 par Perronneau, qu'il paya 100 francs à M. Lartheau, juge de paix à Puiseaux (Loiret). Nous possédons un portrait médaillon de M. Soyer, modelé à la cire par Houdon le 15 février 1777.

Digitized by Google

d'une bonté si aimable, ne se seraient-ils pas devinés et compris à la première rencontre ? Désireux de faire plaisir à son nouvel ami, Desfriches dessina, entre 1750 et 1760, plusieurs *Vues des travaux du pont d'Orléans*, animées d'une foule de petits personnages, qui décèlent une souplesse et une précision du crayon fort remarquables.

En 1760, Desfriches se fait le vignettiste d'un poème de son neveu, le licencieux et grivois poète Robbé de Beauvezet (1) dont il est si souvent question dans les lettres de Cochin et de Vernet. « C'est l'homme le plus déréglé et le plus dérangé qui soit, écrit M. Georges d'Heylli (2) ; il met son ami Desfriches au courant de toutes ses escapades et de ses nombreuses bonnes fortunes ; il est de tous les soupers fins où il y a des histoires licencieuses à entendre et des vers égrillards à réciter. Il s'exécute d'ailleurs avec la meilleure bonne grâce et il obtient en ce genre des succès que n'envierait pas tout poète délicat et raffiné. »

Or, en 1760, Robbé accomplit à pied le voyage de Saintes à Orléans et, en un poème de près de deux mille vers, intitulé *Mon Odyssée ou le Journal de mon retour de Saintonge, poème à Chloé*, il rime à la façon de Gresset, d'une manière mi-poétique, mi-burlesque, les mille péripéties de son voyage. Le voici arrivant aux portes d'Orléans, voici Saint-Mesmin et l'hospitalière maison de campagne de l'oncle Desfriches où il va pouvoir oublier en les narrant les fatigues de son voyage :

Et comme un Coureur je me presse,
Pour arriver à Saint-Memin.
Ma Muse a là beaucoup à faire.
Il lui faut prendre le crayon,
Pour dessiner la région
La plus charmante de la Sphere.
L'Orléannois impatient
En attend le tableau riant ;
. . . . . .

(1) Robbé de Beauvezet, né à Vendôme (Loir-et-Cher) en 1714, mort à St-Germain-en-Laye en 1792.

(2) Notre regretté ami M. Georges d'Heylli a publié la partie de la correspondance de Robbé à Desfriches qui a trait à l'attentat de Damiens sur Louis XV, en un volume intitulé : *Le Parlement, la Cour et la Ville pendant le procès de Robert-François Damiens (1757)*. Paris, Librairie Générale, 1875, in-12, tiré à 300 ex. ; ce volume est précédé d'une intéressante notice à laquelle nous renvoyons pour plus amples détails sur la vie de Robbé dont le portrait au pastel fait par Perronneau fit partie du cabinet de Desfriches et a été donné au Musée d'Orléans par M. Gatineau. Le sculpteur Le Moyne avait fait de lui un très beau buste dont nous ignorons le sort.

Digitized by Google

Mais pour accomplir ma promesse,
Sois pour moi le Dieu du Permesse,
Cher Oncle, si digne rival
Et de Teniere et de Ruisdal,
Daigne jetter dans ma peinture
Cette chaleur que j'apperçois
Toutes les fois que la nature
Va s'embellissant sous tes doigts ;
Tes crayons mâles et fideles
Ont tracé souvent ces beaux lieux ;
Je n'ai qu'à suivre les modeles
Que tu me mets devant les yeux.

. . . . . .

Mais de quel plaisir ravissant,
Chloé, mon ame fut saisie,
Quand rejoignant, en m'embrassant,
La Peinture à la Poësie,
Monsieur mon Oncle m'eut ouvert
Son riche Cabinet couvert
De ces beaux Tableaux où les Guide,
Et les Rubens, et les Boucher,
Prenant la nature pour guide,
Ont saisi l'art de nous toucher !

Enchanté de son œuvre, Robbé se mit en tête de la publier ; mais combien plus coquet et plus recherché serait le petit livre si l'excellent oncle, « le si digne rival et de Teniere et de Ruisdal », voulait bien l'orner de quelques vignettes. Desfriches ne sait pas refuser et il a bientôt composé quatre dessins, un par chant, qui traduisent de façon plus spirituelle encore que la muse de Robbé, les incidents les plus piquants du voyage.

Cochin, heureux de faire plaisir à la fois au poète et au dessinateur se chargea de les graver à l'eau-forte. Malheureusement, le célèbre graveur des Menus-Plaisirs avait toujours devant lui plus de besogne qu'il n'en pouvait faire et il ne se pressa pas assez d'exécuter son travail, au gré du poète impatient de produire son œuvre :

La paresse de notre ami Cochin me désole, écrit-il à Desfriches, nous serions prêts si nous n'avions à l'attendre. Il promet qu'à la fin de la semaine prochaine sa besogne sera en état. A vue de pais, mon très cher, la

Digitized by Google

publication de mon poëme ouvrira l'automne. Capronier (1) m'a fait faire une remarque qui peut m'être d'une grande utilité, c'est qu'en quittant Blois, je passe devant le château de Mainard et que cela présente une place toute naturelle d'un éloge indirecte de Madame de Pompadour. Je vais voir ces jours-cy si ma verve ne pourra pas me fournir quelques traits heureux qui ne manqueraient pas d'obtenir de la protection à ma petite production.

Nouvelle lettre désolée quelque temps après :

Je fus avant-hier chès Cochin. Il nous désole par sa lenteur à opérer ; ce ne sera que jeudy prochain, jour dont il destine la soirée à Mᵉ Thibout (2), que nous scaurons au juste le jour qu'il remettra ses quatre planches au tireur... Ce ne sera donc que dans quinze jours au plutôt que le voyage verra le grand jour. On veut à toute force mettre le livre à un écu, et l'on prétend qu'il n'en ira ni plus ni moins; c'est l'avis de tous les libraires et Mᵐᵉ Thibout panche fort à le faire monter là. Ce qu'il y a de sûr, c'est que huit feuilles d'impression communes valent trente-deux sols. Or vos desseins exécutés par Cochin sont quelque chose. Est-ce trop de les mettre à cinq sols pièce? On sera toujours maître au reste de diminuer de prix si la vente languissoit...

Robbé, suivant son habitude, n'ayant pas un sol vaillant, dut, pour payer les frais de l'impression, recourir une fois de plus à la bourse d'un oncle trop généreux. Faut-il ajouter que le poète témoigna de quelque ingratitude et de quelque égoïsme en s'attribuant tout le succès d'une œuvre qui vaut certes bien autant par les illustrations que par le texte!

En 1761, Desfriches dessine la *Vue de la ville d'Orléans* où l'on voit le pont qui vient d'être terminé après onze années de travaux (3). Au premier plan, sur la rive de la Loire opposée à la ville, un groupe de promeneurs, villageois, moines, bourgeois et seigneurs, ainsi que des mariniers hâlant un bateau, animent la monotonie d'une vue panoramique. Tous ces personnages sont esquissés d'une touche alerte et spirituelle; les poses en sont prises sur le vif. Sur quelques-uns d'entre eux on peut placer des noms: le dessinateur assis, prenant un croquis, n'est autre que Desfriches lui-même, entouré de M. de Cypierre intendant d'Orléans,

(1) Capperonnier, censeur royal pour les Belles lettres, Histoire, etc.

(2) Madame Thiboust, veuve de l'imprimeur Thiboust mort en 1757.

(3) Le pont d'Orléans fut livré à la circulation au mois de juillet 1760; la première personne qui y passa fut, dit-on, la marquise de Pompadour.

Digitized by Google

de Mme de Vandebergue, de M. Soyer, de son nègre; car Desfriches, tout comme les grands seigneurs et les actrices célèbres de son temps, avait un nègre dont l'histoire que l'on a déjà racontée, tient plus, semble-t-il, de la légende que de la réalité : Au cours d'un voyage en pays lointain, Desfriches de Lossy, capitaine de marine marchande, l'un des frères du dessinateur orléanais, fut enlevé par des corsaires barbaresques. Le capitaine portait un vêtement d'origine anglaise dont la mode était toute nouvelle en France, une redingote. Le premier soin du chef corsaire fut de dépouiller son prisonnier de ce précieux vêtement et de s'en affubler; il le trouva même si bien à sa taille, qu'en échange, il rendit la liberté à son prisonnier et lui fit, en outre, présent d'un nègre comme témoignage de sa grande satisfaction. Heureux lui aussi de s'en tirer à si bon compte, Desfriches de Lossy put regagner la France et il donna le nègre à son frère d'Orléans qui le prit à son service; gâté par tous les hôtes de Desfriches, Paul (tel est le nom qui lui fut donné) fut le plus heureux des nègres, mais il n'apprécia sans doute pas l'honneur que lui fit Pigalle en modelant son buste qui figure maintenant au musée d'Orléans à côté de celui de son maître.

Cette vue de la ville d'Orléans, dédiée au duc d'Orléans, vulgarisée par la très fine et lumineuse eau-forte qu'en fit Choffard en 1766, est restée l'œuvre la plus connue de l'amateur orléanais (1).

C'est, selon nous, sans raison bien sérieuse que l'on a attribué le dessin des personnages tantôt à Joseph Vernet, tantôt à Cochin. Or, ce dernier n'avait pas encore vu le dessin de Desfriches quand, dans sa lettre du 17 juin 1761, il accepte de le graver. Quant à Joseph Vernet, ses relations avec Desfriches étaient à cette époque des moins suivies et rien, ni dans sa correspondance, ni dans son livre de raison, ne vient à l'appui de ce dire. En outre, nous connaissons deux originaux de la vue d'Orléans, également datés de 1761 ; le premier, celui du musée d'Orléans, trahit en quelque sorte, aussi bien dans la facture des arbres et des fabriques que dans celle des personnages, un effort et une application dont n'est pas coutumier l'amateur orléanais ; c'est celui qui fut offert à M. de Cypierre et gravé par Choffard et Cochin ; le second (2), de même dimension, plus largement exécuté, est particulièrement intéressant

(1) Cochin, dans sa lettre du 17 juin 1761, avait accepté d'en faire la gravure à l'eau-forte ; nous ne savons pour quel motif il céda une partie de sa tâche à Choffard, se contentant de graver seulement les personnages.

(2) Collection Jarry.

Digitized by Google

en ce que les personnages, tout aussi habilement esquissés et groupés que dans le premier, sont pris dans des poses différentes alors que la facture de Desfriches, et du seul Desfriches, y est encore plus indiscutablement reconnaissable.

Au reste, Desfriches savait dessiner les figures beaucoup mieux qu'on ne s'est plu à le dire jusqu'à présent et il n'avait pas besoin d'emprunter le crayon de tel ou tel artiste, parmi ses célèbres amis, pour esquisser les personnages dont il voulait animer ses dessins. Il ne faut pas oublier qu'il fut pendant plusieurs années l'élève de Natoire et qu'il fit à coup sûr dans son atelier plus d'académie que de paysage. S'il fut paysagiste par excellence, du moins ne craignit-il pas à l'occasion de composer de véritables petites scènes de genre dans lesquelles les personnages occupent la toute première place. Pour le *Manuel des Dames de Charité* de 1755, il dessina un agréable frontispice gravé par Tilliard, représentant une dame de charité pratiquant une saignée dans l'intérieur d'une apothicairerie. Qu'on se rappelle les illustrations pour *Mon Odyssée* de Robbé et que l'on examine cet *Intérieur de cuisine* que nous reproduisons, où toute la famille est groupée de façon charmante autour de la grande cheminée ; tous ces personnages ne sont-ils pas traités avec une facilité et une vérité d'attitudes étonnantes ?

Si nous parcourons enfin le catalogue des dessins de Desfriches qui appartenaient à M. de Bizemont (1), nous y trouvons toute une série de petites compositions ; en voici quelques-unes :

N° 791. — *Intérieur d'un salon de compagnie avec une société nombreuse à qui on sert une collation*, contre épreuve à la pierre noire.

N° 793. — *Un écran représentant une marchande de gâteaux, entourée d'enfants*, à la plume et à l'encre de chine bistrée.

N° 794. — *Autre écran représentant un jeune enfant faisant voir une optique*, à la plume et à l'encre de chine bistrée.

N° 795. — *Autre écran représentant des enfants qui cueillent des cerises dans un jardin*, à la plume et à l'encre de chine bistrée.

N° 796. — *Autre écran représentant la scène de Jeannot recevant (Ha ! c'en est)*, à la plume et à l'encre de chine bistrée.

N° 799. — *Repas de vendangeuses dans l'intérieur d'une cour*, à la pierre noire.

N° 2201. — *Diane étendue et dormant un arc à la main*, etc.

(1) Voir le volume de M. E. Davoust : *Le comte de Bizemont, artiste-amateur orléanais, son œuvre et ses collections*. Orléans, Herluison, 1891, in-8°.

Digitized by Google

Nous ignorons malheureusement le sort de beaucoup de ces dessins, mais ceux qui nous sont connus nous autorisent à nous inscrire en faux, avec M. J. Loiseleur (1), contre cette opinion trop facilement admise que Desfriches s'entendait fort mal à dessiner les personnages.

(1) *Desfriches, sa vie et ses œuvres.*

Digitized by Google

IV

DESFRICHES PAYSAGISTE.
SES DEUX MANIÈRES. — SON PROCÉDÉ SUR PAPIER PRÉPARÉ.
DESFRICHES GRAVEUR. — DESFRICHES PROFESSEUR-AMATEUR.

Le crayon, mieux que le pinceau, était fait pour les courts loisirs d'un homme dont la plus grande partie du temps était prise par les affaires ; ce simple outil du dessinateur, Desfriches le mania avec une dextérité surprenante et une précision rare. Il était né paysagiste, et, privilégié du sort, il possédait à quatre kilomètres d'Orléans une maison de campagne appelée la Cartaudière (1), située entre les bords de la Loire et ceux du Loiret, tout proche de la plus riante des natures, du plus varié des paysages. Des fenêtres de sa salle à manger il pouvait voir l'église de la Chapelle, située de l'autre côté de la Loire, les ruines de l'abbaye de Micy et les moulins du Loiret :

Paré d'herbes et de roseaux,
Le Loiret fait prendre à ses eaux
Une majestueuse course.
Voyez-le couler mollement,
Semé de Maisons de Plaisance
Qu'il arrose avec complaisance.
Ici : de son sein entr'ouvert
Sort une isle, où d'un tapis verd,
Vous voyez la troupe bélante,
Broutant l'herbe tendre et naissante.
. . . . . .

(1) La Cartaudière existe encore, mais la charmille et les bosquets du temps de Desfriches ont disparu.

Digitized by Google

Là : le Saule et le Peuplier
Que le seul hazard distribue.
Entendent l'art de varier
Le Païsage à notre vue.
Que de tableaux délicieux,
Sur les bords de cette Rivière,
S'offrent aux pinceaux gracieux
Du naïf et simple Teniere ! (1)

Laborieux promeneur parmi tant de sites agrestes, Desfriches étudia la nature sous tous ses aspects, à toutes ses heures ; il apprit en la serrant de près, à se la rendre familière au point qu'elle n'eut bientôt plus rien de caché pour lui. Les moulins du Loiret, les bords de la Loire, lui fournirent le sujet du plus grand nombre de ses dessins. Il mit également à contribution les pays qu'il traversa, et plus d'une fois les affaires du négociant durent céder à la passion de l'artiste.

Desfriches eut deux manières ou plutôt deux procédés. Il ne fit d'abord que des dessins à la mine de plomb ou à la pierre noire sur du papier à dessin ordinaire, se servant souvent de teintes d'encre de chine avec des rehauts à la plume, à l'aquarelle, voire même aux crayons de couleur, usant parfois aussi de bistre ou de sépia. Ces croquis, quelquefois remplis de nombreux personnages, sont très librement esquissés. Il étudie de très près les maîtres hollandais, il dessine d'après leurs tableaux, et nombre de ses dessins présentent de grandes ressemblances avec ceux de Van Goyen et de J. Ruysdael.

Ce n'est qu'en 1767 qu'il trouva sa seconde manière en inventant ce papier plâtré, dit *papier-tablette* ou *papier à tablettes*, de nuance le plus souvent gris-bleu, qu'il prépara d'abord lui-même et dont il semble avoir gardé jalousement le secret (2). Ses premiers dessins sur ce papier sont écaillés et il dut, croyons-nous, faire de nombreux essais avant d'arriver à donner à sa préparation toute la tenue et la solidité qu'il obtint dans la suite.

L'article suivant que nous avons relevé dans la *Bibliothèque Phisico-Economique* (3), nous initie à son procédé de travail :

(1) Robbé. *Mon Odyssée*, Chant IV.

(2) De tous les papiers qui se fabriquent aujourd'hui, le papier Pelée est celui qui se rapproche le plus du papier Desfriches.

(3) Année 1786, t. II.

Digitized by Google

On connoît les charmans desseins de Monsieur Desfriches d'Orléans ; mais on ne connoît pas sa manière de dessiner. J'ai interrogé cent personnes qui n'ont pu satisfaire ma curiosité. Enfin, le hasard m'a fait rencontrer, il y a quelques jours, cet amateur. J'ai eu le plaisir de le voir travailler et c'est son art que je vais décrire. Du papier à tablettes, de la pierre noire d'Italie, de la pierre ponce, une estompe de liège, une estompe de peau et un grattoir, voilà ses ustensiles. On choisit la pierre d'Italie la plus tendre et la plus noire possible ; la pierre ponce doit être aussy légère et aussy friable que la craie de Champagne. Le liège est du liège à doreur ; on le prend très ferme ; on taille la pierre d'Italie, la pierre ponce et le liège en crayon. Pour opérer, on trace légèrement son dessein avec le crayon de pierre d'Italie, on étend ces traits avec l'estombe de liège qui fait l'office de la brosse à peindre. Veut-on effacer ou adoucir les traits, on se sert à cet effet de l'estompe de peau et de poussière de pierre ponce. Par ce moyen le papier à tablettes devient propre à recevoir de nouveau le trait de crayon.

On ne doit pas chercher à ménager le blanc du papier pour former ses lumières ; on les obtient plus ou moins brillantes soit avec le crayon de pierre ponce, soit avec la pointe du grattoir qu'on incline plus ou moins selon qu'on veut avoir une lumière large ou des traits déliés. Si les lumières ou les ombres sont trop forcées, on les tempère avec l'estombe de peau, celle de liège ou simplement avec le doigt comme cela se pratique pour le pastel. Le dessinateur donne à son dessein tout l'accord et tout le fini possible par la facilité qu'il y a d'y revenir autant de fois qu'il le juge à propos ; toutefois, il faut ménager la couche de craie qui couvre le papier à tablettes. Ces desseins se mettent sous verre, si l'on veut en conserver la fleur ; mis en portefeuilles, ils ne s'effacent pas plus que les autres. Pour le portrait et l'architecture, on peut employer la mine de plomb d'Angleterre.

Desfriches sut tirer un merveilleux parti des avantages que présentait le papier préparé et il porta ce genre de dessin à un degré de perfection difficile à surpasser. Fort habile dans l'art de la lumière et des ombres, il indique le relief des formes au moyen d'oppositions vigoureuses, de traits renforcés, attrapant puissamment, mais sans heurt, le caractère véritable du paysage. Il manie la pierre noire et le grattoir avec une habileté égale, obtenant de franches lumières, des ombres et des plans habilement gradués, des fonds vaporeux et légers qui s'étendent jusqu'où l'horizon confine avec un ciel où tournoient des nuages floconneux, frangés de lumière. Avec quel admirable fini et quelle vérité rare il traite les arbres, avec quel art fiévreux il en sait

Digitized by Google

rendre les ramures capricieusement tourmentées, les faisant tour à tour feuillus, sveltes et élégants ou dénudés et brisés, les emmêlant en un inextricable fouillis ou les isolant pour les mieux mettre en valeur ; qu'il les agite fortement ou qu'il les caresse doucement d'une brise légère, l'air et la lumière, une lumière qui ruisselle, semblent se glisser entre leurs feuilles, leurs branches et leurs troncs. Aux grâces d'un fini précieux il joint le mérite du faire large et libre.

Les personnages à l'allure dégingandée qui animent ses dessins sont bien à leur place pour la mise en valeur du sujet; ils vivent dans le paysage et ne font qu'un avec lui. De ce que Desfriches savait dessiner les figures, nous ne déduirons pas qu'il n'ait parfois maltraité personnages et animaux dans quelques-uns de ses dessins, mais nous ne saurions lui en tenir rigueur, pensant avec Diderot que chez un paysagiste ces défauts peuvent être rachetés par la perfection du paysage lui-même.

Joignant le don d'arranger à celui de traduire, il composait avec une grande facilité, mais qu'il traduise ou qu'il compose, il reste toujours vrai. Ajoutons, ce qui semble à peine croyable, que ses paysages les plus soignés et les plus finis n'étaient presque pour lui que l'ouvrage d'un moment.

Desfriches a moins bien réussi, il en convenait lui-même, dans la plupart de ses dessins de grande dimension pour lesquels il se servait le plus souvent de panneaux de bois recouverts d'une couche de plâtre assez épaisse ; tels les deux grands dessins que l'on peut voir au musée d'Orléans.

Comme bien des artistes, il modifia non pas son procédé, mais la facture même de ses dessins; il les fit tantôt finis jusque dans les moindres détails, tantôt simplement touchés. Watelet, dans sa lettre du 14 mars 1777 (1), établit la différence entre ces deux manières qui lui plaisent à peu près également ; d'ailleurs, la nuance est légère et il faut, pour la saisir, avoir examiné beaucoup de Desfriches.

Nombre de ses paysages ont été gravés par Campion, de Bizemont, Lempereur, Guttenberg, Pâris et quelques autres; nous laissons à l'aimable collaboration de M. André Jarry le soin d'en dresser le catalogue ; disons seulement que quelque habileté qu'aient montré les graveurs, ils n'ont pu, la sécheresse du burin en est cause, rendre le

(1) p. 175.

Digitized by Google

caractère des paysages de Desfriches ; exceptons cependant Demarteau qui, avec son procédé de gravure dit *à la manière du crayon*, sut donner le véritable fac-simile de deux de ses jolis dessins.

Desfriches lui-même s'essaya dans l'art de la gravure à l'eau-forte ; il reçut les conseils de Wille, mais la gravure était un procédé trop lent qui ne convenait pas à un dessinateur de son genre ; il s'en tint à quelques essais qui nous permettent toutefois de penser que s'il eût continué à s'exercer dans cet art, il eût été un des meilleurs interprètes de ses propres dessins.

Dire que Desfriches a formé des élèves serait à coup sûr exagéré ; cependant, plusieurs personnes de la société, tentées par son procédé de dessin, lui demandèrent des conseils et même de véritables leçons. L'amateur orléanais fut le plus aimable et le plus indulgent des maîtres, prodiguant ses encouragements, corrigeant les dessins, envoyant ses propres œuvres pour qu'on les copie, fournissant même au besoin le papier à tablettes et la pierre noire. Ses élèves s'appellent le comte de Choiseul-Gouffier, le comte d'Ossun, le chevalier de Cherval, le chevalier d'Hautefeuille, M. Lenormant du Coudray (1), Mme de Barante, Mme de Morogues, Mme d'Argenson, nièce de la duchesse de Mailly, « qui, écrit M. de Chamillard à Desfriches, a fait exprès le voyage de Paris pour être à porté de prendre de vous des leçons de dessein à votre charmante manière ».

Dans une lettre de Mme de Chamillard à Desfriches, nous lisons :

Le chevalier qui est à Metz, Monsieur, me mende que M. le comte de la Suze a fait connoître à Mesdames les princesses de Revel et de Boisse, fille et belle-fille du maréchal de Broglie, votre magnier de desiner; elles en sont enchanté, elles veulent esaier de ce genre qu'elle trouve charmant. Le chevalier me mende de vous prier de lui envoyer tout de suite par le carosse de voiture une trantaine de feuille entre deux cartons ; ces dames les attendent avec la plus vive impatience. Voici l'adresse du chevalier : M. le chevalier de la Geard, aide-maréchal des logis de l'armée, à l'hôtel de Pont-à-Mousson, place de chambre à Metz.

De Mme de Barante, la lettre suivante nous est seule parvenue :

(1) Charles Lenormant du Coudray, bibliophile orléanais, né en 1712, mort en 1789.

Digitized by Google

A Barante, ce 1er décembre 1786.

Monsieur,

Je me départs enfin des charmants paysages que vous avez eu la bonté de me prêter; je vous renouvelle mes remerciments, je vous en dois d'infinis. J'ai crain plus d'une fois d'abuser de votre complaisance, j'ai crain que vous ne m'ayez soupçonnée de vouloir les garder; je vous avoüe que j'en ai eu la tentation, mais j'y ai résisté, et puis j'aurais beaucoup perdue à faire ce larcin puisque vous avez eu la bonté de me promettre de me coriger les miens, et, ce que j'estime encore plus, de m'en envoyer d'autres. Il est vrai que je n'ai pas été fort exacte, mais il faut que je vous fasse ma confession : il y a ici plusieurs amateurs qui m'avoit emprunté vos dessins; celui qui les a le plus admirés est M. le B. de Vield, homme de qualité lequel dirige dans cette partie les élèves du Roi à Effiat. Il ne connoissoit point vos ouvrages sur tablettes, il en a été enchanté. Je n'ai pas osé lui laisser un de vos paysages, il en a gardé un des miens ; il m'a dit combien il dessiroit en voir de ceux que vous travaillé avec soin. J'espère que vous remplirai son désir et, si vous ne voulez pas en faire le sacrifice, je m'engage à vous le renvoyer avec ceux que vous voudrés bien me prêter. Vous ne trouverés pas étonnant que je soit un peu pressante. Je remet mes intérèst entre les mains de M. de Champvallins qui voudra bien me faire passer ce que vous lui remetterés. Il y a deux paysage que j'ai fait d'après nature; un des deux n'est qu'ébauché parce qu'il m'a semblé qu'il y manquoit quelque choses. Il y en a un qui est pour mettre sur une boite, et comme je désirois qu'il fut bien fini, je vous prie de le regarder ; les trois autres sont d'après vous.

Je suis avec des sentiments distingués,

Monsieur,

Votre très humble et obéissante servante.

VILLEPION DE BARANTE.

Mille choses honnettes à Mr Desfriche.

M. de Barante me charge de le rappeler à votre souvenir.

Citons encore cet amusant billet de M. Ducluzel, marquis de Montpipeau, qui fut de 1766 à 1783 intendant de la généralité de Tours et se montra un administrateur particulièrement remarquable (1) :

(1) Vr l'ouvrage de M. F. Dumas : *La généralité de Tours au XVIIIe siècle*. Administration de l'intendant Ducluzel, 1766-1783. Hachette, 1894.

Digitized by Google

A Montpipeau par Meung-sur-Loire, ce 10 octobre 1779.

Je suis chargé, Monsieur, de vous faire une déclaration de la part d'une jeune comtesse affligée de seize ans ; voyez ce que vous voulez y répondre.

Je fais là un fort joli métier, mais j'espère que mes fonctions cesseront bientôt et que vous viendrez vous-même bientôt faire vos affaires et répondre à l'invitte.

Mon inconnüe que je vous présenterai aime le dessein à la folie et seroit comblée de prendre des principes sous un aussi grand maître.

Madame de Limay doit nous venir visitter dans notre retraitte ; vous seriez bien aimable de céder à l'impatience de Mad^e^ Ducluzel de vous recevoir chez elle, et au mien de vous renouveller les assurances de touts les sentiments avec lesquels j'ay l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

DUCLUZEL.

Et Desfriches de répondre :

Monsieur,

Vous mettez le comble à vos bontées en me faisant passer la déclaration de la belle comtesse inconnüe pour moy ; vous flattez trop mon amour-propre et je crains que la teste ne m'en tourne. Vous ne me ménagez pas assez en mettant du mystère ; quelques belles que soyent mes idées, elles n'ajousteront rien au dézir que j'ay toujours de rendre mes respectueux hommages à Mad^e^ Ducluzel et à celuy que vous me faittes naistre d'estre aux ordres du bel objet que vous possédez. Mme de Limay arrive le 11 ou le 12 et son mary le 16 ; ce temps va me paroistre bien long. Vous connoissez mon empressement à vous faire ma cour, il égalle celuy de vous prouver mon attachement et mon respect.

DESFRICHES.

Dans quelques-unes de ses lettres dont les brouillons nous sont restés, Desfriches donne des détails sur son procédé de dessin. A un amateur de Strasbourg, nommé Walter, il écrit le 20 février 1782 :

Je me suis monté un cabinet de tableaux, desseins de maistres hollandois et estampes anciennes surtout gravées par des peintres ; cela m'a fait m'essayer à dessiner d'après nature, à n'aimer d'autres maistres que la nature et les desseins et tableaux que je possède. Je me suis formé une manierre que je pratique depuis quelques années et qui n'a encor esté mise en usage par aucun dessinateur. Puisque vous le dézirez, je vous envoye par la diligence une boëte qui contient un petit paysage enfermé sous ver. Je

Digitized by Google

vous prie de me dire si il vous a fait quelque plaisir et si vous avez deviné ma pratique. Je vous préviens qu'il est fait sans le moyen du peinceau pour employer les blanc et les noir et sans encre de la Chine, mais seullement avec le crayon de pierre noire; il n'y a pas un coup de plume. J'ay tâché d'éviter le beau finy et d'y répandre cette liberté, ce certain délaissé qui semble que tout est fait sans y avoir pensé, ces transparents qui indiquent les tons de la nature et cette espèce d'humour qui met de l'âme partout...

Desfriches fit également part de sa manière de dessiner à Salomon Gessner. On sait que l'auteur des Idylles maniait le crayon avec une certaine habileté ; dans une lettre à Desfriches, datée du 18 mai 1785, un peintre amateur de Bâle, grand collectionneur de tableaux, nommé Ryhiner, critique vivement Gessner de profiter outre mesure de sa réputation de littérateur pour vendre ses dessins à des prix excessifs :

Vous connoissés sans doute les Idilles de notre Gesner, le Théocrite de l'Helvétie, l'auteur de la mort d'Abel dont vous avez les traduction françoise? Eh bien ! cet auteur célèbre dessine des paysages représentant à peu près les sites de ses Idilles ; ses paysages ne sont pas sans mérite mais ses figures ressemblent touttes à des statues et sont d'un lourd insuportable. Croiriés-vous que la grande réputation du poète a porté ses desseins à des prix si extravagans qu'il a trouvé plus profitable de changer sa plume contre le crayon, car à l'heure qu'il est, il n'écrit plus et ne fait que dessiner; ses desseins sont pour l'ordinaire à la pierre noire avec un petit lavis au bistre, ou à l'encre de la Chine, ou bien lavés en couleurs et d'un grand fini ; les voyageurs étrangers enlèvent avec avidité ses desseins et les payent 8, 10, 12, 15 et 20 louis la pièce ; pour moy, je n'ai rien de lui, je trouve que ce sont des prix fous....

Voici, d'après un brouillon, la lettre dans laquelle Desfriches expose à Gessner les avantages de son procédé et le remercie d'un dessin que celui-ci lui avait envoyé :

Monsieur,

J'ay reçu en son temps la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 10 de septembre; vous conviendrez que la voye des messageries est plus seure que celle d'officieux amis.

Je me pare du beau dessein que vous m'avez fait l'amitié de m'envoyer, et je me glorifie de pouvoir dire : Voilla la production de cet excelent homme que vous admirez dans ses ouvrages de littérature. Son génie l'a conduit seul dans cette carrière si difficile à parcourir et il a deviné, comme

Digitized by Google

vous voyez, les secrets de cet art. Ce sont, Monsieur, les sentiments produits sur mon estre intellectuel par ce beau présent. Il me fait bien regretter d'estre si eloigné de vous et que mon âge et les liens qui me retiennent ne me laissent pas espérer de pouvoir vous aller voir. Les beaux sittes et le pictoresque du pays dont vous m'envoyez un échantillon et dont mon amy Vernet a esté si entousiasmé, excitent moins mes dézirs que de vous voir et vous connoistre personellement.

Ce beau dessein que vous m'avez envoyé est largement touché et fait avec la liberté d'un maistre de l'art, ce qui me fait dézirer que vous essayez de dessiner sur du papier de tablettes, et, pour vous y engager, je vous envoye tout ce qui est nécessaire, en échantillon, et un détail instructif de la manierre d'opérer. Vostre génie inventif vous donnera des moiens peut-estre encore plus faciles d'opérer. Si vous y prennez du goust, vous verez que cette manierre laisse la plus libre carrière à l'imagination, que en dessinant l'on peint et que l'on pousse le finy à quel point l'on veult, sans sécheresse ny duretté. L'on ne réussit pas si bien en grand, j'en ay fait dans ce genre de 30 poulces de long mais j'ay esté contraint d'abandonner le beau finy et de rendre les objets plus vagues et largement faits pour tirer à l'effest que doit faire un grand dessein que l'on ne regarde que de un peu loing.

Vous avez bien voulu accueillir le dessein que j'ay eu l'honneur de vous offrir. Le Pictoresque de celuy que vous m'avez envoyé en échange m'a fait hazarder d'essayer d'en tirer party; il est en hautteur, il vous faloit un dessein en longueur, j'y ay ajousté un fond. Mes amis m'ont conseillé de vous l'offrir; j'y ay joint un dessein dans sa premierre préparation pour vous faire voir que en ébauchant il ne fault pas craindre de perdre ses lumières; quand on les a données, si elles paroissent trop crües, on les met au ton avec l'estompe de liège ou celle de peau. Enfin, Monsieur, si quelque chose vous paroist difficille, en m'exposant vos difficultées j'essayeray de les aplanir.

Vos ouvrages de littérature ont fait sur moy la plus grande impression. Je ne suis pas homme de lettre, mais je cheris ceux qui les cultivent. La Nature rendue avec la simplicité, la vérité dont vous la peignez dans vos ouvrages m'a charmé; je ferois un dessein de chaque objet. J'ay icy pour amy intime Monsieur l'abbé de Reirac prieur de ma paroisse (1). Ses talents ont ésté célébrés par nos journalistes. Ses Odes sacrées, son Hisme au Soleil vous sont peut-être parvenus; quoy qu'il en soit, vous trouverez dans la boete que je vous adresse un exemplaire de la dernière édition de quelques-uns de ses ouvrages. Vous le jugerez. Il prend la liberté de vous écrire. Je ne doute pas que vous ne me sachiez bon gré de l'envoy. Les grands hommes comme vous sont faits pour se raprocher...

(1) L'abbé du Laurens de Reyrac, 1734-1782, chanoine de Chancelade, se fixa à Orléans. Son ouvrage le plus connu, *L'Hymne au Soleil* (en prose poétique), date de 1777.

Digitized by Google

C'est en lisant la correspondance de Desfriches que l'on peut se faire une idée du grand nombre de dessins qu'il donna. Allait-il chez des amis, il ne les quittait pas sans leur faire hommage d'une ou plusieurs productions de son talent dont leurs campagnes ou leurs environs lui avaient fourni le sujet. Donner était pour lui un des plaisirs les plus vifs de l'amitié. Et même, combien de gens s'adressèrent à lui sans autre titre que d'avoir vu et admiré ses dessins !

Pour satisfaire à toutes les demandes il dût se répéter, ce qui est assez regrettable; c'est ainsi qu'il fit un assez grand nombre de vues à peu près semblables de l'*Ile des peupliers* dite l'*Élysée*, partie des jardins d'Ermenonville dans laquelle J.-J. Rousseau fut enterré en 1778.

Les bons paysages de Desfriches étaient très recherchés et quelques-uns furent payés fort cher par des connaisseurs. Le grand duc de Toscane avait acquis moyennant la jolie somme de 950 livres un de ses dessins venant du cabinet de Natoire pour en faire présent au Pape Pie VI ; lors de la vente des collections de ce Pape, un peintre de notoriété à Rome s'empressa de l'acheter quoiqu'il ait été porté à un prix encore plus élevé ; ce même peintre, de passage à Paris, se proposait même de faire le voyage d'Orléans uniquement pour connaître l'auteur de ce dessin quand la mort de Desfriches l'en empêcha. Nous lisons d'autre part, dans la lettre de Descamps du 27 février 1791, que l'évêque de Pamiers, Mgr d'Agoult de Bonneval, se rendit acquéreur d'un dessin de Desfriches au prix de 700 livres.

C'est par curiosité sans doute que l'amateur orléanais fit passer en 1780 deux de ses paysages dans une vente publique à Paris ; il les envoya au président Haudry (1) qui se chargea de les porter au commissaire-priseur Paillet ; mais les dessins trop peu importants n'atteignirent pas les prix que Desfriches en voulait. Voici la lettre dans laquelle le président Haudry lui rend compte de sa commission et lui donne en même temps des détails intéressants sur les ventes de l'époque :

(1) Haudry, président au bureau des finances d'Orléans, avait, durant 30 années, par de fréquents voyages à Paris et à l'étranger et par de nombreuses acquisitions dans les ventes, réuni une collection remarquable de tableaux, dessins, gravures et objets d'art dont le catalogue de 34 pages in-8° mentionne 126 tableaux ; quelques-unes des toiles de sa collection sont au musée d'Orléans.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

IMPRIMERIES RÉUNIES NANCY

INTÉRIEUR DE CUISINE

Dessin de DESFRICHES à la pierre noire et au bistre - 1756 - (à M. ANDRÉ JARRY)

Digitized by Google

Digitized by Google

Excusez, Monsieur, mon long silence à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ; mais la saison fâcheuse qui a enrhumé tout Paris et dont j'ai été du nombre ; le peu d'occasion que j'ai eu de voir Payllet dont la salle pendant presque tout le mois de janvier a été occupée par une vente de livres latins et où je n'ai pas mis les pieds ; toutes les petites raisons bonnes ou movaises, ne m'ont pas permis d'être plutôt à portée de vous répondre qu'à ce moment-cy.

J'ai vu Payllet qui est bien éloigné de nier d'avoir à vous deux dessins ; mais en en convenant, il ne scait où il les a fourrés, ce qui n'est pas fort extraordinaire après le déménagement terrible qu'il vient d'avoir à faire de l'hôtel d'Aligre à l'hôtel de Bulion. Il m'a conduit dans sa salle de vente toute environnée d'armoires ; il me les a ouvertes et m'a fait voir une multitude infinie de tableaux, dessins, estampes, bronzes, porcelaines, livres, le tout pêle-mêle et dans la plus grande confusion. Il m'a assuré que vos dessins faisoient partie de toute cette curiosité, et qu'au premier moment il les chercheroit et tâcheroit de les trouver. Il ne demande que du tems et je pense que dans l'embaras où il se trouve, on ne peut point trop lui en refuser. Ainsi, Monsieur, un peu de patience et soyez assuré que vos dessins vous seront fidélement remis. Je fais mon affaire d'en être le porteur dans le mois d'Avril et même de vous les expédier plutôt, s'ils me sont remis avant le tems. Je n'épargnerai rien pour hâter la diligence de votre débiteur. J'oubliois de vous dire qu'il m'a donné sa parole d'honneur que vos dessins avoient été mis en vente dans le commencement du mois de décembre, mais que, n'ayant été poussés qu'à 27 l. et ayant des ordres précis de vous de ne les lâcher qu'à 144 l., il s'étoit vu obligé de les retirer. Je vous prie d'être persuadé que j'exécuterai exactement tout le contenu de votre lettre.

Nous n'avons eu jusqu'icy que deux ventes un peu importantes, celle de l'abbé Guillaume et celle du petit Lebrun. A la première il s'est commis des friponneries inouïes. J'en ai donné quelques détail à M. du Coudray qu'il vous communiquera, si vous en êtes curieux. Quant à la seconde, elle n'étoit pas beaucoup plus loyale puisque ce n'étoit que des effets de marchands qui poussoient à l'envie les uns sur les autres pour faire valser leur denrée ; aussi les amateurs n'en ont pas été la dupe et très peu y ont achettés.

On nous promet pour le carême trois ventes conséquentes ; la première, d'un certain abbé Renoir (1) dont vous avez probablement entendu parler. Après avoir fait pendant trente ans le métier de brocanteur, il se retire en bon ordre avec 25 m. l. de rente. Il a pris une route nouvelle pour parvenir à la fortune. Chargé de former les cabinets de nos seigneurs les évêques, les tableaux qu'il leur a fourni ont été payés, dit-on, en bénéfice ! De cette manière toutes les parties ont été contentes : le vendeur y trouvoit son

(1) Renouard.

Digitized by Google

compte et l'achetteur avoit à bon marché. La seconde, d'un monsieur de Champsgrands, chevalier de Saint-Louis, se fera immédiatement après. Ce militaire a commencé par être dupe et croutier comme sont à peu près tous les amateurs commençans, mais il en a bien rappelé et a fini par être un brocanteur très fin et très délié et n'a point crû sa croix de St-Louis deshonorée de réviser avec les autres marchands. Enfin, la troisième vente sera celle de M. Poullain et est fixée au 15 mars. Il est probable que ce sera la plus belle, la plus loyale, et celle formée de morceaux plus choisis. On estime que son cabinet lui a coûté 400 m. l. ; cependant il est peu nombreux et est seulement composé de cent ou cent-vingt morceaux ; par conséquent il ne s'y trouvera rien que de capital. Cette expectative est belle pour les amateurs de belles choses, mais d'un autre côté, ils craignent les dessous de cartes, les menées secrètes et avec d'autant plus de raison que c'est Langlier, le roué de Langlier, qui fait cette vente et présentera les objets. Cependant, malgré les inconvéniens, si j'ai à avoir quelques objets, ils sortiront de cette fabrique.

Je suis singulièrement sensible au resouvenir de M. Soyer et vous prie de lui présenter l'assurance de mes très humbles civilités, ainsi qu'à madame celle de mon hommage respectueux. Vous ne m'oublirez pas non plus auprès de M. du Coudray et ferez bien de lui faire part de cette lettre qui le mettera au courant de la curiosité.

Je vous prie de me faire l'honneur de me croire, avec les sentimens du plus inviolable attachement,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

HAUDRY.

de Paris, ce 3 février 1780.

Desfriches fut assurément peu satisfait de ce résultat et, dans une autre lettre, le président Haudry lui explique en le consolant les causes de cet insuccès :

Il est certain, qu'on n'a point rendu dans cette occasion-cy la justice due à vos dessins ; cependant vous me permetterez de vous faire observer que, quoique piquans et agréables, ils ne sont point assez conséquens et assez capitaux pour avoir dû faire une très grande sensation ; on est peu curieux d'échantillon, on veut des choses majeures ; en rendant justice aux talens de l'artiste, on paye peu de tels ouvrages ; on veut des choses qui frappent, qui saisissent, enfin d'un grand effet. Si vous eussiez fait exposer nombre de dessins que je connois de vous, entre autres, le dessin de Mad^e Fleureau, il est constant qu'il auroit été accueilli comme il le mérite et que peut-être la valeur où il auroit été porté, auroit surpassé

Digitized by Google

de beaucoup le prix que vous auriez pu y attacher vous-même. Votre projet de vous borner à faire des galanteries de vos charmans ouvrages est digne de vous et fort estimable ; en effet vous êtes fort au dessus de quelques louis d'or qu'il pourroit vous en revenir ; vos talens sont assez bien connus et établis pour ne vous occuper désormais que de satisfaire aux désirs de vos amis qui scavent priser votre agréable crayon.

Ne croyez pas, Monsieur, qu'en fait de dessins, on ne paye que le nom de l'artiste ; quelquefois l'engouement a lieu mais on en revient promptement. Quelque nom que porte un dessin, s'il est movais il se donne, s'il est médiocre il se donne encore ; s'il est bon, il se vend ; s'il est excelent on se l'arrache... Fragonard jouit de la plus grande réputation, ses bons dessins se payent au poids de l'or et ils le méritent ; mais nous voyons tous les jours des Fragonards auxquels personne ne fait attention. Pourquoy cela ? c'est que Fragonard ne peut pas toujours être sublime et qu'un aigle ne peut pas toujours être dans les airs ; le bon Homère n'a-t'il pas quelquefois dormi? M. du Coudray vous a parlé d'une petite acquisition que j'ai faite, mais il auroit dû vous dire que ce n'est qu'un très petit échantillon du maître, agréable à la vérité mais peu conséquent. Quand on ne peut pas mettre des sommes considérables à la curiosité (surtout en fait de tableaux), il faut se borner fortement à ces petites choses.

J'ai déjà vu deux fois la collection de M. Poulain, et j'en ai été effrayé (passez-moy le terme). En vain y cherche-t'on de bonnes choses, on n'y en trouve que de sublimes, surtout pour l'école hollandoise. Les écoles italiennes et françoises y sont peu nombreuses et tous les morceaux n'y sont pas même de la première distinction ; mais la Hollande, la Flandre, l'Allemagne y étallent tout ce qu'elles ont produit de plus rare et de plus prétieux. C'est là qu'il y faut voire les Rubens, les Van Dick, les Adrien Ostade, les Isaac Ostade, les Van Velde, les Vanhuysum, les Bega, les Dusart, les Blœmert, les Bartholomé, les Wouvermans, les Berghem, les chevaliers Van Werf, les Wenix, les Mieris, les Metzu. Rien n'y est médiocre, tout y est admirable et tout y est d'un si beau choix qu'un pauvre petit aricottier comme moy qui voudra mettre à un tableau 25, 30 ou même 50 louis, ne trouvera pas à les employer ; ainsi monsieur, il est fort douteux que je puisse vous faire voir quelques morceaux de cette superbe collection. Cependant j'en ai quelques-uns en vue, mais je me flatte peu de pouvoir me les procurer. C'est une erreur de penser que les excelentes choses soyent diminuées de prix, on a beau tailler bras et jambes aux financiers, aux richards, elles augmentent tous les jours de valeur, bien loing de diminuer. Nous venons d'en avoir un exemple sans réplique à la vente de M. le chevalier de Champgrand ; les petits tableautins de 3 ou 4 cent livres s'y sont donnés pour 2 ou 3 louis et les objets capitaux qui lui avoient coûté 3.000 et au dessus ont tous été portés beaucoup plus haut.

Vous m'obligerés de vouloir bien présenter mes civilités à M. de Mailly.

Digitized by Google

Je prend la même liberté pour M. Soyer et ose me flatter que Madame voudra bien icy agréer l'assurance de mon respect.

Croyez que j'ai l'honneur d'être avec les sentimens du plus inviolable attachement,

Monsieur, votre très humble et très ob^t. serviteur.

HAUDRY.

Si Desfriches eut quelques imitateurs, du moins demeura-t-il sans rival dans son genre. Ses dessins lui valurent aussi bien de la part des amateurs que de celle d'artistes comme Vernet, Moreau le Jeune, Cochin, de nombreux tributs d'éloges dont les lettres que nous publions d'autre part fournissent un unanime témoignage : « Vous m'avez fait part de vos procédés, de vos estompes de liège, de pierre ponce, du canif pour donner les lumières etc., lui écrivait Descamps, mais tout cela ne donne pas votre intelligence. » Et après avoir rappelé l'histoire de ce peintre qui avait cru faire des Rubens avec les pinceaux et les couleurs du peintre, il ajoutait : « Ainsi, mon bon ami, vous seul pouvez faire d'excellents Desfriches. »

Digitized by Google

V

DESFRICHES PEINTRE ET COLLECTIONNEUR.

Pour orner la salle à manger de la Cartaudière, Desfriches avait peint sept panneaux de grande dimension (1) ; quatre de ces beaux panneaux appartiennent à M. René Jarry qui a bien voulu nous permettre de les admirer ; ils représentent, l'un les ruines de l'abbaye de Micy, les autres des vues de l'église de la Chapelle au bord de la Loire et des moulins du Loiret. L'exécution en est simple, la touche large, les valeurs sont généralement bien comprises ; Desfriches y a donné toute sa mesure et le pinceau semble aussi léger dans sa main que le crayon. Comme dans ses dessins, il excelle à rendre les formes échevelées des arbres et de leurs verdures aux teintes d'un bleu-verdâtre imitées de Boucher ; il les tourmente, il les tortille, mais loin d'alourdir le travail, il arrive, par la souplesse de la touche, à donner l'illusion de la mobilité du feuillage. Bien en proportion avec la grandeur des panneaux, les personnages, moines, villageois et villageoises qui les animent, sont habilement groupés, peints avec esprit et délicatesse, vrais d'allures, — si vrais sans doute, qu'on les a attribués à Joseph Vernet, attribution encore tout à fait gratuite et injustifiée qui est d'ailleurs à l'éloge de Desfriches.

Les quatre principaux panneaux de la Cartaudière, Desfriches les avait reproduits dans le salon d'une belle maison de la rue de Gourville à Orléans, maison habitée en dernier lieu par les Dames de la Présentation.

En nous faisant regretter que Desfriches n'ait pas peint davantage et qu'il ait été arrêté encore jeune dans la carrière vers laquelle il

(1) Le plus grand de ces panneaux, mesurant 2m,20 de largr sur 1m,66 de hautr, appartient à Mme Tricot ; deux autres sont la propriété de Mr Pagnerre.

Digitized by Google

était entraîné par un penchant irrésistible, ces peintures, les seules dignes d'attention que l'on connaisse de lui, nous prouvent qu'il s'y entendait fort bien à manier le pinceau et qu'il sut tirer un heureux parti des leçons de Natoire.

Ses connaissances approfondies de la technique de l'art, le commerce des artistes les plus habiles et les voyages qu'il fit dans les Pays-Bas, le mirent à même de former une riche collection de tableaux qu'il ne se lassa pas d'augmenter jusqu'à la fin de sa vie. Cette collection, une des premières qui fut fondée à Orléans, contribua puissamment à accroître dans cette ville le goût des beaux-arts. Autour de Desfriches, quelques personnes collectionnèrent les tableaux, les dessins, les gravures ou les livres ; ce furent notamment le président Haudry, MM. de Bizemont, Lenormant du Coudray, Campion. Desfriches installa la plus grande partie de ses tableaux dans cette maison de la rue Neuve qu'il habitait depuis 1754 et dont il avait orné la cour de peintures décoratives ; le curieux dessin de lui que nous reproduisons en conserve le souvenir (1).

Quelques inventaires qu'il rédigea à différentes époques, permettent de suivre les progrès de sa collection. Le premier est du 29 juillet 1752 ; nous y relevons dix études, têtes d'enfants ou académies de *Perronneau*, deux études de *Bertin*, une de *Vanloo*, et c'est à peu près tout ; mais ses préférences vont aux écoles flamande et hollandaise. La Hollande attire Desfriches, exerce sur lui comme une fascination. Les toiles, les gravures qu'il a pu voir à Paris dans les collections particulières, ont enflammé son imagination en lui inspirant un invincible désir d'aller lui-même à la conquête d'œuvres des Van Goyen, des Wynants, des Van de Velde, des Ruisdael. Des notes et impressions consignées à la hâte sur quelques feuillets nous autorisent à croire que Desfriches entreprit en 1753 une première tournée dans les Pays-Bas et qu'il visita Gand, Bruxelles, Malines et Anvers. Toujours est-il qu'à partir de 1755, il est en relations avec quelques marchands hollandais ; à l'un d'eux, un certain Van der Muer, il demande en 1755 des Hobbema et des Ruisdael : « J'en ay, lui répond celui-ci, qui sont autant plus bons que cel que j'avai vandu à M. Perronneau que leurs prix est au dessu et vous pouvez bien croire, Monsieur, que pour un des melieurs Reysdal, vous les aurez pas moins cent florins. »

(1) Ce dessin appartient à M. André Jarry ; on lit au dos, écrit de la main de Desfriches : « Vue de l'intérieur de la cour de ma maison, rue Neuve à Orléans, que j'ay dessinée en 1758. Desfriches ». Cette maison qui portait le n° 4 de la rue Neuve a été démolie en 1884.

Digitized by Google

Le second de ces inventaires est daté du 3 septembre 1760 ; il comprend soixante tableaux de choix que Desfriches estime ensemble la très modique somme de 6,380 livres ; voici la désignation de quelques-unes de ces toiles avec le prix d'estimation que leur fixe Desfriches et le prix d'achat que nous indiquons entre parenthèses :

1 teste de Rigaud.....	24 l.	(4) l.
Le portrait de Gillequin, par Peronneau, présent qui m'a été fait...	30	
Le portrait de Robbé, par Peronneau.....	72	
1 grand paysage par Wynants (1667).....	600	(200)
1 tableau de Peterneefs, la mort de Sénèque.....	400	(112)
Le jugement de Pâris, de M. Bertin.....	6	(2)
Un bain de Dianne, de F. Lemoine.....	24	(2)
Un faisan et une gibecierre, par Chardin.....	72	(48)
La résurrection de Lazare, tableau que M. Vien m'a donné.....	36	
Des oiseaux, par Boucher.....	36	(12)

On ne saurait accuser Desfriches d'avoir exagéré la valeur de ses tableaux ; un Perronneau 30 livres, un Chardin 72 livres, un Boucher 36 livres, voilà, n'est-il pas vrai, des prix auxquels on souscrirait volontiers aujourd'hui !

En 1766, nous en avons la preuve cette fois, Desfriches fait un long voyage en Hollande ; il en rapporte d'importants tableaux des Ruisdael, de Vangoyen, de Vandevelde, de Wynants, etc. Dès lors il est possesseur d'une remarquable collection (1), mais il n'en continue pas moins dans la suite d'acheter et d'échanger. Il achète surtout aux marchands hollandais Fouquet et Palthe ; dans toutes ses acquisitions, il ne consulte que son expérience et son goût naturel, ne se laissant pas influencer par le préjugé des prix ou de la réputation ; il fait

(1) Un inventaire du 28 juin 1774 ne comprend pas moins de 114 tableaux que Desfriches estime ensemble 24.958 livres. Parmi les toiles des écoles flamande et hollandaise nous relevons : « 1 Peter Neefs (*souterrain romain où l'on donne la mort à Sénèque*, estimé par lui 720 l.) — 1 Netscher (*Zorobabel qui obtient de Darius la permission de rebâtir le temple de Jérusalem*, 4.000 l.) — 1 Jordaens (*L'éducation de Bacchus*, 150 l.) — 6 Ruisdael — 4 Guillaume Van de Velde — 6 Van Goyen — 2 Téniers — 3 Wynants — 1 Berghem — 7 Kalf, etc. Parmi les toiles de l'école française : 2 *buveurs* des Le Nain — *Le portrait de Dominé avec une toque*, par Grimou (48 l.) — *Le portrait de Gillequin* (72 l.), *un pastel représentant le Matin* (72), 1 *portrait de femme* (24), par Perronneau — *Une assomption* de Hallé (36 l.) — *Le Styx et le Jugement de Pâris* par Bertin (24 l.) — *Des oiseaux morts* de Boucher (48 l.) — *Un lièvre et un faisan* (200 l.), 2 *tableaux de fruits, pêches et pommes, un lapin et une gibecierre* (100 l.), 1 *esquisse de fleurs* (48 l.), par Chardin — *Léda et Flore* de Cazes (300 l.) etc.

Digitized by Google

beaucoup d'échanges avec des amateurs comme Mgr de Grimaldi et surtout avec le président de St Victor, le grand collectionneur de Rouen ; les quelques lettres de ce dernier que nous publions, montrent que ces échanges n'allaient pas toujours sans difficultés ; chacun a son opinion arrêtée sur tel ou tel tableau et chacun de s'entêter ; de là des discussions interminables, des lettres de huit et douze pages souvent fort amusantes.

En plus de ses tableaux, Desfriches avait réuni une riche collection d'environ 1.300 dessins. Son plus grand bonheur était de faire les honneurs de son cabinet aux artistes et aux amateurs qui vinrent nombreux le visiter et témoigner à l'heureux collectionneur leur admiration pour son goût éclairé.

Digitized by Google

V

LES PORTRAITS DE DESFRICHES. — DESFRICHES INTIME. SES RELATIONS D'APRÈS SA CORRESPONDANCE. LA CARTAUDIÈRE.

Le portrait au pastel de Desfriches par Perronneau est, croyons-nous, un des plus beaux qui soient sortis des mains de ce maître.

Perronneau était très lié avec Desfriches qui, plus d'une fois, s'employa à lui procurer des portraits, profitant de ses nombreuses relations pour le recommander en France et même à l'étranger. Pour lui en témoigner sa reconnaissance, le pastelliste fit son portrait, ceux de sa mère, de sa femme et de sa fille (1).

Dans ce portrait que Perronneau envoya au salon de 1751, Desfriches est représenté assis, vu jusqu'à mi-corps, la tête tournée de trois quarts. Il a les cheveux poudrés, l'ovale du visage est délicat, le front très développé; les yeux bruns, à la prunelle très noire, donnent au regard quelque chose de captivant; un foulard de couleur est négligemment noué autour du cou sur une robe de chambre d'indienne bleue à ramages blancs; la main gauche est appuyée sur un carton à dessin d'où sortent quelques feuillets. Cette physionomie ouverte et sympathique, cette expression de gaieté et de franchise un peu hardie que le pastelliste a merveilleusement rendues, n'étaient-elles pas bien faites pour plaire?

Perronneau n'est pas le seul qui nous ait conservé les traits de

(1) Le portrait de Madame Desfriches mère est de 1744, celui de Desfriches et celui de Madame Desfriches de 1751; celui de Mlle Desfriches qui figura au Salon de 1769 est de 1768. Quant au petit portrait au crayon rouge de Mlle Catherine-Thérèse Desfriches, sœur du dessinateur, que signale M. Tourneux dans son intéressant ouvrage sur Perronneau, on ne serait en effet nullement tenté de l'attribuer au célèbre pastelliste, n'était cette authentification écrite par Desfriches sur le dessin: « Mlle Desfriches par Perronneau, 1740. »

Digitized by Google

l'amateur orléanais; un portrait de Desfriches peint par Nonnotte (1) en 1739, se trouve au musée d'Orléans, dans la même salle que son buste et celui de son nègre si admirablement modelés par Pigalle; ces deux bustes furent donnés au Musée par Mme de Limay en même temps que deux statuettes en argile que Pigalle avait faites pour Desfriches, l'une représentant le Citoyen de Reims (2), l'autre un personnage assis qu'il appelait le Philosophe. Enfin Cochin, le « profileur des célébrités de son temps », dessina en 1765 un joli portrait à la mine de plomb de son ami orléanais en un médaillon qui a été gravé par Campion et par Mlle Moyreau (3). Au bas de cette dernière estampe assez rare, on lit ces vers de Robbé (4) :

Peintre et Graveur par son crayon unique,
Desfriches vivra dans mille ans.
Il charme en son Deissein dont l'emsemble magique
Rend si bien la nature et guide les talents.

Est-il besoin de tracer un portrait moral de Desfriches et les affections sincères qu'il sut inspirer ne témoignent-elles pas assez en faveur de son caractère qui se dessine d'ailleurs nettement à la lecture des lettres que nous publions. Il nous apparaît gai, sympathique, volontiers expansif, aimant à obliger tout le monde; on le recherche autant comme artiste que comme homme; il est reçu et choyé dans la plus haute société; il semble même qu'il y ait pris des manières élégantes, un parler un peu recherché et certain air de cour; mais au fond il reste simple et modeste. S'occupant activement de son commerce, il n'oublie pas qu'avant d'être dessinateur il est négociant et il signe même plusieurs de ses œuvres : *Desfriches négociant à Orléans*. « S'il y avait deux hommes en lui, l'indus-

(1) Nonnotte (Donat.) né à Besançon en 1707, mort en 1785 à Lyon.

(2) Pour le monument de Louis XV élevé à Reims en 1765, Pigalle avait exécuté trois statues, celle de Louis et les deux figures emblématiques qui devaient l'accompagner. L'une représentait la douceur du gouvernement royal, c'était une femme. L'autre était un homme se reposant assis sur des ballots et représentait la sécurité du commerce; on le désigna sous le nom du Citoyen. (*La vie et les œuvres de J.-B. Pigalle, sculpteur*, par P. Tarbé. Paris, Renouard, 1859.)

(3) Et non, comme on l'a cru jusqu'à présent, par le graveur Jean Moyreau qui mourut en 1762.

(4) Duché, dessinateur de la reine, envoya aussi à Desfriches les vers suivants pour mettre au bas de son portrait :

« Desfriches par la nature orné d'heureux talents
» Fut très reconaissant des dons qu'il reçu d'elle.
» Jamais une autre main ne la peignit, plus belle
» Et ne la sçu montrer sous des traits si galants.

Digitized by Google

triel et l'artiste, on peut dire que tous les deux se prêtaient un mutuel secours et que la fortune gagnée par le premier fut toujours libéralement employée par le second (1). » Point de luxe mais un honnête confortable dans sa petite maison de la Cartaudière qu'il habite l'été :

Je suis, écrit-il à Sir Charles Bingham (2), à deux mille toises de distance à compter du pont d'Orléans, que dans mon cabriolet j'y vais en quarante minutes et un domestique à pied peut y aller en cinquante minutes; le vilage de St Mesmin est distant de environ 400 toises et le boucher et le boulanger m'aportent mes provisions; le pain y est excelent, le veau et le mouton très bons; à l'égard du bœuf, il fault s'atendre à y en avoir rarement, mais la fidélité du boucher prévient si elle a du masculin ou du féminin. Il faudroit que Milady Lucan ait un cheval et un cabriolet bon marché; elle se rendroit à la ville quand elle voudroit et iroit visiter les environs un peu éloignés. Ma maison ne peut estre habitée agréablement que depuis la fin d'avril jusqu'à la fin d'octobre, mais je me réserve ce mois pour faire mes vendanges avec ma famille. Ma maison n'est pas meublée de meubles précieux, c'est un simple bourgeois qui l'occupe seulement au mois de septembre et d'octobre; le temps du printemps et l'ésté, j'y vais quelquefois dîner. Les tentures sont de cotonnades et d'indienne. Nous trouvons les couchers des lits fort bons estant garnis de 2 à 3 matelats et un lit de plume; les chaises de paille et de cannes; tout est bourgeoisement et proprement meublé sans élégance. A l'égard du prix, si je dis que Milady en sera la maîtresse, elle craindera ce qui arrive aux anglois quand ils se livrent sans convenir, mais moy je parle franchement, si mon logement peut la contenter jusqu'au 17 de septembre, elle payera 100 l. par mois pour touts les meubles et batterie de cuisine qui y existe. Si elle ne s'y trouve pas bien, si elle trouve le prix trop haut, elle le réduira à zéro si elle veut; mais qu'elle ne compte pas sur vue plus agréable pour le local et de mon jardin bosquet et bois et pour les environs. Je vous diray, Monsieur, que je me trouve au dessus des tracasseries d'intérêt, que je ne cherche point à louer à aucun anglois ny autre personne. Une milady aimable, aimant les arts,

(1) J. Loiseleur. *Desfriches, sa vie et ses œuvres.*

(2) Dans cette lettre, Desfriches répond à Sir Bingham qui lui avait demandé, par l'intermédiaire de Watelet, s'il consentirait à louer pendant quelques mois la Cartaudière à sa femme Marguerite Bingham, comtesse de Lucan, peintre amateur qui, suivant Horace Walpole, sut donner à ses aquarelles la vigueur de Raphaël et égala Pierre Oliver, Hoskins et Cooper, malgré quelque inhabileté dans le dessin : « on est si ébloui et charmé à Paris des miniatures de Lady Bingham, écrit Walpole, que le duc d'Orléans lui a donné une chambre au Palais-Royal pour copier toutes celles de ses peintures qui lui plairaient. » Elle illustra un exemplaire des pièces historiques de Shakespeare, travail considérable qui lui demanda 6 années et qui est conservé à la bibliothèque de Althorp. (*Dictionary of national biography* edited by Leslie Stephen, t. v.). Lady Bingham accepta l'offre de Desfriches et passa à la Cartaudière les mois d'été de l'année 1783.

Digitized by Google

peignant, ayant besoin d'une simple retraitte sans faste, se contentant de 4 à 5 lits de maistres, se réduisant à vivre bourgeoisement avec de bonnes gens, voillà comme je me la suis représentée et ce qui m'a fait offrir à cette dame une retraitte chez moy, pour estre à portée de vivre avec elle comme j'ay fait avec Mr l'abbé de Condillac (1) que Mr Watelet m'avoit adressé et dont nous pleurons journellement la perte.

A la Cartaudière, artistes et grands seigneurs trouvent un égal plaisir à s'arrêter quelques jours; à tous, Desfriches fait le meilleur accueil; Mme Desfriches est bonne et serviable; il n'est pas jusqu'au nègre Paul qui ne se réjouisse de l'arrivée des hôtes de son maître, espérant bien tirer à l'un quelque friandise — comme tous les nègres, il est gourmand — à l'autre quelque menue monnaie.

Dans une lettre du 11 mars 1785, Ryhiner évoque quelques souvenirs d'un long séjour qu'il avait fait chez Desfriches vers 1760:

Jamais, écrit-il, je ne perdrai de mémoire les bontés que Monsieur et Madame Desfriches ont eus pour moi, ni les doux momens que j'ai passé, soit dans le sein de leur famille comme si j'en faisois partie, soit dans les courses pitoresques avec Monsieur Desfriches; je me représente tout cela comme si ce n'étoit que d'hier: sa maison à Orléans, son cabinet, sa cour peinte de sa main, Madlle Desfriches, la grosse Jeannette, la vieille tante qui nous a tant fait rire, le fidèle serviteur à face brûlée, l'amy Robbé nous lisant son voyage de Saintonge, la jolie campagne et les charmans environs du Loiret qui ont fourni tant de jolies vues à Mons' Desfriches; nôtre voyage à Paris, le logement du défunt abbé Desfriches (2) dont j'occupois la jadis bibliothèque; nôtre petite salle à manger dans le haut donnant sur la Seine, l'agréable petite campagne à Auteuil et enfin les artistes de la Galerie du Louvre, tout cela m'est parfaitement présent même jusqu'au moindres détails...

Indépendamment des hôtes de passage comme Cochin, Challe, Wille, Perronneau, Jombert, on trouve souvent réunie chez Desfriches toute une société d'Orléans et des environs: « De ce commerce où chacun mettait du sien, écrit M. J. Loiseleur (3), les artistes leur verve, leur originalité, leurs entraînements communi-

(1) L'abbé Etienne Bonnot de Condillac (1715-1780), célèbre philosophe, frère de l'abbé de Mably. Précepteur de l'Infant duc de Parme, membre de l'Académie française, il est l'auteur des *Essais sur l'origine des connaissances humaines*, du *Traité des Systèmes*, etc.

(2) Le portrait de l'abbé Desfriches par J.-F. de Troy est au musée d'Orléans.

(3) *Desfriches, sa vie, ses œuvres.*

Digitized by Google

catifs ; la haute bourgeoisie ses habitudes hospitalières, son jugement sain, son esprit réfléchi et modérateur, naissait pour la province une société polie, tolérante, pleine de ressources et d'agréments, une société bien assise, nullement blasée ni ennuyée, et dont toute l'intelligence ne s'absorbait pas dans l'étude des cotes de la Bourse. »

Parmi les habitués de la Cartaudière, il faut compter tout d'abord, l'ingénieur Soyer, le philosophe, « l'ami Soyer, » qui fait partie de la maison (1) et Robbé le poète parasite qui paye en épigrammes et en vers faciles son écot journalier — M. Vandebergue négociant hollandais établi à Orléans, auquel Desfriches avait donné un grand dessin sur toile qui ornait le salon de Beau-Séjour à Olivet ; pour l'en remercier, un ami de M. Vandebergue avait promis de chanter sur la lyre et l'artiste et son art délicat, mais le poète s'adressant à Desfriches lui fit cet humble aveu :

Mais rime-t-on un compliment
Comme tu fais un paysage ?

M. de Cypierre, intendant d'Orléans, aime à se reposer des fatigues du gouvernement dans ce pacifique asile où l'on rencontre encore le graveur Campion (2), contrôleur général des fermes à Orléans, aimable, galant, poète à ses heures, qui passe une partie de l'été à côté d'Olivet et l'autre dans le magnifique château de Mme de Guillonville à Saint-Mesmin — l'abbé de Condillac, le célèbre philosophe, frère aîné de l'abbé de Mably qui vient souvent, pour quelques jours, de sa terre de Flux près Beaugency.

De son côté, Desfriches est reçu par plusieurs châtelains des environs d'Orléans ; quelques kilomètres seulement séparent la Cartaudière du château de la Source, propriété de M. Boutin, receveur général des finances, chez lequel il rencontra plus d'une fois le marquis de Marigny. Celui-ci, d'ailleurs, invita à plusieurs reprises Desfriches à aller à Ménars.

(1) Soyer et Desfriches étaient voisins à Orléans, rue Neuve n° 4 et n° 6. M. Soyer possédait quelques bons tableaux comme le prouve son inventaire fait après sa mort, le 6 novembre 1802, dressé par Me Bottet, notaire à Orléans. Parmi les toiles, nous relevons *Un benedicité* de Rembrandt, 4 tableaux de Chardin et *une femme décachetant une lettre* du même.

(2) Ve *Étude biographique et littéraire sur C.-M. Campion, Directeur général des fermes du Roi, membre de l'Académie de Marseille etc.*, suivie du catalogue de son œuvre gravé par Olivier de Ceinmare. 1 br. in-8°, Marseille, Marius Olive, 1878.

Digitized by Google

Au Petit-Poinville, près de Combleux, habite pendant la belle saison le comte de Bizemont, d'une des plus anciennes et des plus nobles familles d'Orléans. Artiste et amateur éclairé, il se plaît à graver, non sans talent, les dessins de Desfriches qui n'oublie jamais d'emporter ses crayons chez son hôte et de lui laisser quelque production de son talent : « Bizemont, d'ailleurs, écrit M. Louis Jarry (1), avait retrouvé Desfriches et son procédé de dessin à la pierre noire sur papier plâtré jusqu'au fond de l'Orient, dans la personne d'un de ses meilleurs élèves ou imitateurs le comte de Choiseul-Gouffier, ambassadeur en Grèce et à Constantinople où il formait une riche collection d'antiquités. » Les liens d'amitié entre ces deux amateurs doués des mêmes goûts allèrent en se resserrant avec les années. Ils fondèrent ensemble l'école gratuite de dessin de la ville d'Orléans ; à la Révolution, le comte de Bizemont émigra et, en 1795, à une époque où il était dangereux de témoigner de la sympathie pour un émigré, Desfriches fut un des premiers à signer en sa faveur une pétition qui fut adressée aux membres du gouvernement pour demander sa rentrée en France.

Cet accueil empressé, cette hospitalité toute spontanée et cordiale, Desfriches les trouve encore chez M. Henri de Chamillard, marquis de Courcelles, au château du Bruel où il rencontre la duchesse de Mailly et la nièce de celle-ci, Madame d'Argenson, chez M. Ducluzel à Montpipeau, près de Meung-sur-Loire, chez Mgr de Grimaldi au Mans, puis à Noyon, chez M. Chaubry, inspecteur général des Ponts et Chaussées au Mans.

Il ne se rend pas à Paris sans s'arrêter à Andonville, près d'Angerville, chez Mme Goislard de Plancy, et malgré le peu de variété de ce pays de Beauce, il trouve le moyen de prendre quelque croquis qu'il destine à ses hôtes :

J'ai reçu, Monsieur, lui écrit le 15 septembre 1791 Madame Goislard de Plancy, dans le meilleur état possible les deux charmants desseins que vous avez bien voulu m'adresser ; ils vont faire une métamorphose en prouvant que la Beauce peu produire des païsages charmants, ce que l'on auroit jamais soupçonné ; votre crayon est une véritable baguette d'enchanteur qui embelli tout ce qu'il touche... J'ai remis à Mr d'Arbouville le joli dessus de boîte dont il est ravi et qui sera placé d'une manière

(1) *Le comte de Bizemont*, par E. Davoust. Avant-propos par Louis Jarry.

Digitized by Google

distinguée dans son cabinet. Une bonne nouvelle à vous dire c'est que votre crayon est retrouvé ; mais c'est par Mad^e de Vintimille qui l'a gardé sous clef comme un otage. Elle n'étoit pas à Méréville le jour que j'y fus, de façon que je n'ai pas pu traiter de la rançon.....

Il était dit également que Desfriches n'irait pas à Paris sans passer quelques jours chez les Le Mairat, propriétaires du château de Saint-Maurice, près d'Arpajon ; on lui eut plutôt barré la route. Quelques passages de leurs lettres nous diront de quelles affectueuses prévenances il était l'objet :

Vous êtes trop aimable, Monsieur, lui écrit Madame St Maurice le Mairat, voilà le cri universel de toute ma république. Ce n'est pas seulement votre talent qui vous mérite cet hommage ; c'est votre bonté, ce sont les qualités de votre cœur auquels personne ici ne pourroit se refuser. On aime vos desseins à la folie, c'est juste... Je vous remercie bien pour ma part de cette grotte de Robinson dont l'esquisse nous a tant fait rire aux dépends de ce pauvre Fiquet (1). Avouez que dans cette circonstance vous ne valliez gueres mieux que les autres. Vous vous opposiez aux ris de ma belle jeunesse et vous ne vouliez pas qu'on sacrifiât ce crédule artiste. Cependant, pour l'acquit de ma conscience, je dois dire que sans vous tout mon monde eût été sage et que c'étoit votre espliéglerie qui le mettoit en train. A propos de ce pauvre Fiquet, il est cassé aux gages. Son Robinson n'est qu'une bête en comparaison d'une grotte du même prix que Mr de la Moignon a fait faire à Bâville (2)...

.....

Je désire le moment où nous vous posséderons à St Maurice, écrit Mme Le Mairat de St Cyr, comme je serai assidue à vous voir travailler ! Vous connoissez mon amour pour le dessein, je le crois augmenté depuis l'arrivé de vos délicieuses productions. J'aurois voulu que vous fussiez présent à l'ouverture de la caisse. C'étoit applaudissement sur applaudissement. C'est un génie, disoit l'un, pour donner une expression si vive et si animé à toutes ces figures ; regardez, disoit un second, le feuillé de ses arbres. Moi je soutenois que votre confesseur devoit vous permettre à jamais d'avoir de l'orgueil et que l'amour propre ne choisiroit jamais un meilleur gîte. Mais malheureusement vous le chassez comme un coquin et vous êtes modeste...

Terminons ces quelques extraits, choisis parmi un grand nombre de lettres, par cette spirituelle épître de M. de Saint-Simon, ami des Le Mairat :

(1) Étienne Ficquet le graveur.
(2) Baville, seigneurie du pays chartrain qui appartenait aux Lamoignon.

Digitized by Google

A St-Maurice ce 3 aoust 1779.

Comment vous remercier, Monsieur, des deux desseins que vous avez eu la bonté de me donner et surtout de ce coup de vent qui me fait tourner la tête? Je l'ai toujours devant les yeux et en le regardant je jouis encore du plaisir et de l'étonnement que j'ai eus à vous le voir composer en une heure de temps. Vous rappellez-vous que tout en travaillant, vous nous avez raconté l'histoire d'un tableau qui pour tout objet représentoit un âne? J'en riois encore ce matin de souvenir et il m'a pris fantaisie de la tourner en épigramme en l'habillant à ma manière. Si je faisois des vers comme notre ami Robbé ou comme vous faites des desseins, je vous enverrois les miens avez confiance; mais, dussiez-vous me prendre pour le personnage de ce fameux tableau, je tiens mon amour-propre à quatre et je vous les adresse parce que je n'ai aucune espèce de prétention. Je ne veux que vous prouver l'envie extrême que j'aurois de vous donner une minute de plaisir, pour les quatre ou 5 heures que vous me fîtes passer si agréablement Dimanche dernier :

EPIGRAMME

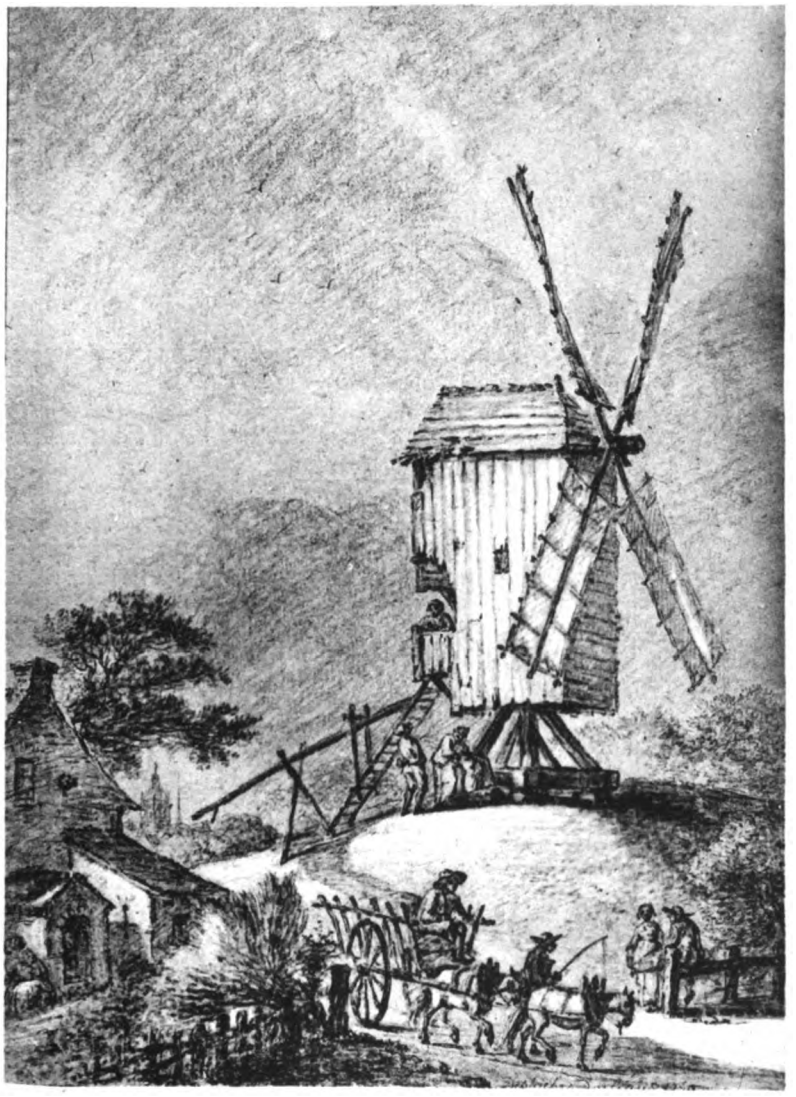
Un jour de foire on vendoit un tableau.
Pour seul objet il offroit la personne
D'un âne en pied. A six francs ce morceau,
S'écrie un peintre, enfant de la Garonne.
Peintre et Gascon sont peu chargés d'écus.
Comment six francs, répond un sot Crésus !
Il en vaut mille, oui mille ; et je les donne.
Notre Gascon des deux yeux le fixant :
Tu veux l'avoir, Cadedis ; moi j'en grille ;
Mais je le cède ; il seroit indécent
De t'enlever un portrait de famille.

J'arrivai hier ici où je trouvai toutes nos dames enchantées de vous. Elles vous attendent avec impatience vers le 20 de ce mois. Si on a du plaisir à être bien reçu, je puis vous promettre que vous n'en aurez jamais autant eu de votre vie.

Adieu, Monsieur, soyez bien sûr du très tendre attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être votre très humble et très obéissant serviteur.

DE SAINT-SIMON.

Digitized by Google



MOULIN DE S^T-JEAN-DE-BRAYE

Dessin de DESFRICHES à la mine de plomb - 1759 - (à Mme BOCCON GIBOD)

Digitized by Google

Digitized by Google

A Paris où il se rend plusieurs fois par an, notamment aux époques des salons et des expositions de peinture, Desfriches descend le plus souvent à l'hôtel du Saint-Esprit, rue du Chantre, quelquefois à l'hôtel de Calais, rue Coquillière. C'est pour lui un bonheur véritable de se retrouver dans la capitale au milieu de ses meilleurs et plus anciens amis ; il déjeune chez l'un, dîne chez l'autre et il repart sans avoir pu répondre à toutes les invitations dont on l'accable.

Dans son journal (1), Wille fait plusieurs fois mention de Desfriches et de ses passages à Paris ; ainsi :

May 1760. Le 25. — Mr Rihiner fils, de Basle, m'est venu voir accompagné de Mr Desfriches d'Orléans, mon ami. Mr Rihiner a voyagé par toute l'Italie où il a rencontré plusieurs de mes amis. Il va rester quelque temps. Il a de la connoissance dans les arts et les aime beaucoup.

Juillet 1760. Le 25. — MM. Greuze et Desfriches d'Orléans ont été avec moi à Auteuil. Ma femme et mon fils ont été avec nous.

Avril 1761. — M. Desfriches mon ami arriva d'Orléans et vint me voir tout de suite avec M. Deshayes peintre et gendre de M. Boucher.

Avril 1763. Le 2. — J'ay remis à un ami de M. Desfriches d'Orléans les deux planches que celuy-ci avoit gravées à l'eau-forte et que j'avois fait mordre, avec 24 épreuves de chacune pour les emporter et remettre les unes et les autres à M. Desfriches.

Aoust 1767. — M. Desfriches, négociant à Orléans notre ancien ami étant à Paris a soupé plusieurs fois avec nous.

Le 28. — Mon fils aîné est parti pour Orléans accompagné de notre ami M. Desfriches, négociant de la même ville où ils ont résolu de dessiner grandement.

May 1770. Le 13. — Monsieur, madame et mademoiselle Desfriches d'Orléans nous ont rendu visite ; ils sont venus à Paris pour voir nos festes (2).

Aoust 1785. Le 2. — M. Desfriches négociant à Orléans, mon ancien ami et bon dessinateur de paysage m'est venu voir, cela m'a fait plaisir. Il est venu icy par amour pour les arts et y voir l'exposition actuelle de l'académie au salon.

(1) Le *Journal de Wille*, publié par G. Duplessis. Renouard, 1857, 2 vol.

(2) Fêtes données à l'occasion du mariage de Mgr le Dauphin et de Madame la Dauphine.

Digitized by Google

Dans une lettre de neuf pages datée du 18 mai 1785, Ryhiner rappelle à Desfriches quelques souvenirs d'un voyage à Paris qu'ils firent ensemble vingt-cinq ans auparavant ; par les curieux détails qu'elle contient, cette lettre vaut d'être citée en partie :

Vous paroissés surpris de vous voir rappeller jusqu'aux moindres détails, après un espace de 25 ans, cela n'est pas étonnant ; l'on n'oublie pas si facilement le plaisir que l'on a eu, ni les personnes qui y ont contribué. Je me veux même du mal d'avoir omis quelques petites circonstances de rien si vous voulés, mais qui font toujours plaisir. P. E., vôtre amy Soyer avec qui vous avez le bonheur, à ce que j'ay appris, de vivre et d'habiter sous le même toit... Vous souvenez-vous du dîner chez M. de la Tour le célèbre peintre en pastel, qui m'ayant accroché et retenu par un bouton de mon habit me fit suer sang et eau en me parlant astronomie où il n'entendoit rien, tout come moy, à ce que j'appris ensuite. — Du dîner en campagne chez la Chloé du voyage de Saintonge où il y avoit les deux Tachers. — De cet excellent diner chez M. Silvestre où le corps trouva à se nourrir des mets les plus délicats et l'esprit de différens chef-d'œuvres de l'art. — Du diner chez le célèbre Pigal dans le tems qu'il travailloit au mausolée du maréchal comte de Saxe. — Du célèbre, glorieux et suffisant Greuze, dont les tableaux, bustes de jeunes femmes, de jeunes filles et de jeunes gens, font à mon avis, seuls, sa grande réputation, et point du tout ses grandes compositions ; il peignoit alors sa femme en vestale, ou une vestale avec la tête de sa femme (1). — De M. Chardin ainsi que de sa grosse femme. — De MM. Restout père et fils. — De M. Cochin. — De M. Boucher que l'on appeloit le peintre des grâces et que j'aurois appelé le peintre des poupées si je n'avois vu son charmant petit atelier du Palais Royal, nombre de ses desseins d'une grande et belle manière qui aideront à l'immortaliser et qui me prouvèrent que s'il travailloit dans un autre genre, ce n'étoit que pour se prêter aux circonstances et au mauvais goût dominant de ce tems-là. — De M. Wille le père, le grand enthousiaste de Dieterich ou Dietericie de Dresde. — Des desseins chez M. Brochant le notaire, chez M. Huquert et de tant d'autres petites choses qui me sont présentes come d'hier mais qu'il seroit trop long de rapporter ici...

(1) Le portrait de Mme Greuze en vestale figura au Salon de 1761.

Digitized by Google

VII

LE MONUMENT DE LA PUCELLE.
L'ÉCOLE GRATUITE DE DESSIN. — DERNIÈRES ANNÉES.
MORT DE DESFRICHES.

C'est à l'initiative et aux soins de Desfriches que la ville d'Orléans dut la réérection du monument de la Pucelle, précieux aux habitants par les souvenirs glorieux qu'il rappelait, précieux aux arts comme le premier en bronze dont les figures aient été coulées d'un seul jet. L'origine en remontait à Charles VII qui l'avait fait élever en 1458, par reconnaissance. Ce monument représentait la Vierge assise au pied de la croix sur un calvaire, tenant étendu sur ses genoux le corps de Jésus-Christ; à droite la statue de Charles VII, à gauche celle de Jeanne d'Arc, l'un et l'autre à genoux, les mains jointes. Il était placé sur la troisième pile de l'ancien pont, du côté de la ville. Aux troubles de 1567 les Huguenots en avaient brisé les figures à l'exception de celle du roi; elles furent refondues trois ans après aux dépens de la ville, par Hector Lescot dit Jacquinot et replacées sur leur base le 15 mars 1571. Le mauvais état du pont en 1745 força de le démonter; toutes les pièces qui le composaient furent déposées pêle-mêle dans un magasin souterrain de l'hôtel de ville, rue Sainte-Catherine.

Dès 1760, Desfriches songea à réédifier le monument, ainsi que le prouve ce passage d'une lettre de Robbé de cette même année :

... J'ignorois que Pigale se fut transporté à Orléans et je l'ignorois si bien que je m'étois destiné à être de son vendredy de cette semaine. Le plan du monument que vous m'avés envoié est fort beau et fort bien conçu. Il faut que vos magistrats municipaux trouvent de l'argent à quelque prix que ce soit pour le faire mettre à exécution. Pour deux-cents misérables mille livres

Digitized by Google

qu'il faudra désaquer, Pigale leur livrera pour plus d'un million de sa gloire ; Jugeons-en par le monument de Reims. Si il continue, toute la France à la fin sera pleine de son immortalité.

L'appel de Desfriches ne fut entendu de la municipalité qu'en 1771. Le monument, légèrement modifié, fut placé sur la petite place que formait la jonction de la rue Royale avec celle de la Vieille-Poterie (1). Le piédestal et la grille de fer qui l'entourait furent exécutés sur les dessins de M. Soyer ; le piédestal fut orné de cartouches et de tables de marbre noir sur lesquelles on grava en lettres d'or deux inscriptions ; sur l'une d'elles figuraient les noms des maire, échevins et conseillers de la ville et, parmi ces derniers, celui de Desfriches. Le 28 août 1792, l'autorité municipale ordonnait que le Calvaire serait enlevé et déposé en lieu sûr et, le 21 septembre, le conseil général de la commune décidait que les figures qui entraient dans la composition du monument seraient converties en bouches à feu et que, pour en conserver la mémoire, l'on donnerait à l'un des canons le nom de Jeanne d'Arc, surnommée la Pucelle d'Orléans. Et les choses furent ainsi faites (2).

Encouragé par l'exemple de son ami Descamps qui, en 1750, avait fondé à Rouen, avec le plus grand succès, une école gratuite de dessin, Desfriches songea à doter Orléans d'un établissement semblable, où l'on enseignerait gratuitement les éléments du dessin et de l'architecture. Il y employa les relations artistiques et mondaines qu'il s'était créées, faisant appel à toutes les bonnes volontés ; il trouva en M. de Bizemont le plus dévoué et le plus intelligent des collaborateurs. L'histoire de cette école qui subsiste encore, a été faite par l'érudit et bien regretté M. Louis Jarry, en une très intéressante et très complète brochure (3). C'est en 1785 que Desfriches et le comte de Bizemont posèrent ensemble les bases de la future école ; grâce à l'appui de l'intendant de Cypierre, du coadjuteur d'Orléans et des principales autorités de la ville, le 28 janvier 1786, l'école était constituée sous le titre d'*Ecole académique de peinture, sculpture, architecture et autres arts dépendants du dessin*. Sur les instances de Desfriches, de Cochin et de quelques autres de ses amis, le peintre

(1) C'est en vue de cette restauration qu'en 1771 Desfriches aurait retiré des greniers de la ville, dans un très mauvais état, la bannière de Jeanne d'Arc donnée par François Ier à la ville d'Orléans et portée dans les processions de 1545 à 1562.

(2) Collin. *Les derniers jours du pont des Tourelles.*

(3) *L'école gratuite de dessin de la ville d'Orléans*, par L. Jarry. Orléans, Herluison 1894, in-8° de 74 p.

Digitized by Google

Jean Bardin (1) accepta la place de directeur-professeur de la nouvelle école. Le comité directeur se composait de Desfriches *directeur*, Henry de Longuève *secrétaire* et de Bizemont *trésorier*, tous les trois à titre perpétuel. La cérémonie d'inauguration eut lieu le 21 novembre 1786 en présence d'une foule de notabilités.

Les événements politiques vinrent bientôt bouleverser l'école en diminuant peu à peu ses ressources ; malgré les efforts de Desfriches pour la sauver, malgré le rapport de Soyer à la municipalité, exposant la détresse où elle se débattait, l'école eut infailliblement disparu sans la création des Écoles centrales décidée au cours de l'an IV. Sans doute, l'organisation en fut profondément modifiée, mais du moins Desfriches n'eut-il pas, dans les dernières années de sa vie, à déplorer la disparition complète d'une œuvre qui était bien sienne et à laquelle il s'était employé avec le plus entier dévouement.

En 1778, Desfriches avait songé à se retirer des affaires : « Vous avés donc dit un éternel adieu aux affaires, lui écrit Robbé le 2 mars 1778 ; vous entrés dans vos années sabatiques et vous allés consacrer à un éternel repos et à la jouissance de vos amis tout le temps qui vous reste à passer sur ce globe... » Il ne put s'y résoudre ; le repos et l'oisiveté n'étaient pas faits pour une nature comme la sienne. Non content de continuer le commerce de son père, il s'était peu de temps auparavant intéressé à une raffinerie. « Qu'est-ce, mon cher Desfriches, lui écrit encore Robbé le 21 août 1778, vous aviez, dittes-vous, quitté le commerce et vous y voilà rengagé tout de plus belle? Je conçois au reste qu'un homme comme vous n'est pas fait pour rester oisif... »

Il fallut une douloureuse attaque de paralysie pour le contraindre à l'inaction. Sa vieillesse fut attristée par la disparition successive de ses meilleurs amis : Chardin en 1779, Perronneau en 1783, Jombert en 1784, Watelet en 1786, Descamps en 1791. Robbé qui continue à correspondre avec son oncle n'a plus que de mauvaises nouvelles à lui annoncer. Le 8 décembre 1789 il lui écrit :

J'ay un compliment de condoléance bien douloureux à vous faire. J'étois allé jeudi passé voir Cochin ; il m'apprit que M. Vernet étoit on ne peut plus mal d'une fièvre maligne de cinq jours de date ; effectivement le soir même, il n'étoit plus (2). J'en ay été désolé et pour vous qui l'aimiés et l'estimiés beaucoup, aussi bien que pour moi qui avois pour lui les mêmes sentimens...

(1) Bardin peintre d'histoire, né à Montbard le 31 octobre 1732, mort à Orléans le 6 octobre 1809. V. *Not. hist. sur M. Bardin, peintre d'hist.*, par Chaudruc de Crazannes. Orléans, in-8°, 1809.

(2) Vernet mourut le 3 décembre 1789.

Digitized by Google

Et cinq mois après, le 5 may 1790 :

Ne prendrai-je jamais la plume, très cher Desfriches, que pour vous affliger ainsi que moi par la perte de nos amis communs. Nous avons déjà donné des larmes à ce pauvre Vernet que vous estimiés et que vous aimiés tant; arrivé à Paris lundi dernier, la première nouvelle que j'apprends c'est la malheureuse fin de notre cher Cochin (1) que je comptois voir ce jour même. On l'a trouvé étendu sur son parquet roide; un coup de sang dont il a été subitement frappé a causé sa mort. Il aura voulu apparamment, se sentant mal, tirer sa sonnette, il sera tombé de son lit et faute de secours l'apoplexie l'aura rapidement emporté...

Robbé lui-même mourait le 9 novembre 1792.

Desfriches resta paralysé les sept dernières années de sa vie. Le 30 décembre 1793 il faisait écrire au fils de Robbé : « J'ay eu le malheur d'être attaqué d'une paralysie il y a environ deux ans, qui me prive de l'usage de la jambe et de la main droite. J'ay été aux eaux de Bourbon sans succès ; je ne puis m'occuper que du rétablissement de ma santé qui je crois ne réussira pas. »

Cette longue et pénible épreuve ne refroidit point son amour pour les arts; chaque jour il se faisait porter dans son petit musée au milieu de ses tableaux qu'il appelait ses amis. Il s'éteignit, entouré des siens, dans sa maison de la rue Neuve, le 3 nivôse an IX (25 décembre 1800).

Mme Desfriches survécut 13 ans à son mari ; elle mourut le 5 février 1813, âgée de 97 ans. La collection de Desfriches qu'elle avait gardée à peu près entière passa entre les mains de Mme de Limay sa fille. Celle-ci, en 1824, lors de la création du musée d'Orléans par M. de Bizemont, fit don de plusieurs tableaux de la collection de son père.

En 1834, après la mort de Mme de Limay, la collection de Desfriches fut transportée à Paris et vendue à l'hôtel des commissaires-priseurs. Nous donnons d'autre part le catalogue de cette vente avec les prix d'adjudication.

Il y a une vingtaine d'années, la municipalité d'Orléans a donné à l'une des rues de la ville le nom de Desfriches.

(1) Cochin mourut le 29 avril 1790.

Digitized by Google

LETTRES

ADRESSÉES A DESFRICHES

Digitized by Google

Digitized by Google

DE BAUSSET

L'abbé de Bausset-Roquefort, né à Béziers le 31 décembre 1757, archevêque d'Aix, était cousin du cardinal de Bausset. D'abord grand vicaire de l'archevêque d'Aix, il le fut ensuite de l'évêque d'Orléans et il renonça à ses fonctions en 1791, après avoir refusé de prêter le serment exigé par l'Assemblée nationale. Evêque de Vannes en 1808, nommé archevêque d'Aix en 1817, il mourut en 1829.

De Joui, le 27 aoust 86.

Vous me trouverés peut-être, Monsieur, bien ridicule, mais quoiqu'il en soit, je ne puis m'empêcher de vous importuner. Je suis au château de Joui chez M. le duc de Beuvron, j'ai le bonheur d'avoir le dessein que vous m'avés donné, monté sur une bonbonnière d'écaille, j'ai eu le plaisir de le montrer et lorsque j'ai prononcé votre nom, alors toute la société s'est tournée de mon côté, ma boete a passé de main en main, on a envié mon sort et il m'a fallu beaucoup de courage pour ne pas offrir ce que vous m'avés donné avec tant de grâce. J'ai pensé à une chose, c'est que dans une maison où vous êtes connu si avantageusement, vous proposer d'envoyer quelques-uns de vos ouvrages à M. le duc de Beuvron ne pourroit vous déplaire ; ils seront entre les mains d'un homme digne à tous égards de les posséder. J'aurai l'honneur de les lui remettre, et vous ferés quelque chose digne de vos talens et de votre honnêteté. Pardon, Monsieur, si je suis indiscret mais vous dessinés avec tant de facilité, vous aimés à bien placer vos ouvrages et vous avés quelque amitié pour moi, voilà les motifs qui m'ont engagé à vous écrire ; j'ai eu de plus en vue de vous témoigner ma reconnoissance et de vous assurer de l'attachement vif et sincère avec lequel je suis, Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

de Bausset.

On dit que le roi de Prusse est mort le 18. Linguet (1) a plaidé contre M. le duc d'Aiguillon, voilà les nouvelles. Si vous me faites l'honneur de m'écrire, mon adresse est : à Paris, hôtel d'Hambourg, rue Jacob. Mes hommages à Mad. Desfriches.

(1) Linguet, avocat de grande réputation, publiciste et pamphlétaire de talent.

Digitized by Google

BRUZETIN

Ancien provincial des feuillants, amateur de l'Académie de Marseille, connaisseur très éclairé, possédait une très belle collection de dessins et quelques bons tableaux.

Paris, 25 mai 1764.

Monsieur,

Enfin j'ai joint Mr Vernet aujourd'hui 25. Ses affaires et des parties de campagne l'ont fait absenter de chés soi pendant plusieurs jours. Je suis réellement très mortifié de n'avoir pû plus tost vous donner de ses nouvelles, vous remercier de toutes les politesses que vous m'avés faite, le remercier lui-même de m'avoir procuré votre cognoissance ; j'en fais trop de cas pour ne pas désirer de la cultivér et je vous suis trop obligé, pour ne pas saisir avec empressement l'avantage de vous prouver ma reconoissance. Le voiage de Mr Vernet est très indécis pour le tems ; il attend de l'argent, on lui en a promis, mais rien ne vient ; vous en serés informé aussitost. Il est charmé de vous avoir pour compagnon, il sent d'avance tout le plaisir d'être en si bonne compagnie, mais je n'ai pu lui rendre tout celui que vous vous prometés, quelque expression que j'aie emploiée. Je n'ai pû joindre M. Vernet qu'après diner, cependant nous avons voulu boire à votre santé, à celle de Madame, de Mr Robbé, tout sur le champ, en attendant de le faire plus d'une fois à table. J'ai fait assés simplement le détail de La Cartonière (1), pour donner envie à M. Vernet d'y passer deux vingt quatre heures. Il est seulement à désirer qu'on lui compte bientôt de l'argent. Pour moi, je serois trop heureux si à Lion je pouvois vous prouver toute ma reconoissance, mon estime et mon sincère attachement.

Monsieur,

Votre très humble, très obéissant serviteur.

J. C. Bruzetin, feuillant.

Mes respects à Madame et au sublime M. Robbé que je me féliciterai toujours d'avoir entendu.

(1) La Cartaudière.

Digitized by Google

LE DUC DE CHABOT

Louis-Antoine-Auguste de Rohan-Chabot, général français, né le 20 avril 1733 ; connu d'abord sous le nom de comte, puis de duc de Chabot, il ne prit celui de duc de Rohan qu'en 1791. Nommé en 1762 maréchal des camps et armées du roi, il fut député par l'ordre de la noblesse des états de Bretagne en 1768. Elevé au grade de lieutenant général, il fut nommé chevalier des ordres du roi en 1783 et mourut le 29 octobre 1807. Il avait épousé en 1757 Elisabeth-Louise de Larochefoucauld, fille de J.-B.-L. Frédéric de Larochefoucauld de Roye, duc d'Enville, lieutenant général des armées navales et général des galères de France.

A Verteuil par Ruffec, le 25 juillet.

J'ay été infiniment sensible, Monsieur, à la lettre que vous m'avés écrit, ainsi qu'à votre souvenir. Le dessein que vous avés eu la bonté de faire pour moy et que vous m'annoncés me fera beaucoup de plaisir à recevoir ; tout ce qui sort de mains aussy habiles, et d'un amateur aussy éclairé, est très désirable à posséder. Je vous seray donc fort obligé de vouloir bien mander à M. de Limay qu'il peut m'envoyer au château de Verteuil le dessein que vous me destinés. J'y seray jusqu'au 2 d'aoust et peut-être jusqu'au 4. J'auray encore le temps de le recevoir si il m'est envoyé sur le champ. Je n'étois plus à Chanteloup (1) lorsque ceux destinés à Mad^e la duchesse de Gramont luy sont parvenus.

Nous comptons passer à Orléans vers la my-Septembre environ, peut-être un peu plus tard, et nous nous faisons une feste d'aller vous voir en passant. Mad^e de Chabot et moy, nous verrons votre cabinet et vous remercierons de vos attentions pour nous. Elle dessine assés joliment et elle est charmée de votre manière qui est en effet infiniment piquante et agréable. Je vous annonce en elle un amateur qui sentira le prix de vos ouvrages. Notre passage à Orléans, comme vous le voyés, Monsieur, s'arrangera fort bien avec vos affaires. J'aurois peut-être alors une proposition à vous faire, qu'il nous seroit bien agréable que vous acceptassiés, ce seroit de venir passer un mois avec nous à la Rocheguyon chez Mad^e la duchesse d'Enville mère de Mad^e de Chabot (2) ; elle seroit fort aise de vous y recevoir et vous feriés à sa fille

(1) Propriété du duc de Choiseul près d'Amboise.

(2) La duchesse d'Enville dont Voltaire, dans *Le Siècle de Louis XIV*, parle avec éloge pour ses vertus courageuses et à laquelle il adressa deux lettres.

Digitized by Google

ainsi qu'à moy, un sensible plaisir. Nous verrons cela à notre passage ; nous serions parfaitement contents si cette proposition pouvoit vous convenir.

Recevés, je vous prie, Monsieur, l'assurance des sentiments d'estime avec lesquels je suis très parfaitement votre très humble et très obéissant serviteur.

Le Cte DE ROHAN-CHABOT.

Paris le mardi 14 may 1776.

J'espère, Monsieur, que vous voudrés bien me permettre de m'adresser à vous avec confiance pour l'objet de mon voyage en Bretagne. Je voudrois éviter la route de terre parce que j'aurois de la peine à supporter la voiture. Je forme le projet d'aller à Orléans, de m'embarquer et d'aller par eau à Nantes. C'est sur les moyens de faire cette routte que je vous prie de me conseiller. Il faut, dit-on, acheter un bateau ; il m'en faudroit un assés grand pour passer deux voitures, et un endroit couvert soit en planche soit en toile pour nous abriter du soleil ou de la pluye. Madame de Chabot sera du voyage. Voulés-vous bien, Monsieur, me conseiller ce que vous aviserés de mieux et vous charger de ce qu'il faudra faire à cet égard. Je compte arriver à Orléans du 27 au 29. Je ne sais pas encore le jour exactement. Je m'adresse à vous, Monsieur, avec beaucoup de confiance dans votre obligeance et en vous priant de recevoir l'assurance des sentiments d'estime et de considération avec lesquels je suis très parfaitement votre très humble et très obéissant serviteur.

Le duc DE CHABOT.

Paris ce jeudi 23 may 1776.

Recevés mes remerciements, Monsieur, de tous les soins que vous voulés bien vous donner pour notre embarquement, je les accepte avec reconnoissance. Je compte arriver à Orléans le 4 ou le 5 de juin, mon voyage ayant été retardé de quelques jours, nous passerons à Orléans un jour ou deux pour aller voir la source, le coteau d'Olivet et les bords charmants du Loiret ; ainsi vous voyés que nous partirons d'Orléans le 6 ou le 7. Je vous prie de vouloir bien faire les arrangements de nos bateaux en conséquence ; ce que vous ferés sera très bien fait. J'emmène moins de monde que je n'avois cru d'abord. Nous n'aurons qu'une berline à embarquer, j'envoye une autre voiture par une routte plus courte afin d'être précédé de quelques jours. Ainsi notre train ne consiste que dans quatre personnes, Mad^e^ de Chabot et moy, M. l'abbé de la Bourdonnaye et une des femmes de Madame de Chabot et quatre domestiques seulement.

Recevez, Monsieur, toute ma reconnoissance et l'empressement que j'ay

Digitized by Google

d'avoir l'honneur de vous revoir. Mad^e de Chabot se fait une grande joye de ce voyage et du plaisir de vous voir et de dessiner sous vos yeux ; j'ay la même impatience et le même empressement. Je vous assure, Monsieur, de tous les sentiments avec lesquels je suis très parfaitement,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

Le duc DE CHABOT.

Paris le 23 juillet 1783.

Je n'ay pu répondre plus tôst, Monsieur, à la lettre que vous avés pris la peine de m'écrire au sujet de ma nomination dans l'ordre du St Esprit. J'ay été si malade et si souffrant que je n'ay pu vous remercier moy-même, et que je n'ay voulu laisser à personne le soin de vous marquer combien j'ay été sensible à votre souvenir. Je vous prie d'en recevoir mes remerciements. J'espère avoir le plaisir de vous voir cette année, c'est celle du Sallon auquel vous ne manquez jamais, et qui ne peut guère se passer des yeux d'un connoisseur comme vous. Cassas (1) est revenu avec un portefeuille énorme et de bonnes études. A tout péché miséricorde ; sa faute n'étoit que celle d'un artiste passionné de son art ; il va reprendre ses fonctions ; il montre fort bien et ma fille dont il est content des progrès l'est aussi de sa manière de montrer ; elle a de grandes dispositions ; mon fils cadet en a moins qu'elle, mais j'espère qu'il en fera aussy un assés bon écolier. Adieu, Monsieur, j'espère que vous me ferez part de votre arrivée à Paris pour le Sallon ; personne n'aura plus de plaisir que moy à vous revoir. Recevez je vous prie, les assurances des sentiments que je vous ay voués pour la vie.

Le duc DE CHABOT.

CHARDIN

Du grand artiste dont la biographie est trop connue pour que nous la rappelions même sommairement ici, nous n'avons qu'un billet ; Chardin, le plus souvent, chargeait sa femme du soin de

(1) Cassas le dessinateur, né en 1765, mort en 1827. Ses lettres à Desfriches, contenant le récit de ses voyages en Italie, en Istrie et en Dalmatie, en Syrie et en Égypte, sont trop nombreuses et trop étendues pour que nous puissions les publier dans ce volume ; elles ont été publiées, toutes sans exception, par M. Dumesnil. Rappelons seulement que Cassas, employé fort jeune à copier des plans par M. de Limay, alors ingénieur des Ponts et Chaussées à Tours, fit preuve d'un goût si prononcé pour le dessin, que celui-ci, avec l'appui de Desfriches, l'envoya à l'académie du duc de Chabot où il acquit comme dessinateur un véritable talent.

Digitized by Google

sa correspondance ; c'est ainsi que nous possédons quatre lettres de Françoise-Marguerite Pouget; nous publions deux de ces lettres qui nous paraissent présenter assez d'intérêt.

Monsieur,

Je vien de faire remetre au caroce d'Orléans une caisse qui contien les quatorze suittes des Ports du Royaume (1) pour lesquels j'ay reçu le montant. Les quatre aux-fortes et les quatre seconde suites sont les huit première suittes qui vous ont été choisie. J'espère que vous en seré aussi contemps que j'ay de satisfaction à vous assurer du parfait atachement avec lequel j'ay l'honneur d'être, Monsieur,

Vostre très heumble et très obéissant serviteur.

CHARDIN

Mon épouse et moy avons l'honneur d'assurer Madame et votre aimable famille de nos très humble siviléte.

MADAME CHARDIN

Ce 3 avril 1768.

Monsieur et ami, nous avons reçüe hier Samedy un patée sans lettre d'avis, ce qui ne m'a pas empêchée de le reconnoître pour estre de votre part et dont nous vous fesons nos très humbles remerciments. Comment vont vos santé après un hiver aussy rude ? M. Chardin l'a assez bien soutenüe ; pour moy, j'ay eu à peut de choses près une fluction de poitrine ; j'espère que le beau tems me remettera tout à fait. Il y a eu bien des malades, vous scavez sans doute que M. Restout (2) est mort le premier jour de l'an, vous scavez peut-être aussy qu'il avoit 1.200 livres de pension ; le roy vien d'en accordée 600 livres à la veuve et le logement au fils. Comme je scait l'interrés que vous prenez à ce qui nous regarde, je vous fait part, Monsieur, que des autre 600 livres de cette pension, le roy en a accordé 300 livres à M. Chardin et même somme à M. Dumont (3), qui avoit sollicité, mès M. Chardin n'en avoit rien fait ; nous avons reconnüe à cette occasion le cœur et l'amitiés de notre bon ami M. Cochin, qui saisie les moments de rendre service. Lorsque M. Chardin a été remercier M. le marquis de Marigny, il en a été reçüe on ne peut

(1) Les ports de France, gravés par Cochin et Le Bas, d'après Joseph Vernet.
(2) Jean Restout (1692-1768), peintre, neveu et élève de Jouvenet.
(3) Jacques Dumont dit le Romain (1700-1781).

Digitized by Google

pas mieux avec toutes les marques et les assurences d'une parfaite estime. C'est un des bonheur de la vie que d'avoir celle de ces supérieurs et l'amitiés des honnêtes gens ; conservez-nous la vôtre, Monsieur, et me croyez avec la plus parfaite considération,

Votre très humble servante.

femme CHARDIN.

Nous assurons Madame et Mademoiselle de nos très humbles compliments.

Ce 7 octobre 1769.

Monsieur et ami, j'ay envoyer hier vendredy, après midy, au carrosse d'Orléans, rüe Contrescarpe, la quais qui renferme le portrait de mademoiselle votre fille (1) à votre adresse, il vous arrivera sûrement à bon port. La santé de M. Chardin est encore un peut chancelente, cependant il y a bien du mieux. Nous assurons Madame et Mademoiselle de nos très humble respects et vous embrasson de tout notre cœur, vous assurant de la parfaite estime et considération Monsieur et ami.

Votre très humble servante.

CHARDIN.

CHAUBRY

RENÉ-FERDINAND CHAUBRY, inspecteur général honoraire des Ponts et Chaussées, chevalier de la Légion d'honneur, membre de l'Académie de Rouen et de celles du Mans et de Rennes.

Au Mans, le 18 janvier 1778.

Un amant, Monsieur, n'a point autant de plaisir à décacheter la lettre de sa maîtresse que j'en ai eu à défaire le paquet qui contenoit les deux superbes desseins que vous avez la bonté de me donner. Mon plaisir plus vif que celui d'un amant durera bien davantage, il durera autant que mes yeux et ma reconnoissance autant que moi. Je ne connois personne dans le monde d'aussi magnifique que vous, Monsieur; vous prodiguez à vos amis des chef d'œuvres avec une profusion avec laquelle on ne prodigue pas la médio-

(1) Le portrait au pastel de Mlle Desfriches par Perronneau, qui avait été exposé au Salon de 1769.

Digitized by Google

crité : cette fameuse Cléopatre qui faisoit boire des diamants à ses convives, n'étoit pas plus magnifique que vous, avec cette différence qu'elle étoit moins sage et moins estimable. Le sot vulgaire pouvoit seul en être ébloui, pendant que le philosophe ami de l'humanité, ne sentoit que du mépris pour cette fausse grandeur ; mais vous, Monsieur, qui créez des trésors au lieu d'en détruire, vos amis vous chérissent, les sages vous estiment, les amateurs vous admirent et les gens passionnés vous adorent ; voilà votre sort ; le mien est de me perdre dans la foule de vos admirateurs, trop heureux si par ma vive reconnoissance je puis me distinguer un peu. Je ne suis point de force à faire ici l'éloge détaillé de vos superbes desseins mais ils m'ont ravi l'un et l'autre ; les grands effets de la nature y sont toujours choisis parmi les plus beaux et sont rendu avec tant de vérité et de charme que vos ouvrages tiennent de la magie, oui Monsieur, de la magie, et dans un siècle moins éclairé, moins sage que le nôtre, on vous auroit déjà brûlé comme sorcier. Hélas, tous ceux qui ont éprouvé ce sort l'étoient bien moins que vous : aucun d'eux n'auroit fait ma charmante vüe du moulin d'Yvré (1) et encore moins celle des bords de la Loire ; il n'y a que vous qui puissiez rassembler dans deux travers de doigt un aussi grand pays...

J'ai l'honneur d'être avec les sentimens de l'amitié, de l'admiration et du respect,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

CHAUBRY.

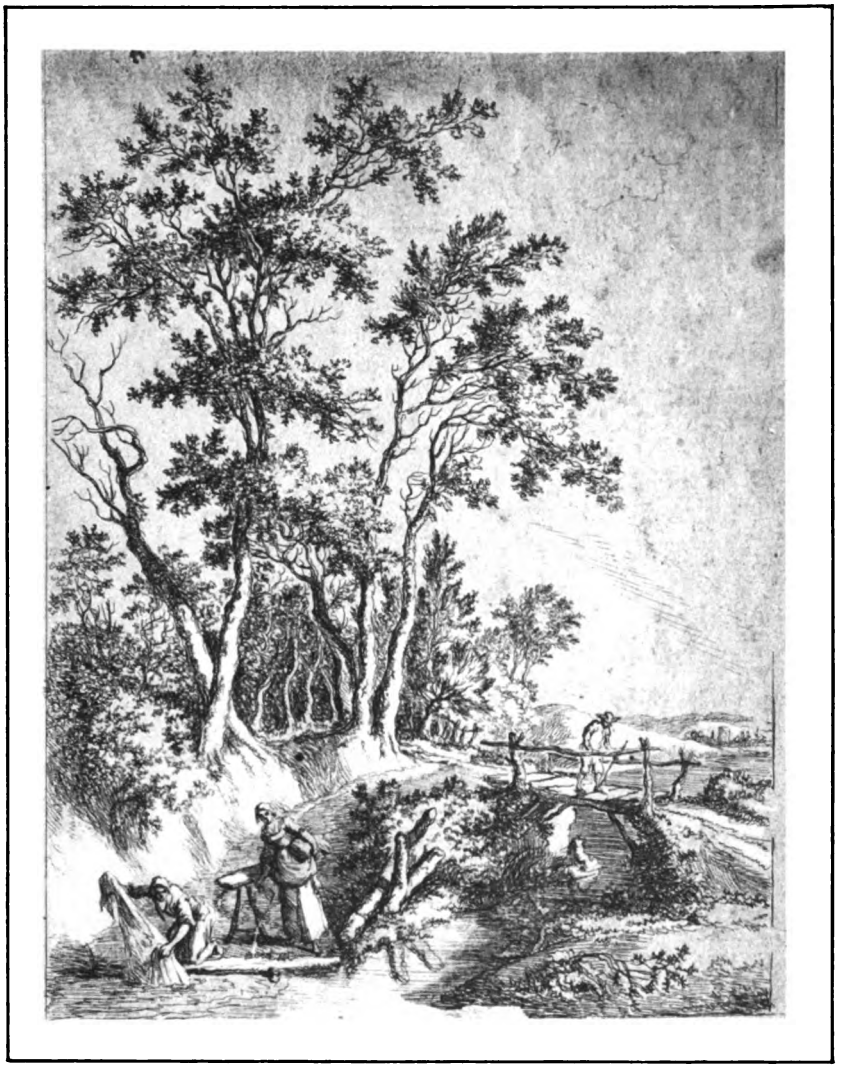
CHOISEUL-GOUFFIER

Le COMTE MARIE-GABRIEL DE CHOISEUL-GOUFFIER, né en 1752, ambassadeur à Constantinople, membre de l'Académie des Inscriptions et de l'Académie Française. Nommé ambassadeur à Constantinople, il y appela des ingénieurs français et des artistes parmi lesquels Cassas qui fit une grande partie des dessins des ruines de la Grèce, de la Troade et de l'Asie-Mineure pour le grand ouvrage que M. de Choiseul se proposait de publier. Le comte de Choiseul-Gouffier mourut en 1817.

---

(1) Ce très joli dessin représentant la vue du moulin d'Yvré-l'Évêque, près la ville du Mans, a été gravé par Pâris.

Digitized by Google



EAU-FORTE ORIGINALE DE DESFRICHES

Digitized by Google

Digitized by Google

Paris, ce 28 décembre.

J'ai été bien fâché, Monsieur, que les circonstances ne m'ayent pas permis de réaliser l'espérance que j'avois eu d'aller passer encore quelque moment avec vous ; je vous aurois renouvellé avec grand plaisir tous mes remerciemens. Quelqu'indigne que je sois de la leçon que vous avés bien voulu me donner, j'ai cependant grande envie de m'essayer encore, mais je manque de papier ; vous aviés bien voulu en commander à ce peintre chez lequel nous fûmes ensemble ; s'il est venu à bout d'en faire de bon, je vous serois infiniement obligé de m'en procurer une petite provision et d'y joindre un petit gratoir pareil au vôtre. Je serai très reconnoissant, Monsieur, de ce service et il ajoutera encore aux sentimens inviolables avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

CHOISEUL-GOUFFIER.

rue de Gramont.

COCHIN

CHARLES-NICOLAS COCHIN (1715-1790) ne comptait guère d'amis plus dévoués que Descamps et Desfriches ; il entretint avec eux, pendant de longues années, une correspondance assez suivie qui, par un hasard fort heureux, est parvenue jusqu'à nous ; les lettres à Descamps sont conservées aux Archives de l'Académie de Rouen, au nombre de 98 ; 42 lettres à Desfriches sont entre nos mains. Les fréquentes visites que Cochin faisait à Desfriches, tantôt à Orléans, tantôt à la Cartaudière, quand il se rendait à Ménars chez le marquis de Marigny, celles qu'à son tour Desfriches lui rendait dans ses voyages à Paris, contribuaient encore à resserrer les liens de leur vieille affection. Introduit par Desfriches dans la société orléanaise, son caractère aimable et gai, son esprit ingénieux et alerte lui créèrent bientôt de nombreuses amitiés. De cette correspondance intime et familière de Cochin se dégage comme le reflet de son état d'esprit suivant les situations dans lesquelles il se trouve ; alors que les premières, celles de 1758 à 1780, débordent de bonhomie, de verve caustique, voire même de plaisanteries légères, les dernières, presque toutes dépourvues d'entrain et d'abandon, ne semblent plus écrites par le même homme ; c'est que Cochin voit l'isolement se faire rapidement autour

Digitized by Google

de lui ; ses vieux amis disparaissent peu à peu ; plus de réunions joyeuses, plus de soupers fins ; la dernière lettre à Desfriches est datée du 20 novembre 1784 et le jour n'est pas éloigné où Cochin, tombant de la gêne dans une véritable misère, rompra par chagrin — peut-être par honte — avec les quelques amis qui lui étaient restés attachés.

---

14 octobre 1758.

Monsieur et amy,

J'ay bien des remerciemens à vous faire des soins que vous avez bien voulû prendre pour nous trouver des souscripteurs (1) ; nous avons reçû de M. Lenoir les cent quarante-quatre livres conformément à votre manda, et nous lui avons remis les quittances de souscriptions qu'il vous fera tenir ; nous ne refuserons point les souscripteurs jusqu'au mois de janvier parce que nous avons vû qu'on se plaignoit que nous n'avions pas donné assez de temps et que nous voulons réparer notre faute ; ainsi les personnes d'Orléans qui voudront encore souscrire seront les bien venües. Vous pouvez être certain que touttes celles qui viendront de votre part auront des épreuves choisies ; je les ay inscrittes sur mon livre avec les numéros des quittances en votre nom afin d'en faire le choix moy-même.

Je désirerois bien que mes devoirs me laissassent le loisir de visiter avec vous les bords du Loiret ; la vue qui m'y attireroit seroit celle d'un galant homme, autant bon diable qu'il se puisse qu'on nomme M. Desfriches, vous le connoissez ; je ne lui scais d'autre défaut que de scavoir par cœur quantité de comptes d'un certain libertin (2) qui les scait très bien faire ; à propos de ce conteur il n'y a pas d'apparence que vous l'ayez cette année. Il s'en vâ je ne scais où, chez certain Marquis à ce que je croy, et apparemment il nous brochera quelque nouveauté pour nous récréer cet hiver. Nous le voyons souvent et nous rions d'autant. Il est devenû nouvelliste et nous disputons politique à ne nous plus entendre, et avec tout cela nous n'engendrons point de mélancholie ; qu'il en soit de même de vous ainsi que de votre chère moitié madame la Philosophe sur le sentiment. Le P. Cayeux est toujours gros et gras et nullement triste, comme vous scavez ; ainsi, si vous venez à Paris, vous trouverez les clochers à leur place et les gens comme ils étoient. Je crois qu'il est plus aisé que nous nous rencontrions à Paris qu'à Orléans ; icy nous sommes l'aiman et quoique l'attraction soit réciproque, il est pourtant plus ordinaire que le fer l'aille chercher. Je crois que notre ami Parocel vous aura parû un aimable garçon et qu'il attrapera une bonne portion de votre amitié ;

(1) Aux gravures des ports de France d'après Vernet.
(2) Robbé.

Digitized by Google

nous l'aimons tous. Scavez-vous que notre M. Boutin ne tarit point sur vos louanges ; ma foy vous l'avez subjugué ; aussi est-ce un galant homme qui aime ses amis bien franchement. D'ailleurs il a du goust et sent fort bien les choses d'art.

Adieu, je ne finirois point de vous ennuyer, cependant je vous prie d'assurer une certaine Dame que j'ay encore bien des querelles à lui faire sur la passion qu'elle témoigne pour son mari et que je suis occupé à recueillir une histoire scandaleuse des faits et gestes de son infidèle ; je voudrois brouiller ce ménage, qu'en pensez-vous ! ne seroit-ce pas de belle besogne ! néanmoins, quoi qu'il en soit ou qu'il en puisse être, je suis avec tout l'attachement possible d'elle et de vous,

Le très humble et très obéissant serviteur.

COCHIN.

(*Vers 1759*)

Monsieur et Amy,

Dieu vous bénira, n'en doutez point, vous avez travaillé pour la propagation des écus des Cochin, des Le Bâs (1), si que leurs bourses deviennent grasses à lard, que de jouissances s'en suivront, car voulez-vous de bons soupers, ayez des écus, voulez-vous de bonne musique, ayez des écus, voulez-vous de belles filles, idem.. Jugez-donc combien vous allez prospérer. Afin que vous puissiez rendre compte aux bonnes âmes qui ont souscrit (2), apprenez-leur que déjà nous avons deux estampes à l'eau forte dont les curieux paroissent satisfaits, voire même sont esbahis ; mon camarade, comme vous me le marquez, s'étoit un peu discrédité auprès du public ; ce n'est pas que le drôle n'ait les plus grands talents, mais il couroit après l'argent et vouloit le gagner à son aise, quand Maistre Cochin est venû le prêcher qu'avant touttes choses il faloit bien faire, il a bien falû que la conversion se fit, aussi est-elle exemplaire et j'ose promettre que jamais Le Bâs n'a rien montré d'aussi soigneusement fait. Enfin il y a lieu d'espérer que le public ne regrettera point son argent ; peut-être même ceux qui ont reculé en feront-ils un peu pénitence. Ces Vernets là ne sont pas des croutes, et tel croit les avoir bien vûs, qui n'a pas aperçû la moitié de leur mérite. Venons à notre cher Robé, l'avez-vous toujours ? N'afoiblirez-vous point la tentation qu'il a de s'ensevelir tout vivant dans le fonds d'une province inconnüe à tous les humains. La douce félicité qu'il se représente à végéter hors de l'univers ne cessera-t-elle point de lui paroistre délicieuse ? Un poëte hors de la capitale est un

(1) Jacq. Phil. Lebas (1707-1783) grava avec Cochin les Ports de France d'après J. Vernet. Il fut admis à l'Académie en 1743 et nommé graveur du roi en 1782.

(2) Aux ports de France.

Digitized by Google

arbre transplanté hors de son terroir qui ne produit que des sauvageons ; plus de ces petittes anecdoctes momentanées qui fournissent des sujets et enflamment la verve à l'improviste ; des bergeries de manans seront tous ses alimens ; je voudrois bien voir sa minerve nerveuse nous peindre des céladons en guenilles et des astrées halées et couvertes d'une peau chargée de bourgeons. Ce sont pourtant les images brillantes qui l'attendent. Je conviens qu'il y a de la chair ferme et rebondissante sous ces haillons et qu'ainsi le physique (qui chez notre amy ne se compte pas pour peu) aura pitance assez savoureuse ; nature l'a doué de sens obéissants et ne lui faut ambre ni lavandre, mais tout cela n'est que pour la machine organisée qui renferme cette âme sublime (car lui ni moy ne sommes matérialistes, qui est la bête noire du moment), à donc faut-il nourriture à cet esprit. A Orléans, passe, tant qu'il vous aura et votre chère épouse, il ne mâchera point à vuide ; et sans doute vous avez des pareils, ne fut-ce que votre chère tante ; à propos je vous avertis de la garder de prés, car notre gaillard ne connoist point les âges du monde et toutte chair à ses yeux n'a point corrompu sa voye ; gâre la séduction, ensuite le rapt, quelle désolation ! oncques Madame Desfriches n'auroit entendu parler de tel malheur ; en vérité il serait dur que quelqu'un qui auroit gardé ses mœurs jusqu'à 80 ans, fit un faux pas dans une carrière si bien fournie ; il la fait rire, elle est prise, mon ami Robbé ne scait point l'aritméthique ou l'a oublié.

Rendez gloire à la ville de Paris et à ses citoyens, le vray rire est fait pour eux, vous n'en avez que la copie et vous êtes obligés de nous emprunter nos rieurs. Il est vray que vous ne choissisés pas mal, mais nous voulons bien vous les prêter afin que vous ne soyés pas malheureux en ce monde et en l'autre...

(*La seconde page de cette lettre manque.*)

Ce 6 mars 1759.

Messieurs d'Orléans,

Etes-vous devenus muets ou manchots à votre tour ? ou voulés-vous me punir à outrance d'un retardement à la vérité inexcusable, mais que peut-être les affaires dont tous les ans je me trouve surchargé au mois de Janvier pouvoient rendre pardonnable ? J'ay écrit à notre cher Robbé une grande épitre en prose, faute d'avoir sçû faire des vers ; je me suis échauffé dans mon harnois, je lui ay dit touttes les rêveries qui m'ont passé par la teste, et pour tout cela je n'auray pas un pauvre petit mot ou de vous ou de lui ; c'est trop de rancune, et en vérité, vous me navrés ; je crains qu'il ne soit sérieusement fâché contre moy. Il seroit bien injuste ! il ira bien loin avant que de trouver quelqu'un qui soit plus son admirateur que moy. Je ne vous cacheray

Digitized by Google

pas ma foiblesse, hors nos intimes amis à qui j'en ay fait part, je n'ose la lire, dans la crainte qu'on ne croye que c'est par vanité et à cause des choses flatteuses qu'il m'y dit ; ce n'est pas que mon amour-propre ne m'éguillonne quelquefois, mais je le réprime et sens bien ce qu'il faut rabattre de ce que l'enthousiasme poëtique fait dire. Je ne puis cependant me défendre d'un secret plaisir à croire que les poésies de Robbé étant de nature à ne jamais tomber dans l'oubli, un jour on en pourra croire quelque chose. On ne peut pas en imposer à son siècle qui nous a sous les yeux et nous juge très bien mais on ne seroit peut-être pas fâché d'en faire accroire à la postérité qui, à bien des égards, nous en donne beaucoup à garder sur ceux qui ne sont plus et qu'on peint comme bien meilleurs que nous.

Vous êtes bienheureux, M. Desfriches, de ce que je me trouvois avoir tort, ce qui m'a obligé d'être doux, sans cela je ne vous aurois pas pardonné l'idée déraisonnable qui vous a passé par la teste à tous. Quelle raison avés-vous de nous prendre pour des Ostrogots ? et de nous soupçonner de ne pas sentir touttes les grâces et tout l'esprit que contient la charmante épître de Maître Robbé ? Je crois bien que les Orléannois en ont été enchantés, mais quand les choses sont de cette bonté, touttes les provinces et la capitale se réunissent dans le même sentiment, et, le vraiment beau, comme l'est cet ouvrage, met tout le monde d'accord. Une autre fois ne vous hâtés pas de juger si mal de votre prochain et surtout, de grâce, ne gardés pas un aussi long silence après avoir donné aux gens autant d'inquiétude sur votre façon de penser que vous avés fait à mon égard. Si ce n'est pas un fait exprès et une sorte de châtiment que je veux bien recevoir en esprit de pénitence, surtout en carême, vous n'êtes pas aussi excusable que je puis l'être. Vous avés du loisir, et un petit bout de lettre trouveroit aisément sa place dans l'employ de votre temps. J'ose bien vous soutenir que j'ay plus d'affaires et plus de devoirs à remplir que vous. Enfin je vous demande promptement un mot de réponse. Notre cher Robbé a-t-il reçû la lettre que je lui ay écritte le surlendemain de votre dernière ? Est-il fâché contre moy ? l'êtes-vous ? Mme Desfriches l'est-elle ? n'y a-t-il point d'espérance de pardon ?

Notre cher Robbé manque bien à nos soupers dans les circonstances présentes ; que nous aurions de bonnes choses à dire ! et que le terroir est fertile ! Je me doute bien que vous vous en dédommagés ensemble, mais nous n'y trouvons pas notre compte.

Montucla (1) nous apporte des nouvelles de caffés qui se détruisent le lendemain, l'abbé fait des commentaires, nous déclamons, autant en emporte le vent, mais que fait-on dans la vie, autre que s'informer de ce qui intéresse et même de ce qui n'intéresse pas. Mme Jombert se porte bien. Le mari retrouvé (2), lui-même a (je croy) oublié le comique de son histoire et est

(1) Savant mathématicien ; nous publions une lettre de lui p. 123.
(2) Jombert le libraire, dont nous publions quelques lettres plus loin.

Digitized by Google

aussi singulier que jamais. Coustou (1) opine du bonnet et parfois vocalement, enfin le monde va comme il alloit. Je n'ay pas encore pû, quoique j'en aye fait cent fois le projet, aller voir Mme Thiboust qui me grondera sans doute bien d'après la mauvaise opinion que vous lui avés donné de moy. Mais je feray ma paix et elle me rendra plus de justice que vous. Le reversi va toujours son chemin et occasionne bien des querelles ; je souhaitte qu'il en soit de même de vous pour vous punir. Dittes-moy si nostre amy reste encore quelque temps avec vous. On a dit icy qu'il y a une arche de votre pont qui a enfoncé de treize pouces. Ce n'est pas merveille qu'il arrive quelque accident dans une entreprise si belle et si hardie, heureux si cela n'a point d'autre suitte.

Je présente mille respects à votre chère épouse et je la prie d'être ministre plénipotentiaire de l'éternelle paix qui doit désormais régner entre nous. Elle vous pardonne si facilement les fautes de négligences que vous commettés à son égard et qu'elle attribue par bonté à impuissance, je ne lui demande que la même grâce pour ma négligence passée.

Je vous embrasse de tout mon cœur ainsi que l'amy Robbé et suis de tous sans oublier la grande tante,

Le très humble serviteur et amy.

COCHIN.

Nous travaillons à force à nos Vernets et nous avons lieu d'espérer que cela sera bien.

Ce 30 septembre 1760.

Monsieur et amy,

Nous ne pouvons plus recevoir de souscriptions, vous aurés vû dans les papiers publics que l'ouvrage va paroistre et qu'il est annoncé pour le 10 octobre. Ainsi il faudra que ceux qui s'en sont avisés si tard prennent patience et veuillent bien payer ces 4 premières sur le pied de 9l. ; encore ne pouvons-nous pas trop leur promettre qu'ils soyent admis à souscrire pour les suivantes, cela dépend de scavoir la quantité de ceux qui se retireront de la première souscription ; le nombre des souscripteurs que nous avons eû est plus que suffisant pour payer les frais des planches et nous n'en souhaittons pas davantage ; d'ailleurs c'est à ces premiers souscripteurs que nous avons eû l'obligation de nous mettre à portée de faire l'ouvrage. Ils ont eû la confiance en nos talens et en notre probité, ce seroit mal le reconnoistre que de nous mettre au hazard, en en acceptant trop de nouveaux, de les mal servir.

(1) Guillaume Coustou (1716-1777) statuaire, fils du célèbre Guillaume Coustou.

Digitized by Google

Le poëme de Robbé (1) essuye icy beaucoup de critiques et reçoit aussi des éloges. Ce qu'il y a de bon c'est qu'il se vend assés bien et qu'actuellement je crois qu'il y en a à peu près un mille de consommé. Le projet d'imprimer plusieurs de ses contes est très bon, mais comme vous dites, il faut bien les examiner auparavant. Je crois que je seroy du conseil des Réviseurs, nous lui sabrerons sans pitié tout ce qui frisera de près ou de loin l'impiété. Il y en a beaucoup où il n'y a que quelques vers à changer ; ceux qui ne seront qu'un peu gros passeront à la foule.

Le Parlement, comme vous dites, est à craindre mais il ne songe qu'à défendre une religion qu'il s'imagine apparemment avoir besoin de son secours. Je ne scay pas si cette opinion est fort juste, du moins ce n'étoit pas celle de Nicodème qui n'étoit pas si nicodème. Quoi qu'il en soit, nous tâcherons de mettre Robé à l'abri de leur censure mais encore faut-il que son talent lui rapporte quelque chose.

Plût à Dieu que ce ne fût pas un compliment que ce que vous me dites qu'on est content des planches (2), pour moy je ne le suis point du tout ; pour vouloir aller trop vîte, je n'oy rien fait qui vaille. J'avois dessein de les raccomoder ; il auroit falû du temps ; à la vérité, il s'agissoit de les faire de la moitié moins noire, mais l'édition étoit faitte, j'étois au désespoir de faire attendre, je les ay lachées à contre cœur et je me suis fait pour cet instant l'illusion de croire qu'elles pouvoient passer. A présent qu'elles sont au jour j'enrage quand je les vois et quand on m'en parle. Il ne reste qu'à attendre l'occasion que Robé fasse quelque bon morceau et je lui promets quelque chose de mieux gravé. Je ne feroy pas mordre comme un enragé dans l'intention d'expédier et j'auroy moins de peine à retoucher, amen.

Madame Jombert à qui j'ay dit de vive voix ce que vous me marquiés mais à qui je donneray votre lettre prendra ses mesures et vous écrira ; puisque vous voulés bien m'envoyer un tonneau de votre vin, je vous prie de m'envoyer du meilleur parce que c'est un essay et que plusieurs de mes amis attendent cette occasion pour le connoistre. Si je n'ay pas de l'argent pour le payer aussitost, vous voudrés bien me faire crédit car les pauvres diables d'artistes qui travaillent pour le Roy et qui ont des places qui prennent une partie de leur temps, qui ne sont payés ni d'un côté ni de l'autre, sont gueux comme rats d'église, (ce proverbe apparemment signifie que de tout ce qui est à l'église il n'y a que les rats de gueux).

Je vous choisiray de bonnes épreuves à vous et à tous ceux qui ont souscrit par vous et vous conserveroy une épreuve d'eau forte.

Mille respects à Madame votre épouse à qui Dieu doist longue vie, à Mademoiselle la bonne pièce votre fille, enfin à toutte votre parenté née et

(1) Mon Odyssée.
(2) Les planches pour « Mon Odyssée » gravées par Cochin.

Digitized by Google

à naître. Réjouissés vous et buvés d'autant ; nous buvons quelquefois à vos santés chés la maman qui est une brave femme.

Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur et suis, Monsieur et amy,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

COCHIN.

Ce 17 Juin 1761.

Monsieur et amy,

J'avois déjà ouï dire beaucoup de bien par nos revenans d'Orléans, MM. Boutin et Pigalle (1) de votre dessein (2), et je vois par le désir de vos concitoyens qu'il a un plein succès. Je goûte fort le projet que vous me proposés d'en entreprendre la gravûre et les conditions m'en paroissent telles qu'à la première vüe je crois pouvoir les accepter. Cependant je crois qu'il seroit un peu cher de les faire payer 9 l. aux souscrivans. Il semble de là qu'on seroit obligé de les mettre au moins à 12 l. pour ceux qui n'ont pas souscrit ; au reste, c'est ce dont je ne pourray juger qu'en voyant le dessein qui est peut-être assez chargé d'ouvrage pour valoir ce prix. Sans la difficulté des temps, je me contenterois des souscriptions au nombre de 300 que vous me faittes espérer des bontés de M. l'intendant et de votre zèle, et je feroy les avances de ce qui pourroit être encore nécessaire pour les frais, mais au moyen de ce que je ne suis point payé de ce qui m'est dû, je ne brille pas par l'argent comptant et comme je souhaitterois que le nombre des souscripteurs montât à au moins 400, je tâcheroy dans le temps, de faire le reste à Paris en annonçant dans les petites affiches.

Je ne m'étendray pas davantage pour aujourd'huy attendû que, comme je pars demain pour aller passer trois semaines à la terre de M. de Marigny, je suis accablé d'affaires. Il suffit que pour le présent vous pouvés regarder les préliminaires de cette affaire comme signés ; plût à Dieu que ceux de la paix fussent aussi avancés.

Le vin que vous avez envoyé à madame Jombert a souffert quelque accident en route. Il n'est point arrivé au jour désigné mais le lendemain. Le jour où on l'attendoit on apprit par d'autres rouliers qu'il étoit arrivé accident et qu'il y avoit une des pièces destinée à madame Jombert qui avoit été crevée dont il s'étoit perdu beaucoup de vin ; cependant le lendemain les deux pièces arrivèrent en bon ordre à ce qu'il paroissoit et le voiturier assura que ce n'étoit point aux pièces destinées pour elle qu'il étoit arrivé malheur mais à une destinée pour M. tel qu'il nomma ; on se contenta de cette histoire consolante, mais lorsqu'on est venû à y goûter, il s'en trouve une

(1) Pigalle, le sculpteur.
(2) La vue d'Orléans.

Digitized by Google

fort bonne mais l'autre a un déboire très désagréable ; il y a lieu de croire que le voiturier a réparé un malheur par une sotise et qu'il aura fait raccomoder la futaille et remplir ce qui manquoit avec de mauvais vin du canton où il se trouvoit.

Adieu, je vous embrasse et suis de tout mon cœur, Monsieur et Amy,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

COCHIN.

Mille respects à votre chère épouse et à toutte votre aimable famille.

Ce 6 janvier 1767.

Monsieur et Amy,

Vous devés avoir reçu les deux cent cinquante estampes de la vüe d'Orléans qui ont été mises au carosse à votre adresse la veille de Noël. Vous me ferés plaisir de me faire sçavoir si elles vous sont parvenües sans accident ; nous avons pris touttes les précautions que nous avons pû imaginer pour en assurer le transport.

M. de Cypierre a fait prendre chés moy par M. Choffard les cinquante autres pour être à portée d'en distribuer le jour de la présentation. Ainsi voilà tout fait de ma part.

Vous avés dû voir passer par Orléans la moitié d'un couple destiné à l'union conjugale ; vendredi vous verrés l'autre moitié c'est à dire une des plus belles personnes de Paris.

J'embrasse toute votre chère famille à qui je souhaitte ainsi qu'à vous une belle, bonne et heureuse année et tout ce qui peut vous être agréable ; je suis de tout mon cœur, Monsieur et Amy,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

COCHIN.

Ce 8 mars 1767.

Mon cher Amy,

Et vîte et vîte, il faut nous aider ; si vous êtes amy de M. Bretonneau, secrétaire de M. l'Intendant, vous pourrés nous aider beaucoup. Si vous n'êtes pas lié avec lui, il faut me trouver auprès de lui des amis chauds et qui le pressent. Il s'agit du pauvre *Canovas* qui s'est enfuy pour ne pas tirer à la milice à *Châteaudun* ; c'est un joli sujet ; c'est le neveu du fameux feu *Carle Vanloo*. Il est poltron comme une poule, malade de peur etc. J'ay obtenu de M. *de Cypiere* une lettre charmante où il me dit qu'il se fera un

Digitized by Google

vray plaisir de faire jouir de l'exemption ceux des élèves de l'Académie à qui j'auray délivré mon certificat et que *Canovas* peut aller à Orléans sans craindre d'y être déclaré fuyard, etc. Vous avés bien raison de chérir cet intendant, il n'y en a pas beaucoup de cette espèce ; pour moy j'en suis comblé de reconnoissance.

Mais malheureusement cela ne nous tire pas encore d'affaire ; madame Vanloo avoit entendu et m'a fait entendre que c'étoit à Orléans que Canovas avoit été menacé de tirer à la milice et c'est dans cette supposition que j'avois écrit à M. de Cypierre, le supliant de le faire décharger de la qualité de fuyard si elle lui avoit été imposée. Aussi M. l'Intendant a crû la chose terminée en m'assurant que la milice n'étoit pas encore tirée à Orléans et qu'il ne devoit pas craindre d'y être déclaré fuyard puisqu'il donneroit ses ordres pour que son certificat fut reçû. Mais voicy le diable, c'est à *Châteaudun* où la milice a été tirée, qu'il est très possible qu'il ait été déclaré fuyard ; or, dans ce cas là, nous avons besoin de l'affection de M. *Bretonneau*, des subdélégués etc., pour venir à l'appuy des bontés de M. *de Cypierre*. J'écris par le même ordinaire à M. *Bretonneau*, je lui trancris la lettre de M. l'Intendant, celle de M. le duc de Choiseul par laquelle il est convenû que les élèves de l'Académie seroient exemptés sur mon certificat, mais tout cela a besoin de rencontrer beaucoup de bonne volonté et je vous prie de vous mettre jusqu'au cou pour me la procurer. Si par avanture on aimait les images à l'intendance, je scaurois m'en souvenir quand je mettray au jour ma petitte histoire de France qui s'avance et qui pourra être intéressante. Enfin, mon cher amy, faites de votre mieux pour nous secourir et recevés les assurances de mon attachement et des sentimens avec lesquels je suis de tout mon cœur,

Votre serviteur et amy.
COCHIN.

Ce 26 décembre 1767.

Mon cher Amy,

Vous n'aurés peut être pas scû l'histoire de mon retour de *Menars*, les malheurs arrivés à mon pauvre cabriolet et enfin les obstacles qui m'ont empêché de vous revoir en passant. Si j'avois les talens de *Robé*, j'en ferois un article important de mon Odissée.

Je me proposois de partir de *Menars* dans mon cabriolet comme j'y étois venû. Il faisoit très froid ; M. *Souflot* (1) de bonne amitié me pressa de prendre place dans sa chaise de poste qui étoit à deux places, et bien fermée.

(1) Soufflot, l'architecte du Panthéon.

Digitized by Google

Quelques raisons m'empêchoient de me livrer à cette politesse, mais je ne voulois pas les lui laisser entrevoir, c'eût été mal reconnoistre son affection ; enfin je fus forcé d'accepter place dans sa chaise, et son domestique devoit aller devant dans le cabriolet commander les chevaux. Notre dessein étoit d'envoyer chercher des chevaux de poste à St-Dié et c'eût été le mieux ; mais un zèle qui ne m'a pas été avantageux engagea le concierge du château à nous offrir des chevaux qui servent aux travaux pour nous voiturer à St-Dié. Voila tous nos camarades de voyage, l'abbé Notin et autres à nos trousses : Pourquoy vouloir payer une poste quand on peut l'épargner, (vous allés voir la belle épargne que cela m'a fait). Il falût donc se rendre ; voilà deux chevaux à la chaise de Souflot et un à mon pauvre misérable cabriolet conduit par le domestique. Nous passons devant, attendû la dignité de maîtres ; nous arrivons à St-Dié. Nous descendons et ne voyons point le cabriolet derrière nous, nous allons à la manufacture des étoffes de coton, nous y restons une heure, partie en jurant et le reste en scoupçonnant qu'il est arrivé quelque accident. Pour nous égayer, on nous raconte plusieurs malheurs arrivés sur cette mauditte levée. Cependant les chevaux de poste sont attelés à notre chaise et le postillon jure de ce que nous ne partons point ; on patiente encore, enfin nous envoyons un homme à cheval sçavoir ce qui est arrivé et donner du secours s'il est besoin ; nous allons nous même à pied au devant. Nous rencontrons un cavalier qui couroit la poste, nous lui demandons s'il n'a pas vû un cabriolet. Il nous apprend qu'il en a vû un culbuté en bâs de la levée, en très mauvais état, mais il nous console en nous disant qu'il ne croit pas que l'homme qui étoit avec soit blessé ; on envoye encore du secours ; il faut bien prendre patience. Après un long temps le désastreux cabriolet arrive presque tout brisé, la caisse faussée etc., etc. Le maudit cheval capricieux, sujet aux fantaisies de reculer, avoit penser jetter tout dans la rivière. Tout ce que le domestique avoit pû faire, c'étoit de le forcer à ne reculer que du côté des près ; alors cheval, cabriolet, après avoir fait deux ou trois tours sur le rempart étoient allés mesurer le terrain fangeux des prairies de *Noisieu*. Nota bene que le domestique avoit pris la sage précaution de sauter d'avance en bas pour mener le cheval par la bride sans quoy nous aurions eû à le faire raccommoder ce qui n'est pas aussi aisé que de réparer un cabriolet.

Me voila donc trop heureux de trouver place dans la chaise de *Souflot*. Après avoir perdû deux ou trois heures, nous n'arrivons à Orléans qu'à six heures du soir, mais *Souflot* qui vouloit absolument arriver à Paris le lendemain pour l'heure de dîner et dont ce retardement dérangeoit un peu les projets ne me permit pas d'y descendre et me mena coucher à *Arthenay* afin d'avoir le lendemain une journée moins forte.

Or ça, mon cher Amy, quand on est dans l'embarras, on demande à ses amis conseil et secours. Ce cabriolet n'est pas à moy. — Il faut que je le fasse bien raccommoder ou que j'en rende un autre. Il est resté à St-Dié chez

Digitized by Google

M. *Brondes*, chef de la manufacture des étoffes de coton. Vous qui êtes un homme à ressources, qui connoissés touttes les allures de la Province, dites-moy, que me conseillés-vous? je ne m'effraye jamais fortement de tous les maux où l'on peut remédier avec de l'argent, cependant il ne faut pas mépriser l'économie dans une affaire où certes je ne gagne d'aucun côté.

Il m'a passé une idée par la teste. J'ay dit : mon amy Desfriches pourroit peut-être trouver à Orléans quelque amy chés qui on pourroit déposer le cabriolet invalide et, en ce cas, j'écrirois à M. Brondes pour le prier de trouver moyen de le faire parvenir à Orléans de quelque manière que ce fût. Il se pourroit aussi qu'il y eut à Orléans quelque sellier honnête et intelligent qui pût le remettre en bon état en payant ce que de raison ; alors il ne seroit pas si difficile de rencontrer l'occasion de quelqu'un qui en profitast pour venir à Paris ; par ce moyen il s'y trouveroit tout porté. Voyés, rêvés, si vous approuvés cette idée. Ecrivés m'en un mot afin qu'aussitost j'écrive à M. Brondes de vous l'adresser. En le voyant vous seriés à portée de délibérer sur ce que j'aurois de mieux à faire. De quelque manière que ce soit, je vous prie de me faire un mot de réponse.

Je suis avec la plus parfaitte estime et le plus sincère attachement,

Mon cher Amy,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

COCHIN.

Mille respects à Madame votre épouse, à Mademoiselle votre fille, aussi bien qu'à l'aimable dame avec qui nous avons soupé, que j'ay bien du regret de n'avoir pas revû, ne fût-ce que pour faire un peu plus d'honneur à mon esprit que j'avois fort préoccuppé d'affaires dans ce temps là et qui ne pouvoit avoir qu'une gayeté factice.

Ce 6 janvier 1768.

Mon cher Amy,

Vous êtes pardieu un brave homme. Le Bon Dieu vous bénira vous et les vôtres et vous aurés part aux prières des pauvres diables. Je vous fait cent mille remerciemens des soins que vous voulés bien vous donner. Pauvre cabriolet tu en reviendras donc! Il a vû les portes du lac d'Averne et a pensé devenir le char de Pluton ; c'est une vilaine que votre levée de St-Dié, je ferois presque vœu de ne la passer qu'à pied mais on n'en est pas toujours le maître et il ne faut pas dire : Loire je ne boiray point de ton eau, car on peut tomber dans le cas d'en boire plus que sa suffisance. Je scais bien un remède à cela, c'est de rester à Orléans, mais c'est encore une difficulté que d'en être le maître. Amen.

Digitized by Google

Ne sortés point de chés vous mal à propos à cause d'un pauvre cabriolet qui n'en vaut pas la peine, n'allés point prendre un rhume qui en vous gâtant ne le raccommoderoit point ; nous avons du temps, il est en lieu de sûreté, il reviendra quand on lui prêtera des jambes. Qu'il se repose.

Vous économisés mon argent bien mieux que je ne le ferois moy-même ; le Bon Dieu vous en rende la récompense. Je suis bien fâché d'apprendre que Madame votre épouse soit incommodée par la rigueur du froid, nous n'en sommes pas beaucoup plus contents car cela va de pis en pis. Patience, cela ne peut pas toujours durer. Mille embrassemens à vous, à Madame et à Mademoiselle Desfriches et souhaittés leur de ma part une bonne année comme je vous la souhaitte. Si vous pouvés à cache pot, sans bruit ni scandale donner un petit baiser à certaine jeune dame, n'y manqués pas, je vous en prie ; je vous en laisse le profit mais laissés m'en l'honneur. Je suis de tout mon cœur,

Votre très humble serviteur et Amy.

COCHIN.

Ce 15 janvier 1768.

Monsieur et Amy,

Vous n'entendés parler par moy que cabriolet ; ce n'est pas cependant que je sois impatient de le revoir ; il est en bon lieu, il se repose, cela doit contribuer au rétablissement de sa santé, c'est ce que je lui souhaitte ; mais je me suis ressouvenu que j'ay négligé de vous dire la demeure du dit cabriolet afin que, quand il sera en état de marcher sous la conduitte de celui que la Providence désignera pour y veiller, il sache du moins où aller se reposer de ses fatigues passées. Son domicile est donc rüe Dauphine, la seconde porte cochère à droitte en entrant par le Pont-Neuf, chés M. Jombert, libraire du Roy. Dieu lui donne bon retour !

Au demeurant je souhaitte que votre santé et celle de toutte votre chère famille se soutienne mieux que jusqu'à présent n'a fait Mme Desfriches. Dieu vous sauve de la grippe ! Quantité de gens icy payent ce malheureux tribut. Madame *Chardin* en est violemment malade. Il y a cependant du mieux. *Jombert* en est aussi très cruellement attaqué et pareillement va mieux. *Souflot* en a eu une bonne secousse. Les *Coustou* ont tous deux eû de la peine à s'en tirer. Jusqu'à présent j'ay eû le bonheur de m'en sauver, mais il ne faut pas encore chanter victoire.

Notre rivière avec les maudits glaçons dont elle est couverte fait du ravage ; elle emporte les bateaux de bois, de charbon et, ce qui est de pis, les moulins avec les sacs de farine. Les habitans des ponts sont déménagés et sont tremblans du sort qui menace leurs maisons et leurs effets. Il faut cependant

Digitized by Google

espérer qu'il n'arrivera pas tout ce que la crainte fait imaginer. On dit que partie du pont de Neuilli est brisée et qu'on n'y passe plus. Le pont de Sèvres a grande peur. Au travers de tous ces accidens conservons-nous, sinon en joye, du moins en santé. Je suis mon cher amy, de vous et de toutte votre famille,

Le très humble serviteur et amy.

COCHIN.

Ce 15 février 1768.

Mon cher Amy,

Il est enfin arrivé, mon héros, demi-mort et trainant l'aile ; désormais souhaittons lui de rester en paix ; ses aventures d'Orléans à Paris feront le cinquième chant de mon poëme. Il est bien vray que lorsque je le menay triomphant à Menars il étoit orné d'un coussin de velours d'Utrecht jaune et qu'il l'a perdû, apparemment à St-Dié. Dieu fasse paix à celui qui l'a pincé. Il faut croire qu'apparemment il en avoit besoin ; à moins qu'il ne soit devenû invisible par miracle ou qu'il n'ait été changé en étoile. Le dit cabriolet avoit aussi un harnois (c'est-à-dire le cheval qui le conduisoit) ; or apparemment le harnois est allé avec le coussin. Au reste, comme le dit harnois m'avoit été prêté chés M. de Marigny et que les avantures du cabriolet ne viennent que de la faute des domestiques du dit Seigneur, il faut qu'il participe un peu à la perte. Maintenant je voudrois bien m'acquitter envers vous des avances et du port de mes épitres ; procurés m'en l'occasion. J'embrasse de tout mon cœur vous et votre chère famille et suis de toutte ma force,

Votre serviteur et amy.

COCHIN.

---

ce 17 septembre 1769.

Mon cher Amy,

Nous sommes à Paris de Jeudy au soir et je ne vous ay pas encore écrit ; cela est fort mal, car de pardieu on ne doit pas négliger ce bon ami, le courtois, l'hospitalier *Desfriches* . Dieu lui doint longue vie, à lui, à sa moitié, à son aimable fille, voire même à sa maison de la Cartaudière et au beau bois de chênes verds droits et bien obombrés. Ah, qu'il est doux de riboter là avec de bons amis ! mais il faut oublier touttes ces félicités et reprendre le collier de misère. Il n'est plus question de penser aux méandres charmans du *Loiret*, si ce n'est comme à un beau rêve qu'on peut cependant réaliser encore quelquefois. Amen.

Digitized by Google

Je vois que vous n'aurés pas cette année *Vien* et son épouse ; je ne les ay pas vûs parce qu'ils sont à la maison de *Coustou* à Gentilly, mais je scais qu'ayant eû depuis notre départ quelques attaques récidivées de ses vents pectoraux, il n'ose pas s'embarquer aussi loin et qu'il se borne pour cette année à *Gentilly*, *Villeneuve Saint-George*, où est Mme *Roslin* à Itteville petitte terre appartenante à notre amy *Sorbet* à dix lieues de Paris. Adieu donc tous nos projets de chaise de poste, de chaises du bureau etc.

Mme *Jombert* nous fera devenir fous avec sa reconnoissance des amitiés qu'elle a reçues, cela ne finit point. C'est que Madame *Desfriches* est si obligeante, c'est que Melle sa fille est charmante, c'est que M. *Desfriches* est si prévenant etc, etc, etc ; à qui veut-elle l'apprendre ? Est-ce que nous ne scavons pas cela tous tant que nous sommes ? Est-ce que je ne lui avois pas prédit ? je connaissois mon amy *Desfriches*.

Adieu. Portés vous bien vous et toutte votre charmante famille ; pour moy je m'en vais travailler comme un diable. Il faut regagner le temps qu'on a donné à ses plaisirs.

Embrassés bien pour nous tous votre chère épouse et sa très chère fille. Nous sommes comblés des attentions que nous avons éprouvés de la part de tous vos amis d'Orléans, et nous en conserverons un long souvenir ; quant à moy, je feray tout mon possible, l'année prochaine, pour en jouir un peu plus longtemps.

Je vous embrasse de tout mon cœur et suis,

Votre serviteur et Amy.

COCHIN.

---

de Ménars, ce Samedi 22 Septembre 1770.

Monsieur et Amy,

S'il n'arrive point de dérangement dans nos projets, nous comptons partir de Menars le 25 au matin pour tâcher d'arriver à la Cartaudière assés tost pour y jouir de votre compagnie et ensuitte nous aller bourrer de nourriture chés la brave Mme *de Boislandry*, ainsi soit-il ; je dis ainsi soit-il, car qui a compagnon a maître. Ce matin le projet étoit tout différent. M. Pierre (1), très inquiet de rencontrer le passage de M. le Duc de Choiseul, avoit envie en vous faisant nos excuses de brûler Orléans et d'aller tout d'une traitte jusqu'à Estampes ; cela ne faisoit pas mon compte car j'aime bien la petitte pose à Orléans, y ayant de bons amis. J'ay échauffé mon amy Roslin (2) à qui j'ay fait de si belles peintures

(1) Pierre, premier peintre du roi.

(2) Alexandre Roslin, peintre de portraits (1718-1793), membre de l'Académie royale de peinture en 1753.

Digitized by Google

du coteau d'Olivet, et comme quoy il se repentiroit toutte sa vie de n'avoir pas vû cette huitième merveille (il pourra bien arriver de là qu'il ne trouvera pas cela la moitié si beau que je le lui ay promis, mais qu'est-ce que cela me fait pourvû que je parvienne à mon bût, et que je fasse la ribotte avec nos bons amis, avec la grande dame qui ne veut pas me laisser faire entendre qu'elle a eû mille bontés pour moy parce que cela n'est pas vray ; pardi si les hommes ne se vantoient jamais à faux, leur histoire seroit bien courte, aussi cette belle Mme Fleureau à qui on n'en fait pas accroire aussi aisément que je le voudrois bien, s'est engagée à faire pour moy tout ce que Madame de Boislandry a fait ou fera ; jusqu'à présent, cela ne me fera pas un grand profit et je m'en retourneray à Paris comme je suis venu, mais j'ay un grand projet : d'icy à l'année qui vient, je me feray donner un second à l'Académie afin de n'être plus gêné par mes absences, alors je viendray à Orléans avant M. de Marigny, j'y séjourneray et je tourmenteray si fort notre grande dame qu'il faudra bien qu'elle fasse quelque chose pour moy, tout de suitte. Mme Fleureau ne pourra plus se dédire ; après cela, une autre, si bien que l'année prochaine, je me propose de couler à fond toutte la ville d'Orléans. Ne voilà t'il pas un beau projet, une belle entreprise ! Dieu me soit en aide, car voila bien de l'ouvrage. Le mal est que j'auray un an de plus et j'en ay déjà tout mon saoul. N'importe, je me conserveray si bien d'icy là qu'il n'y aura pas de jeune homme qui y fasse œuvre. Amen.

J'imagine que je trouveray *Jombert* à Orléans à mon passage, car il avoit envie de faire cette promenade. Bien des amitiés à toutte la chère famille que j'embrasse ainsi que vous, car je suis de toutte ma force,

Votre serviteur et Amy.

COCHIN.

De Ménars ce 22 octobre 1778.

Monsieur et Ami,

Comme très bien scavés, qui a compagnon a maître ; c'est encore pis quand ce maître n'est pas lui même son maître, et c'est ce qui arrive. M. Roslin est mandé pour se trouver à Versailles le 27, pour suivre le portraict commencé de Madame Elisabeth.

Nous partons de Ménars le Dimanche après midi pour arriver à Orléans à huit ou neuf heures du soir et le lendemain nous partons de grand matin pourParis où M. Roslin désire arriver de bonne heure parce qu'il a quelques petits préparatifs à faire pour le lendemain 27, aller à Versailles.

Nous avons un plaisir à vous demander. M. Roslin a acheté en passant à Orléans une douzaine de mouchoirs à la manufacture qui est, je crois, dans

Digitized by Google

MADAME DESFRICHES MÈRE

Pastel de PERRONNEAU - 1744 - (à M RATOUIS DE LOMAY)

Digitized by Google

[illegible] toutte sa vie de [illegible] bien arriver de là q[illegible] promis, mais p[illegible] que je [illegible] mon bût, et que je f[illegible] qui ne veut p[illegible] pour moy parce que [illegible] jamais à faux [illegible] M[illegible] Fleureau à qui [illegible] bien, s'est eng[illegible] que Madame de Beaslandry a fait ou fera [illegible] ne fera pas un grand profit et je m'en retourneray [illegible] mais j'ay un grand projet : d'icy à l'année [illegible] donner un second à l'Académie afin de n'être plus gên[illegible] je viendray à Orléans avant M[illegible] de Malagny, j'y [illegible] je tourmenteray si fort notre grande dame [illegible] faudra [illegible] quelque chose pour moy, tout de suitte M[illegible] Fleureau [illegible] dédire ; après cela, une autre, si bien que l'année pro[illegible] de couler à fond toutte la ville d'Orléans. Ne soit[illegible] une belle entreprise ! Dieu me soit en aide, car [illegible] l'ouvrage. Le mal est que j'auray un an depuis et j'en ay [illegible] seul. N'importe, je me conserveray si bien d'icy là qu'il [illegible] de jeune homme qui y fasse œuvre. Amen.

[illegible] je trouveray *Jombert* à Orléans à mon passage, car il avoit [illegible] cette promenade. Bien des amitiés à toutte [illegible] famille [illegible] embrasse ainsi que vous, car je suis de toutte ma force.

Votre serviteur et Ami

Cochin

De Ménars ce 22 octobre 1778

Monsieur et Ami,

Comme tres bien scavés, qui a compagnon a maître ; c'est encore pis quand ce maître n'est pas lui même son maître, et c'est ce qui arrive M. Roslin est mandé pour se trouver à Versailles le 27, pour suivre le portrait commencé de Madame Elisabeth.

Nous partons de Menars le Dimanche après midi pour arriver à Orléans à huit ou neuf heures du soir et le lendemain nous partons de grand matin pour Paris où M. Roslin désire arriver de bonne heure parce qu'il a quelques petits préparatifs a faire pour le lendemain 27, aller à Versailles.

Nous avons un plaisir à vous demander. M. Roslin a acheté en passant à Orléans une douzaine de mouchoirs à la manufacture qui est, je crois, dans

Digitized by Google

MADAME DESFRICHES MÈRE

Pastel de PERRONNEAU - 1744 - (à M RATOUIS DE LIMAY)

Digitized by Google

Digitized by Google

la rüe Royale. La pièce étoit de neuf mouchoirs et pour faire la douzaine il en a falû couper trois à une autre pièce ; or on a oublié de mettre ces trois mouchoirs dans le paquet qu'on lui a livré ; il s'ensuit qu'il n'a pas ces trois mouchoirs qu'il a payés. On se sera sans doute aperçu à la manufacture de cette erreur, mais comme on ne le connaissoit point, on n'aura scû à qui les remettre. Il vous prie donc de vouloir bien les faire retirer afin que nous les trouvions chés vous à notre passage. Je vous embrasse de tout mon cœur et suis avec la plus sincère amitié,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

COCHIN.

Ce 17 novembre 1778.

Mon cher ami,

Grand mercy, j'ay reçu par notre ami Hazon (1) la douzaine de mouchoirs y compris le treizième. Je ne scavois pas qu'on donnoit le treizième sur cette marchandise comme sur les petits pâtés. Plus, j'ay reçû un petit tonneau de vinaigre ; Dieu scait combien nous allons manger de salades. Il résulte de tout cela que je vous dois de l'argent. La chose étant ainsi, dites-moy comment je feray pour m'acquitter avec vous ? Voulés-vous m'indiquer à Paris quelqu'un de vos correspondans à qui je puisse le remettre à Paris. Aimés-vous mieux charger quelqu'un de vos amis d'Orléans qui viendra faire une promenade à Paris de le prendre chés moy ? Voyés, comment voulés-vous faire ? Si faut-il que je m'acquitte.

Voudriés vous me faire le plaisir d'adresser un pareil tonneau ou barrique de vinaigre à un de mes amis. Il a ouï dire chés moy que vous me faisiés ce plaisir et il m'a prié de vous en demander. En ce cas, vous voudriés bien l'adresser à M. Gautier médecin dans le Parvis de Notre Dame à Paris.

A propos il ne faut pas que j'oublie (car je serois battû) que M. et Madame Chardin vous font mille complimens ; j'ay lâché devant eux que j'allois vous écrire ce soir ; aussitost ils me sont tombés sur le corps : Bien nos complimens, bien nos complimens, etc., et puis l'on a dit je ne scais combien de choses de vous, c'est un brave garçon comme cecy, un galant homme comme cela ; vous jugés bien que je ne me suis pas avisé de les contredire ; les oreilles ont dû vous tinter.

A propos encore, nous allons mettre au jour, M. Le Bas et moy, un Port de France, c'est à dire celui de Dieppe, d'après M. Vernet, et nous proposons par souscription ceux que j'ay dessinés, du Hâvre un, et deux de Roüen. Les conditions de la souscription sont fort simples.

(1) Médecin.

Digitized by Google

Les estampes sont de 15 l. pour ceux qui ne souscriront pas et de 12 l. pour ceux qui souscriront. Les souscripteurs en recevant l'estampe de Dieppe donneront 18 l. c'est-à-dire 12 pour l'estampe et 6 à compte sur les autres. En recevant l'estampe du Hâvre on donnera 12 l. et les 6 l. resteront en arrière. Enfin, lorsqu'on délivrera successivement les deux de Roüen, on n'aura plus que 9 l. à donner à chaque livraison. Les souscripteurs seront sûrs d'avoir les premières épreuves, car la souscription s'ouvre le 10 de décembre et l'on ne délivrera d'estampes à ceux qui refuseront de souscrire et s'engager pour les trois autres, qu'à la fin de janvier prochain.

S'il y a à Orléans de vos amis qui veuillent souscrire, qu'ils le fassent écrire chés vous, je mettray à part leurs estampes et vous les feray parvenir et ils ne seront pas les plus mal servis. Au reste, je vous feray parvenir sous quelques jours un prospectus imprimé où la chose sera expliquée tout au long.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse de tout mon cœur, bien des respects à Madame votre épouse, bien des amitiés à M. Soyer et mille embrassades à la belle Madame Fleureau.

Je suis avec le plus sincère attachement,

Votre très humble serviteur et Ami.

COCHIN.

---

2 janvier 1780

Monsieur et Ami,

Vous aurés eu lieu d'être surpris de n'avoir point eû de mes nouvelles pendant tant de temps ; vous avés ignoré l'accident qui m'est arrivé et qui m'a empêché d'aller à Ménars.

Dans les premiers jours d'octobre, étant à la Muëtte près de Paris chés un de mes amis qui m'avoit donné une petitte chambre chés lui, après y avoir dîné, la soirée étant arrivée, la compagnie se mit à jouër. Moy qui n'aime point le jeu, pour ne point m'ennuyer je montay à ma chambre avec une lumière pour m'amuser à écrire. Là, ayant écrit la valeur de deux pages, je sentis quelques bluettes qui me menaçoient d'évanouissement ; j'étois loin de tout secours, je me levay pour aller joindre la compagnie afin d'en être secouru si besoin étoit. J'ouvris bien la porte de la chambre mais quand il falût ouvrir celle de l'antichambre j'achevay de perdre connoissance, je tombay à genoux dans l'angle du mur. Dans cet intervalle d'absence, la bougie que je tenois de la main gauche mit le feu à la manche de ma chemise et me brûla cruellement le poignet de la main droitte. Soit par la commotion générale que cet accident causa dans toutte la machine, soit par la force de la douleur, je retrouvay un instant de connoissance et assés heureusement pour étouffer avec les basques de mon habit cette flâme qui m'entouroit le poignet et j'achevay ensuitte de m'évanouir.

Digitized by Google

J'ignore combien de temps a duré ce premier intervalle de mon évanouissement, mais il est certain que ça été un grand bonheur que d'être revenû à moy pendant le court intervalle qui m'a permis d'étouffer la flâme ; quelques instans de plus, si la manche de l'habit avoit pris feu, il faloit perdre le bras et vraysemblablement la vie. Simême l'artère eut été brûlé, ou les tendons fléchisseurs attaqués, il faloit au moins rester impotent et je vous avoüe que je préfèrerois de mourir au chagrin de ne pouvoir plus rien faire.

La playe a été considérable, étant un ovale de plus de trois pouces de largeur sur au moins deux pouces de hauteur et trois ou quatre lignes de profondeur. La guérison en a été difficile et ne s'est pas faitte sans beaucoup soufrir. Vous concevés bien que depuis ces trois mois il ne m'a pas été possible d'écrire à mes amis ni de vous donner de mes nouvelles, encore moins d'aller à Ménars. Il n'y a pas plus de huit jours que je puis écrire et encore avec peine ; depuis quelques jours je recommence à dessiner mais non pas encore des choses difficiles et délicates. Je crois que maintenant vous me trouvés malheureusement plus que suffisamment excusé sur mon silence.

Je vous remercie bien fort du bon pâté orléannois que vous m'envoyés. Le petit portefeuille sera rempli de ce que vous désirés ; c'est la faute de M. Prévost graveur qui ne m'a pas encore rendû les dessins de la livraison que nous allons faire de l'histoire de France du président Hénault, mais il doit me les remettre ces jours-cy et le dessin promis est un de ces six.

Bien des amitiés à M. Soyer et des remerciemens de son bon souvenir ; des respects à Madame votre épouse et par dessus le marché je vous souhaitte à tous une bonne et heureuse année.

En voilà bien assés pour un manchot, il faut terminer par vous assurer, mon bon ami, que je suis de tout mon cœur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

COCHIN.

Ce 13 janvier 1780.

Monsieur et ami,

Je vous fais bien des remerciements du petit conte que vous m'avés envoyé de notre ami, vous scavés combien je suis friand de ses besognes, vous scavez aussi l'attention que j'apporte à ce qu'elles ne m'echappent point, ainsi nous devons nous croire tous en sûreté.

Raisonnons maintenant dessin ; ce diable de M. Prévost ne m'a pas encore remis mes dessins ; je lui écris ce soir pour les lui demander, ainsi cela ne peut pas tarder encore longtemps, mais, mon ami, j'ay été effrayé de la grandeur du portefeuille que vous m'avés fait parvenir. Oncques ne fis dessins de cette taille. Je me proposois de mettre celui que je vous destine dans un

Digitized by Google

petit cadre, mais puisque vous voulés jouir promptement, aussitôt que je l'auray, je le mettray dans un petit carton bien enveloppé et vous le feray parvenir par le carosse. Je réserveray le vaste portefeuille que vous m'avés envoyé pour mettre dedans les six estampes de l'histoire de France que nous allons incessamment mettre au jour (1), ce qui dépend encore du bon M. Prévost qui va bien, mais qui ne va pas vite.

Au reste, soyés sans inquiétude sur cet objet, les vingt estampes que vous avés sont tout ce qu'il y avoit eu de fait jusqu'à présent ; je vous envoyeray dans peu les six qui vont paroistre. Il n'en restera plus que huit à fournir que nous donnerons à ce que j'espère à la fin de l'année.

. . . . . .

M. du Coudray trouvera ou chés moy ou par le moyen de M. Prévost de bonnes épreuves de notre prochaine livraison de six planches de l'histoire de France.

Scavés-vous que Jombert le père s'est remarié et qu'il a fait la folie d'épouser une jeune fille de vingt-trois ans (2). Ne comptons pas trop sur notre raison, car vous voyés qu'on fait des folies à tout âge. Je ne crois pas qu'après les premiers momens de délire passés il s'en trouve fort heureux, car malheureusement il sent qu'il a fait une sotise et n'ose plus voir aucun de ses anciens amis ; ainsi le voila concentré dans son épouse qui malheureusement trouve peu de ressource dans son esprit, Dieu ne lui en ayant départi qu'une très médiocre dose et malheureusement Jombert est accoutumé à vivre avec des gens qui n'en sont pas aussi dépourvûs.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse de tout mon cœur et suis,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

COCHIN.

Ce 1er mars 1780.

Mon cher Ami,

Enfin demain au soir je mettray au carosse pour vous deux suittes des six estampes de l'histoire de France que ce même jour nous mettons en vente. Je vous les envoye en grand papier parce que les épreuves en sont plus belles, d'ailleurs vous jugés bien que pour vous nous les avons choisies avec soin. Il en coûte vingt sols de plus par suitte pour ce grand papier, mais il ne faut pas ménager pour avoir de belles épreuves. Il s'ensuit qu'en petit papier

(1) Estampes allégoriques aux événements les plus connus de l'histoire de France pour servir à la nouvelle édition de l'*Abrégé chronologique du président Hénault*, gravées par Prévost.

(2) Jombert avait alors 68 ans.

Digitized by Google

chaque suitte de six auroit été de neuf francs et qu'en grand papier, elle est de dix francs ; ainsi c'est vingt francs pour les deux.

Je viens à un autre objet : je suis charmé que vous ayés été satisfait du petit dessin que je vous ay envoyé ; je ne refuse pas le troque que vous proposés, car je seray toujours enchanté de pouvoir placer quelques desseins de moy dans votre cabinet mais je ne peux pas vous promettre qu'il ait jamais un pendant. Les autres dessins de cette suitte ont tous été dessinés plus grands, celui-là seul, par essay, a été fait à la grandeur de la gravure. Il est vray que mon intention étoit alors de les continuer dans cette grandeur, mais j'ay été obligé de changer d'avis et voicy pourquoy : Un de mes amis intime acquiert la suitte des vingt-cinq dessins faits en grand. Il seroit désagréable de dépareiller une suitte si nombreuse en en faisant une partie en grand et l'autre en petit. Je me trouveray même dans le câs de recommencer ce petit ; ainsi vous voyés bien que je n'en feray pas un second.

Mais voicy ce que je me propose de faire : je vous envoyeray dans la suitte deux dessins faisant pendant, et celui que vous avés servira de milieu. Je dois faire une suitte de dessins pour les œuvres de J.-J. Rousseau. Il y aura dans cette suitte deux frontispices allégoriques qui pourront faire tableau agréable. Je vous les conserveray, c'est-à-dire les contrépreuves redessinées qui ordinairement valent mieux que les premiers, surtout en ce qu'ils sont plus corrects.

Je ne vous écris pas plus au long parce que je suis attaqué d'un gros rhume et d'une fluxion sur les yeux et écrire me fatigue beaucoup.

Ainsi en bref, je vous embrasse de tout mon cœur et suis,

Votre très humble serviteur et ami.

COCHIN.

Bien des respects à Madame votre épouse.

J'aimerois bien à avoir l'origénisme de notre ami (1) ; il est d'un ton très gay et très agréable.

Ce 25 janvier 1781.

Monsieur et Ami,

Il y a longtemps que nous ne nous sommes rien dit. C'est ma faute à la vérité, car c'est moy qui suis en reste, mais le diable s'en est mêlé ; beaucoup d'affaires, des maux d'yeux, des soupers en ville ; on se couche tard, on ne se lève pas matin ; des dessins à faire qui sont pressés, où l'on employe les parties de la journée qu'on ne passe pas à table ; car vous scavés que qui

(1) Robbé.

Digitized by Google

veut se livrer à la société de Paris ne manque pas d'occasions de gueule. Ainsi se passe la vie, et après cela on se plaint qu'elle paroist courte.

Je vous adresse une estampe d'un grand portraict de Louis Quinze en pied, que j'ay fait graver. J'espère que vous la trouverés belle ; elle est gravée par *Cathelin* qui s'est surpassé, et je crois que vous trouverés qu'elle doit lui faire honneur.

Le Roy et toutte la famille royale avoient souscrit pour m'aider à achever cet ouvrage que j'avois entrepris plusieurs années avant la mort du Roy. M. Tardieu qui l'avoit commencée me la traina si longtemps que la mort du Roy arrivant, je perdis tout à fait courage et j'étois déterminé à faire le sacrifice de l'argent que j'avois dépensé qui montoit déjà à trois mille francs et je dormis quatre années sur cette idée. Cependant, à un diner où je me trouvay avec plusieurs anciens amis du feu Roy et notamment avec une Dame qui lui avoit appartenû, je m'avisay de leur parler du chagrin que j'avois de n'avoir pû achever cette belle entreprise. Ils m'encouragèrent à la reprendre ; je leur fis entendre que je ne le pouvois qu'au moyen d'une souscription qui m'assureroit le débit d'un nombre et me fourniroit quelques fonds d'avance. Ils saisirent cette idée et me trouvèrent une soixantaine de souscripteurs ; d'autres amis m'en procurèrent un plus grand nombre et notamment celles du Roy et de la famille royale. Ces secours joints aux efforts que j'ay faits, m'ont conduit à mener cet ouvrage à bon port, vous en jugerés.

Je vous prie de la faire voir aux amateurs que vous avés dans votre ville, car je ne vous cache point qu'après avoir semé je serois bien aise de recueillir. On la trouvera peut-être un peu chère car je la vends un louis, mais lorsqu'on considérera que la planche me revient à plus de dix mille francs, on ne sera pas surpris du prix que j'y ai mis. D'ailleurs je crois qu'on trouvera que cette estampe est belle.

M. le comte d'Angiviller s'est chargé de remettre au Roy et à la famille royale leur exemplaire magnifiquement encadré. Cela a eu un très grand succès à la cour, Madame Victoire en a versé des larmes et l'a sur le champ fait placer vis à vis de son lit pour l'avoir le plus souvent devant les yeux.

Venons à autre chose. J'ay bien des remerciemens à vous faire des morceaux de poësie que vous m'avés envoyé de notre ami ; ils sont charmans ainsi que tout ce qu'il a fait. Je n'ay pas encore eû le temps ni l'occasion de continuer notre troc, cependant je ne le perds pas de vue et dès que je le pourray, je penseray à vous satisfaire. Vous avés été surpris que je vous demandasse le morceau sur les peines de l'enfer, parce que vous ne le regardès que comme un morceau de théologie, mais voicy ma raison : il est très plaisant et il a de plus l'avantage qu'on peut le dire devant tout le monde excepté peut-être devant des prêtres, mais on ne vit guère avec ces gens-là. Dans le commun des sociétés on passe bien plutost un doute théologique qu'en effet tout le monde sent en soy même, que de la godriole trop forte dont les femmes croyent qu'il est du bon ton de paroistre se formaliser.

Digitized by Google

Je mets à la diligence demain vendredi 26 le rouleau de fer blanc qui contient votre estampe ; ainsi la lettre et le rouleau arriveront à Orléans à peu près en même temps.

Je présente bien des respects à Madame Desfriches et mille amitiés à tous les citoyens de votre ville qui veulent bien se souvenir encore de moy.

J'ay l'honneur d'être avec la plus parfaitte estime et le plus sincère attachement, Monsieur et ami,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

COCHIN.

Voudriés vous bien me faire le plaisir de m'adresser cinq quartos de votre bon vinaigre d'Orléans ? Je les demande en cinq quartos parce que c'est pour moy et pour plusieurs de mes voisins ; ainsi la distribution s'en trouvera toutte faitte, chacun le sien. Je vous prie de m'en adresser quatre à mon adresse et d'adresser le cinquième à M. Barreau (1) procureur au parlement, Cloistre St-Merri, près les consuls.

Ce 1er avril 1781.

Monsieur et Ami,

J'ay reçu les divers barils de vinaigre que vous avés bien voulu m'adresser, ainsi c'est 67f 10 dont je vous suis redevable et qui seront facilement acquittés si votre doreur ou si vous-même me procurés la consommation de quelques estampes...

Il y a en effet deux nouveaux ports, c'est-à-dire Dieppe et le Hâvre. Ils sont chacun de 12 l. Je les joins dans le même rouleau aux portraicts que je vous envoye.

Je n'ay pas pour le présent de dessin que je puisse vous envoyer. Il faut que j'en trouve l'occasion et je suis pour le moment si occuppé qu'il faut que je vous demande du temps à cet égard.

En relisant votre lettre je viens de m'appercevoir que vous me demandiés dix portraicts, cinq pour vous et cinq pour votre doreur, mais le rouleau n'en peut contenir que cinq, ainsi, si les conditions que je vous ay proposé sont acceptées, vous m'en écrirés un mot et je vous en envoyeray cinq autres.

Vous me demandés des nouvelles et l'adresse de notre amie Madame Chardin. Elle a essuyé une maladie violente il y a six ou sept mois, mais elle en est parfaittement revenüe. Je ne puis vous dissimuler qu'elle éprouve à présent un cruel chagrin. Après avoir quitté notre galerie, elle s'est retirée

(1) Bareau.

Digitized by Google

chés M. Adger (1) agent de change son allié; c'étoit une très bonne maison, elle avoit la satisfaction d'y être chérie et d'y jouir de la plus parfaitte tranquillité, mais lorsqu'on vit avec des amis, on est forcé de participer aux chagrins qu'ils éprouvent. Ce M. Adger vient d'être forcé de faire une faillite de 1.500.000 l. ; on ne reproche rien à M. Adger, ni faste, ni défaut de conduitte, on n'a à se plaindre que de son trop de confiance en des gens qui depuis ont manqué ; aussi ses créanciers ont-ils agi avec lui avec toutte la douceur, la politesse et la confiance possibles, mais vous sentés qu'il n'en est pas moins vray que toutte cette maison est dans la désolation et que Madame Chardin en a sa bonne part.

J'ay été la voir, mais comme M. et Mme Adger ont toujours été présens à notre conversation je n'ay pû m'informer si Madame Chardin ne perd rien dans cette affaire et si elle ne leur a pas confié quelques parties de son bien, ce que je n'ay que trop lieu de craindre ; je tâcheray de m'éclaircir là-dessus.

Son adresse est : à Mme Chardin, chés M. Adger agent de change, rüe du Renard St-Sauveur. Si vous lui écrivés, ne touchés point cette corde ou touchés la avec tant de délicatesse que cela n'augmente pas sa peine.

Bien des respects à Madame votre épouse. Bien des amitiés à M. Soyer qui veut bien se souvenir de moy. Enfin je suis avec le plus sincère attachement,

Votre très humble serviteur et Ami.

COCHIN.

Ce 21 avril 1782.

Monsieur et Ami,

Il y a longtemps que nous ne nous sommes rien dit et il y a bien de l'apparence que je ne repasseray plus par Orléans, car il n'y a plus de Ménars pour moy. Je me vois peu à peu privé de tous mes anciens amis et je suis comme entouré de ruines. Je conserve le plus tendre attachement pour le petit nombre qui m'en reste, et vous permettés que je vous y compte comme un de ceux qui me sont le plus chers. Notre correspondance, à la vérité, n'est pas fort suivie, mais, forcé de travailler plus que jamais pour soutenir diverses charges, il me reste trop peu de loisir pour pouvoir cultiver l'affection de mes amis. Je ne m'en flatte pas moins de retrouver toujours en eux ce sentiment qui m'est précieux, parce que le pareil sentiment est toujours en moy.

Pour cette fois, je vous prie de me rendre deux petits services : le premier

(1) Atger.

Digitized by Google

est de faire parvenir à un de mes amis un tonneau ou baril de cent vingt pintes de bon vin vinaigre. Vous voudrés bien les adresser à Monsieur Pidansat, avocat, rüe St-André, hors la barrière de Charonne, Banlieüe de Paris.

Le second est de me faire parvenir, à moy, une douzaine de vos beaux mouchoirs d'Orléans, des plus grands et des plus forts, car les fins mouillent les doigts.

Je crois avoir ouï dire qu'il faut qu'ils soyent adressés à un marchand à Paris, sans quoy ils courroient le risque d'être saisis ; si cela est, je ne doute pas que la manufacture ne se soit établi quelque correspondant à Paris, chés qui je les irois prendre sur l'avis que vous m'en donnerés.

N'imaginés pas que j'aye oublié que vous êtes curieux d'avoir quelques dessins de moy, mais depuis longtemps je n'ay pû en dérober le moment ; peut être ce moment n'est-il pas éloigné, si quelques personnes que je ne nommeray pas, pour le présent, me font la malhonnêteté de me rendre un dessin que j'ay fait sur leur demande et que j'entrevoy qui ne les a pas satisfait ; s'il me reste, j'espère que vous en serés plus content qu'eux car les importantes difficultés qui les rendront peut être malhonnêtes à mon égard, ne tiennent point du tout aux talens de l'artiste.

Je vous embrasse de tout mon cœur et suis, avec le plus sincère attachement, mon cher ami,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

COCHIN.

Bien des respects à Madame votre épouse et mille amitiés à M. Soyer.

Ce 1er may 1782.

Monsieur et ami,

Puisque vous voulés bien vous charger d'apporter les mouchoirs que je demande, j'attendray votre arrivée, et si je témoigne quelqu'impatience, ce sera celle de jouir du plaisir de vous voir. J'ay toujours payé les mouchoirs que j'ay acheté à mes différens passages par Orléans, sur le pied de 45 l. la douzaine ; ainsi ce prix ne m'effraye point. Il m'est égal aussi qu'il y en ait quinze ou seize à la pièce. Je n'ay rien compris aux échantillons que vous m'avés envoyé. Ils sont jaunes au lieu que ceux que j'ay achetés ont toujours été à fond rouge et à quarreaux petits ou grands et il est nécessaire qu'ils soyent ainsi pour quelqu'un qui prend du tabac.

Mais voicy un autre embarras ; lorsque dans ma dernière lettre je vous ay demandé ces mouchoirs j'avois de l'argent pour les payer, et justement d'aujourd'huy il me tombe une dette sur le corps que je n'attendois guère. On me demande les deux vingtièmes de deux années d'une maison que je

Digitized by Google

tiens des bienfaits du Roy (1). Ces sortes de maisons qui appartiennent au Roy n'avoient jamais été assujetties à cette redevance ; ainsi cette dette est bien inattendüe pour moy ; je ne puis cependant la contester, car on fait la même demande à tous ceux qui sont dans le même càs et tous ont été forcés de s'y soumettre. Ce qui est pis encore, et qui est de la plus grande injustice, dont cependant j'auray bien de la peine à me racheter, c'est qu'on m'impose ces vingtièmes comme si je louais cette maison 2400 l. et je ne la loüe que 1700 l. ; je viens de présenter un exposé du fait au Prévost des marchands mais tous ces gens là renvoyent de Caïphe à Pilate. Il semble même, à les entendre, qu'ils n'ayent aucun pouvoir et cela ne signifie autre chose sinon qû'ils n'en veulent point avoir lorsqu'il s'agit d'obliger ou même d'être justes.

Il s'ensuit de là que lorsque les mouchoirs viendroient, peut-être n'aurois-je pas le sou ; ainsi, il faut renoncer à cette acquisition pour ce moment cy. Si d'icy à votre arrivée je me trouve un peu plus pécunieux je vous l'écriray.

Je vous avois parlé de quelques dessins que je croyois qu'on me rendroit, mais on m'a écrit qu'on les prendroit et qu'on les payeroit ; ainsi soit-il, car cela me viendroit bien à propos pour payer ces maudits vingtièmes. Ces dessins ont été faits pour le comité du Bréviaire de Chartres et vous ne vous douteriés jamais des tracasseries que j'ay essuyées de la part de ces Mrs. Enfin, s'ils payent tout sera dit, mais je ne le tiens pas encore. Je chercheray quelque autre sorte de dessin pour donner à mon ami M. Desfriches de qui je suis de tout mon cœur, ainsi que de sa chère épouse et de son bon ami M. Soyer,

Le très humble et très obéissant serviteur et Ami.

COCHIN.

Ce 18 may 1782.

Monsieur et Ami,

D'après votre lettre où vous m'annoncés un quart de vinaigre pour la somme de 18 l., je n'ay demandé à M. Pidansat que ces 18 l., qu'il m'a remis et dont je vous tiendray compte ; mais je crains que vous ne vous soyés trompé. Il me semble que je vous ay demandé 120 pintes. Je suis mal au fait de ces choses, est-ce que le quart contient 120 pintes ? est-ce enfin qu'il ne soit que de 18 livres. Si nous nous sommes trompés, comme on dit, à mauvais compte revenir ; s'il n'y a pas d'erreur tant mieux.

Mon ami, achetés moy la pièce de mouchoirs ; j'ay reçu l'argent que

(1) Sans doute la maison de la rue Froidmanteau dont il avait obtenu le brevet de survivance en 1763.

Digitized by Google

j'attendois et j'ay mis à part ce qu'il faut pour les payer. Vous m'avés marqué que vous viendriés à Paris vers la fin de may, nous en approchons fort, mais je crains de ne m'y pas trouver lorsque vous y viendrés car je vais passer quinze jours à la campagne de M. l'abbé Pommyer (1), c'est-à-dire que je compte partir la troisième fête, 21 may, et ne revenir que la veille de la petitte fête de Dieu. Mais Mlle Cellier, ma cousine, vous remettra l'argent du vinaigre et des mouchoirs, s'il arrive que vous repartiés avant que je sois de retour.

Vous aurés peut-être été surpris d'apprendre que je me trouve quelquefois aussi court d'argent ; mais le principal de ma petitte fortune est fondé sur les bienfaits du feu Roy que m'a procuré l'amitié de mon bon ami et Protecteur M. de Marigny ; or je n'en suis point payé et ce qui m'est dû de ce côté monte à plus de 25.000 l., au moyen de quoy je ne me soutiens presque que par mon travail qui ne me rapporte pas beaucoup surtout à cause de quantité de corvées gratuittes que je me trouve engagé à faire parce que je suis bon diable, et qui me consomment un tiers de mon année ; et quelques autres raisons encore que je ne dois pas expliquer.

Mais c'est assés parler misère. Raisonnons d'autre chose. Vous m'avés marqué que vous étiés dans l'intention de donner une édition des œuvres de Robé qui ne sont pas trop libres et qui ne peuvent pas trop le compromettre. Ainsi soit-il, mais cela fera un bien petit volume et ce ne sera pas ce qu'il aura fait de vrayment excellent ; son Odissée, sa Satyre et quelques autres petits morceaux pourroient bien ne lui pas procurer beaucoup de lecteurs et par conséquent peu d'acheteurs. Son poëme des Vierges d'Orléans pourroit avoir plus de succès mais on ne le permettra pas ; j'en espérerois quelque chose parce qu'il y a encore un assés grand nombre de jansénistes ; cependant, comme il n'y a plus de jésuittes pour les harceler, il s'ensuit qu'ils tombent un peu dans l'oubli ; ils s'endorment dans le repos qu'on leur laisse. Pour mettre en jeu l'esprit de parti, il faut qu'il y ait un autre parti et bien acharné. Le clergé n'est à présent occuppé qu'à criailler contre les philosophes, parce que ce sistème plus raisonnable, s'il se répandoit beaucoup renverseroit leur marmitte et cela est plus sérieux pour eux que des questions théologiques inintelligibles.

J'avois toujours pensé que le poëme d'Orléans pourroit être imprimé. Si Robé vouloit avoir la complaisance de défigurer les noms propres, par exemple Uredans au lieu d'Orléans, Ladinville au lieu de Dindeville, Madercoucy au lieu de Montmorenci et ainsi des autres, on en seroit quitte pour donner quelque temps après une clef manuscritte ou imprimée qui éclairciroit le tout mais qui sauveroit les premiers murmures. L'origénisme est selon Robé lui-même une hérésie ; cependant elle contient d'assés bonnes

(1) L'abbé Pommier, conseiller en la grande chambre du Parlement de Paris, associé libre de l'Académie royale de peinture.

Digitized by Google

raisons. Le clergé crieroit-il ? ne crieroit-il pas ? c'est ce qu'il est assés difficile de deviner. Dans le cas où il crieroit, la Sorbonne ne viendroit-elle pas fourrer son nés dans cette affaire? Ils sont d'autant plus remuans que la plupart sont athées et que le bruit qu'ils font n'est que pour persuader qu'ils font bien leur métier, et la vérité est qu'ils craignent qu'on ne renverse leur soupe.

Le poëme sur l'incompréhensibilité de la nature auroit sans doute touttes les permissions et approbations possibles, mais d'abord il faudroit qu'il fût achevé et il y a bien de l'apparence qu'il ne le sera jamais. En second lieu, il faudroit qu'il n'allast pas plattement le terminer par vouloir en déduire qu'il faut admirer le merveilleux, l'importance et l'utilité des convulsions; on se moqueroit de lui partout. On ne s'en est déjà que trop moqué lorsqu'il a affiché cette frénésie dont il a eû longtemps la tête tournée et qui heureusement, dit-on, s'est un peu refroidie. Certainement s'il eût achevé son poëme dans cet intervalle, il n'eût pas manqué de finir par là. Je conclus que comme ce ne sont pas ses ouvrages sérieux que le public désire, il en retirera moins de gloire et peu de bénéfice. S'il eut eû le courage comme je le lui conseillay il y a quinze ou vingt ans, de s'expatrier pour trois ans, de se retirer à Lausanne et d'y faire imprimer tous ses ouvrages, secourû alors par tous ses amis, il eut pû faire un bon coup ; et après la criaillerie passée, il fût revenû dans la suitte tranquillement à Paris et l'on n'auroit pas songé à lui car il ne faut pas tant de temps pour faire oublier dans cette ville (perpetuellement agitée de nouveautés) les événemens les plus importans.

Je pense qu'il doit être maintenant assés affligé des revers qu'éprouve son ami M. Radix de Sainte-Foy ; j'en suis contristé aussi; car, quoique je n'approuvasse certainement pas son faste porté à un excès intolérable, je l'ay toujours crû un galant homme; de plus, l'amitié qu'il avoit pour Robé et dont il lui a donné de véritables preuves, me l'avoit rendu intéressant. Son mémoire même m'avoit parû vrayment justificatif ; mais il paroist que le Parlement voit cela d'un autre œil et qu'il n'échappera pas à leurs regards sévères sans quelque tache. Il vend actuellement presque tout ce qu'il a, tableaux, meubles, maisons. Est-ce pour payer ses dettes? cela seroit bien ; auroit-il quelque autre projet ? j'espère que non ; mais toujours est-il vray que Robé y perd un ami que j'ay toujours crû lui être utile.

Il faut finir ; quand je suis en train de causer avec vous, je bavarde sans fin. Je vous prie seulement de permettre que j'assure Madame votre épouse de mon respectueux attachement. J'ay l'honneur d'être avec la plus parfaitte estime et la plus sincère amitié,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

COCHIN

Bien des amitiés à M. Soyer.

Digitized by Google

Ce 9 septembre 1783.

Monsieur et Ami,

J'ay reçû votre lettre du 3 Septembre à laquelle vous avés joint le billet de votre ami M. Le Normand du Coudray par lequel il se déclare souscripteur pour un exemplaire de la *Gierusalemme Liberata* du Tasse. Je l'ay inscrit aussitost sur mon livre et l'ay fait inscrire sur le livre de M. Didot. Je suis très flatté de ce qu'il a assés bonne opinion de notre besogne pour se résoudre à y mettre un prix aussi considérable; j'espère que ce livre étant à si petit nombre et étant fait avec les soins que nous y apportons ne perdra point de sa valeur dans la suitte et qu'on n'aura point regret de l'avoir acquis.

Vous me demandés quand on pourra avoir l'Histoire de France complette. Je ne puis fixer d'époque précise. Cet ouvrage du Tasse est ce qui la reculera le plus, parce qu'il faut que j'employe mon temps de suitte pour fournir les dix dessins de la première livraison, sans quoy les graveurs ne sauroient graver. Je vais donc employer mes six mois d'hiver à ces dessins et j'espère qu'au printemps je pourray faire ceux qui doivent compléter mon Histoire de France. Il n'en reste plus que quatre, mais ils me prennent du temps, d'ailleurs il faudra au moins tout l'été à M. Prévost pour les graver; ainsi, tout ce que je puis espérer de mieux, c'est qu'ils soyent faits et gravés pour la fin de l'année 1784.

Vous voyés, mon cher ami, qu'il ne me sera pas fort aisé de dérober le temps de vous faire quelques dessins, car ceux qui m'en font faire ne me les laissent point, et il faut pour que je puisse remplir votre désir que j'en fasse exprès, ou pour mieux dire, que je redessine quelqu'une de mes contrépreuves. J'ay pourtant l'espérance d'un dessin qui doit me revenir en troque d'un autre, et que je vous destine, mais ce ne sera point du tout un pendant de celui que vous avés, quoiqu'à peu près de même grandeur, car ce n'est qu'un sujet de deux combattans, tiré du premier chant de l'Arioste, mais comme on dit, la plus belle fille ne peut donner que ce qu'elle a.

Comme vous ne voulés pas que nous soyons des B... à l'huile vous avés la complaisance de nous fournir du vinaigre; je vous prie donc, mon cher ami, de m'en adresser quatre barils en trois pièces, c'est à dire deux dans une seule pièce et les deux autres chacun dans un baril séparé, parce que ces deux derniers sont pour deux personnes différentes.

Je présente mes respects à votre chère épouse et bien des amitiés à M. Soyer et je suis de tout mon cœur, mon cher ami,

Votre très humble et très obéisssant serviteur.

COCHIN.

Digitized by Google

La tête tourne à tous nos phisiciens de leur belle découverte (1) qui, ne leur en déplaise, ne procurera jamais rien d'utile à la société. Ils font de beaux châteaux, non pas en Espagne où il y a du moins un sol solide, mais dans l'empirée.

Ce 24 octobre 1784.

Monsieur et Ami,

Il y a bien longtemps que nous n'avons eû de correspondance ensemble. Si faut-il pourtant quelquefois avoir des nouvelles l'un de l'autre. On m'a dit, et je crois que c'est Robé, car j'ay diné avec lui il y a peu de jours, il m'a dit que depuis quelque temps vous n'aviés pas joui d'une bonne santé, mais qu'enfin vous étiés mieux. A notre âge on a bien de ces petits désagrémens ; il faut nous défendre le mieux que nous pourrons. Quant à moy, je me porte assés bien, mais ce n'est pas cependant sans avoir quelque fer qui cloche ; il faut que nous prenions patience ou d force ou de gré, heureux de conserver encore le moule du pourpoint.

Vous scavés que je fais des dessins pour une belle édition de la *Jérusalem délivrée du Tasse*. Il m'est resté un de ces dessins que j'ay recommencé uniquement parce qu'il y avoit dans la composition quelque chose de trop symmétrique ; peut-être ne serés-vous pas aussi difficile que moy car d'ailleurs je ne le crois pas mal et je vous l'ay destiné. Je le remettray à qui vous voudrés, mais dans une vingtaine de jours parce que je vais passer ce temps-là à la campagne et on ne me trouveroit pas chés moy. Je compte même avec un peu de loisir pouvoir y joindre un pendant de la même suitte ; mais pour ce second il faudra avoir un peu de patience. Au reste, mon bon ami, vous scavés notre marché, pour celui-cy il nous faut *l'Origénisme*.

Nous mettons au jour notre première livraison de dix planches avec leur texte de ce même Tasse, c'est-à-dire le quart de l'ouvrage et j'en donne avis à M. Le Normand du Coudray qui nous a fait l'honneur d'y souscrire malgré la cherté effrayante dont il paroist être, mais nous avons lieu de croire qu'il n'aura pas à s'en repentir, car peut être avant qu'il se soit passé trois ou quatre années vaudra-t-il le double du prix qu'il aura coûté, à cause que les exemplaires sont en petit nombre et que l'impression est vrayement un chef-d'œuvre de tipographie, comme vous le verrés par l'exemplaire de M. Du Coudray. C'est ce petit nombre qui l'a rendû si cher car il a falû que deux cent exemplaires payassent les frais qui dans cinq cent exemplaires se retirent dans la spéculation ordinaire des planches de taille douce. Il s'en est ensuivi que chaque exemplaire est plus que doublé du

(1) Les aérostats.

Digitized by Google

prix qu'il auroit valû, mais aussi il y a une certitude presque assurée qu'ils deviendront, en conséquence de ce petit nombre, de plus chers en plus chers.

J'ay crû que vous voudriés bien trouver bon que j'insérasse dans ma lettre ce petit mot d'avis pour M. Du Coudray.

Mille respects à Madame votre épouse ; conservés-vous bien tous deux et moy aussi. Ainsi soit-il.

J'ay l'honneur d'être avec la plus parfaitte estime et le plus sincère attachement, mon cher ami,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

COCHIN.

Parmi les lettres de Cochin à Desfriches, nous avons trouvé ce plaisant récit d'un rêve fait à n'en pas douter par le célèbre dessinateur, dans un moment de verve et de bonne humeur ; spirituelle épître quelque peu satirique qui dût faire fortune à Orléans :

Et j'estois à Marigny capitale de l'Orsay, le lundy 23 juin 1760 et j'estois dans ma chambre qui n'est pas ma chambre, qui donne sur la cour aux poules et qui voit le pré de la Corvée ; et je resvois ; car je resve volontiers à la campagne et je bâtissois des chasteaux en Espagne, n'ayant pas le moyen d'en bastir en France.

Et j'aperçus une grande femme, et elle me parut aimable, et elle rioit, et je ne pouvois m'empescher de rire en la voyant. Et elle avait les yeux petillans et d'une main elle versoit abondament le vin de champagne et de l'autre elle me montroit les agréments de la campagne.

Et elle me dit : Je suis la gayeté, je ne t'ay jamais abandonné et je viens à ton secours afin que l'ennuy n'aproche pas de toy, car tu es mon serviteur et tu ne m'es point infidèle mesme quand tu n'as pas le sou ; et j'étay conduit en bonne maison et ton hoste est mon serviteur aussi bien que ses convives.

Et je t'ay amené D'Artenay qui ne m'a point oublié mesme dans les distractions causées par la politique et j'y ay joint Pierre que j'ay rangé sous mes loix au moins pour ce peu de temps, et j'éloigneray de son esprit, pendant cet intervalle, les pensées ambitieuses qui pouroient le troubler, et il sera gay sans délire, et tu n'entendras parler dans ce lieu ni des malheurs publics ni de la disette d'argent, ny de l'invasion des prussiens ni de la létargie des Saxons, ni de touttes les sotises publiques et particulières qui agitent la grande capitalle, et tu ne scauras pas de nouvelles et ne liras pas de gazettes, si ce n'est celle de France par affection pour l'auteur et parce qu'elle ne dit que des choses agréables.

Et j'endormiray tes créanciers qui ne viendront point te tourmenter.

Digitized by Google

Et je te donneray les 4 estomachs des dromadaires du Liban et tu mangeras et boiras autant qu'il te plaira et tu seras gay.

Et je luy dis: Comment s'accomplira ta parolle? car je n'ay point ma commère ny mes bons et anciens amis et mon bonheur ne peut estre complet sans eux. Et je ne dresseray point icy mes pavillons si je n'y vois leurs tentes et si ma comère ne s'établit icy et Madame Bailleul à la Couture, si Coustou ne demeure à Ilsonge, si Slodtz (1) ne fait son morceau de l'accadémie, si Robbé ne fait ici son domicille, si l'amy Bouret le financier ne finit ses jours à Chempendu, cecy soit dit en tout bien et honneur car ce sont autant de noms propres des divers cantons qui nous environnent ; et nous ramènerions les temps des patriarches et nous conduierions nos troupeaux sur les revers de la forest de Veaurichard, et les bois de Beaumont nous presteroient leurs ombres favorables et nous serions heureux en réunissant un petit nombre de vrais amis, voilà les vrais biens.

Et je parlois ainsi à cette femme agréable et pleine de grâces et elle me reprit et me dit: Sois raisonnable. Et tu ne peux pas dézirer tous les biens à la fois. Jouis de ce que je te présente, tu trouveras ce que tu regrette mais comme il n'est pas de félicité sans meslange, ce ne sera que dans le cahos de la grande Babilone où tu trouveras encor le petit interest particulier l'emporter sur le bien général, les querelles personnelles changées en affaire d'état, les grands persécuter la Raison, maistre Aliboron estre l'oracle des sots, un faquin décider des arts, etc., etc., etc.

J'endurciray ton cœur et je feray que vous rierez de touttes ces choses et que vous souperez ensemble gayement mesme en vous confiant vos peines et je ne vous abandonneray point.

Et j'accompliray ces choses avant que la terre ait présenté sept fois ses diverses contrées aux rayons vivificateurs de l'astre qui donne les jours, et dans l'atente de ces jours heureux, tu seras icy et tu boiras d'autant; et ainsi feront tes amis: c'est ce que leur souhaite le campagnard.

C*****

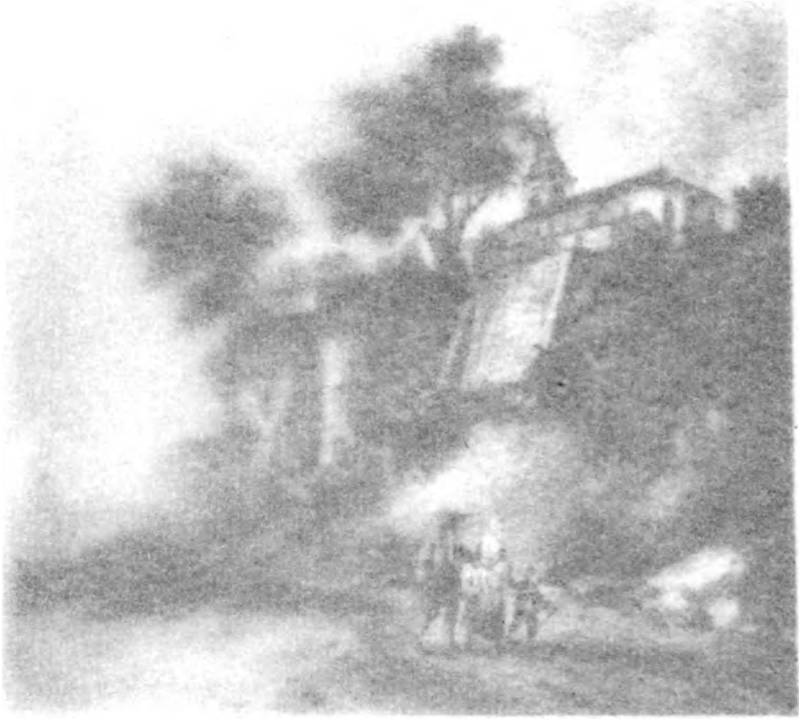
MARQUISE DE CONDORCET

SOPHIE DE GROUCHY, MARQUISE DE CONDORCET, épouse de Condorcet, sœur du maréchal de Grouchy, née en 1764, morte à Paris en 1822.

---

(1) René-Michel Slodtz (1705-1764) dessinateur du cabinet du roi.

Digitized by Google



Digitized by Google

Et je te donneray [illegible] du Liban et geras et bouras autant [illegible] tu seras gay.

Et je luy dis : [illegible] je n'ay point [illegible] mère ny mes bons et [illegible] ne peut estre [illegible] eux. Et je ne dresseray [illegible] vois leurs [illegible] ma comère ne s'établ[illegible] M[illegible] nature, si Coustmeure à Ilsonge, si Stodt[illegible] de l'académie, si [illegible] fait ici son domicille, si [illegible] tout ses jours [illegible] pendu, cecy soit dit en tout [illegible] sont autant de [illegible] pres des divers cantons qui [illegible] environnent ; et [illegible] temps des patriarches [illegible] nos troupeaux sur [illegible] la forest de Veaurichard et les bois de Beaumont nous prest[illegible] ombres favorables et nous serons heureux en [illegible] de vrais amis, voilà les vrais biens.

Et je parlois ainsi à cette femme agréable et pleine [illegible] reprit et me dit : Sois raisonnable. Et tu ne peux pas dezirer [illegible] à la fois. Jouis de ce que je te présente, tu trouveras [illegible] mais comme il n'est pas de felicité sans meslange, [illegible] calos de la grande Babilone où tu trouveras encor le [illegible] culier l'emporter sur le bien general, les querelles [illegible] en affaire d'etat, les grands persecuter la Raison, [illegible] Folie des sots, un faquin décider des arts, etc., etc., et [illegible]

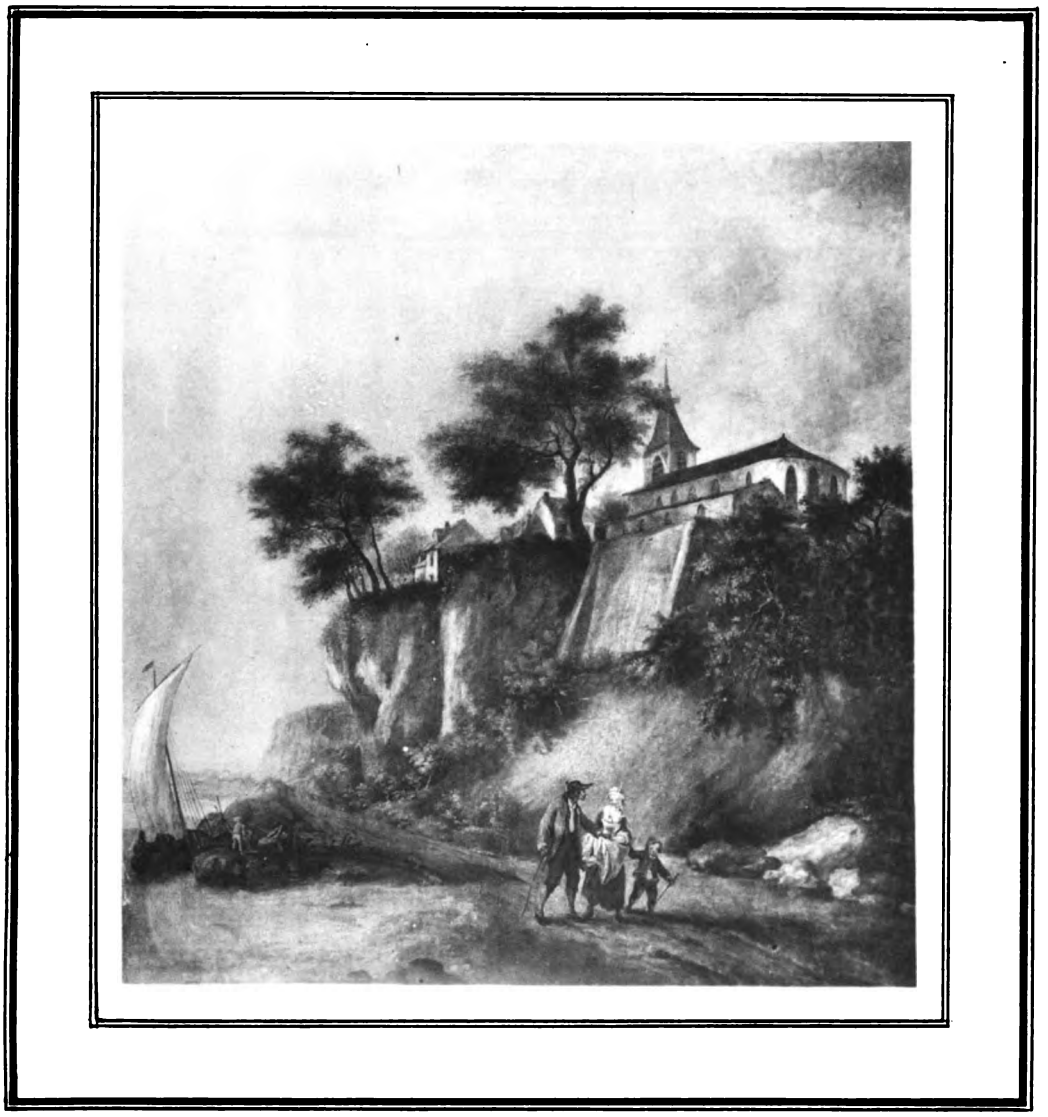
Je t'ureciray ton coeur et je feray que vous rierez de [illegible] que vous souperez ensemble gayement mesme en vous [illegible] vous abandonneray point.

Et [illegible] mpliray ces choses avant que la terre ait [illegible] des [illegible] aux rayons vivificateurs de l'astre qui [illegible] de ces jours heureux, tu seras icy et tu boiras [illegible] mis c'est ce que leur souhaite le campagnard.

MARQUISE DE CONDORCET

Sophie de Grouchy, marquise de Condorcet, épouse de Cond[illegible] sœur du maréchal de Grouchy, née en 1764, morte à Paris en [illegible]

(1) Rob[illegible] (1706-1764) dessinateur du cabinet du roi



IMPRIMERIES RÉUNIES NANCY

L'ÉGLISE DE LA CHAPELLE

Peinture sur toile de DESFRICHES (à M. René Jarry)

Digitized by Google

Digitized by Google

12 décembre 1789.

Rien n'égale peut-être mon indiscrétion, Monsieur, que le désir bien naturel de posséder un de vos ouvrages. Il y a bien longtems que j'ai ce désir, les ayant vus déjà avec le plus vif intérêt dans mon enfance pendant un petit voyage que j'ai fait à Orléans avec M. Darbouville mon oncle ; quelque charmans que soient les paysages de la prairie d'Olivet, je me souviens encore plus de ceux de votre cabinet. M. Fuessely qui m'a appris à les apprécier, me fait espérer que vous voudrés bien m'en accorder un. Le moindre aura un prix infini à mes yeux et à ceux de M. de Condorcet qui, quoiqu'habituellement occuppé d'objets moins rians, se rappelle avec le plus grand plaisir ce qu'il a vû de charmant de vous chés M. Watelet. Si je croyais que ses ouvrages pussent vous inspirer quelqu'intérêt, j'aurais l'honneur de vous les envoyer et de vous réïtérer l'assurance de touts les sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obbéissante servante.

La Marquise de Condorcet.

Paris, hotel des Monnoyes.

DESCAMPS

J.-B. Descamps (1714-1791), élève de Coypel et de Largillière ; il s'établit à Rouen où il fonda en 1750 une école gratuite de dessin dont il fut nommé directeur et seul professeur. Reçu membre de l'Académie de peinture en 1764, Descamps est peut-être plus connu comme écrivain que comme peintre ; il est l'auteur des *Vies des peintres flamands et hollandais* et du *Voyage pittoresque de la Flandre et du Brabant.*

1771.

Je reçois votre lettre, Monsieur, avec le plus grand plaisir et bien de la reconnoissance ; depuis longtemps je portois un peu d'envie contre mes amis de l'honneur qu'ils avoient d'estre si étroittement liés avec vous. J'avoüe bonnement ma foiblesse et vous me la pardonnerez comme eux, du moment que vous voulez bien m'accorder une portion de vostre amitié ; pour ma part je feray les plus grands efforts pour la conserver. Vous ne

Digitized by Google

me devez aucun remerciement pour mon livre, dès qu'il m'a paru vous faire plaisir; c'étoit m'en faire un plus grand de l'accepter et c'estoit bien le payer. Je ne dissimule pas encor que vous m'encouragez beaucoup par le bien que vous voulez bien en dire ; c'est le temps de mes loisirs, ce sont mes cabarest, mes caffées, mes societtés de jeux que j'ay employées à rappeler les artistes dont les ouvrages me sont connus, c'est à dire à très peu près. Occupé d'un art que je chéris, éloigné de la source de la capitale, sans autre émulation que le courage et le dézir de faire le mieux possible j'ay hazardé au risque du mépris le tittre d'auteur. J'avois pour moy cette bonne maxime que le menuisier pouvoit parler de son rabot. Je dézirerois bien, Monsieur, que vous habitiez nostre ville, je vous serois moins utille, mais je verrois avec vous la nature ; j'aurois le plaisir de vous la voir épier, de vous la voir rendre comme vous le faittes avec ce tact propre à la représenter; je ne scay à quel âge vous avez commencé le dessein ; si vous avez employé peu d'années, vous avez deviné bien viste et vous estes de ces prédestinés dont j'ay cité des exemples. Vostre commerce est encor un obstacle qui a peu d'analogie avec cet art, et c'est une preuve de plus que vous estes né artiste. Vos tableaux et les desseins de nos flamands que vous possédez ou ceux que vous voyez à Paris vous raniment le courage et vous apprennent, malgré vous, que ce que vous faittes mérite d'être comparé avec ce qu'ils ont fait de bien et cet aveu de ma part vous sera confirmé par des personnes qui valent mieux que moy mais qui ne peuvent vous estre plus attachées. Vostre âge, Monsieur, est encor pour vous, c'est celuy où le jugement prévault et où les succès n'étouffent jamais pas mesme les plus grandes dispositions, surtout quand on est seul.

D'ailleurs, la nature est une coquette soumise aux caprices de ceux à qui elle doit plaire. Elle est souvent défigurée au point de ne pas la connoistre. Je parle de celle où les amis du luxe ont mis la main. Ruisdael, Berghem, Vangoyen, Desfriches, n'ont pas donné dans le piège, ils vont trouver la nature parée de ses agréments, un arbre y représente un arbre à tout âge et non pas un éventail, une piramide ou une boule, un terrain irrégulier n'est pas froidement nivellé, un rocher n'est pas non plus une terrasse plus propre dans un jardin que dans une campagne, ils scavent combien ce désordre y respire de la chaleur, le mesme lieu varie à l'infini en y changeant des petits meubles. Broussailles de petittes fabriques, rien n'y sent la règle ; on ne permet pas mesme d'oster la mousse ny de remplir les ornières. Voilla, Monsieur, vostre magie, vous avez vû et très bien vû tout cela dans la belle nature ; elle vous a dit le dernier mot pour vous servir de tout et vous tenez parolle.

J'ay pour mes délices les desseins dont vous m'avez fait présent. Je les vois toujours avec le mesme plaisir. J'en auray beaucoup de recevoir ceux dont vous voulez bien me faire le sacrifice. Je pense que ceux que vous aurez finis feront le mesme plaisir ; mais ne vous laissez pas entraîner par com-

Digitized by Google

plaisance au beau fini. J'ay eu le goust gasté en voyant ceux où vous répandez cette liberté, ce certain délaissé qui semble que tout est fait sans y avoir pensé et ces transparents qui indiquent les tons de la nature et cette espèce d'humour qui met de l'âme partout. Voilla comme gros Jean remontre à son curé.

Avec la permission que vous me donnez d'avoir l'honneur de vous écrire, je ne perds pas mon occasion. Vostre lettre arrivée, je vous réponds par le mesme courrier. Je vous prie d'estre assuré des sentiments d'estime et d'amitié que je vous ay voué pour toujours et avec lesquels j'ay l'honneur d'estre,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

DESCAMPS.

Rouen, ce 7 février 1772.

Monsieur et bon ami,

J'ai envoyé ce matin votre lettre à Mgr l'Évêque du Mans (1) avec une de moi où je le félicite d'avoir fait votre connoissance; il m'avoit souvent entendu parler de vous, il a vu mon cabinet orné de vos desseins, il scait toute l'estime que j'y attache ; je ne suis pas étonné que vos desseins lui ayent fait le plus grand plaisir, c'est une marque de goût de sa part qui ne m'étonne pas puisque je n'ay encore vu personne à qui vos ouvrages n'ont fait le plus grand plaisir. Vous me marquez, Monsieur, que *dans ce moment de jouissance de cette vie*, etc., vous avez senti un singulier plaisir ; ce n'est assurément pas pour avoir entendu louer vos ouvrages, déjà depuis longtems loués par d'habiles artistes ; c'est donc plustôt pour avoir vu un prélat d'une grande naissance, jeune et aimable, oublier un moment tout ce qu'il étoit pour vous faire sentir qu'il scavoit tout ce que vous étiez. Je ne manquerai pas à son arrivée ici de lui faire part de votre amitié pour lui ; il m'a fait l'honneur de m'apprendre il y a quelques tems qu'il passeroit quelques jours à Rouen ce caresme. C'auroit été une chose bien agréable pour moi de vous voir arriver avec lui ; en tout cela il n'y a que des regrets de ma part ; vos affaires vous ont empêché de venir ici ; 300 et plus d'élèves qui me lutinent ne me permettent pas de m'absenter un moment. Je ne demande que de pouvoir me satisfaire un jour ; je me le suis promis bien des fois mais aujourd'huy je promets à Dieu d'aller vous voir, vous embrasser et vous demander cette continuation d'amitié qui m'est très chère, et d'assurer Madame Desfriches de mon respect.

Je vous félicite de bon cœur sur l'établissement de Mademoiselle Desfriches avec M. de Limay, c'est un homme aimable et instruit ; il a demeuré

(1) Mgr de Grimaldi.

Digitized by Google

quelques tems dans notre ville et mes amis qui l'ont connu en disent beaucoup de bien. J'ai vû un tems qu'on avoit pensé qu'il viendroit à Rouen ; j'en aurois été fort aise ; c'est une famille où le mérite est en commun. Je connois les ouvrages de M. Cadet chimiste (1) et j'ai eu l'honneur de voir ici une fois ou deux M. de Senneville chez son ami et le mien, M. de la Vigne, négociant ; c'est d'après ces connoissances que je vous fais mon compliment.

Votre cabinet me paroit bien augmenté. J'aime bien les tableaux de ces Maitres, mais que l'on me laisse aller voir celui qui les possède, que pour un plaisir aussi sensuel on me déffende de voir vos tableaux, de sortir même de votre maison, je souscrits à tout. Je pourrois vous assurer de vive voix que personne ne vous est plus sincèrement attaché, que personne ne vous estime plus que moi et que j'ai le plaisir de le manifester souvent publiquement à tous ceux qui viennent me voir et qui voyent assez clair pour voir une douzaine de desseins de Monsieur Desfriches qui m'entourrent depuis le matin jusqu'au soir, qui font mes délices parce que je les aime mieux qu'un lambris doré ou une riche tapisserie fut-elle de la Chine.

Mgr du Mans a bien pensé de vous dire que je pouvois vous faire passer de la pierre noire ; nos charlatans de Paris m'en vendoient à liche-doit. souvent mauvaise et quelquefois bonne ; voilà le secret, Monsieur, cette pierre vient d'Espagne, le hazard m'en a fait faire la découverte, et j'en ay fait venir ; il s'en trouve de deux qualités, l'une un peu plus tendre et aussi un peu plus noire ; j'en ai peu de la dernière plus difficile à faire venir, mais l'autre est très bonne et je vous en envoirai sur le champ. Voulez-vous m'indiquer à Paris une addresse pour que cela vous soit remis fidèlement car quelqu'un à qui j'en avois envoyé pour passer en Allemagne en a gardé moitié en proposant de payer, et des propos de cette espèce, le prix n'est rien, c'est le tems d'en avoir et feu M. Boucher m'en avoit dit bien du bien. Je vous promes donc, Monsieur, de vous en envoyer assez pour attendre qu'il en vienne d'autre ; tout ce qui me fait un peu de peine, c'est que vous voulez me payer cette pierre noire en m'envoyant un baril de vinaigre, vous saviez bien cependant combien vous m'avez envoyé de jolis desseins, que je ne pouvois être plus à mon aise que de vous envoyer le moyen d'en faire longtems et qu'ainsi il ne faloit que me dire que vous n'en aviez pas facilement. On m'avoit dit au contraire que vous en aviez directement ; n'importe, le vinaigre est de trop, je vous en fais mille et mille remerciments mais je n'en suis pas moins humilié.

J'ai reçu depuis 4 jours une lettre de notre ami M. Cochin ; il me marque que notre ami M. Chardin souffre toujours. Voila toujours notre foiblesse humaine qui expose notre âme à souffrir du malaise de notre chétive machine que l'on dit, par habitude, un chef d'œuvre de perfection ; n'en

(1) L. Claude Cadet de Gassicourt, pharmacien, né en 1731, reçu à l'Académie des Sciences en 1766, mort en 1799 ; il est l'auteur de plusieurs traités sur la chimie.

Digitized by Google

croyez rien, ce chef d'œuvre est trop compliqué, c'est que le créateur a bien voulu que cela fut ainsi pour nous punir.

Permettez que j'assure Madame de mon respect ainsi que Mad^e de Limay et M^r son époux ; je suis avec les sentiments de l'amitié et de l'estime la plus sincère pour la vie, Monsieur et bon ami,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

DESCAMPS.

M. Isambert et sa famille sont en bonne santé. Je lui ferai part de votre amitié pour lui ; vous aurez de la peine à lire ma lettre faute d'ordre, mais le sentiment ne veut point d'esprit.

Rouen, ce 24 avril 1775.

Monsieur et bon ami,

M. Ribard (1) amateur et admirateur de vos talents, veut lui-même vous aller remercier des beaux desseins dont vous avez enrichi sa collection ; ils y tiennent une place distinguée en belle vüe et le possesseur n'oublie jamais de les indiquer aux curieux qui ne les quittent qu'à regret. M. Ribard dans sa promenade se propose d'indiquer aux Espagnols la pierre pour faire vos crayons ; celle qui lui avoit été envoyée n'est pas assez noire et peut-être trop dure. Si vous pouviez lui donner votre secret (pour ce voyage seulement) de faire comme vous des jolis desseins, il nous raporteroit des vües créees sous un autre ciel, il s'en amuseroit à notre profit ; des portraits bien faits de ces contrées avec les costumes du pays seroient un trésor pour les artistes qui ont le scrupule de ne pas négliger les détails qui donnent le carractère à chaque pays qu'ils représentent.

Recevez mes remerciements pour le beau et bon dessein dont vous m'avez fait présent ; il porte l'empreinte du scavoir, les formes et les tons placés avec justesse, arrêtés avec sentiment, assurent plus d'art que les choses finies avec peine et avec plus de tems ; ce n'est pas que ceux plus finis ne me font autant de plaisir ; je scais qu'ils vous prennent peu de tems, qu'on voit la même liberté dans le faire, cela n'empêche qu'il faut du mérite pour être simple ; la parure de plus ne me séduira pas.

M. Ribard, votre ami par estime, en vous allant voir, le deviendra dans toute la rigueur du mot ; il vous nommera ses compagnons de voyage. Si j'avois le bonheur d'être du nombre, je ne leur porterai pas tant d'envie, vous

(1) Jean-Nicolas Ribard (1724-1798), d'une des familles les plus honorées de Rouen, remplit pendant plusieurs années les fonctions de juge-consul et d'échevin, d'administrateur de l'Hôtel-Dieu et de directeur des octrois. Une brillante position de fortune acquise dans le commerce lui permit de former une remarquable collection de tableaux.

Digitized by Google

voyez ma faiblesse ; si j'en disai du mal, vous auriez raison de ne pas me croire ; convenez au moins qu'ils sont plus heureux que moi. Assurez de mon respect Madame Desfriches, mille compliments de ma famille et recevez de ma part les assurances d'amitié et d'estime que vous a voués, Monsieur et bon ami,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

DESCAMPS.

Rouen, ce 4 mars 1778.

Je vous remercie, Monsieur et bon ami, de votre souvenir et des marques d'amitié que renferment votre lettre. Je vous avoue à mon grand regret que je n'ay eu l'honneur de voir Madame de Malmusse qu'une seulle fois, on m'avoit assuré qu'elle nous resteroit plus longtems et c'est par vous que j'ai appris son retour à Orléans. J'ai eu depuis quelques tems des embarras de tracasserie qui m'ont absorbés tout mon tems. Depuis 25 ans que j'occupe ma maison, on n'y avoit rien fait et les meubles approchoient de la vétusté ; mon hôte vouloit vendre, je voulois acheter, mais on vouloit me faire payer ma fantaisie ; il n'a pas trouvé d'acheteur, enfin j'ay demandé un bail en augmentant d'un cinquième ; tout s'est terminé. Pour lors les ouvriers de toutes mains qu'il faloit conduire, et dans l'hiver, ont exercé ma patience et m'ont tellement accablé avec le courant de l'Académie que je n'ay presque vû ni M. Ribard ni M. de St-Victor ; ce dernier est presque toujours à la campagne.

M. Ribard vint me voir il y a peu de jours, il m'a paru sensible à votre amitié, mais il pense peu aux arts ; son état de santé n'est pas beaucoup changé, il souffre presque toujours ; il vient de perdre un oncle qui lui étoit cher, M. de Sandeliou, un des hommes le plus instruit et le plus aimable de notre ville, l'ami intime de feu M. Isambert.

Pour M. de St-Victor, je le crois toujours passionné, il fait embellir son château. Je ne scais si M. Midy prendra bientôt la route pour vos cantons ; il fait aussi bâtir ou arranger une maison achetée depuis un an et qu'il joint à celle de M. son frère afin de communiquer ensemble, étans très unis et associés, mais je n'ay presque point pu me trouver avec eux, ils sont venus me voir et sans souvent nous rencontrer ; mais me voilà bientôt au courant de mes occupations. J'aurai quelques moments pour leur parler de vous et de vos talents.

On ne peut prendre de dégoût pour un art dans lequel on se distingue ; on ne peut se dégoûter que lorsqu'on est assez médiocre pour qu'on ose vous le faire appercevoir et même vous le dire. Pour mon livre dont vous voulez bien dire du bien par amitié pour l'auteur, il ne peut que vous rappeller ce que vous scavez et ce qu'on remarque dans vos desseins.

Digitized by Google

Le précieux plaît et doit plaire et votre manière de finir ne sent pas le froid ni la peine ni cette propreté timide qui glace; vous finissez avec ragoût et cette finesse d'esprit qui décide vivement, et avec cette touche qui assure les formes. Pour moi, je conseille toujours de suivre la manière qui nous est propre; j'entens ici par le mot manière celle que le génie nous donne sans être le singe des autres, excepté des moyens qu'ils ont employés. Vous avez fait connoissance avec plusieurs de nos maîtres flamands et quoique enterrés il y a 100 ans, cela n'empêche que vous n'ayez bien vu leur marche et que vous n'ayez remarqué qu'ils ont avec du génie, (je parle des habilles), fait les mêmes choses avec des moyens de rendre tous différents. Je prie Dieu qu'il vous maintienne dans le même chemin avec le même désir de toujours dessiner, soit fini, soit heurté, tout irabien.

A l'égard du crayon noir, je partagerai avec vous par moitié de ce qui me reste du beau et bon noir. Je le remettrai à M. Isambert pour vous le faire parvenir à la plus prochaine occasion. Soyez-en avare jusqu'à ce que j'en aye la provision que deux personnes m'ont promis; malgré le courage qu'ils ont de traîner en longueur, je redoublerai le mien à les tourmenter; j'en ay malheureusement donné à bien des gens que je ne connois pas et qui n'en font assurément pas l'usage que vous en faites. Je vous remercie de celui trop ferme, j'en ay encore un peu ici; c'est du beau noir et tendre que je demande et qui m'est promis et dont sûrement vous aurez grande provision.

Voyons présentement, où est l'indiscrétion de demander à ceux qui possèdent ce qui doit nous appartenir de droit par le bon usage qu'on en fait, il faut demander. Nous avons ici une société de gens, pour ne pas se donner la peine de vous demander l'heure, ils prennent vos montres, et au lieu de demander du tabac, ils prennent vos tabatières, soit à la comédie, à la redoutte ou à la messe, il n'y a pas de jour où il n'en est deux ou trois de pris; on arrête tous les jours sans rejoindre les escamoteurs; on compte pour 40.000 l. de vols de faits en 6 semaines. Ils ont forcé la maison, pendant la nuit, d'un de mes élèves architecte nommé le Brument; on a volé tout en argent monoyé, montre à chaine d'or et argenterie pour plus de 4.000 l. On arrête même le soir, il vaudroit mieux arrêter les filoux qui se dissipent à ce que nous croyons ou qui se reposent pour attendre le moment qu'on y songe moins.

J'aurai bien du plaisir à me rencontrer avec vous à Paris, il ne tiendra pas à moi que je ne me trouve au rendez-vous à Pasques mais je fais si peu ce que je veux que je n'ose rien promettre.

Assurez je vous prie Madame de mon respect et soyez sûr de tous les sentiments pour vous avec lesquels j'ay l'honneur d'être,

Monsieur et bon ami,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

DESCAMPS.

Digitized by Google

Rouen, ce 5 décembre 1788.

Monsieur et cher bon ami,

J'ay reçu avec reconnoissance et étonnement la tabatière que vous m'aviez annoncé ; ce présent de votre part est pour moi sans prix par la manière qu'il a été fait, par l'amitié qui l'a décoré ; aussi est-ce un monument que je ne prostituerai pas aux yeux des prophanes mais bien à ceux à qui ce précieux dessein pourra donner la même émotion comme à moi en le voyant.

Je scais, mon cher ami, que vous êtes l'inventeur de cette manière, vous m'avez fait part de vos procédés, de vos estompes de liège, de pierre de ponce, du canif pour donner les lumières, etc., mais tout cela ne donne pas votre intelligence ; rappellés-vous l'histoire d'un pauvre peintre et médiocre qui entendoit toujours vanter le pinceau de Rubens ; il fut le trouver, lui exposa sa misère et finit par lui demander son pinceau. Rubens eut pitié de cette pauvre teste, non seulement il lui donna toute sa bouette garnie de couleurs, palettes et pinceaux. Notre innocent retourné avec ce trésor chez lui, dit à sa femme : « Rubens ne fera plus rien, il m'a tout donné. » Il fit des tableaux qu'il mit à un prix fort haut, les curieux y furent en nombre et virent cette teste malade qui disoit innutilement que tout étoit peint avec les pinceaux de Rubens. Les tableaux médiocres lui restèrent : ainsi, mon bon ami, vous seul pouvez faire d'excellents Desfriches. Encore une trentaine d'années avant de vous reposer laissera aux curieux le plaisir en voyant vos ouvrages de citer avec honneur votre nom. Vous m'aviez déjà fait présent des desseins sur tablettes, mais les touches à l'encre sont trop vigoureux, celui sur la boette, terminé à la mine de plomb est plus d'accord.

Je vous fais mon compliment sur la justice que Sa Majesté vient de rendre aux talents de M. de Limay en le décorant de l'ordre de St-Michel. M. Lamandé notre ingénieur en chef a reçu cette année des lettres de noblesse. Vous et moy, mon ami, nous avons vu ce corps aujourd'huy si instruit et si supérieur, nous l'avons vu bien foible ; grâce au vrai mérite de mon confrère et ami M. Perronet, on y a formé et fait choix d'excelents sujets. J'en ay fourni plusieurs de mes élèves : M. Brémontier, ingénieur en chef de Bordeaux en est un ; M. Perronet, de notre académie de sciences, étant à Rouen, en voyant le prix composé de génie en architecture du nommé Godeffroy, le reçut sur le champ comme élève avec 80 l. par mois.

Aussi, plusieurs élèves dans le génie militaire et sans forfait des premiers ingénieurs de construction dans la marine, sept ou huit architectes à Paris, dont un, M. Coutare, le jeune architecte du Roi. Sept de l'Académie royale de peinture savoir : Mrs Bellengé (1) peintre né à Rouen ; Strenge (2) graveur né

(1) Bellengé (Michel-Bruno), peintre de fleurs, reçu académicien le 27 octobre 1764.
(2) Robert Strange, agréé en 1764, ne fut jamais reçu académicien.

Digitized by Google

à Edimbourg en Écosse ; Houël [1] né à Rouen ; Barbier [2] né à Rouen ; Monier [3] né à Rouen ; Lavallée Poussin [4] né à Rouen ; Legillon [5] né à Bruges en Flandres ; ces deux derniers ont été agrées le 28 juin cette année ; le même jour le sieur Ducoudrais, en arrivant de Rouen, a reçu une 3me médaille d'après nature ; quatre élèves à Rome ; un architecte qui en arrive que j'avois formé et envoyé sans s'arrêter à Paris, de Rouen à Rome trois mois après ; il remporta le premier prix de Parme. Je ne vous cite pas les élèves morts, non plus ceux qui sont sur le chemin de l'Académie ; c'est pour vous dire que l'école de Rouen a formé plus d'artistes que toutes les académies du Royaume. J'excepte sûrement l'Académie royale de Paris. J'avois toujours nommé mon école *gratuite de dessein* ; cette modestie sied si bien et ne m'a pas empêché de faire des bons élèves. Enfin notre ami M. Cochin vient de m'écrire et me donner la qualité de *Directeur de l'Académie des arts du Dessein de Rouen* ; il y avoit déjà quatre ou cinq ans qu'il avoit fait écrire cela au bas de mon portrait qu'il avoit fait graver d'après ce qu'il avoit dessinné d'après moi et que je n'avois jamais aperçu ni lu.

Il faut encourager M. Bardin, cet artiste habile formera des sujets. Il faut des prix dans les classes, et distribués à chaque année et avec éclat, rien ne m'a mieux réussi pour exciter l'émulation.

Lorsque l'Académie de Marseille et leur directeur perpétuel m'ont fait l'honneur de me consulter, un dernier motif étoit un moyen d'obtenir des fonds assurés et stables pour cette académie. Je leur traçais la route et deux mois après on me remercie et ils m'annoncèrent qu'ils avoient obtenu 3.000 l. par an pour l'académie ; ce fut M. de Villeroi leur gouverneur qui présenta ce mémoire au ministre et obtint tout.

Si M. de Rochechouard aime les arts et qu'il veuille favoriser votre académie, un mémoire par vous au Roi, écrit par une plume exercée, dans lequel on rendroit compte du succès de cette école et du grand nombre des élèves qui y viennent de toute part pour y être instruits gratuitement, les ressources pour les ouvriers de première nécessité et le bonheur de ceux nés pour être les premiers dans les arts de goût et même unis aux sciences : « mais la ville d'Orléans, ville de commerce, capitale de l'apanage du premier prince du sang, éloignée de 30 lieues de la capitale du Royaume, (où les secours dans tous les arts sont abondans), Orléans, ville entourée de tant d'autres, demande avec les plus respectueuses instances, ce que les villes de Marseille, de Rouen, et d'autres villes du Royaume, ont obtenu de votre bonté. L'école académique des Arts du Dessein d'Orléans, avec le grand nombre d'élèves, ne laisse que peu de tems au Sr Bardin (peintre du Roy et de l'Académie royale

(1) Houel, peintre, agréé en 1774, retranché la même année.
(2) Le Barbier, (J.-J.-F.), peintre d'histoire, reçu en 1785.
(3) Mosnier (J.-L.), sculpteur, reçu le 31 mai 1788.
(4) De Lavallée-Poussin, (E.), peintre d'histoire, reçu en 1789.
(5) L'Egillon, (J.-P.), peintre de paysage, reçu en 1789.

Digitized by Google

de Paris) pour exercer son talent; sa pension, celle du modèle vivant, les feus, la lumière etc. ne sont, malgré quelques secours, remplis que par une somme annuelle accordée par 50 amateurs bienfaisants, mais, Sire, ce qui n'est établi que sur la générosité de quelques particuliers peut cesser tout à coup soit par la mort ou autrement; un établissement aussi nécessaire ne peut être assuré que par la bonté paternelle du meilleur de nos Rois etc., etc. »

Je m'apperçois, mon cher ami, que je vous ennuie tout en disant assez mal ce qu'il faut absolument faire, ce que j'ay fait et ce que j'ay conseillé de faire et ce qui a réussi. Je vous en dirai plus long lorsque je n'écrirai pas couché sur le dos.

Il y a neuf mois que je garde le lit. Je me fais porter en chaise à porteur, en robe de chambre et en bottes de peaux de mouton à l'Académie pour poser le modèle et corriger les études dans toutes les classes. Un éresipèle causé par une entorse au pied gauche a fait tout mon mal avec des douleurs jour et nuit sans aucun repos, et causé par feuilles de bette renouvellées matin et soir dont l'activité à mangé la peau de manière que depuis les genoux jusqu'aux doits des pieds les chairs étaient à découvert. J'espère, le froid un peu passé, sortir; il ne me reste que de la foiblesse qui m'empêche même d'écrire; à peine depuis huit à dix jours il m'est possible d'écrire plus que 7 à 8 lignes par jour. Vous aurés de la peine à me déchifrer, je vous en demande pardon. Je serai content si votre santé peut être aussi parfaite et aussi durable que je le désire; et en même tems, que vous soyez bien assuré de ma reconnoissance de votre précieux présent ainsi que des sentiments d'estime et d'amitié que je vous ay voués pour la vie et suis,

Monsieur et cher bon ami,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

DESCAMPS.

Rouen ce 27 février 1791.

Monsieur mon très cher et bon ami,

J'ay tant de peine à écrire à cause d'un malheureux eresipèle qui me tourmente jour et nuit depuis une chute, il y eut avant-hier trois ans, voila ce qui a retardé ma réponse à la vôtre qui m'a fait tant de plaisir; mes vœux pour vous, pour Madame et pour tous ceux qui vous sont chers ne datent pas d'un jour de cérémonie mais de tous les tems et pour la vie. Surtout, conservez votre santé, livrez-vous à votre goût pour les arts que vous exercez avec distinction; personne ne jouit de l'avantage en quittant les affaires d'intérêt, de pouvoir par des vrais talents se faire admirer et faire rechercher ses productions: voilà votre bonheur; jusqu'à présent, tous vos ouvrages ont étés des présents à l'amitié et aux artistes:

Digitized by Google

c'est eux qui ont senti tout le mérite et la vraye valeur ; il y a longtems que l'on m'a tenté avec de l'argent pour les charmants desseins que je tiens de votre amitié, dont rien ne pourra me détacher ; ils m'entourent dans mon cabinet où tous les jours ils me parlent de vous et de ma reconnoissance. Je félicite M. l'Evesque de Pamier (1) de s'être procuré pour 700l un de vos beaux desseins ; c'est avec de l'argent que l'on devient facilement propriétaire dans les ventes, ou par l'avarice des brocanteurs ; au surplus 700l est un grand prix pour celui qui a toujours donné ; mais nous qui avons jugéz du mérite, ce prix ne nous étonne pas. Il n'y avoit donc que vous, Monsieur, qui en ignoriez le vray mérite.

Nous avons vu disparaître en peu de tems bien de nos bons amis, Vernet et Cochin, difficiles à remplacer et peut-être impossibles, mais bien dignes de nos regrets ; il faut à notre âge essuier ces pertes sans murmurer, nous aimer et éloigner ce moment autant que possible sans que la crainte ne nous enlève notre gayeté et n'abrège encore le tems.

Ce seroit bien pour moi une jouissance d'avoir le bonheur de vous aller voir mais vous scavez qu'un singe enchaîné à un billot ne peut faire un grand saut, et encore pis depuis ma chute m'empêche de voyager. Je suis cependant dans l'espérance d'une guérison et c'est le premier remède d'un malade qui aime cette promesse, dût-on le tromper. Je vois avec peine l'embarras dans lequel se trouve votre école de dessein ; vous ne pouvez assurément rendre plus grand service que d'appuier et vos amis à vos départements pour fonder même cette école si utile pour les ouvriers et même pour des artistes que l'occasion peut faire naître.

Il y a, comme vous le dittes, Monsieur, un Pierre van Mol égal à son maître Rembrant. Je n'ay point parlé de Pierre van Mol l'élève de Rubens car je n'ay écrit que ce que je savois bien. Je n'ay jamais vu que deux tableaux de lui dans toute la Flandre et le Brabant, coloré comme ceux de l'école de son maître, qu'il pilloit, ne pouvant sans doute composer par lui-même ; vous pouvez voir ces deux tableaux décrits dans mon voyage pittoresque de la Flandre, l'un page 95 l'autre p. 149 ; ce dernier avoit poussé au noir dans les ombres, cela n'empêche pas que votre tableau ne soit beau et peint avec facilité et bonne couleur.

La dernière inondation de la Loire et de vos environs m'a souvent donné des inquiétudes pour vous et ce qui vous intéresse ; j'avois étés rassuré ici par quelques amis qui ont des relations dans votre ville mais votre lettre m'a bien tranquilisée puisque vous n'en parlez pas.

Recevez ici les assurances de mon sincère et tendre attachement que je vous ay voué pour la vie et avec lequel j'ay l'honneur d'être,

Monsieur et très cher bon ami,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

DESCAMPS.

(1) Mgr d'Agoult de Bonneval.

Digitized by Google

DESPLACES
Peintre amateur

Argenteuil le 15e de 1774

Suivant votre lettre du 2 du courant, Monsieur et bon amy, il paroit que vous n'auriés pas reçu ma lettre de l'année dernière. J'en serois bien fâché, car j'y avois inseré une petite gouache et avois porté chez M. de Chambine (1) ma lettre pour faire contresigner avec un autre pour M. de Limay. Je désire qu'elle vous soit parvenüe au moment que je vous écris celle-cy directement de chez moy. Si vous me faites réponse et que vous ayés la bonté de m'envoyer votre petit dessein du tableau de Rhuisdal où il y a une tour, je vous prie de l'adresser à M. de Chambine sous le couvert de M. de Trudaine, Intend^t des finances, en son hôtel et il me la fera passer à Argenteuil.

Enfin notre accadémie (2) est commencée et il y a eu déjà deux séances et il n'y a qu'un jeune peintre en gouache qui est recruté qui se nomme Echard (3); il n'est pas si joly peintre en peinture qu'il l'est en figure; il a sans doute plu davantage par sa tête que par ses doigts, enfin il doit aller en Suisse et étudier la nature. Nous avons toujours Robert, Moreau, Pérignon et les honnoraires ord^res comme Mrs de Jarnac, Liancour, Wattelet et moy, mais je n'ay pu encore y aller prendre séance à cause des mauvais chemins; venés donc, notre cher bon amy Desfriches, acoucher de petits desfriches qui feront un grand plaisir à notre société et ils y jouront un bon rôle.

Je n'ay point parlé à M. le comte de Chabot de vos gouaches, et c'est M. Wattelet qui m'a prié de ne point luy en parler parce que, comme il a beaucoup achetté de Wagner et autres, il craint de le constituer en dépense; il vous a écrit il n'y a pas longtems et il m'a dit qu'il vous avoit marqué que ne trouvant pas à les vendre, il les garderoit jusqu'au printems; que ceci soit dit entre nous; ah! si vous me les aviez confié, je les aurois présenté à M. de Chabot sans en avertir personne et sûrement vous vous en seriés défait à un prix honnêtte.

J'ai vu Spendon (4) notre agréable peintre de fleurs; il est impossible de rien tirer de luy; il n'a pas encore fini pour M. le duc de Nivernois ni pour M. le baron de Breteuil et Mad^e Geoffrin, il a encore quelque chose à faire pour M. Wattelet, vous voyés par là que vous ne pouvés encore

(1) Charles-Edme Cadet de Chambine, premier commis des Ponts et Chaussées.
(2) L'académie du duc de Chabot (alors comte de Chabot).
(3) Charles Eschard, peintre de genre, né à Saint-Lucien, près Beauvais (Oise).
(4) Gérard van Spaendonck (1746-1822).

Digitized by Google

rien espérer de sitôt (1), il a son tableau de réception après lequel il doit se mettre au 1er jour; cet objet le retiendra au moins 3 ou 4 mois, m'a-t il dit. Je lui ay proposé votre aimable séjour, il vous en remercie bien mais cela lui est impossible. Je vois que M. Wattelet le logeant, le fait travailler sous ses yeux et ne le laisse pas écarter afin de luy faire faire son chemin rapidement. Il m'a cependant promis qu'il les feroit, mais quand, je m'y perds. Adieu mon cher maître et bon amy, accordé-moy toujours votre amitié et soyez persuadé de ma reconnoissance et de tout mon attachement que l'on ne peut vous refuser quand on vous connoit. Votre très humble serviteur.

DESPLACES.

Mille respects à Mad^e Desfriches à qui je présente mes devoirs et civilités et bien des choses à notre sage M. Soyer.

DOYEN

GABRIEL-FRANÇOIS DOYEN (1726-1806) peintre d'histoire, élève de Y.-B. Janloo, prix de Rome à vingt ans, professeur à l'Académie de peinture et de sculpture en 1776.

Aux galleries du Louvre, ce 16 novembre 1779.

Monsieur,

Je suis chargé de la part de Madame Chardin de vous faire bien des excuses de ce qu'elle n'a pas eu l'honneur de vous remercier et de vous faire part de sa situation qui est bien douloureuse. M. Chardin a reçu le bon Dieu, il est dans un état d'affèssement qui donne les plus grandes inquiéttudes; il a

(1) L'année précédente, Desfriches avait demandé deux tableaux à Gerard van Spaendonck par l'intermédiaire de Desplaces qui lui répondit le 25 octobre 1773: « J'ay différé jusqu'à ce jour, Monsieur, à avoir l'honneur de vous écrire, n'ayant point vu M. Spandon au Moulin-Joly, les habitans de ce séjour délicieux étant absents pour quelques jours; hyer, je les vis et aussi l'amy Spandon à qui j'ay fait part de vos désirs et il m'a répondu qu'il lui était impossible de vous satisfaire auparavant le premier de l'an, ayant des tableaux recommandé auparavant les vôtres, dont il ne peut se dispenser d'achever et de rendre sous ce tems, mais il pensera à vous aussitôt qu'il en sera débarassé et il ne vous les fera payer que 2 louis pièce et aussi fini que vous pouvés le désirer. J'y auray l'œil et certainement je ferai en sorte qu'il vous contente. »

Digitized by Google

toute sa tête, l'amflure des jambes a passé dans différantes parties de son corp ; on ne sait ce que cela deviendra. Vous devés juger de sa situation et de celle de ces amis. Elle vous fait bien des complimens. Je vous renouvelle mes remerciments très humbles. J'ay l'honneur d'être très parfaitement Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

DOYEN.

Mgr DE GRIMALDI

LOUIS-ANDRÉ DE GRIMALDI, né au château de Cagnes, diocèse de Vence, le 17 décembre 1736, dernier évêque de Noyon et parent des princes de Monaco ; sacré d'abord évêque du Mans le 5 juillet 1767, puis évêque et comte de Noyon, il y resta jusqu'à la suppression de ce siège ; peu après, il émigra en Angleterre où il gagna sa vie en vendant des miniatures qu'il peignait non sans talent et où il mourut en 1806. Mgr de Grimaldi raffolait des dessins de Desfriches et il en fit graver quelques-uns à ses frais.

---

6 avril 1772.

J'ai peut-être des torts apparents avec vous, mon cher Desfriches, mais je n'en aurai jamais de réels et votre amitié pour moi me rassure. Je ne vous ai point répondu de Paris à la charmante épître que vous m'avés écrit mais à cela près, j'ai fait tout ce qu'elle me dictoit. J'ai passé chez Greuze qui, après m'avoir montré un portrait en ovale de Mad. du Barri parfaitement ressemblant, à ce que m'ont assuré les connoisseurs de l'original, m'en a détaillé toutes les beautés et je l'ai effectivement trouvé très beau ; nous avons ensuite parlé des deux têtes et il trouve qu'on a empoisonné avec du sublimé corrosif la critique de ces deux petits tableaux ; on doit aider les talens et il est certain que Mlle Besnier en a de grands ; il faut donc les encourager, m'a-t-il ajouté, je vais renvoier ces deux têtes à M. Desfriches et lui en dirai mon avis. Comme je suis parti le lendemain de cette séance, je n'ai pu vous en rendre compte. Quant au portrait au pastel, il étoit parti quand j'ai fait dire qu'on l'envoie à Orléans et la difficulté de remballer le pastel sans aucun risque me le fait garder ici. J'attends les petits desseins que vous vous êtes chargé de faire encadrer, ils augmenteront mes richesses ; j'en ai

Digitized by Google

fait un étalage dont je me glorifie et qui me rappelle dans touts les moments de la journée mon cher Desfriches. M. de Miromesnil m'a écrit qu'il avoit fait la partie avec vous de venir passer quelque temps à Ivré (1) ; que vous seriés aimable ! vous scavés le plaisir que j'ai de vous et de voir jouir de votre aimable société. Vous serés reçu avec transport, vous devés en être bien certain. Mille tendres choses de ma part à M. Campion ; je lui ai envoié les deux planches de cuivre dont il m'avoit donné les mesures ; comme il grave avec la même rapidité que vous dessinés, je me figure qu'elles sont déjà prêtes...

(*La fin de cette lettre manque.*)

---

31 décembre 1772.

Si vous ne croiés pas au sentiment vous joueriés bien en dupe avec l'évêque du Mans, Monsieur ; vous le comblés de présents et de magnificences avec cette profusion et ce désintéressement qui vous caractérise si bien et vous n'avés d'autre retour à attendre de lui que celui de la sensibilité et de l'amitié. Si, avec le tact que vous avés pour tant d'autres choses, vous aviés celui de bien distinguer le véritable attachement d'avec celui qui en emprunte le masque, il seroit bien à son aise avec vous, mais malheureusement pour lui, le temps fuit et quelques fois les circonstances peuvent y mettre le sceau et il n'y a rien de tout cela dans l'amitié qu'il a voué à son cher Desfriches.

Je suis bien charmé que vous soiés content des deux têtes que vous m'annoncés. Sont-elles copiées d'après les estampes que je vous avois donné pour modèle? voudriés-vous avoir la complaisance de me les faire parvenir ici ; j'en jouirois pendant mon séjour à Paris et, par moi ou mes connoissances, je pourrois procurer des ouvrages à Mlle Besnier. Si vous avés un correspondant à Paris comme je me le figure, j'irai le trouver pour lui payer ces tableaux et l'envoi de sucre que vous avés eu la complaisance de me faire, quand vous m'aurés dit de combien je suis votre débiteur.

J'ai apporté touts vos desseins à Paris, ils font ma société quand je n'ai pas le plaisir de posséder leur maître. Je les ai faits touts bien coller et Dulac est chargé de les mettre sous verres. Vous avés été si prodigue à mon égard que je puis enrichir mon cabinet de vos seuls dons et ne pas lui donner d'autre dénomination que le Desfriches. Vous voulés donc que je joigne à ma collection la vue du coteau de Vauvré, puis celle de Mont-Louis, c'est augmenter ma depte et me mettre dans l'impossibilité de jamais m'acquitter avec vous ; je vous reconois bien à ce trait. Hé bien accablés-moi, je me livre à vos coups mais ce ne sera pas sans l'espoir de trouver un jour l'occasion de me

(1) Yvré-l'Evêque, où se trouvait la maison de campagne des évêques du Mans.

Digitized by Google

venger. Mon projet, après avoir passé ici deux mois, est de retourner chez moi par Orléans ; ce sera bien avec fondement que l'évêque pourra dire qu'il ne scauroit prendre cette visite pour son compte. Vous pourrès dire avec autant de certitude que lui que le plaisir de vous y voir m'y conduira seul et que je chercherai toujours les occasions de vous convaincre de l'amitié et des tendres sentiments que je vous ai voué pour ma vie.

Mme de Serans m'a chargé de vous faire bien ses compliments et de vous dire qu'elle vous aimoit bien mais beaucoup plus de loin que de près. Voiés comme vous êtes dangereux pour les belles.

L'ÉVÊQUE DU MANS.

Paris, chez le comte de Valentinois, rue du Bac près les Missions étrangères.

Paris le 8 mars 1776.

Comment ! M. Desfriches se défait de sa collection d'estampes sans en donner avis à l'évêque du Mans (1) ! Je suis bien tenté de le gronder de m'avoir oublié dans l'acquisition que j'aurois pu en faire. Combien en avés-vous tiré ? Je fais dans ce moment graver un des deux paysages que vous m'avés envoyé et je vous en offrirai des épreuves quand il sera achevé ; c'est celui où il y a le plus d'eau que j'ai choisi. Si vous aviés fini les deux petits que je vous ai envoyé par l'abbé De Jarente, je vous prierois de me les envoyer par le carosse ; il y en a un des deux qui feroit merveilleusement pendant avec celui qu'on grave. Je ne pourrai pas prendre ma route par Orléans, je n'ai plus que 15 jours à passer à Paris et ce temps est trop court pour terminer des affaires essentielles que j'y ai et dont je voudrois voir la fin. J'ai chargé quelqu'un de m'avoir les estampes de Guttemberg d'après vos desseins ; je vous en dirai mon avis quand je les aurai vues. J'ai été hier à l'Académie de la duchesse de Chabot ; je lui ai fait vos compliments de votre part et elle m'a chargé de vous les rendre au centuple, je lui ai fait espérer que vous viendriés peut-être après Pasques. Je vous renouvelle, Monsieur, les assurances de la tendre amitié et du bien sincère attachement que je vous ai voués pour la vie.

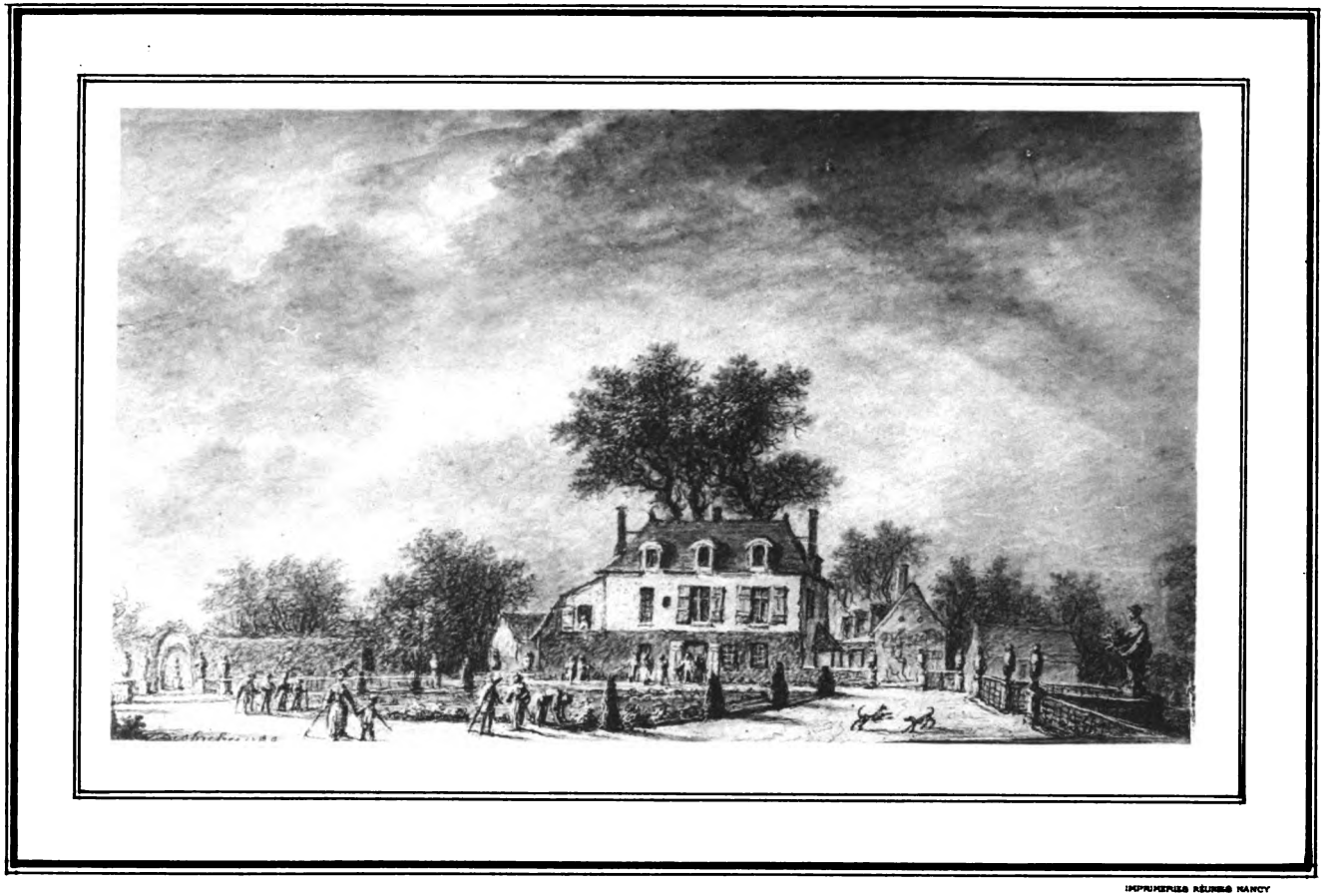
L'ÉV. DU MANS.

Faites bien des compliments de ma part à M. l'Evêque d'Orléans, à M. et Mme De Pilles (2). M. Campion est un peu incommodé et je n'ai pas pu le voir ; je crois qu'il a ou va avoir la direction de Marseille au lieu de celle de Narbonne ; il ne perdra rien au change car celle de Marseille vaut 25.000 l., à ce que m'a dit son frère l'abbé.

(1) Desfriches vendit en effet sa collection générale d'estampes en 1776 à M. Ribard, de Rouen, 2.000 livres.

(2) La marquise de Pille était la sœur de Mgr de Jarente, évêque d'Orléans.

Digitized by Google



IMPRIMERIES RÉUNIES NANCY

LA CARTAUDIÈRE

Dessin de DESFRICHES sur papier-tablette - 1789 - (à Mme P. RATOUIS)

Digitized by Google

Digitized by Google

Carlepont le 12 aout 1778.

Le tourbillon dans lequel je me suis trouvé depuis deux mois, mon cher Desfriches, obligé de représenter et de faire la chouëtte à tout le monde dans mon nouveau diocèse m'a empêché de vous répondre plutôt. Oui certainement j'irai voir votre cabinet et vos nouvelles acquisitions et il faudra que nous prenions ensemble des arrangements pour former un petit cabinet. Je suis fort content de mon nouveau local, mon château est touf neuf, bâti à la moderne et j'y ai 22 appartements à donner ; la vue est très étendue et belle et les promenades immenses. J'espère que si la St-Louis vous amène à Paris vous me ferés l'amitié de venir ici. Nous aurons beaucoup de choses à traiter et le paysage vous invitera peut-être à griffoner du papier. Il y a une diligence pour Noyon rue St-Denis vis-à-vis les filles dieu. Les places sont de 20 l., on part à six heures du matin et on arrive à 4 ou 5 du soir à Noyon. Là je vous ferai trouver une voiture qui vous mènera dans une heure chez moi. Il faut, dans le cas où l'exposition des tableaux vous conduiroit à Paris, que vous me donniés cette marque d'amitié, et si vous avés toujours le goût des jolies femmes je vous ferai voir Madame la princesse de Monaco que je compte posséder dans ce temps. Je vous renouvelle, mon vieux fou, les assurances de mon tendre et bien sincère attachement.

L'ÉVÊQUE, COMTE DE NOYON.

Paris le 28 janvier 1780.

Oui, mon cher Desfriches, c'est toujours avec plaisir que je m'entretiens de vous quand j'en trouve l'occasion ; les événements ne me permettent pas de me raprocher de vous et de jouir de l'agrément de votre commerce, mais ils ne peuvent rien sur l'attachement bien vrai que je vous ai voué. La nouvelle campagne que j'habite aujourd'hui n'a pas le détail agreste et piquant de celle que j'ai quitté mais elle auroit peut-être plus de quoi vous satisfaire par le pittoresque des habitations qui ressemblent à une féerie ; il n'y a pas un arbre qui ne soit marié avec de la vigne, chaque chaumière offre un aspect délicieux et propre à faire un dessein. Mr Watelet, Mad. Le Comte et l'abbé Copette (1) en avoient la tête tournée et Mr Watelet dessinoit toute la journée ; vous en feriés à coup sûr autant si je puis un jour vous posséder et, je l'espère, si vous venés à Paris. La diligence part deux fois par semaine pour Noyon à six heures du matin et passe à la hauteur de Carlepont que j'habite toujours, à 4 heures du soir ; ainsi vous voiés que ce n'est point un voiage. Je fais faire dans ce moment deux

(1) L'abbé Copette, docteur en Sorbonne, ancien précepteur de Watelet.

Digitized by Google

tableaux par Robert ; ils représentent le pont d'Ivré de l'autre côté où vous l'avés dessiné, un d'une pointe d'isle que j'avois arrangé et l'autre la chute des moulins et la nouvelle cascade que j'y avois fait ; il font le plus bel effet et vous en serés certainement content ; ils ont trois pieds de long sur deux de hauteur à peu près. Je vous renouvelle, mon cher Desfriches, l'assurance des sentiments que je vous ai voués pour ma vie.

† L'Ev. Cte de Noyon.

Reims le 22 avril 1780.

Je suis bien persuadé, Monsieur, que vous avés vu mon nom avec plaisir dans la nomination et que vous apprendrés aussi avec satisfaction que cette abbaye (1) est fort bonne et que le cardinal de la Rochefoucaud m'avoit peu de temps avant dotté du prieuré d'Abbeville ; ce dernier objet a aussi son mérite, car il est affermé 32.000 l. ; l'abbaye est portée à 70.000 l., tout cela n'est pas quitte à la vérité mais il me restera toujours assés, après avoir payé les frais énormes de ma translation, pour me donner quelques tableaux ; comme on ne scauroit avoir touts les bonheurs ensemble, je suis privé de l'agrément de M. Desfriches, j'espère qu'il me dédomagera en partie en me continuant son amitié, en me donnant de ses nouvelles de temps en temps. J'observe le premier moment où vous viendrés à Paris pour vous enlever et vous conduire à Carlepont dont les détails piquants, seroient capables d'animer l'imagination de Mr Desfriches. Mr Watelet y est venu passer huit jours l'année dernière et en a été ravi. Il n'y a pas une maison qui ne soit susceptible de faire un joli dessein. Touts les arbres sont mariés à des vignes et entourés d'objets intéressants pour un amateur ; aussi eut-il toujours le craïon à la main.

Noyon est de la généralité de Soissons. Ainsi, veuillez exiger de M. de Limay qu'il ne fera jamais sa tournée sans me donner quelques jours. Je vous renouvelle, mon cher Desfriches, les assurances de mon tendre attachement pour la vie.

L'évêque, Comte de Noyon.

Desfriches a Mgr de Grimaldi ( )

Monseigneur,

Il fault que je compte beaucoup sur les témoignages de bontés que vous m'avez toujours prodiguées pour avoir resté si longtemps sans vous renouveller les assurances de mon respectueux attachement. J'ay toujours attendu

(1) L'abbaye de Saint-Jean, dans le diocèse d'Amiens.

(2) C'est d'après le brouillon de Desfriches que nous publions cette lettre qui doit dater de 1785.

Digitized by Google

vostre présence à Orléans; comme plusieurs prélats y sont venus pour voir et consoler notre respectable patriarche qui conserve malgré son douloureux estat la gayetté que vous luy avez connüe; on me l'avoit fait espérer. Le retour de la belle saison vous engagera peut-être à faire ce voyage; je le dézire a touts égards.

J'ay fait de mon grenier un muzœum digne de vostre goust ; plus de 100 tableaux en ornent le contour et ma collection a triplé en nombre et excellence des maistres qui se sont donné la peine sans le scavoir de me procurer le plaisir de les contempler, de profiter de leurs belles productions et d'apercevoir la magie qu'ils ont employée pour rendre la nature ; c'est après ces contemplations que je considère tout amateur bien téméraire de croire qu'il peut produire quelque chose de passable. Mais à quoy bon cette digression, Monseigneur, l'on fait ce que l'on peut, et c'est avoir obtenu beaucoup quand l'on a reçu les sufrages que vous m'avez prodigués. Serez-vous à Paris au mois d'Aoust, je vous feray voir mes nouvelles productions. Croiriez-vous que je ne m'amuse plus qu'à dessiner des dessus de bonbonnières. Mr le garde des sceaux en a bien voulu accepter une que je vous prie de lui demander à voir ; vous me direz ce que vous pensez de ce travail d'un amateur né en 1715.

A propos, Monseigneur, quand vous serez à Paris, allez voir mon amy Vernet; je lui ay laissé deux tableaux de Maria Crespy dit l'Espagnolette de Bologne ; voyez la vie de ce peintre dans Mr d'Argenville, il y est question de ces tableaux ; j'ay les 5 autres icy ; ils représentent les 7 sacrements ; j'avois porté à Paris ces 2 échantillons pour les vendre pour le muzœum du Roy ; mais Mr Pierre n'en a pas senti le mérite. Vernet vous en dira son sentiment ainsi que Vien qui les ont admirés. Je les ay sauvé de leur ruine; je les ay acheptées dans la chapelle d'un château où ils étoient prest à périr. Roozer me les a remis sur toille tels que vous les verrez. Je n'ay pas de place pour les mettre en évidence et si j'avois vostre chapelle je les y placerai ; elle est je crois octogone ; l'autel et les 7 sacrements rempliroient les espaces ; voyez-les, je vous en feroy bonne composition et crédit quand vous les aurez vu et entendu l'éloge que Vernet leur donne. Je serois comblé qu'ils fussent en votre possession.....

HALLÉ

Noël Hallé (1711-1781) peintre d'histoire, membre de l'Académie royale de peinture en 1748, professeur en 1755, recteur en 1781 ; surinspecteur des Gobelins en 1771, il fut directeur de l'École de Rome en 1775, chevalier de Saint-Michel en 1777.

Digitized by Google

Paris ce 13 septembre 1760.

Monsieur et amy,

J'ay reçu la lettre que vous avés eu la bonté de m'écrire, j'accepte le tableau que le Père prieur demande (1), mais en vous priant de luy faire considérer que le sujet qu'il demande est infiniment plus étendu qu'aucun de ceux qui ont été payé cent pistoles. J'espère que s'il est contant de ce morceau où je me propose de mettre tous mes soins, il voudra bien mettre quelque augmantation à la somme de six cens livres, laquelle est bien modique vû l'ouvrage qu'il est nécessaire d'i mettre. Vous me dittes qu'il seroit peut-être à propos de voir celuy de M. Dehays (2). Je feray ce que je pouray, mais je n'en répond pas parce que je n'ay aucune liaison avec luy. Ce seroit peut-être pour m'instruire de la grandeur des figures et d'où vient le jour, quoi qu'il me paroit que vous me pouriés dire tout cela. Vous viendrés peut-être à Paris avant que je commance le tableau et pour lors vous veriés M. Dehays plus facilement que moy. Mandez-moi je vous prie pour le présent de quel grandeur doivent estre les figures et si le jour vient à droitte ou à gauche. Je vous suis toujour sensiblement obligé des peines que vous prenez pour moy et de l'intérest que vous voulez bien prendre à ce qui me regarde.

Madame Hallé assure bien de ces compliments Madame et Mademoiselle Desfriches, je vous prie de leur faire agréer mes respects et de croire que je suis avec tout l'attachement et l'estime possible,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

HALLÉ.

JOMBERT

CHARLES-ANTOINE JOMBERT, né à Paris en 1712, reçu libraire en 1736, imprimeur en 1754, mort à Saint-Germain-en-Laye en 1784. Très lié avec Cochin et avec un grand nombre d'artistes, il possédait des connaissances fort étendues sur tout ce qui touche à la peinture, au dessin, à l'architecture. Entre autres ouvrages de lui, il faut citer le *Catalogue de l'œuvre de Ch.-Nicolas Cochin* (1770) établi avec un soin minutieux et accompagné de notes fort curieuses.

(1) Ce tableau signé *Hallé 1762* est intitulé: *L'archevêque Flavien demandant à Théodose la grâce des habitants d'Antioche, qui avaient renversé les statues de cet empereur.* Il est au musée d'Orléans.

(2) J.-B. Deshayes, peintre (1729-1765), gendre de Boucher.

Digitized by Google

De Paris ce jeudi matin 21 Février 1771.

Par ma foi, mon cher ami, si vous voulés avoir des tableaux à la vente de M. Boucher, il faut que vous remontiés le prix de vos commissions, car tout s'y vend si cher que les deux articles du commencement que vous m'aviez chargé de vous acheter ont monté au quadruple du prix que vous y aviés fixé. Le n° 14 (1) fixé par vous à 72 l. a été mis sur la table à 100 l. et est monté à 250 l. — Le n° 15 (2) fixé à 60 a été mis à 150 et est monté à 400 l. et ainsi du reste.

Demain on commence la vente des estampes, mais l'affluence des achepteurs et des spectateurs est si considérable que je désespère de rien avoir pour notre bon ami M. Le Normant du Coudray qui m'a chargé de lui acheter tout ce que je trouverois de Luiken (3). Je ferai de mon mieux. Faites-lui bien des excuses et faites-vous en à vous-même de ma part si je ne lui écris pas et à vous aussi, mon cher et féal ami, je scais ce que je vous dois, à chacun une belle et bonne lettre, mais je suis si fort occupé que je n'ai pas le tems de m'en acquitter. — Le catalogue de l'œuvre de la Belle (4) me tourne la tête, je veux le faire dans le goût de celui de Cochin, par ordre chronologique et non par ordre de matière comme ont fait jusqu'à présent tous nos marchands d'estampes ; cet ordre par suite des tems est d'autant plus difficile à suivre qu'il y a peu d'estampes de la Belle où il y ait l'année et que je suis obligé de la deviner souvent par l'inspection de l'estampe même : ce qui n'est pas toujours bien aisé, comme vous le savés fort bien. Si j'avois le petit œuvre de la Belle de M. de Champreneau, que mon ami Campion s'est approprié, cela m'aideroit beaucoup, car le lot que je lui achète pour 60 l. ne m'a été utile à rien du tout ; à mon arrivée à Paris, l'ayant confronté avec le peu que j'en avois déjà, j'ai vu que c'étoient les mêmes et beaucoup plus mal conditionnées ; au lieu que dans celui qui est resté à M. Campion il y avoit beaucoup de ses anciennes pièces qui m'auroient donné la facilité de deviner les autres ; je suis donc obligé d'aller tous les matins à la Bibliothèque du Roy passer la matinée sur celui qui appartient au Roy, qui est très beau et des plus complets mais sans aucun ordre, ce qui me donne beaucoup de peine et me fait perdre bien du tems ; l'après diner je vais à la vente de M. Boucher où l'on fait double vacation ; elle commence à trois heures et l'on n'en sort quelquefois qu'à neuf heures passées. Jugés si j'ai beaucoup de tems de reste.

M. Cochin a fait ce qu'il a pu pour raccommoder votre portrait sur le

(1) *Un autre tableau sur bois de 15 pouces 6 lignes sur 11 pouces 6 lignes ; il représente une femme et trois enfants par Jacques Jordaens* (Catalogue de la vente Boucher).

(2) *Une forêt dans un terrain marécageux ; on remarque dans le coin à droite un homme qui garde des moutons, tableau de Jacques Ruisdaël.*

(3) Jean Luiken, graveur, (1649-1712).

(4) Le catalogue de l'œuvre de la Belle par Jombert parut en 1772.

Digitized by Google

vernis et je l'ai donné à faire mordre à M. Prévost ; nous en avons vu des épreuves (1), mais M. Cochin en est assés mécontent, comme le dessous en étoit mal préparé, cela fait un portrait manqué ; il se propose cependant d'en retoucher une épreuve au crayon, pour voir s'il n'y auroit pas moyen de le raccomoder ; et dans le cas où cela se pourroit, je vous prie de me dire si vous jugés à propos que je charge M. Prévost de faire cette besogne au burin, en lui payant ce qu'il jugera convenable pour le tems qu'il y aura mis. J'aurai soin de vous écrire ce que M. Cochin décidera auparavant.

Permettés-moi d'embrasser tendrement Madame votre épouse et votre chère et unique Félicité et de vous assurer que personne n'est avec plus d'estime et de sincérité,

Monsieur et bon ami,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

C. A. Jombert, père.

Paris, 10 mars 1771.

Monsieur et cher ami,

Comme la vente de M. Boucher est finie pour ce qui nous intéresse, c'est-à-dire pour les tableaux, desseins et estampes, j'ai crû devoir prévenir la curiosité que vous avés ainsi que M. du Coudray, de scavoir précisément combien chaque article s'est vendu et je viens de remettre le catalogue à votre adresse au carrosse de votre ville avec les prix que j'y ai écrit en marge à chaque vacation. Comme j'appréhende d'être tenté de l'histoire naturelle et des bijoux, comme je l'ai été des desseins et estampes où je m'en suis donné pour plus de 300 l., je n'y vais plus du tout ; sauf à y retourner le jour que l'on vendra les n°s 1810, 1812 et 1813 et le n° 1808, que vous ou M. Du Coudray m'avés recommandé ; ce sera pour le lundi saint 25 mars.

J'ay acheté pour M. Du Coudray le n° 600 (2) : 14 l. 19 ; mais il s'est retrouvé à la vente différens articles qui n'étoient point compris dans le catalogue imprimé, et malheureusement il y en avoit plusieurs de Luiken. Soit sympathie ou ressemblance de goût, est-ce que l'amour de M. du Coudray pour les gravures de ce maître n'a pas aussi dérangé ma tête au point de ne pouvoir en laisser passer sans vouloir l'avoir. Comme il n'a pas pû me

(1) C'est, croyons-nous, le portrait gravé par Campion d'après Cochin que ce dernier essaya de retoucher ; les épreuves en sont à peu près introuvables aujourd'hui ; nous n'en connaissons qu'une dans la collection de M. André Jarry.

(2) *Autre recueil d'estampes de l'ancien Testament par Luyken, en 144 petits morceaux in-4° velin.*

Digitized by Google

donner commission d'acheter ce qu'il ne connoissoit pas, je les ai pris pour moi, et, au moyen de toutes les folies que j'ai faites depuis que le goût de Luiken m'est revenu, je suis en état de former un œuvre de ce maître de plus de 800 pièces ; j'ai même un dessein de lui. Mr le Normant verra le détail de mes folies à cet égard sur le catalogue de M. Boucher ; j'en ai même racheté que d'autres avoient acheté d'abord, tant je suis coëffé de ce maître. Si cependant tout cela faisoit plaisir à M. le Normant du Coudray notre ami, comme il est bien plus avancé que moi dans la collection des œuvres de ce maître, je lui recéderois sans regret, parce que je suis à portée d'en retrouver d'autres dans les ventes continuelles d'estampes qui se font ici. Ainsi, qu'il ne s'en fasse point un scrupule ; tout ce que j'appréhende, c'est qu'il ne trouve que je les ai acheté trop cher, auquel cas je les garderai ; cela m'est absolument égal.

Le n° 615 contenant 8 vol. (1) étoit tellement mêlé de drogues et gravures en bois que quoique il s'y trouvât un petit volume de 30 ou 40 petites estampes de Luiken, je n'ai pû me déterminer à l'acheter, je l'ai pourtant poussé jusqu'à 29 l. 19. Malheureusement c'est un particulier qui a eu ce n° et qui n'a pas voulu me céder le Luiken qui est le seul article qui le tentoit. Il l'a payé 30 l.

Votre portrait est mordu à l'eau-forte et vous en verrés des épreuves dans le petit paquet que je viens de vous adresser ; M. Cochin a essayé d'en retoucher une épreuve au crayon noir et blanc, mais il y trouve tant de besogne pour le burin et tant de travaux à effacer et à remettre qu'il pense que cela coûteroit autant que de le faire entièrement à neuf, et que d'ailleurs, comme il faudroit effacer tout ce qui y paroît, cela ferait un mauvais ouvrage ; il y a donc renoncé. Voyés à présent, mon cher ami, ce que je dois faire, si je vous renverrai votre dessein et le cuivre gravé, en cas que M. Campion veuille essayer d'y faire quelque chose, ou si vous êtes dans l'intention de donner votre portrait à faire à quelque graveur, soit St-Aubin, Prévost, Cathelin ou autre. St-Aubin prend 10 louis d'or, je lui ai payé cela le mien ; Prévost en voudra bien autant, Cathelin ou quelque jeune graveur pourra le faire pour six louis mais il ne sera pas si bien ; pour Cochin, il ne faut pas y songer ; il ne grave plus à l'eau forte. Je crois que le meilleur parti sera de vous renvoyer votre dessein original, jusqu'à ce que vous veniés vous même à Paris ; alors vous vous déciderés comme vous le jugerés à propos.

J'ai l'honneur d'être avec le plus sincère attachement,

Monsieur et cher ami,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

C.-A. Jombert, père.

---

(1) 8 petits volumes d'estampes.

Digitized by Google

Paris ce 31 may 1771.

Je suis au désespoir, cher ami, de vous avoir fait tant attendre après ma réponse à votre honorable du 15 courant, mais comme nous ne nous sommes apperçus de la belle saison que du commencement de ce mois-ci, nous avons tâché d'en jouir du mieux qu'il nous a été possible. Ma femme fait depuis ce tems un séjour presque continuel à notre Gentilly, mes affaires et mes occupations, (ou si vous voulés mes amusements), m'appellent à Paris, j'y viens tous les matins et je retourne tous les soirs coucher à la campagne pour lui faire compagnie du moins à souper, et presque tout mon tems se passe dans ces allées et venues. Trois fois j'ai porté votre lettre et celle de M. Du Coudray à Gentilly, pour y faire réponse, et trois fois, de retour à Paris, je les ai retrouvé dans mes poches sans avoir eu seulement le tems d'y penser. J'ai les maçons ; les grosses eaux ce printems ont jetté bas une partie de mes murs du jardin d'en bas où est mon étang, pour entrer chez moi, et elles ont jetté bas l'autre partie des murs pour se retirer ; cela m'occasionne un embarras et une dépense très considérable. — Voilà de quoy m'occuper à Gentilly ; — D'un autre côté, la manie des estampes me rappelle tous les jours à Paris pour suivre les ventes. Bazan vient d'en faire une considérable du fonds d'estampes d'un nommé Fabre, m^d^ d'estampes, rue du Petit Pont, qui vient de mourir. J'ai eu le malheur de me laisser entraîner à la curiosité de cette vente et je m'en suis donné pour plus de 300^l^. Quatre œuvres me tournent la tête : celui de Cochin que j'ai assés complet ; celui de La Belle, qui s'avance bien ; celui de Callot, dont j'ai acquis 1200 pièces à la fois, bien conditionnées, et celui de Le Clerc (1) que j'ai ébauché à cette vente de Bazan et dont j'ai déjà 1500 pièces ; je compte l'augmenter encore à la vente des Huquier qui va se faire d'ici à un mois ; son catalogue est imprimé, mais il ne se distribuera que dans quelques jours. Jugés, cher ami, si j'ai le tems de me donner au diable, et si je ne suis pas bien excusable de ne vous avoir pas encore répondu. Pendant toutes ces allées et venues, on m'a dit que M. Hutin étoit venu à la maison m'avertir qu'il ne pouvoit à présent faire le voyage d'Orléans c'est ce qui fait que je suis resté tranquille. Si il peut remettre ce voyage au mois de Septembre, à votre retour de Paris, cela pourra s'arranger avec mon œuvromanie ; la vente de Huquier devant être finie alors.

Votre lettre et celle de M. Le Normant m'annoncent un voyage de M. Campion à Paris, mais, dissipé comme je le suis, ce seroit grand hazard si nous nous rencontrions, au reste qu'il ne se donne point la peine d'apporter à Paris son œuvre de La Belle par rapport à moi, car toutes mes opérations

(1) Le catalogue de l'œuvre de Sébastien Leclerc en 2 vol. in-8°, parut en 1774 ; Jombert n'eut sans doute pas le temps de publier celui de Callot.

Digitized by Google

pour mon catalogue de ce maître sont achevées et il est en état d'être mis sous presse quand j'aurai le tems d'en revoir les épreuves ; ainsi, son volume me deviendroit inutile ; d'ailleurs, depuis le tems que je cours les ventes, j'ai grossi considérablement mon œuvre de La Belle qui est sûrement à présent plus ample et plus complet que le sien et dans un meilleur ordre, puisque j'y ai observé l'ordre chronologique depuis la première pièce gravée par La Belle en 1626 jusqu'à la dernière que sa mort en 1664 l'a empêché d'achever. Je vous prie de le remercier de ma part de sa bonne volonté, et de m'excuser auprès de notre bon ami M. Du Coudray si je ne lui écris pas actuellement, étant totalement dérangé de mon cabinet par ces voyages continuels et par mon assiduité aux ventes d'estampes où je suis entraîné malgré moi et malgré la misère générale et la chute totale du commerce.

Adieu, cher ami, je vous embrasse de tout mon cœur, permettés-moi d'en faire autant à vos Dames et de les assurer ainsi que vous, Monsieur et cher ami, du tendre et sincère attachement avec lequel je suis et serai toujours,

Monsieur et très cher ami,
Votre très humble et très obéissant serviteur.
C. A. Jombert père.

Paris ce 12 juillet 1772.

Je suis honteux, Monsieur et très cher ami, d'avoir été si longtems sans répondre à l'honneur de votre lettre du 26 may dernier, mais c'est ce malheureux Padeloup qui en est la cause. Il y a plus de 2 mois qu'il avoit votre dernière douzaine de feuilles de desseins à coller et j'attendois patiemment de jour en jour qu'il lui plût de me les rendre pour vous les renvoyer et vous donner en même tems de mes nouvelles... Vous scavés que ce pauvre Huquier (1) est mort il y a près d'un mois ; le scellé est encore sur tous ses effets ; comme on ne reçoit point de nouvelles de son vaurien de fils (2) qui est en Angleterre et à qui l'on écrit inutilement tous les ordinaires, on s'est déterminé à appeller le substitut du procureur du roy qui tiendra lieu de la présence du fils et l'on compte commencer demain l'ouverture du scellé ; il me paroist que le bonhomme Huquier n'est pas mort si riche qu'on le pensoit et une partie de son héritage s'en ira en frais de justice et de procédure. La veuve, le gendre, les enfans, ne sont jamais

(1) Jacques-Gabriel Huquier, graveur, né à Orléans en 1695, vint s'établir comme marchand d'estampes à Paris. Il avait réuni une riche et nombreuse collection d'estampes et de dessins qu'il ouvrait certains jours de la semaine aux artistes. Il mourut en Angleterre en 1772.

(2) Gabriel Huquier, également graveur, vécut en Angleterre.

Digitized by Google

d'accord et vivent ensemble comme chiens et chats. Cela vérifie le proverbe, ce qui vient de la flûte s'en retourne au tambour.

Je vous remercie des soins que vous avés pris pour engager M. l'Evêque du Mans à faire acquisition de quelques-unes de mes œuvres, mais puisqu'il a 5 à 600 pièces de l'œuvre de Cochin, ma collection lui seroit inutile. Il en sera sans doute de même des œuvres de La Belle, Callot et Le Clerc. Ainsi il n'y faut plus penser. On va faire un nouveau catalogue des desseins et estampes restans dans le cabinet d'Huquier et comme son recueil de mille desseins choisis des plus grands maîtres des trois écoles sera détaillé ainsi que les estampes de son œuvre de Le Clerc, cela fera encore un catalogue assés ample ; voilà mes prétentions sur cet œuvre frustrées et si on le vend en détail, comme il y a beaucoup d'apparence, on me fera payer aussi chèrement les pièces rares qui me manquent que l'œuvre entier si on l'avoit vendu en un seul article... Comme il n'y aura pas de sallon de l'Académie cette année, nous désespérons d'avoir le plaisir de vous voir cette automne à Paris. Mon fils le peintre a mis au prix et l'on nous fait espérer qu'il pourra bien obtenir un second prix ; c'est toujours beaucoup pour son coup d'essai, car c'est la première fois qu'il y met. S'il continue de bien aller, on espère qu'il aura le 1er prix l'année prochaine et qu'il ira à Rome l'année suivante ; cela nous combleroit de satisfaction et l'encourageroit beaucoup à redoubler ses études car il se méfie tellement de ses talens qu'il est quelquefois tenté de tout abandonner.

M. Cochin et tous nos amis vous saluent, embrassés pour moi mon ami monsieur Soyer que j'estime et que j'aime de tout mon cœur. J'ai été voir le camarade Hutin et je l'ai trouvé au milieu de ses livres et de tous ses cabinets, aussi glorieux que Diogène dans son tonneau ou que le rat de la Fontaine dans son fromage de Hollande. Adieu, mon cher ami, portés-vous bien, aimés toujours la belle Madame Fleureau et vos amis de Paris et croyés moi avec le plus sincère attachement,

Monsieur et cher ami,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

C. A. Jombert, père.

DOM JOURDAIN

Claude Jourdain, savant bénédictin, plus connu sous le nom de dom Maur, né à Poligny en 1696, mort en 1782, à Paris. Il embrassa la vie religieuse dans l'abbaye de St-Benigne, de Dijon, et y enseigna

Digitized by Google

d'abord la philosophie et la théologie ; il occupa successivement les différents emplois de sa congrégation, et, en qualité de visiteur, il fit plusieurs voyages dont il profita pour examiner et pour dessiner les restes précieux qu'offrent encore la Franche-Comté, la Bourgogne et d'autres provinces de France. Nommé prieur de St-Martin d'Autun, il en fit reconstruire l'église sur ses plans. Dom Jourdain était en correspondance avec les hommes les plus savants de son temps.

Paris ce 4 décembre 1763.

Monsieur et très cher ami,

Vous recevriez souvent de mes lettres, si elles pouvoient vous être utiles ou si elles étoient nécessaires pour me procurer la continuation de votre chère amitié. Vous me l'avez accordée sans que j'aye rien fait pour m'en rendre digne ; je ne feray rien aussy pour m'en assurer la conservation ; j'aime mieux la devoir uniquement à la bonté de votre cœur que de tâcher de me la procurer en courrant les risques de vous fatiguer par des lettres importunes. Je ne pourrois vous entretenir que de l'attachement que je vous ay voué, de ma reconnoissance, du souvenir que je conserve des bons offices que vous m'avez rendus et des grâces dont vous m'avez comblé, et des hommages que je rend à la bonté de votre esprit et à vos talens ; mais tout cela devient fastidieux lorsqu'il est souvent répété. Laissant donc à part le détail des sentimens de mon cœur, je me contenteray de vous prévenir sur les vœux que je fais pour vous et pour votre digne famille à l'occasion de la nouvelle année. Puisse-t-elle être pour vous une source de toutes sortes de prospérités ; mais quels que soient les avantages qu'elle peut vous procurer, ils ne seront jamais au dessus de ce que je vous souhaitte et de ce que vous mérités. Pour moy, je seray heureux, si vous l'êtes vous-même, et votre bonheur me deviendra commun par la part que je prens à tout ce qui vous intéresse.

Je ne suis point encor accoutumé au séjour de Saint-Germain ; les affaires qui y font l'objet principal de mes occupations contrastent trop avec les agrémens que j'ay perdus en m'éloignant de vous. Je me rappelle souvent les beaux sites des environs de votre ville, mon laboratoire, votre cabinet, le commerce de nos amis communs et les entretiens que j'avois avec vous. Ce souvenir m'inspireroit le dessein d'aller vous rejoindre si j'étois d'un âge à faire des sistèmes pour l'avenir. Croiriez-vous que je suis ici comme un Tantale au milieu des choses qui sont le plus de mon goût sans pouvoir en profiter ! A peine ay-je eu un moment pour voir le Salon, et depuis six

Digitized by Google

mois je ne suis sorti qu'une fois pour rendre visite à Messieurs Restout, Deshayes et Hallé ; ce dernier travaille à un grand et magnifique tableau pour le roy, qui doit être placé au premier Salon. Votre ami Deshayes continue à faire des prodiges ; son tableau du Salon a emporté la palme (1). Les grâces de M. Vanloo (2) n'étoient pas celles d'Horace, aussi dit-on que ce peintre a déchiré son tableau. Je n'ay pas été content des portraits de La Tour (3). Je ne scais que vous dire des grecques de M. Vien (4) et des vastes machines de M. Doyen (5). Le tableau de Cazenove (6) ne m'a pas tant frappé que celuy du Salon précédent ; on présume qu'il sera devancé par Louterbourg (7) qui a été pendant quelque temps son élève. J'ay remarqué que quelques-uns de nos premiers artistes commencent à s'éloigner de leur apogée. Mais en vous entretenant de peinture, je ne fais pas attention que je parle à un maître et à un connoisseur. Le sieur Remy a fait la semaine dernière la vente des tableaux de M. Peilhon, et le mois prochain il en fera une autre d'une nombreuse collection de tableaux flamands et hollandois parmi lesquels il y a des Vinans, des Vandevelde et des Ruisdal. Je vous prie de présenter mes très humbles respects à Madame Desfriches, à Mlle Félicité, à Messieurs Soyer, Massuau, de Villers, du Coudray, et j'ay l'honneur d'être avec un dévouement très respectueux,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

Fr. Cl. Jourdain, m. b.

A Paris, le 14 janvier 1765.

Monsieur,

J'ay reçu avec actions de grâces votre dernière lettre ; elle a produit en moy deux effets bien différens ; elle m'a pénétré d'un plaisir sensible par les assurances que vous m'y donnés de la continuation de votre amitié ; elle a renouvellé en même temps les regrets de me voir éloigné d'un séjour auquel j'étois attaché par toutes sortes de motifs. Il ne seroit pas nécessaire

(1) Au Salon de 1763 Deshayes exposait *Le Mariage de la Vierge. — La Chasteté de la Vierge.*

(2) *Les Grâces enchainées par l'Amour.*

(3) *Le Prince Clément de Saxe. — La Princesse Christine de Saxe. — Le Dauphin. — Portrait de Le Moyne.*

(4) *Prêtresse qui brûle de l'encens sur un trépied. — Proserpine qui orne de fleurs le buste de Cérès, sa mère.*

(5) *Andromaque éplorée devant Ulysse qui fait arracher de ses bras son fils Astyanax et qui a ordonné qu'on le précipitât du haut des murs d'Ilion.*

(6) *Un combat de cavalerie.* Morceau de réception de Casanova.

(7) Phil. Loutherbourg, (1740-1814) peintre de batailles, de chasses, de paysage, membre de l'Académie de peinture de Paris et de celle de Londres.

Digitized by Google

de m'exhorter à retourner dans votre chère patrie, si ce retour dépendoit de mon choix ; j'y suis attiré par mon inclination, par le désir de ma tranquillité et par mes intérêts les plus chers ; mais puisque la providence m'a placé dans le poste que j'occupe, sans l'avoir recherché, j'attendray ses ordres pour en sortir ; il y auroit de la lâcheté de ma part de l'abandonner dans un temps orageux où mes petits services peuvent être nécessaires au corps dont j'ay l'honneur d'être membre. La crise ne durera peut-être pas longtems, en ce cas je seray plus maître de disposer de ma personne et de ma situation. Je suis icy aussi solitaire que si j'étois dans la Thébaïde. Je ne sors jamais pour mon plaisir et je ne vois presque aucun de nos célèbres artistes, malgré l'inclination que j'aurois de leur faire ma cour et de les cultiver. Je n'ay point encor vu M. Pigal ; il vient de faire en petit le cheval de la nouvelle place (1) ; des connoisseurs m'ont assuré que c'est un miracle de l'art et que celuy de M. Bouchardon est infiniment au-dessous de ce chef-d'œuvre de ce nouveau praxitèle. Je pense qu'il sera moulé et en ce cas je vous invite à faire vos diligences pour en avoir un en plâtre ; ce morceau ne dépareroit pas votre cabinet. Je n'ay point vu le sieur Peronneau. Je ne vous ay jamais dit que je n'ay pas été content du portrait qu'il a fait de M. Robbé ; il a saisi la ressemblance extérieure, mais il n'a pas seu peindre l'âme, le feu et l'entousiasme de ce poëte célèbre. Je souhaitte que le sieur le Moine soit plus heureux (2). M. Hallé a fait une chute dans son attelier qui auroit eu des suites fâcheuses s'il n'avoit eu le soin de les prévenir par des remèdes appliqués à propos. M. Deshayes a eu le même accident, mais par la négligence le mal est devenu très sérieux et nous a causé de vives allarmes ; M. Boucher commence à ressentir les incommodités de la vieillesse ; vous le connoissés assés pour n'en être pas surpris. Il y a eu des ventes de tableaux sur la fin de l'année ; je n'ay pas voulu m'y trouver dans la crainte de m'exposer à être mécontent de mon état d'indigence qui ne me permet pas de faire aucune acquisition. On nous promet de belles choses pour le salon prochain ; je compte que nous aurons l'honneur de vous y voir et que vous ferés encore quelques conquêtes nouvelles pour votre cabinet. J'auray le plaisir de le voir dans dix-huit mois et d'admirer tous les changemens que vous y avez fait. Je ne veux pas vous ennnuyer par le détail de tous les vœux que j'ay fait dans ce renouvellement d'année pour votre conservation et pour celle de toutes les personnes qui vous intéressent. C'est

(1) Il s'agit de la statue de Louis XV par Bouchardon à laquelle Pigalle mit la dernière main ; cette statue fut érigée en 1763 et quelques années plus tard Pigalle l'exécuta sur une petite échelle sans en modifier la composition mais avec de nombreuses corrections de détail. Ce modèle est un chef-d'œuvre ; on en fit quelques reproductions en bronze et quelques autres en plâtre, en très petit nombre (*Pigalle par Tarbé.*)

(2) C'est en 1767 que Le Moyne fit le buste de Robbé ; celui-ci écrivait à Desfriches : « J'ay été voir ces jours-cy aux galeries notre ami M. Le Moine qui m'a fait voir ma figure sortant du four. Falconnet qui s'y est trouvé est tombé en extase à l'aspect de ce qu'il appelle le chef d'œuvre de M. Le Moine. »

Digitized by Google

un tribut que je vous dois et que je me feray un plaisir d'acquitter tant que je resteray dans ce monde. Je vous prie de faire agréer mes respects à Madame et à Mademoiselle Desfriches de même qu'à Messieurs de Lossy et Soyer. J'ay l'honneur d'être avec tout l'attachement, la considération et le respect possibles,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

Fr. Cl. Jourdain. m. b.

A Paris, le 12 février 1765.

Monsieur et très cher ami,

Je vous annonce une perte irréparable que l'Académie de peinture vient de faire en la personne de M. Deshayes (1) notre ami commun. Il fut enterré hier au soir à Saint-Eustache. Il languissoit depuis le mois d'octobre ; une chute qu'il fit alors et qu'il a négligée, avoit occasionné une enflure considérable dans un testicule. On jugea que c'étoit une hydrocelle ; M. Moreau ayant fait la ponction, il n'en sortit que quelques gouttes de sang. La gangrène s'étant mise dans cette partie, on a été obligé d'en faire l'amputation il y a aujourd'huy quinze jours. La playe a été en bon état pendant huit jours mais la suppuration a cessé tout à coup au commencement de la semaine dernière. Je l'ay vû la veille et le jour de sa mort ; il se croyoit hors de danger parce que les médecins et les chirurgiens luy avoient caché son triste état ; c'est ce qui m'a donné de la peine à luy persuader qu'il falloit se préparer à paroître devant Dieu. Enfin, on est venu à bout de luy faire entendre que sa dernière heure étoit proche, alors il a demandé les sacremens et il les a reçeus avec édification. C'est ce qui a beaucoup consolé sa chère épouse et toute sa famille. Cette mort fait un grand vuide dans l'académie. Vous connoissiez parfaitement le mérite de ce célèbre artiste. Il faut un siècle pour former des hommes de cette espèce et je ne scais s'il sera remplacé. Lorsqu'il est mort, il étoit à la veille de se voir au comble de la fortune et de la gloire. Il étoit chargé de faire un grand tableau pour la galerie de Choisi, un autre pour la maison de ville dont le prix étoit de dix mille francs, un troisième pour Saint-Roch et un quatrième de vingt et un pieds de long pour le parlement de Rouen. Quelle perte pour le prochain Salon ! Je suis extrêmement touché de cette mort ; je ne doute pas qu'elle ne fasse sur vous la même impression. J'ay l'honneur d'être avec tout l'attachement et la considération possible,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

Fr. Cl. Jourdain. m. b.

(1) J.-B. Deshayes, mourut le 10 février 1765.

Digitized by Google

A Paris, le 10 janvier 1767.

Monsieur,

Je ne vous entretiendray pas des souhaits que je fais pour vous dans ce renouvellement d'année ; ils ont toujours le même objet et la même étendüe et vous en connoissez la sincérité. Je n'ose presque plus former des vœux pour moy-même. Je voudrois bien vivre avec tous mes confrères mais il y en a avec qui le devoir m'oblige d'être aux prises. Je souhaitterois me procurer du repos et je ne scais où aller pour jouir de ses douceurs ; mon inclination m'entraîne à Orléans et par malheur je rencontre des obstacles qui m'interdisent ce gracieux séjour. Ce seroit une consolation pour moy si je pouvois cultiver les beaux-arts. Je suis icy à la source, mais, comme tantale au milieu des eaux, je ne puis satisfaire ma soif. J'ay vu une seconde fois le cabinet de M. de Julienne avec la même admiration que la première fois. On va bientôt disperser tous ces prodiges de l'art qui ont coûté tant de soins et de dépenses à réunir. On en débite à présent le catalogue dont le sieur Remi est le rédacteur. Je m'occupe à présent à le parcourir. J'ay vu avec plaisir que vos desseins y figurent à côté de ceux des Bourdons, des Vatteau et des grands maîtres. Qu'il est flatteur pour vous de vous trouver en si bonne compagnie et de mériter d'y avoir une place distinguée. J'attend toujours avec une sorte d'impatience la gravure de votre admirable dessein. Je vous feray remettre au premier jour par le père bibliotéquaire mes deux souscriptions, dans l'espérance que vous me procurerez une bonne épreuve. Je prie Madame et Mademoiselle Desfriches d'agréer les assurances de mon respect.

J'ay l'honneur d'être avec un dévouement très respectueux,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

FR. CL. JOURDAIN.

DE MIROMÉNIL

ARMAND-THOMAS HUE DE MIROMÉNIL, né en 1723, dans l'Orléanais, premier président du Parlement de Rouen en 1757, garde des sceaux en 1774, mort en 1796. M. de Miroménil avait pour Desfriches une très grande affection dont on retrouve l'écho dans les lettres de

Digitized by Google

son secrétaire, M. Lamy, à Desfriches : « M. le garde des sceaux, écrit M. Lamy, le 21 octobre 1781, a été très sensible à votre souvenir, vous savés combien il vous est attaché ; vous luy avés fait éprouver qu'on peut encore goûter le bonheur dans les circonstances les plus pénibles ; une âme honnête et sensible qui prend part à nos peines nous les fait aisément supporter ; il vous a cette obligation et vous le connoissés assés pour croire qu'il se la rappellera toujours... »

Ce 24 juin 1773.

Je me reproche infiniment, Monsieur, de ne vous avoir pas encor marqué ma reconnoissance des deux desseins que vous avés eu la bonté de m'envoier ; j'étois encor à la campagne lorsque monsieur votre ami a eu la bonté de les remettre chés moi. Ils sont si jolis, si agréables, si bien traittés, que j'ai été tenté de les garder pour moi et ce n'a pas été un petit sacrifice que de résister à cette tentation.

Madame Daguesseau à laquelle je les avois promis en a été enchantée et les regarde comme le plus bel ornement de son cabinet. Je les ai fait voir à M. Voyriot, mon ami, qui les a admirés, et touts les connoisseurs ont été très surpris lorsque je leur ai expliqué votre procédé, car ils croiaient touts que les desseins étoient lavés et non pas faits à la pierre noire et à la pointe du canif. Je suis bien aise de vous dire qu'il s'est fait, à ce que j'ai appris, depuis peu plusieurs ventes de cabinets dans lesquels il y avoit de vos desseins et que l'on m'a dit qu'ils se vendoient fort cher. Cela vous prouve que l'éloge que j'en fais n'est point une flatterie.

Je vous suis infiniment obligé de l'inquiétude que vous avés bien voulu avoir à mon sujet ; je me porte bien grâce à Dieu et l'affaire pour laquelle j'ai laissé mon valet de chambre à Latingy (1) n'avoit effectivement rien d'inquiettant.

Ma fille doit se rendre à Paris le 27 ou le 28 de ce mois, ainsi je vous serai infiniment obligé de faire remettre aux trois Empereurs à Orléans le pacquet que l'on nous a envoié de Tours afin qu'elle puisse me l'apporter lorsqu'elle viendra icy.

Je ne scais encor quand j'aurai le plaisir de vous revoir. Comme il ne m'a pas été possible, quelques démarches que j'aie faites, d'obtenir le changement réel de Monsieur Le Bret et de M. Logerot, je vais conduire ma fille à Signy auprès de son mary et la mère de Madame Logerot va venir

(1) Propriété de M. de Miroménil dans le Loiret, entre Pont-aux-Moines et Saint-Denis-de-l'Hôtel.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

la prendre pour la remmener en Normandie. Ce ne sera qu'après mon voiage à Signy que je pourrai aller revoir Orléans et la Chaude Tuille.

Je vous souhaitte ainsi qu'à madame Desfriches une bonne santé et je vous prie de me conserver votre amitié, je la mérite par ma reconnoissance et par mon attachement. Permettés que j'assure Madame Desfriches de mon respect et que je fasse mille compliments à Monsieur Soier. Je vous prie aussi de ne pas m'oublier auprès de M. et de Mad. de Limay lorsque vous leur écrirés. J'ai vu ces jours passés M. Cochin, nous avons beaucoup parlé de vous et de vos talents avec M. Belle, (1) inspecteur des Gobelins pour la peinture et garde des tableaux du Roy.

Je suis avec le plus tendre attachement, pour la vie, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

MIROMÉNIL.

Rue Neuve des Petits Champs, près la rue Ste Anne à Paris.

Ce 1er janvier 1783.

Je suis, Monsieur, on ne peut pas plus sensible aux vœux que vous voulez bien faire pour moy en ce renouvellement d'année ainsi que Mme Desfriches et M. Soyer. Vous connoissez mes sentimens pour vous et pour tout ce qui vous touche, ils seront invariables et c'est avec grand plaisir que je vous en renouvelle l'assurance.

Recevez mes sincères remerciments des deux desseins que vous avez l'attention de m'envoïer, vous savez combien ils me sont agréables, et par le mérite de l'ouvrage, et parce que c'est vous qui me les présentez.

Je suis très affligé de la perte de M. l'abbé de Reyrac, je lui étois bien véritablement attaché. Je serai fort aise si je puis concourir à procurer à M. son neveu une pension des bienfaits du Roy. J'ai écrit à ce sujet à M. l'évêque d'Autun et je désire que ma recommandation puisse lui être utile.

Quant à la place de censeur et d'inspecteur de la librairie, je verrai s'il me sera possible de seconder l'intérêt que vous prenés ainsi que M. Soyer à M. l'abbé Genty ; plusieurs sujets me sont présentés et je ne puis quant à présent que vous répondre du plaisir avec lequel je saisirai toutes les occasions de vous convaincre, Monsieur, de la sincérité de mes sentimens pour vous.

MIROMÉNIL.

Je n'oublierai jamais les marques d'amitié que vous m'avez données ainsi que Madame Desfriches et Monsieur Soyer, je vous prie d'en être bien persuadé. Je suis inconsolable de la perte que nous avons faite de M. l'abbé de Reyrac.

(1) Belle, (Clément-Louis-Marianne), peintre d'histoire.

Digitized by Google

M. Lamy, secrétaire de M. de Miroménil.

Ce 6 may 1787.

Vous ferés grand plaisir, mon bon ami, à M. le garde des sceaux de Miromenil de luy écrire; je luy ai parlé de vous, vous savés que vous êtes de ses bons et anciens amis, il ne luy manque que le plaisir de vous posséder près de luy.

Sa santé est bonne ainsi que celle de Mme Le Bret; sans le malheur qu'ils ont eu de perdre Mme de Berulle, ils jouiroient pleinement du bonheur de la retraite, il la désiroit depuis longtemps; si l'Assemblée des notables n'eut point dû avoir lieu, il se seroit retiré au mois de Septembre dernier et il devoit le faire aussitôt après cette assemblée; sa santé luy en faisoit une loy. La belle saison dans laquelle nous entrons est le moment le plus favorable pour jouir du repos, les campagnes deviennent superbes et pour mon compte, je me félicite fort d'y être. Si j'avois un crayon, des tablettes et votre talent, je tirerois grand parti de la situation de Montalu sur les bords de la Seine, à une distance suffisante d'un beau coteau, à l'abry d'un petit bois, les tours de Mantes en perspective.

M. le garde des sceaux est donc heureux de sa retraite, il y conservera beaucoup d'amis; il a emporté les regrets du public, c'est une jouissance qu'il est bien fait pour sentir. Le Roy lui a conservé les honneurs de la charge de garde des sceaux; il a une retraite honnête, surtout vu le malheureux état de nos finances. Ecrivés luy, vous pouvés en toute sûreté le féliciter sur le bonheur de la vie qu'il va mener. Son adresse est: M. le garde des sceaux de Miromenil au château de Montalu par Mantes-sur-Seine.

Il compte rester à Montalu jusqu'au premier de Juillet, de là aller à Miromenil près Dieppe jusqu'à la mi-Septembre qu'il reviendra à Montalu, et dans le mois de Novembre il reviendra à Paris pour y passer l'hyver.

Mais moy, quand aurois-je le plaisir de vous embrasser; je compte aller en Normandie au commencement de juillet et y rester jusqu'à la fin de Novembre...

Je n'oublie point combien vous m'avés rendu heureux, et mon grand plaisir sera toujours de vous en témoigner ma sensibilité et de vous convaincre de l'attachement inviolable de votre fidèle ami et serviteur.

Lamy.

Montalu par Mantes-sur-Seine.

M. le Garde des Sceaux et Mme Le Bret me chargent de vous dire mille et mille choses affectueuses. Présentés je vous prie mes respectueux hommages à Mme Desfriches.

Digitized by Google

MONTUCLA

J.-E. Montucla savant mathématicien, né à Lyon, en 1725; admis aux réunions littéraires qui avaient lieu chez Jombert, il se lia bientôt avec Cochin qui lui procura la place de premier commis des bâtiments de la couronne. Il mourut à Versailles, en 1799, presque sans ressources, membre de l'Académie de Berlin et de l'Institut depuis sa fondation.

A Ménars, le 9 aoust 1772.

Je suis chargé, Monsieur, par M. le marquis de Marigny, d'une petite commission auprès de vous. Il a mangé chez M. l'évêque d'Orléans de certaines langues préparées à Orléans qui lui ont paru si bonnes qu'il auroit envie d'en avoir quelques-unes, car nous ne nous piquons pas icy de la mortification évangélique et notre général n'aspire pas à une place meilleure dans le ciel qu'un prélat distingué de l'Eglise romaine. Si donc vous scavez, Monsieur, comme je le présume, quel est l'homme d'Orléans qui est un aussi bon maître en fait de langues, il vous seroit fort obligé de lui en envoyer deux icy. Il faudroit dans ce cas que vous eussiez la bonté de les faire mettre dans une boîte à l'addresse de M. Madurel maître d'hôtel de M. le marquis de Marigny et les donner au courrier qui porte les lettres d'Orléans à Blois, vulgairement le *Savatôt*, qui la remettra au dit m^e^ d'hôtel. Je vous prie de me faire part de ce que cela vous aura couté afin qu'à mon passage à Orléans, dans les premiers jours d'octobre, je puisse vous rembourser.

Je profite avec un vrai plaisir de cette occasion de me renouveller dans votre souvenir et de vous assurer du parfait attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

Montucla.

J'ai laissé à Paris M. Cochin, M. et Mme Jombert en bonne santé. Je ne scais trop si M. Cochin ne viendra pas en septembre faire une petite tournée à Ménars.

Digitized by Google

NATOIRE

CHARLES NATOIRE, peintre et graveur (1700-1777) membre de l'Académie de peinture en 1734, professeur en 1737, directeur de l'école de Rome de 1751 à 1774.

A Rome ce 12 septembre 1768.

J'ay reçu, Monsieur, par Mrs de Tigi et D'Autroche, la lettre que vous m'avés fait l'amitié de m'écrire, avec tout le plaisir possible ; l'entretien de ces Mrs vos compatriottes m'a mis à portée de me rappeller de notre ancienne connoissance et de tout ce qui vous regarde avec toutte la satisfaction la plus sensible. Je n'ay pas moin été charmé de connoitre des compatriotes distingués qui parcourent touttes les curiosités d'Italie avec des connoissances qui confirme le bon goût qu'ils ont pour les beaux arts.

Je vois avec plaisir que vous continués à les cultiver et que dans les courses que vous faites, vous trouvés de quoy augmenter votre colection. Je serois charmé qu'un jour, pour la grossir davantage, l'envie vout pri de faire une petitte promenade de nos cotés, en imitant vos concitoyens. J'espère qu'eux-même pouron vous y déterminer. Soyés persuadé du plaisir que j'aurois de vous rendre tout les services qui dépendroit de moy et en même tems vous renouveller les sentimens d'estime que j'ay toujours pour vous ; c'est avec cette espérence que je suis bien véritablement Monsieur,

Votre très humble et obéissant serviteur.

NATOIRE.

Ma sœur ait bien sensible à votre souvenir et vous fait mille complimens. Je vous prie de présenter mes sivilités à Madame Desfriches.

Vos Mrs m'ont fait sentir que vous recevriés avec plaisir un petit échantillon de mes gribouillages. Je suis fâché que la disette où je suis m'empêche de vous envoyer quelques choses de mieux.

Digitized by Google

DESFRICHES A NATOIRE

1768.

Monsieur,

J'ay reçu dans son temps la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 1er février 1764. Vous ne scauriez croire combien j'ay esté touché de me voir rapellé à votre souvenir, et sensible aux sentiments d'amitié dont vous continuez à m'honnorer. Je profitte de vos bontées pour vous prier de vouloir bien accueillir Monsieur De Tigy qui vous remettra la présente. C'est un compatriotte mon amy, que le goust pour les belles choses conduit en Itallie et qui sera bien flatté que vous vouliez bien les luy indiquer et vous intéresser à en procurer la vüe. J'attendray son retour avec grande impatience, désirant ardament d'avoir de vos nouvelles et m'entretenir avec luy de l'estat de vostre santé, de celle de Me Natoire et de ce qui vous peut intéresser, et des avantages qu'il aura retiré des connoissances que vous aurez bien voulu luy procurer.

Je vous diray, mon cher maistre, que le goust pour le dessein et la peinture me domine plus que jamais. L'an passé j'ay fait le voyage d'Holande par pure curiositté ; j'en ay raporté d'excelents tableaux de Ruisdael, Vangoyen, W. Vandevelde, T. Wick, Rembrant et autres excelents maistres dans la partie du paysage, en sorte que mon cabinet peut à présent estre vu par les amateurs avec quelque distinction. Je continue à dessiner des vues d'après nature et mon amour propre est flatté de voir que des vues que j'ay donnée à des amis se trouvent à des ventes accueillies par les curieux. C'est le fruit du goust que vous m'avez inspiré ; ma reconnoissance et mon attachement pour vous subsistera autant que moy. Je regrette bien de ne vous pas pouvoir aller voir ; la longueur du chemin, un commerce que je ne puis quitter pour plus de 6 semaines, sont des obstacles que je voudrois pouvoir vaincre, aller encore prendre de vos leçons, vous embrasser et vous assurer de la vérité des sentiments avec lesquels...

PERRONNEAU

J.-B. PERRONNEAU, le pastelliste rival de La Tour, né en 1715, agréé à l'Académie royale de peinture en 1746, reçu académicien en 1753, mort à Amsterdam en 1783. Perronneau vint plusieurs fois chez Desfriches, à Orléans, et il profita de ses courts

Digitized by Google

séjours dans cette ville pour faire quelques portraits dont Desfriches lui avait valu la commande ; c'est à Orléans que furent peints les portraits de M. Soyer, de M. et Mme Chevotet, de Robbé de Beauvezet, aujourd'hui au musée de la ville, et les portraits de la famille Desfriches.

A Abbeville ce 2 janvier 1770.

Monsieur et cher amy,

J'ay esté pour avoir l'honneur de vous voire plusieurs fois à l'hotelle de Bourgogne, l'on m'a dit que l'on ne vous avoit pas veü, Mlle Bénier m'enseigna où vous logiez, j'i fut et vous estiez parti. Madame est bien bonne d'avoir eu égard aux instances que je lui ay fait au sujet du portraict de Mademoiselle, et vous, Monsieur, de l'avoir aporté. Il a esté encore mieux placé que les premiers jours. Monsieur Chardin m'a dit qu'il vous le renvoiroit, je vous fait bien mes remerciment à se sujet. J'ay esté bien mortifiéz de ne vous avoir point embrassé à Paris où je suis arivé très bien portant malgré les fatigues d'un assé lon voiage, mais comme Mme Perronneau croiait que j'allois en Espagne elle avoit quitté le logement de Paris et a esté demeuré au petit Charonne. Cela m'a beaucoup fatigué de venir à Paris souvent à pied, ne trouvant pas toujours des fiacres aux barières du faubourg St-Antoine. Enfin je suis tombé mallade d'une inflamation dans la gorge, dans les temps que vous estiez à Paris. Je n'ay pu voire Monsieur de Fourqueux (1) qui me veut du bien, qui est à sa terre. J'ay profité de l'automne pour venir chez Monsieur Théophille Vanrobesse à Abbeville, faire le portraict de leur perre. Je ne sait si je ne doit pas continuer à voiagé encore quelque année. Je pence que cela me seroit plus surement fructueux que de m'instalé avec un logement cher à Paris où je serois seul car le bacanal d'enfant me distroiroit ; quoique Monsieur de Fourqueux inssiste pour que je soient stable à Paris, moy j'i trouve bien du temp à perdre et de la misère. Je voiray d'autres villes et repasseray par Orléans où à mon passage j'aurois l'avantage de voire votre maison et Monsieur du Coudray et i peinderois l'époux de Mr Pinchinée (je ne sais pas son nom) ; de là j'irois à Lion ayant des connoissances pour cette ville qui est aussi bonne que Bordeaux mais il faut bien en fillé.

J'assure Madame et Mademoiselle de mes respectueuses obéissances, nos amis Messieurs Du Coudrait, Lambert, de Cambray, Champremaux, mes respect aussi à Monsieur et Madame Pinchinée ; donné moy de vos nou-

(1) Conseiller d'Etat, puis successeur de Calonne au Contrôle général.

Digitized by Google

velles chez M. Théophille Vanrobesse à Abbeville. Je suis, Monsieur et cher amy, avec une reconnoissance pour la vie,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

PERRONNEAU.

Le grand Baudouin, gendre de M. Boucher, est mort.

Je prie M. Soyer d'agréer mes très humbles sivilités.

Ce 14 may 1772.

Monsieur et ancien amy (ce sont les meilleurs),

Je suis arivé à Paris depuis quelque jours, ou je ne resteray pas long temp car il me paroît qu'il ne me seroit pas util ni fructueux dans ces circonstances, aussi n'ai-je veu personne que M. de Fourqueux mon ancien amie et protecteur ; j'i ay diné avec un Monsieur Cadot, j'i ay aprie le mariage de madame votre chèr fille. Monsieur de Trudaine est à Montigny ; j'ignore si je le vairay avant mon départ car je veut suivre encore quelqu'année mes voiages ; il nous est arivé tant de malleurs, tant de pertes, qu'il faut les réparé de tout mon pouvoir. J'ay des lettres pour différents endroits. J'aurois désiré vous voire et vous embrassé à Orléans mais je n'ay point de temp à donné à ce qui me feroit tant de plaisir, à moins que je nussent un ou deux portraict à i faire en passant.

J'ay peint à l'huille notre amy Monsieur Fouquet (1) à Amsterdam qui vous aime beaucoup, nous avons bu à votre santée et à celle de Madame et de Mademoiselle. J'ay trouvé la Hollande bien différente de mon ancien voiage ; ils ont perdu moitié de leurs rentes et sans M. et Mme Hogguere (2) et M. Rindorp je n'u rien fait n'ayant esté occupé que lentement ; on n'i a eü mil bontée pour moy, bien reçu, logé partout aux belles campagnes, l'autre voiage personne ne m'a invitée et j'i ay plus gagné en six mois qu'en deux ans cette fois ici. Et voilà quatres mois que je ne fait rien ; au reste l'aire de la Hollande ne m'a pas esté favorable ; ils ont un paye si mal sain, j'aime les jens et point le paye. Honnoré-moy d'un mot de vos chères nouvelles, de celle de Madame que j'assure de mes respects et Madame votre cher fille, aussi Messieurs Soyer, Le Normand du Coudrait, et Mr son frère, Champremaux, Pinchinée, La Bare et nos amis. Je suis, Monsieur et cher amy, avec un souvenir toujours plein de reconnoissanses,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

PERRONNEAU.

(1) Fouquet, marchand de tableaux.

(2) Le portrait de M. Hauguer, échevin d'Amsterdam, par Perronneau, figurait au salon de 1763.

Digitized by Google

Si vous voiez Mlle Bénier, voulé vous bien lui faire mil compliments de ma part.

Écrivé-moy rue du petit Careau, à cotée de la rue du Bout-du-monde, chez une m^e^ Lingère à Paris.

Donné-moy le plutôt de vos nouvelles.

A Paris, ce vendredy 1772.

Monsieur et cher amy,

Puisque vous voulé que je vous avertisse de mon départ de Paris, ce cera samedy et seray à Orléans le jour de la Pentecotte (par le carosse, n'ayant pu avoir place dans la berline m'i estant prie trop tar pour i avoire des places). J'ai esté fort enrumé depuis que j'ay eü l'honneur de vous écrire, ce qui a causé mon retart, car comme mon intention est encore de voiagé, je n'ay veü personne à Paris que Monsieur de Fourqueux. Les pertes que nous avons fait sur quelque papier publique nous ont mie à l'étroit; sans cela je me serois fixé à Paris, car depuis que j'ay quitté Orléans j'ay gagné 20.100 l. tout fraix fait, quand à mes dépences et moienant ce que je viend de vous dire, je me trouve pie que quand vous m'avez veu, bien heureux encore que Me Perronneau ait une maison au Petit-Châronne (quoique c'est une folie puisque cela revien à 27.000 l. et raporte très peu de chose en susse des dépences journalière pour l'entretien des légumes et autres; mais elle i est logé et l'aire i est excellent et cela a toujour une valleur réelle, enfin cela se venderoit plus de 20.000 l. mais sa santé foible (car je craint qu'elle ne soit un peut attaqué de la poitrine), m'a fait pretée à cette dépence qu'elle n'ü pas faitte si on eut put prévoir de si fâcheuses circonstances. Je n'ay qu'un petit garçon de cinq ans é demie qu'elle a nourie, qui est charmant (que je vien de peindre) et cela n'a pas peut contribuer à altéré son tempérament. Elle est toujour triste, il faut donc que je tâche à gagné quelque chose et à présent qu'il n'i aura plus de dépense à faire pour ce bien, je placerois en sorte qu'il n'i a plus qu'à mettre à profit. J'ose dire que j'ay aquie dans mon petit tallans, j'ay fait des choses vigoureuses à Abbeville dont M. Van robesse a quatres tableaux à Paris. J'ay pein à l'huille en Hollande, mais ce voiage n'a pas esté aussi fructueux que celuy de 1761, quoique l'on m'aye autant payez, mais peut de personnes m'ont occupé, ayant perdu eux-mesmes sur la France et si ce n'ussent esté Monsieur et Madame Hogguere, Mr Rindorp et M. Borelle, je n'ussent rien fait; ils m'ont comblée de bontés, enfin je n'ay pas autant gagné en près de deux ans qu'en cinq mois, tout le monde de mesme à Amsterdam, et ma santé ni a pas esté bonne, l'aire estant si mal sain. J'ay beaucoup de lettres, je jugeray avec vous et suiveray vos sages con-

Digitized by Google

seilles sur mes interois. Si je pouvois faire troix ou quatres portraict à Orléans, soit du marie de la fille de M. Pinchinée ou d'autres, cela me feroit plaisir et je partirois tout de suitte au loin (tout cela soit die entre nous), Monsieur, je n'ay rien de caché pour vous de qui j'ay receü tant de bontée ; si j'avois plus de fortune, je passerois la moitié de ma vie à Orléans. Je seray très aise de voire souvent Mademoiselle Bénier, de la voire peindre, elle est pleine de reconnoissances pour vous car dans mon dernier voiage de Paris, il i a 2 ans édemie, elle ne sessa de me dire quelle joie elle resentoit du cas que vous fesiez d'elle. Son caractère gaie, active, sage me l'a fait estimé particulièrement.

Je m'aperçoie que je suis un bavar ; j'auray bien de la joie de vous embrassé et de présenté à Madame mes sentiments de reconnoissances et de soumissions ; ma foible voie à rendu hommage au mérite distingué de Monsieur Soier au diné que je fit chez Monsieur de Fourqueux ; présenté duy mes sivilités et à tout nos amis. La maladie de Monsieur Du Coudrait m'aflige beaucoup ; j'espère qu'il s'en tirera. Adieu, Monsieur et vraie amy, je ne veut point vous importuné, je dessenderay vis-à-vis Ste Croix, l'auberge où demeuroit un M. Huquier, et j'auray aussitôt le plaisir de vous assuré du respect et de la reconnaissances constante avec laquelle je suis, Monsieur et amy,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

J.-B. Perronneau.

à Lion ce 10 avril 1773.

Monsieur et vraie amy,

Que diray-vous de moy, je vous paroitroy un négligent de ne vous avoir point écrit ni remercier des amitiéz effectives que vous avez eü toujours pour moy. Hélàs, si vous saviez combien j'ay eü de chagrin depuis que je vous ay veü, vous me pardonneriez cette faute.

J'ay trouvé Mr Perronneau dans la plus grande mélancolie qui a tellement prie sur son tempérament qu'el est tombé bien mallade ; je n'ay point de ses nouvelles depuis quelque temp ; je ne lui ay pas rendu assé de justice sur son économie et sur ses soins ; sa vertu a esté trop haustère et a prie sur sa santée ; c'est son état qui m'a rendu mallade depuis que je suis à Lion où j'ay languie. Je me sent mieux, sans cela j'aurois passé plus loin mais je reste encore ayant quelque occupations. Je prie madame de recevoir mes vœux, mes hommages, mes remerciments ; je me souvien bien que je vous ay promis le portraiet de Monsieur votre gendre ; j'espère qu'en courant mons et veau, je vous le feray. Continuéz-moy votre amitiés

Digitized by Google

et présenté mes respects à Madame votre fille quand vous luy écriray ; je sallüe nos amis et particulièrement Monsieur Soyer, Monsieur de Villeneuve et Madame son épouze.

Je suis, Monsieur, avec bien de la reconnoissanse,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

PERRONNEAU.

Mon adresse est chez M. Privat, rue Royal, vis à vis la messagerie. — maison Merciez à Lion.

RIPAULT-DÉSORMEAUX

JOSEPH-LOUIS RIPAULT-DÉSORMEAUX, né à Orléans en 1724, fut bibliothécaire du prince de Condé, puis prévôt général de l'infanterie française et étrangère. En 1771, il fut nommé membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et en 1772, historiographe de la maison de Bourbon. Il mourut en 1793. Son *Abrégé chronologique de l'histoire d'Espagne et de Portugal* est considéré comme son meilleur ouvrage.

---

30 décembre 1789.

Il est bien tems, Monsieur, de vous écrire pour vous remercier de votre charmant cadeau et de toutes les honnêtetés que j'ay receües de vous et de votre aimable et respectable famille pendant mon séjour sur les bords de la Loire. Mais je n'ai tardé, Monsieur, de vous rendre mes actions de grâces que parce que j'espérois vous rendre compte de la manière dont S. A. S. Mgr le Prince de Condé accueilleroit les deux desceints délicieux que vous lui avés destinés ; je vous avoüe que je ne suis pas plus avancé que le premier jour, non que je n'aie fait assez souvent ma cour à mon Prince, mais parce que je n'ai point trouvé l'*à propos*, qui, comme vous dites fort bien, convient pour que l'hommage soit gracieusement accueilli ; les afaires présentes l'occupent tout entier et son âme ne paroit plus s'ouvrir à la joie douce et pure qui fait la félicité de tous les hommes, comme autrefois ; j'atendrai donc une occasion plus favorable, bien déterminé à ne les point ofrir à moins que je ne voie jeu à ce que vous m'avés fait l'honneur de me recommander ; si je suis trompé dans mon attente, je garderai les charmants desceints pour vous les remettre à vous-même, Monsieur, quand vous viendrés dans la capitale, ou pour vous les raporter à la Cartaudière.

Digitized by Google

Si vos ouvrages, (je parle de ceux que vous m'avés confié), n'ont pas reçu les justes éloges du Prince, puisqu'ils ne lui ont pas encore été présentés, ils ont du moins eu l'aprobation d'un grand nombre de connoisseurs à qui je les ai présenté. M. Moreau le jeune en rafole ; vous savés que l'hommage de cet excellent artiste vaut mieux que celui d'un prince ; il m'a dit qu'il vous regardoit depuis bien longtems comme le plus parfait dessinateur de votre genre ; il m'a fait présent de sa superbe collection de gravures des morceaux choisis de l'histoire de France (1) ; vous n'ignorés pas sans doute, Monsieur, que M. Le Bas avoit commencé cette immense collection portée aujourd'hui par M. Moreau à cent-soixante sujets et qui doit en comprendre environ trois cent cinquante ; cette belle entreprise aporte gloire et grand profit à l'autheur ; chaque gravure se vend vint sols. Mais à propos de présent, daignerés-vous, Monsieur, accepter un petit hommage de ma part ; c'est l'histoire du grand Condé (2) que Mme Aubain, ma niepce, aura l'honneur de vous présenter ; vous, Monsieur, vous, immortalisés tous les bords de la Loire et du Loiret par la magie de votre talent ; pour moi, je tâche d'immortaliser les foudres de guerre, quoique souvent ils n'en valent pas la peine, mais on aime quelquefois à se rapeller un voiage lorsqu'il est passé ; on jette le livre lorsqu'il fatigue, mais vos desceints, on ne les peut quitter lorsqu'on les voit ; ils excitent l'admiration des ignorants comme des connoisseurs, parce que la vérité frape tous les esprits.

Je me suis informé de la santé de M. Robbé ; on m'a assuré qu'elle se soutenoit bien ; si vous en avés de plus certaines, comme je n'en pas doute, je vous prie de me les communiquer ; le tendre intérêt que je prends au plus grand poëte de notre siècle est l'hommage que tout homme de lettres lui doit et moi surtout que vous avés eu la bonté d'abreuver quelquefois du nectar de sa divine poésie ; excusés la hardiesse de la metaphore ; Robbé (car il est au-dessus du vain titre de Monsieur qui ne convient qu'au vulgaire des hommes) mérite de partager l'ambroisie d'Apollon et de sa céleste cour ; il en est l'enfant favori.

Adieu, Monsieur, agréés les sentiments tendres et respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être pour la vie votre très humble et très obéissant serviteur.

RIPAULT-DÉSORMEAUX.

Mon hommage respectueux à Madame, à Madame de Limé et à sa charmante fille.

Mille tendres et respectueux compliments au Pilade de M. Desfriches.

(1) *Nouvel abrégé chronologique de l'Histoire de France*, par l'abbé Garnier, 1785, 164 estampes gravées par Patas, Leveau, Delignon, Guttenberg, Le Bas, etc.

(2) *Histoire de Louis II, prince de Condé*, 1766-68, 4 vol.

Digitized by Google

ROBERT

Hubert Robert, peintre d'architecture et de paysage, né en 1733, membre de l'Académie de peinture en 1766, conservateur du Musée du Louvre en 1801, mort en 1808.

Paris ce 28 may 1776.

Monsieur et cher ami,

J'espérois bien faire voyage avec M. de Chabot ainsy qu'il me l'avoit proposé, et vous embrasser dans 5 ou 6 jours, mais la maladie de ma dernière petite fille qui est dans un état à n'en plus espérer, a rompu tous mes projets de voyage. Je vous aurois reporté vos 4 miniatures dont je n'ay pas pu me défaire. On me proposoit bien un tableau de M. Boucher en échange, mais je ne l'ay pas jugé de la valeur que vous mettez à vos miniatures. Il a environs 4 pieds sur 3 ; il représente une fuite en Egipte, il est d'une couleur infiniment au-dessus de ce qu'il faisoit en dernier, mais est tellement de son premier tems qu'il en est incorrecte surtout dans les têtes. Voyez si d'après cela vous voulez en risquer l'échange. Je vous prie aussy de me mander si ce n'est pas à M. Aubert, bijoutier de la Couronne aux galleries que je dois remettre l'argent que je vous dois. Je vous priray de me répondre après le passage de M. de Chabot afin de me donner de leurs nouvelles.

Mad. Robert, quoy que dans la plus grande désolation, me charge de vous dire mille choses ainsy qu'à Madame Desfriches à qui je présente mes respects.

Adieu, portez-vous bien, dessinez toujours avec le même goût et la même ardeur et plaignez-moy de ne pouvoir être des vôtres dans ce moment-cy, mais soyez bien assuré que je seray pour la vie,

Monsieur et cher ami,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

Robert.

De l'Arsenal, ce 6 septembre 1777.

Robert a l'honneur de saluer Monsieur Desfriches ; il est bien fâché de ne s'être pas trouvé chez luy lorsqu'il s'est donné la peine d'y passer. Il a fait plusieurs petits voyages de suite et il est à la veille d'en entreprendre un

Digitized by Google

bien long; il va joindre M. de Severet à Spa pour aller ensemble voir la gallerie de Dusseldorpf. Si Monsieur Desfriches venoit par hasard demain matin mercredy dans le quartier de l'arsenal, Robert restera chez luy jusqu'à 11 heures. Il a de l'argent à luy remettre ainsy que ses miniatures dont il n'a trouvé que des amateurs hors d'état de les acquérir.

Mad. Robert fait mille compliments à Monsieur Desfriches.

RYHINER

Nous avons déjà cité quelques passages des lettres des Ryhiner, de Bâle, qui étaient de père en fils collectionneurs et quelque peu marchands de tableaux. Leurs nombreuses lettres à Desfriches ont trait le plus souvent aux divers événements de leur vie de famille, aussi avons-nous dû nous borner à quelques extraits plus intéressants au point de vue de l'art.

---

8 septembre 1765.

... Encore quelque chose, dans mon cabinet; j'ai une corniche tout a l'entour du plaffond que je garnis toute de bones têtes que je ramasse peu à peu en achetant de vieux portraits dont je coupe les têtes qui font à peu près un quarré de 15 à 16 pouces; alors je les enchasse telement qu'elles se joignent n'étant séparées que par un petit cadre de 2 pouces; il y en a déjà une trantaine, ce qui fait un charmant effet et il m'en faut encore un bon nombre; les philosophes, les vieillards avec de bones barbes, les moustaches, les fraises à l'espagnole y figurent le mieux, cependant je ne prend pas des Rembrands, Holbeins, Van Dyck, Spagnolet et maîtres pareils pour les décapiter, mais d'autres bones pièces.

. . . . . .

1er aoust 1767.

... Nous avons ici nôtre Mr. Ch. de Mechel (1), élève de M. Wille, qui pousse bien la gravure; il a beaucoup du goût; l'année passée il fit un voiage en

(1) Christian de Mechel, graveur au burin et à l'eau-forte, né à Bâle en 1737, élève de Wille, sénateur de Bâle, marchand d'estampes. Il a gravé une suite de 30 planches contenant 356 petites estampes pour le catalogue raisonné de la galerie électorale de Dusseldorf, (1778), et l'œuvre d'Holbein. Il mourut en 1817.

Digitized by Google

Italie jusqu'à Naple, dont il a été très satisfait, y aiant fait de bones conoissances, mais à son retour il tomba si dangereusement malade que nous risquions de le perdre. Si le bon Dieu lui accorde la vie, il fournira de beaux ouvrages.

J'ai vendu il y a quelque tems à la princesse Mad. la margrave de Baden Durlac qui est grande conoisseuse en peinture et qui peint parfaitement bien elle-même, mon Netscher; elle m'en a paié l. 720 de France, et un magnifique portrait de Van Dyck.

J'ai tant de tableaux originaux que si j'en vendois 50 pièces, on ne s'en apercevroit pas.

.....

17 août 1770.

... M. Mechel vous fait aussi ses compliments; il est occupé à bâtir : il est chargé de S. A. S^me^ l'Electeur Palatin de graver la gallerie de Dusseldorrft qui est une des plus belles ; c'est un grand ouvrage qui l'occupera très lontems ; il y a fait plusieurs voiages à la réquisition de l'Electeur. Cet artiste fera honeur à nôtre ville. Il s'atire l'estime de tous ceux qui le conoissent. C'est un grand agrément pour moi de l'avoir pour voisin, on y voit tout ce qui est de plus précieux et nouveaux en estampes de tout pais. Il en fournit à quantité d'amateurs de tout côté, en aiant toujours un grand assortiment qu'on ne trouvera nulle part si complet.

.....

16 may 1777.

... Je vois avec plaisir que vous avez vu de si magnifiques tableaux à Paris par les ventes des cabinets qui s'y sont faites, mais avec beaucoup d'étonement la fureur des acheteurs. C'est un enthousiasme lorsqu'un cabinet de quelque grand seigneur se vend, chacun veut en avoir quelque morceau. Un particulier ne seroit jamais si heureux d'obtenir de pareils prix, surtout lorsque c'est un étranger qui viendroit à Paris avec les plus excellentes pièces, car on dit que M^rs^ les artistes et les persones qui en font comerce, s'accordent entre eux pour décrier les meilleures pièces qui vienent de l'étranger et degoûter les acheteurs ; par contre, lorsqu'ils font l'éloge d'une pièce assez médiocre, on y met d'abord un grand prix, et, étant d'accord entre eux, ils font la loix et les acheteurs sont la duppe car on ne peut soutenir que ce n'est pas une grande folie de payer jusqu'à 40 mil. livres pour un seul tableau. Lorsqu'on se jete sur quelque maître de grande réputation, on y done à tête baissée même pour une pièce très médiocre, pendant qu'on ne fait point de cas de la plus excellente pièce d'un maître inconnu. Si j'étois à ces ventes, je m'atacherai aux bons morceaux des maîtres dont on ne fait point de cas à

Digitized by Google

Paris, je les aurai à bon compte et j'en profiterai. Quant à ma collection, je n'ai plus de place pour de nouvelles acquisitions, tout est rempli ; il y a quelques années que j'ay fait imprimer un catalogue puisque on me le demandoit de bien des endroits, et il me fait de la peine de ne plus pouvoir acheter d'autres morceaux. Si je trouvois un amateur pour toute ma collection qui me la voudroit payer raisonablement, je la vendrai et employerois le provenue à faire de nouvelles acquisitions, puisque j'en sai encore en Allemagne par si par là, cela m'amuseroit. Je voudrois bien vous envoyer quelques catalogues. Si vous pouviez m'indiquer une occasion, cela me feroit plaisir. Je vous envois ci-inclut le titre et mon avertissement, en atendant de vous en envoyer le catalogue. Son nombre est d'environ 160 pièces, ce seroit très convenable pour quelqu'un qui voudroit avoir tout un coup un joly cabinet.

.....

1er octobre 1778.

... Depuis quelque tems, la Suisse est remplie d'habiles artistes pour les paysages : le fameux Vernet s'y trouve aussi dans quelque coin... J'ay depuis peu un repos de chasse dans un bois, de Lancret. Louis XV y est en portrait avec ses dames favorites et très bien peint; ce doivent être tous des portraits ; on en a une gravure mais très mal exécutée ; si on en voit l'original, on en juge tout autrement... Mon fils aîné est toujours grand amateur de l'art, il s'est fait une grande collection de desseins.....

E. Ryhiner.

---

18 may 1785.

... Je suis à 100 lieues à la ronde l'amateur le plus passionné et qui possède la plus nombreuse collection de desseins ; j'en ai acheté à différentes reprises des collections entières dans le fond de l'Allemagne, le plus souvent après la mort du collecteur, de ses héritiers qui vendoient par besoin ou pour ni rien entendre. Jugés combien je dois avoir de belles choses ; je suis persuadé que je possède des morceaux des plus grands maîtres sans les connoître, car vous savés que cette science ne consiste que dans la comparaison et pour la faire juste, il faut avoir beaucoup vu et beaucoup retenu ; pour moy, comme je n'aime pas de battiser à tort et à travers come de certains brocanteurs, je me contente de la beauté d'un dessein sans lui donner de nom.

.....

Digitized by Google

28 septembre 1787.

... Savez-vous que nous avons eu ici durant quelque tems Louthenbourgher et sa femme qui (doit être une angloise très aimable), et le célèbre Cagliostro (1) et sa femme ; ils sont venus tous ensembles de Londres et actuellement ils sont dans une campagne charmante sur le lac de Bienne, très agréablement située, que Cagliostro doit avoir louée ; l'on dit que Louthenbourger roule par le païs pour dessiner et prendre des vues intéressantes qu'on lui avoit demandées en Angleterre ; il a peint, à ce que je sais, la chute du Rhin près de Schaffhouse ; je voudrois savoir s'il a su rendre par la magie de son art, celle de la nature, cette poussière transparente de l'eau, ou s'il n'a fait que de la crème foittée comme ses prédécesseurs qui l'ont peint.....

A. Rythiner, fils.

DE SAINT-VICTOR

Louis-Robert de Saint-Victor, ancien conseiller au Parlement de Normandie et président de la Chambre des comptes de Rouen, né dans cette ville le 16 novembre 1738, mort à sa terre de Saint-Victor (Seine-Inférieure) le 15 janvier 1822. Magistrat distingué, littérateur, savant, possédant plusieurs langues, membre de plusieurs académies et notamment de celle de Rouen, il occupa un rang éminent parmi les premiers personnages de la province. Pendant plus de soixante ans, il consacra tous ses soins et sa brillante fortune à rassembler avec un goût éclairé, dans son habitation du faubourg Bouvreuil à Rouen, une multitude de tableaux, d'objets d'art en tous genres, dont la réunion formait un des cabinets les plus riches de France. Pour se faire une idée de l'importance de cette collection, il suffit de parcourir le catalogue qui en fut dressé en 1822, après la la mort de M. de Saint-Victor, par M. Roux du Cantal. Comme Des friches, le président de Saint-Victor affectionnait particulièrement les écoles flamande et hollandaise ; il avait réuni 30 Téniers, un

(1) Cagliostro (1743-1795), de son vrai nom Joseph Balsamo, personnage mystérieux, médecin autant que magicien, s'était retiré en Angleterre après avoir été impliqué dans l'affaire du collier.

Digitized by Google

IMPRIMERIES RÉUNIES NANCY

PONT DE L'ARCHER

Dessin de DESFRICHES sur papier-tablette - 1772 - (à Mme P. RATOUIS)

Digitized by Google

Digitized by Google

grand nombre de Ruisdael précieux, de Berghem, de Mieris, de Gerard Dow, de Metsu, etc.

Entre autres ouvrages, M. de Saint-Victor avait publié : *Considérations sur Ninon de l'Enclos.* — *Lettre à un antiquaire de Paris* (vers 1804). — *Réflexions d'un amateur sur l'Opéra de la Vestale* (1809).

La correspondance entre M. de Saint-Victor et Desfriches ne compte pas moins de 22 longues lettres, du 7 avril 1772 au 12 janvier 1784 ; elle nous tient au courant des échanges et du véritable commerce de tableaux qui existait entre le collectionneur rouennais et l'amateur orléanais.

---

7 avril 1772 (1).

Monsieur,

Je n'ai reçu qu'avant hier la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire en datte du 27 mars dernier. Je m'empresse aujourd'hui d'y répondre ; l'enthousiasme de plaisir que j'ai éprouvé en la recevant se renouvelle toutes les fois que je la relis. Vous paroissés douter, Monsieur, si les deux dessins que vous me destinés me plairont ! oh ! n'ont-ils pas acquis déjà des droits inestimables sur mon cœur avant d'avoir enchanté mon goût, et quand ils ne devraient pas leur mérite au crayon qui les a produits, n'en recevraient-ils pas un infini de la main généreuse dont je les reçois ? Oui, Monsieur, je les attens avec la plus vive impatience, j'ai déjà prié notre ami commun M. Descamps de les faire monter à leur passage et de me les faire parvenir au plus tôt. Ils seront aux deux côtés de ma glace sur ma cheminée en assez bonne compagnie, mais point encore trop bonne pour eux ; ce sera un Rembrandt, un le Bas, un Wille, un Rhysdaël, un Breugle de Velours et deux jolis Van Goyen, tous pétillant d'esprit. Je ne vous parle ici que de la garniture de cheminée et non des lambris. J'habite, Monsieur, une assez belle terre que mon père n'a que trop magnifiquement bâtie et dans laquelle je ne me suis approprié que trois appartements fort spacieux et fort ornés. Dans le premier est une belle et nombreuse bibliothèque, mais plus choisie encore que nombreuse.

Dans le second, tout curieux doit se mettre à genoux en entrant ; le lambris est couvert d'une jolie collection de tableaux que M. Descamps a formée, c'est tout dire. Sans magnificence, elle est agréable et même piquante ; c'est tout flamant, genre qui convient mieux à mon goût et à ma

(1) Nous publions d'après une copie cette lettre qui, avec quelques autres, a été rendue à la famille du président de Saint-Victor.

Digitized by Google

fortune que les suppressions d'office sans remboursement et quelques autres malheurs ont fort altéré depuis quelque temps. Vous y trouverés des Van der Neer, des Van der Heyden, des Stewich, des Van Goyen, des Moucheron et Van der Velde...; mais ce n'est pas là, Monsieur, tout ce qui compose la richesse de ce cabinet, vous y verrés résider la vénérable Antiquité; une de mes passions dominantes c'est la numismatique. J'ai acheté il y a 15 ans bientôt le cabinet de médailles de feu M. Boulamaque ; je l'ai joint à ce que je possédois déjà et l'ai encore beaucoup augmenté ; il est même susceptible d'accroissement tant que je vivrai, et n'épargnerai ni peines ni soins pour l'enrichir encore...

Puisque vous daignez, Monsieur, vous informer à moi-même de mon talent, je vais avoir l'honneur de vous en rendre compte. Je suis né avec un goût et même un enthousiasme très décidé pour tous les arts et les talens, mais la nature avare ne m'a gratifié en même temps de dispositions que celles de me conduire à la médiocrité et point plus avant. Je connais les langues mortes et quelques-unes des langues vivantes, assez pour goûter les ouvrages écrits en ces langues, souvent même avec transport, mais pas assez pour y produire rien de passable. J'aime la musique comme un fol (l'italienne s'entend, car je n'en admets pas d'autres, sinon l'allemande), je joue de plusieurs instrumens, assez pour m'amuser mais point assez pour faire le plaisir des autres. Je suis presque certain de ne pas franchir davantage, au dessin, les bornes de la médiocrité ; j'ai appris il y a 7 ou 8 ans, mes occupations de magistrat m'obligèrent de discontinuer mes leçons, d'ailleurs je n'avais pas d'objet d'émulation... Aujourd'hui, les bontés du ministère, en me privant d'une partie de ma fortune et de mes occupations civiles, me donne du temps et du besoin de distractions, je suis résolu d'en profiter ; d'ailleurs, il faut convenir que le germe de l'amour du dessin est dans moi, quoique je doute fort de mon heureux développement et plus encore de sa fécondité. Un bon tableau me cause une émotion délicieuse que j'éprouve de même à la vue d'un dessin correct, spirituel, élégant. Je compte parmi les plus beaux jours de ma vie ceux où j'ai fait l'acquisition de mes tableaux, et parmi les momens les plus agréables de ma journée, à présent, ceux que je passe à les contempler les uns après les autres... Je vous avoue que parmi tous les dessins qui m'ont passé sous les yeux, de différents maîtres, je n'en ai point trouvé d'aussi séduisants que les vôtres et qu'il n'a pas fallu moins que mon enthousiasme pour justifier la demande que j'ai osé vous faire et dont je m'applaudis si fort aujourd'hui par l'effet qu'elle a produit...

Pourquoi les chaînes pesantes d'un exil rigoureux et j'ose dire bien injuste me retiennent-elles dans ma solitude et m'empêchent-elles de vous porter les hommages de la reconnaissance, de l'admiration et de l'amitié sur les bords de la Loire ! Au moins si je pouvais obtenir qu'on allongeât ma chaîne seulement jusqu'à Orléans, je passerais par Paris où j'embrasserais ma

Digitized by Google

sœur chérie dont le mari est le premier écuyer de M. le duc d'Orléans, et de là j'irais lier amitié de vive voix avec Messieurs Desfriches et Laurent pour lesquels je me sens une si vive inclination ; mais je me flatte qu'ils me dédomageront en Normandie de l'inflexible rigueur du Ministère.

Je vous avouerai pourtant, mon cher Monsieur, qu'après avoir scrupuleusement observé mon exil et n'avoir pas découché une seule fois, au risque de ma vie, pendant plus de six mois, je me suis enfin un peu relâché de ma religieuse exactitude, et, qu'imitant presque tous mes confrères, je m'écarte un peu maintenant et découche même quelquefois sans aller cependant à Rouen ny à Paris et m'interdisant même les villes. Je désirerois fort obtenir, sinon une permission expresse, du moins un consentement tacite du Ministre, de voyager, avec telles exceptions, interdictions et conditions qu'il lui plairoit imposer. Je demande seulement qu'on ferme les yeux sur mes démarches qui, je vous jure, sont bien éloignées de cabaler contre les projets du ministère dont j'ai été la victime sans prétendre aucunement en devenir le perturbateur...

A St Victor, ce 18 Auguste 1772.

Vous renvoyer le charmant tableau que vous avés la complaisance de me céder à un prix aussy doux, mon cher et respectable amy, un tableau que vous avés trouvé digne de vôtre cabinet, ne l'imaginés pas ; c'est même faire également injustice à mon cœur et mon goût que de le soupçonner. Ce qui me le rend plus prétieux encor, c'est la peine que vous avés daigné prendre de le copier. Permettés à ce sujet que je vous demande justice contre vous-même ; vous appelés *griffonnage* ce qui serait un chef d'œuvre pour tout autre ; il n'y a qu'un maître comme vous, mon cher ami, qui puisse griffoner d'une pareille manière. Quelle liberté, quelle facilité ! Vôtre charmant petit dessin dont vous dirés tout le mal que vous voudrés, me fait le plus grand plaisir ; je vais le faire encadrer bien proprement et le placer ensuite parmi ses dignes camarades.

Je me flatte presque que, sans attendre ma réponse qui n'a pas dû être difficile à deviner, vous avés eu, mon trés cher, la bonté de faire emballer et partir le tableau à mon adresse. Je vous avoue que je l'attens avec la plus grande impatience, surtout à cause de la main chère dont il me vient. Le site me paroît un peu sérieux, il est vrai, mais les grands artistes se retrouvent partout les mêmes jusques dans les sujets les moins heureux. La vérité plaît partout, et les amateurs que la fortune maltraitte ne sont-ils pas encor trop heureux d'obtenir quelques coups de pinceau de ces maîtres distingués dont les chef d'œuvre sont réservés aux souverains ou bien aux riches amateurs dont la fortune égale le goût ! Les miettes de vôtre table, mon cher

Digitized by Google

et respectable ami, ne sont-elles pas trop bonnes encor pour moi ? Si pour le double du prix auquel je pouvais encor atteindre, j'avais pû obtenir un peu d'eau, cette petite fortune m'aurait enchanté ; d'autant plus, que c'est ma boisson favorite et même unique et que j'aime à me désaltérer dans un tableau comme dans le ruisseau que je rencontre. J'ai pour ce genre autant de tendresse que d'indifférence pour les vües de vignobles. Mais il faut savoir se contenter et se borner à ce que l'on peut obtenir ; si je n'ai point une goutte d'eau dans le joli petit désert de Ruysdaal, j'irai me rafraîchir dans deux tableaux de Moucheron qui seront voisins et qui m'offrent un filet de crystal qui roule sur la verdure.

Que vous êtes heureux, mon cher et respectable ami, de posséder les magnifiques tableaux dont vous me donnés une si piquante description, capable d'échauffer une imagination bien moins ardente que la mienne ! mais vous êtes digne de ce bonheur. A qui ces chefs d'œuvre doivent-ils aller, sinon dans les cabinets des amateurs d'un mérite presque égal à celui de ces illustres artistes ? trop souvent, hélas ! ces perles sont foulées par des pourceaux, vous m'entendés.

Adieu, mon aimable Monsieur, conservés-moi toujours une amitié que je ressens aussy vivement que vous, quoique vous en ayés fait seul jusqu'ici tous les frais. A tant de bonté daignés seulement joindre celle de m'indiquer l'occasion la plus sûre et la plus prochaine de m'acquitter de la plus faible portion de ma reconnaissance.

Je vous embrasse de tout mon cœur et parle bien souvent de vous dans mes lettres à nôtre ami commun (1) que je n'ai point vu depuis longtemps. Adressés-moi la petite caisse à Rouen, à mon adresse ordinaire.

Ce 18 octobre 1772.

Je pars dans deux heures, Monsieur et cher bon ami, pour aller embrasser la plus tendre et la plus chérie des sœurs ; je me risque à tout hazard, et je ne courrai jamais aussi volontiers un pareil danger. Quand vous m'écrirés, adressés-moi sous son enveloppe. Voici son adresse : à Madame de Boisandré, à l'hostel des écuries d'Orléans, rue Vivienne à Paris.

Je compte y passer le mois de Novembre tout entier et retourner dans ma chartreuse les premiers jours de Décembre. Après cette première tentative un peu loin du nid, si elle me réussit, je prendrais au printemps un essor plus hardi, et je volerais jusqu'à Orléans, vous vous doutés bien chés qui. Je laisse à l'amitié à vous nommer l'ami que je désire si ardemment connaître de plus près et embrasser..... ....

(1) Descamps.

Digitized by Google

Je ne puis assés vous remercier de toutes vos bontés, Monsieur et cher ami, il y a déjà longtemps que je manque d'expressions pour cela ; mais vous voulés bien vous contenter des sentimens intérieurs et du silence même du cœur mille fois plus énergique que toutes les protestations.

Je ne suis pas surpris, mon bon ami, que vous soyés fêté, caressé partout ; les gens de votre caractère et qui, dans un tel état, réunissent aux qualités du cœur autant de talens, sont faits pour être adorés de tous ceux qui sont sensibles au mérite personnel et au charme des arts ; il est si rare de concilier tout cela avec autant de douceur, d'aménité et de modestie !

Qui ne connaît au moins le nom respectable de Madame Geoffrin ? Si je passais dans sa rue à Paris, je baiserais avec respect le seuil respectable honoré des pas de tant d'artistes distingués et de gens de lettres célèbres, mais je le baiserais surtout les deux jours qui leur sont consacrés ; pour le vendredy, néant. Je baise les pieds des uns, mais je baise les mains aux autres et les *gens de condition* qui ne sont que *de condition* ont très peu de mérite à mes yeux ; je tourne de grand cœur le dos à leurs personnes et leurs dignités.

Adieu, mon cher et respectable ami, je vous embrasse comme ce que l'on honore, admire, et encor plus, comme ce que l'on aime tendrement. Vale et ama.

DE SAINT-VICTOR.

St-Victor ce 5 janvier 1773.

Enfin, mon bon et cher ami, me voilà en pleine jouissance après bien des désirs et bien des inquiétudes, et en très pleine ; car je suis dans l'arrangement ; ce charme des amateurs est un des plus vifs après le déballement, c'est dommage que ces doux plaisirs soient de la nature des autres, c'est-à-dire trop courts. En ouvrant la caisse, j'ai apperçu tout de suite une de ces généreuses et délicieuses surprises auxquelles vous m'avés accoutumé ; vous m'avés ajouté ce beau et superbe morceau sur tablettes dont vous ne m'aviés fait concevoir le désir qu'afin de m'en rendre la jouissance encor plus piquante. Vos ouvrages, mon très cher, n'ont pas besoin de ragoût, surtout vis-à-vis d'un homme qui a aussi bon appétit que moi...

.....

Je suis dans l'enchantement de tous mes tableaux, et il n'y en a pas un que vous ne me désolassiez de me demander. Il n'y a pas jusqu'à mon hyver de Vangoyen que je ne préfère à celui qui est en route pour retourner chés vous. Il est bien moins fini, bien inférieur, j'en conviens, mais il fait beaucoup plus d'effet à mes yeux simples et novices.

Mon bon ami, après tant d'amitiés, de complaisances de votre part de

Digitized by Google

toutes manières, je m'humilie, je me désole de vous marquer par les effets si peu de reconnaissance, mais je vous demande grâce à deux genoux pour mon Vanderneer. C'est le 3e tableau capital de ma petite collection, je n'ai que cela de ce maître ; il occupe une place que rien ne pourroit remplir, il fait face à ma cheminée. Les glaces dont l'appartement haut de 17 pieds est couvert, là où il ne l'est point de tableaux, me le reflète de tous côtés. Le soir il fait presque illusion, on croit voir la lune se lever. Mais venés, venés, désirés, choisissés, emportés tout jusqu'au maître de la maison qui ne demande qu'à vous suivre. En vérité, je voudrois, ne fut-ce qu'amour propre, que vous vissiés mon logement et comme je suis arrangé ici ; vous me croiriés 200.000 l. de rente. Je ne me lasse point d'admirer le local et les richesses de curiosité en tout genre dont il est orné ; c'est un endroit enchanté, même dans l'hyver, et si cela a un défaut, c'est d'être trop grand et trop magnifique. Je me trouve un bien chétif oyseau pour une aussi superbe cage. Tout est avec cela d'une propreté merveilleuse. Jugés comme mes tableaux s'y plaisent, comme ils y sont au jour ; des croisées de 13 pieds de haut, sans imposte, toutes les portes à jour et en glace transparente ; avec cela cependant la lumière ne papillotte point et chaque tableau rend complettement son effet ; vous les trouveriés si bien en les voyant qu'ils ne vous inspireraient aucun regret, j'en suis sûr. Pour finir l'histoire du Vanderneer, Mr Descamps m'essayait, (il me l'a avoué depuis), lorsqu'il me disoit que je n'étois pas digne encore de ce petit tableau. Il m'a au moins présagé du goût par celui qu'il m'a vu et le détail que je lui fis des beautés de ce petit morceau. Il me fit jurer alors de ne m'en détacher jamais ainsy que du Stenvich, sans le prévenir, mais encore une fois, pourrai-je rien refuser à celui qui m'a si bien traité de tous points ? mais lui et moi, nous valons le voyage.

Je ne vous parle plus du Ruysdaël ; je travaille à m'arracher du cœur le désir si violent qu'il m'avoit inspiré. Je ne vous répéterai même pas qu'il ne pouvoit y avoir entre nous de proportion d'attachement (mérite à part) pour nos deux tableaux. Vous avés des Ruysdals d'une beauté qui ne laisse plus rien à désirer, et par le plus grand hazard, vous avés du même maître deux tableaux de même grandeur et du même sujet ; c'étoit pourquoi, mon tendre ami, j'osais me remettre à deux genoux pour vous conjurer de me faire ce sacrifice au prix que vous souhaiteriés, et de combler ainsi la mesure de vos bontés et de ma gratitude. Vous ne pouvés y consentir ; je me relève, je vous embrasse de tout mon cœur, et ne vous demande plus rien.

. . . . . .

Adieu, mon cher ami, je vous écris si prodigieusement à la hâte que mes idées n'ont pas le temps de se peindre sur le papier. La poste m'attend et me presse et les occasions qu'elle procure ici ne sont pas communes.

Je suis enchanté, ravi, de vôtre dernier morceau sur tablette ; tout y

Digitized by Google

est en mouvement, les arbres ployent, on croit les entendre craquer ; on voit que c'est la main d'un maître. J'ai reconnu derrière celle d'un ami qui m'est encore plus prétieuse.

Mille respects à Madame Desfriches, rappelés-moi aux belles dames ; c'est une chose très aimable que les belles dames, aimable par dessus tout, surtout à certains moments. Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

A St-Victor ce 1er janvier 1774.

Vous ne pouviés, Monsieur et très cher ami, me donner de plus agréables étrennes qu'en m'assurant vous-même de vôtre santé et de la continuation de vos sentimens. Cela vaut tous les tableaux possibles ; jugés après cela combien me sont précieux ceux que je tiens de vous ! Voilà par exemple de ceux dont je ne me déferai jamais parce que leur mérite est encor plus dans la main dont je les tiens que dans celle qui les a faits.

Je me fais compliment sur mes connaissances, mon très cher, lorsque je regarde avec intérêt et plaisir le petit Ruysdael que je tiens de vous en dernier lieu (1). Je conviens qu'au bout de quelques momens il me fait frissonner et que je m'approche bien vite de mon feu ; tout cela n'est qu'une preuve de la vérité de l'illusion. Mais convenés qu'il faut être un peu connaisseur ; car il n'y a rien de séduisant dans le site ni dans la couleur, et le tableau est aussy triste que le temps qu'il fait et qu'on n'ose pas regarder. Cela ne m'a pas empêché de le placer en face de mon secrétaire, avec mes autres bons amis qui récréent mon imagination et mes yeux lorsque je suis las de travailler.

Puisque nous en sommes à parler de vérité et de légerté, que dites-vous de ce certain Vangoyen dont vous tombâtes subitement amoureux et qui conserve encor mon cœur quoiqu'il posséde le vôtre ? Est-il rien de cette monotonie et de cette pesanteur qu'on reproche quelquefois aux Vangoyen et qui le placent aux second rang ? comme il est frais, coloré, varié, chaud ! comme la transparence des eaux et le reflet des ombres sont rendus ! Mr Descamps, nôtre ami commun, qui ne voulait désobliger aucun des deux, m'avoua bien que je ne retrouverais peut-être jamais un Vangoyen pareil. Ne prenés point ceci pour des regrets, mon cher ami. Dans quelles mains les chefs-d'œuvre de l'art sont-ils mieux placés que dans celles qui savent elles-même en produire !

Je n'ai rien acquis depuis ce que je tiens de vous en dernier lieu et j'attens

(1) N° 43. *Un hiver. Les arbres sont couverts de neige et presque tout le sol, sur lequel on distingue des fabriques et quelques petites figures.* (Catalogue de la collection de M. de St-Victor, 1822.)

Digitized by Google

avec patience que vous daigniés faire passer dans mes bras quelque nouvelle maîtresse de vôtre ancien sérail. J'attens avec plus d'impatience encor le petit dessin sur tablette que vous me promettés et qui aura pour moi, indépendamment du mérite de l'art, celui de représenter un site qui m'intéresse. Quelle agréable journée que celle que nous passâmes à courir et contempler les beautés moulinières du petit ruisseau d'Anglecqueville ! je me représente toujours cette journée avec transport. Quand la ferons-nous renaître ?

Je diffère encor un an de me livrer au dessin parce que j'aime presque aussy passionément la musique et que je profite assidûment des leçons d'un virtuose qui passe dans le canton. A propos de Musique et de vers, je vous remercie d'abord infiniment des étrennes poétiques que vous m'envoyés et je m'afflige de ne vous donner que du cuivre pour de l'or. En échange des deux excellentes épigrammes de Robé, en voulés-vous une de ma façon qui serait tout au plus digne de sa garde-robe. Un de mes amis, musicien auprés de chés moi, jouant de la basse, m'avait fait plusieurs espiègleries en prose. Entr'autres, il m'avait prié d'une messe de requiem pour mon enterrement, en me donnant dans le billet les seigneuries de *croquenotes*, *d'archet court* etc. ; et voyant que je ne lui répondois point, il m'avait envoyé un mémoire assés plaisant des frais de cette messe, où il estimait mes talens a 2 fr. et les siens très haut. Ennuyé, fatigué, voici l'épigramme que je lui décochai :

« Infernal instrument, ô Basse impitoyable,
Dont les sons durs, rauques et discordants
Martyrisent l'oreille et font grincer les dents,
Dont j'ai donné cent fois au diable
Le ronflement lugubre et l'archet exécrable ;
Quand tes détestables accords
M'ont fait en enrageant descendre chés les morts,
Quelle malice abominable
T'acharne à me poursuivre au fond du monument ?
Dans quel code, ou plustôt dans quel affreux grimoire
As-tu trouvé qu'on peut effrontément
Aux gens que l'on a tués présenter le mémoire
Des frais de leur enterrement. »

.....

J'ai vû ces jours derniers, et même j'ai eû le plaisir de voir longtemps un homme qui vous connaît beaucoup, qui vous estime de même, mais qui ne peut pas vous aimer autant que je vous aime ; je vous le donne en mille à deviner, il a été vôtre voisin longtemps, voisin à la Cartaudière,..... eh bien, vous y renoncés... c'est un homme tout blanc au moins d'habit..... dom

Digitized by Google

Roussé, ancien prieur de St-Mémin, prieur de ces belles ruines dont je possède un délicieux dessin. Il me semble qu'il me contait comme une belle action la destruction de ces ruines qu'il a fait abbattre ; du moins j'ai crû l'entendre. Cela me fait rabattre de l'idée que j'avais conçû de lui. Mieux valait jetter bas la maison du couvent qui ne vaut peut-être pas par sa sotte régularité un seul coup de crayon. Cela m'a rappelé l'histoire du puits de Boucher dans la terre de ce fermier général. Si vous saviés comme ma langue trottait lorsque je trouvai un homme avec lequel je pouvais parler de vous ! J'étourdissais tellement tout le monde qu'il fallût me faire taire, surtout ce monde là n'ayant pas le bonheur de vous connaître, et n'étant composé que de profanes.

Adieu, mon très cher, j'ai remis, ou plutôt, pour dire vrai, j'ai fait remettre à Mr Descamps la lettre que vous m'aviés adressée pour lui et qui n'a pas trompé la sagacité de M^rs de la poste qui m'ont fait payer double le port de la vôtre. Renouvellés-moi dans le souvenir de vos amis et amies d'Orléans. Songés quelquefois à un ami qui pense souvent à vous.

Saint-Victor ce 6 décembre 1774.

Mon cher bon ami, vôtre lettre m'a fait le plus grand plaisir, et j'étois sur le point de m'informer à vous-même de vos nouvelles lorsque j'en ai reçu. Vous ne me parlé point de votre santé, signe qu'elle est bonne ; tant mieux ; continués ; l'amitié et les beaux-arts vous en prient ; ils y ont également intérêt.

Vous avés écrit à un homme doublement ressuscité ; j'ai été, conséquemment aux ordres du Roi, consommer à Rouen mes deux résurrections et, dès le troisième jour, j'ai revolé dans mes chères pénates, dont je m'arracherai avec effort aux Rois pour aller tristement revêtir le pesant harnois de la magistrature. Mon projet, s'il n'y survient point d'obstacles, est d'aller passer le carême à Lyon chés ma sœur, et vous pouvés être certain que si j'entrevois quelque jour, je pousserai une pointe à Orléans ; mais, le croiriés-vous ! j'y courrois encor plus volontiers si vous n'aviés point de tableaux. Vous connaissés mon ardeur, mes désirs qui vont jusqu'à l'indiscrétion. Je vous verrai quelques tableaux que je grillerai d'avoir, j'irai jusqu'à vous les demander, peut-être avec instance, et nous serons contristés tous deux : vous de me les refuser, moi de vous avoir importuné inutilement. Malgré cela, mon cher ami, n'imaginés pas que telle considération m'arrête et soyés certain que je ferai tout ce qui me sera possible pour vous embrasser.

La fortune de M. de Miromesnil réjouit plus qu'elle n'étonne, précisément parce qu'il la mérite et que son élévation était due au courage avec lequel il avoit soutenu sa disgrâce. Quelle époque glorieuse pour lui ! L'événement

Digitized by Google

qu'il a conduit heureusement à sa fin lui fait encor plus d'honneur que la place même ; la place n'est que pour lui, au lieu que le rétablissement de la Magistrature fait le bien de tout le royaume et conséquemment couvre de gloire celui qui en est l'auteur ou l'instrument.

J'en suis comme vous, mon cher ami, à jouir de ce que je possède ; mon cabinet est rempli, et je pourrois difficilement y ajouter. J'y ai déjà employé beaucoup d'argent et les fonds me manquent encor plus que les désirs, heureusement pour ma raison. Je ne compte plus me donner qu'un tableau de Greuze, s'il est possible, où soit employée la tête de mon fils ; je réserve ce petit cadeau pour quelque voyage de Paris. Quelqu'intéressés que soient les amateurs des arts à posséder de vos prétieux dessins, je vous conseille de ménager votre vue ; vous avés amassé dans cette carrière assés de gloire pour n'y pas prodiguer désormais des organes aussi prétieux. Cependant, si l'amitié a droit de faire quelques prières, souvenés-vous de moi et prenés tout le temps qu'il vous plaira.....

Adieu, mon cher confrère et bon ami, je vous embrasse tendrement et suis qui vous savés pour la vie.

St-Victor.

Rouen ce 21 février 1777.

Vous n'imaginés point, mon cher bon ami, à quel point je suis peiné d'avoir un tableau capital dans mon cabinet qui vous flatte et qui ne pourroit en être distrait, sans y faire un vuide irréparable. Songés, mon bien bon ami, que je n'ai presque rien de capital, et que ce morceau est la perle de mon cabinet. Si jamais il s'en trouvoit un digne de le remplacer, jamais il n'ira en d'autres mains que les vôtres ; c'est ce dont je vous donne la parole d'honneur la plus positive. Mais en attendant, mon cher ami, laissés-moi de grâce ma pauvre petite fortune et ne me sachés pas mauvais gré d'un attachement dont le sacrifice est impossible dans une collection aussi peu étoffée que la mienne. Vous savés que les baléyures de la vôtre font presque tout l'honneur de mon cabinet. Si j'avois le bonheur de vous y voir, je vous prendrais vous-même pour juge, et vous n'auriés pas la force de me faire une playe si profonde.

Vous désirés, mon bien bon ami, un clair de lune pour vous éclairer, vous qui mettés si bien à profit la lumière du soleil ; vous qui ne laissés rien à désirer en aucun genre, qui rendés avec vôtre crayon, avec vôtre canif et vôtre craye toute la magie des couleurs et du pinceau ! Vous unique dans vôtre genre, et dont les dessins valent d'excellens tableaux ! J'attens avec une impatience que je ne puis vous exprimer celui que vous m'avés promis ; je le ferai encadrer sous glace dans l'or moins prétieux que lui et je le placerai à Saint-

Digitized by Google

Victor dans ma chambre à coucher, dans le coin favorit, où je l'aurai presqu'à tout moment sous les yeux. Je ne doute pas que vos autres n'obtiennent ailleurs le même degré d'estime et d'admiration, mais je doute avec tout cela qu'ils puissent être accueillis avec autant de plaisir et conservés avec autant d'intérêt et de reconnaissance.

Est-ce le moment, mon bien bon ami, lorsque vous me comblés de biens, et que je ne vous offre rien que de stériles protestations, est-ce le moment de vous faire de nouvelles instances, et quel droit ai-je d'invoquer vôtre générosité lorsque vous semblés peut-être si fort en droit de vous plaindre de ma ténacité? mais, mon très cher, qu'il est beau d'accabler de bienfaits ceux même qui sont dans l'impuissance de rendre la pareille! Vous avés enflammé mes désirs par la proposition et la description des deux Michau, avec cela vous y avés ajouté la possibilité de l'acquisition ; et il faut que le prix que vous y aviés mis soit bien impossible puisque je n'ai pû le donner; mais enfin, vous consentiés à vous en défaire, et leur jouissance ne vous étoit point et ne vous est pas encor de nécessité première. Tournés-vous vers vos superbes Ruysdaël, vos Van de Veldes si supérieurs aux miens, etc., etc., et vous ne penserés plus aux Michau. Permettés, mon illustre, mon tout aimable et tout aimé, permettés à votre amoureux de s'incliner devant vous, de vous prendre vos deux savantes mains, de les baiser tendrement, de les presser, de ne vous point lâcher que vous ne lui ayés accordé la grâce qu'il va vous demander. Vos deux tableaux vous ont coûté 22 louis et sont certainement du bon temps du maître puisque vous les avés admirés et aimés; daignés me les céder pour 25 en acceptant deux billets à ordre de 300 l. chaque; l'un pour Pâques 1778, et l'autre, Pâques 1779. J'ai vendu mon cabinet d'histoire naturelle à un aimable négotiant de cette ville, très bon marché, parce qu'il étoit aimable et amateur, et les payemens qu'il me doit faire s'accordent aux époques que je vous demande. J'ai fait grâce, daignés me la faire. Ne me refusés pas, mon bon ami, ne secoués point la tête. N'est-ce pas un autre vous-même, au mérite et à la science près, que vous obligerés? M'avés-vous jamais éconduit, refusé, renvoyé mécontent d'avec vous? Vous avés joui, accordés à l'amitié de jouir à son tour. Accusés un peu vôtre imprudence qui a excité mon importunité. Il ne fallait pas me révéler le secret de vôtre bonheur, et encor moins celui de vôtre inconstance. Il ne fallait pas me dire que vous aviés un trésor dont vous pouviés vous défaire ; il fallait encor moins le vanter. Encor une fois, mon cher bon ami, je vous en conjure au nom de l'amitié que nous nous sommes voués et que le goût des arts a fait naître, quoiqu'aussi stérile chés moi qu'il est fécond chés vous, si vôtre réponse doit être négative ne m'en faites plustôt point. J'aime mieux l'attendre toujours que d'en recevoir une affligeante. Ce seroit la première de vôtre part qui n'auroit pas excité en moi un mouvement de joye et de plaisir. Vous savés que l'amitié excuse les défauts. Un des miens est d'être vif, ardent, pressant jusqu'à l'importunité. Daignés me compâtir. Une autre fois soyés plus dis-

Digitized by Google

cret et n'irrités point mes désirs par des propositions et surtout des descriptions.

Adieu, mon bon et illustre ami, mettés le comble à toute la tendre reconnaissance que je vous ai jurée pour toujours, et encor une fois, privés-moi plustôt d'une réponse que de m'affliger par un refus ; ne changés point en amertume la sensation agréable que j'éprouverai en voyant une lettre de vous.

Je vous embrasse de tout mon cœur, et quoique vous fassiés cependant, quelqu'amertume que j'éprouve, si vous rejettés ma prière, je ne cesserai de vous aimer que lorsque tous les artistes et les amateurs cesseront de vous admirer.

Rouen, ce 12 mars 1777.

Vous croyés peut-être, mon bon ami, que je vous annonce par la présente la réception des deux charmants tableaux si désirés et si attendus ! Point du tout ; il faut encor languir, et toute une semaine. L'envoi s'est fait, comme vous me l'accusés par vôtre lettre du 7, par le carrosse et non la diligence... Ce que je ne puis différer, c'est de vous informer, mon bien bon ami, de l'arrivée de vos délicieux dessins et de leur remise exacte à leur destination. Je n'ai point pû voir ni par conséquent admirer les autres morceaux qui n'étaient point pour moi, mais je crois que je serais injuste de porter envie à ceux que vous avés enrichis des mêmes faveurs. Le petit paysage que j'ai surpasse encor les autres et je vous assure que je ne croyais pas que vous pouviés aller encor plus loin ! Mais il n'est permis qu'à vous de vous surpasser en ce genre. Quoique vos compositions semblent peut-être se répéter, parce que les mêmes sites se présentent sous vos yeux, et que vous ne pouvés copier et rendre diversement une nature toujours à peu près semblable, vous trouvés cependant l'art de créer des variétés de broderie sur le même canevas. Vos arbres sont autrement groupés, et dessinés sous un autre aspect, vos fabriques présentent un côté différent, vos lointains offrent d'autres points de vue, et du même moulin vous faites cinq ou six paysages tous également piquants ; comme ces jolies femmes qui savent multiplier leurs charmes par le moyen de la grâce des attitudes ! Je rens tout cela assés mal, quoique je le sente bien mieux, parce que je remercie mon ami, et n'écris pas un livre. J'aime surtout la fraîcheur, la légèreté et la transparence de vos eaux. Je ne sai l'effet que vos ouvrages produisent sur d'autres yeux, mais je vous avoue que les vôtres, indépendamment de l'intérêt de l'amitié, me font presque autant de sensation que les meilleurs tableaux ; et ce n'est pas peu dire. Je me fais une fête réelle de recevoir les estampes que vous m'annoncés, d'après vos dessins. Cela les multipliera et augmentera mes richesses. Je les ferai

Digitized by Google

monter pour parer mon cabinet d'estampes. J'ai toujours oublié, mon très cher ami, de vous faire une prière que je puis vous adresser sans indiscrétion et que je me flatte que vous ne pouvés me refuser. Vous possédés un Soutewein, ou même une prison de Peter Neefs. Ce tableau, quoique un peu noir de sujet et d'exécution, est d'un genre qui m'intéresse. Je vous prie donc, mon cher, non pas de me le céder, mais de m'en donner la préférence; si vous vous en défaites jamais, soit par satiété ou pour faire place à d'autres, souvenés-vous que je vous ai demandé cette grâce.

Comme je fais un catalogue raisonné de mes tableaux, et, à la tête de chaque article, une courte notice de la vie du maître et de sa manière, si vous avés quelques connaissances sur la vie et le faire de Th. Michau, vous me ferés plaisir de me les communiquer.

Je vois avec douleur, mon bien bon ami, qu'il m'est de toute impossibilité de profiter de votre séjour à Paris pour aller vous embrasser. Ce temps-ci est le fort des affaires publiques, et les miennes propres m'obligent de passer la quinzaine de Pâques dans le pays de Caux. Mme de S. V. habite Paris depuis un mois et je lui souhaite le plaisir de vous y voir.

Je ne puis vous répéter assés combien j'ai d'humeur pour le retard des tableaux, et pour une huitaine encor ! Sentés-vous comme moi à quel point ce temps est long ! Je n'en avais point dormi presque cette nuit et me voilà aux calendes grecques. Je conviens que la diligence secoue beaucoup les paquets ; mais quand ils sont bien solidement arrangés, cela n'a pas de suite. Je n'ose pourtant vous gronder, mon bon ami, et vous avés certainement fait pour le mieux.

Adieu, je vous embrasse bien cordialement, et suis pour la vie votre bon ami et même votre amoureux plus que jamais.

de S. V.

Rouen, ce 1er avril 1779.

Je vous avoue, mon bien bon ami, que je m'attendois à recevoir votre dernière du 30 mars bien encaissée et nullement par la poste. Qoiqu'il en soit, entrons en explication, et le tout avec une amitié que rien n'est jamais capable d'altérer. D'abord je suis tout prêt de convenir que dans nôtre commerce j'ai presque toujours été l'ami reçevant et vous l'ami donnant. Mais est-ce ma faute ? et si j'avois pu produire des chefs d'œuvre comme vous, ne vous les aurois-je pas prodigués d'aussi bon cœur ?

Vous m'avés cédé des tableaux, il est vrai, et je n'ai point à me plaindre des prix, mon très cher, mais suis-je le seul à qui vous en avés cédés ? et cette obligation que je vous ai, ne la partageai-je pas avec d'autres ? D'ailleurs vous en coûte-t'il autant de vous détacher et avés-vous à cet égard

Digitized by Google

la même passion que moi ? Les deux Vangoyen que je donnai à vos empressements à St Victor, je les aurois bien regrettés des fois s'ils n'avoient été dans des mains comme les vôtres, et je m'en ressaisirais présentement avec le plus grand plaisir si je n'étois aussi accablé de tableaux de ce maître et si je ne m'étois pas promis de n'en plus acquérir que de capital. Celui dont il est question entre nous actuellement, mon bon ami, vous en ai-je parlé le premier ? n'est-ce pas vous qui m'en avés allumé le désir par une description séduisante à laquelle vous ajoutés encore de toute vôtre force dans vôtre dernière pour m'enflammer encor davantage. Vous m'en avés même dit le prix et d'une manière assés positive pour me faire entendre bien clairement que vous consentiés me le céder à ce prix. Etait-il alors question d'échange et de sacrifice douloureux ? nullement ; j'ai vôtre lettre, je vous ai proposé un prix inférieur, vous avés rejetté mon offre comme de raison, puisque elle étoit, m'avés-vous dit, au desssous du prix que ce tableau vous avoit coûté. Qu'ai-je fait alors ? je vous ai dit, mon cher ami, que nous tombions d'accord sur le prix principal, que je vous laissois le maître des conditions, en ne demandant à vôtre amitié que le même crédit que la mienne vous feroit le plus volontiers du monde. Cependant, pour vous remettre un tableau à la place d'un tableau, je vous ai offert le sacrifice d'une des plus piquantes marines de Bonav. Peters pour le prix coûtant, en vous offrant de la reprendre pour ce prix si elle ne vous convenait pas. J'imaginais qu'étant ainsi parfaitement d'accord, la jouissance etoit prochaine, et je pris hier pour vôtre envoi un tableau encaissé qu'on m'envoyoit de Paris et à peu près de même grandeur (c'étoit un très bel Herman Swanevelt). Je n'ai pas été peu surpris aujourd'hui, mon cher ami, lorsqu'à la lecture de vôtre lettre que je prenais bien certainement pour une lettre d'avis, vous me redemandés le petit Ruysdaël d'hyver et vous appuyés vivement sur la demande de mon Vanderneer.

Permettés, mon très cher, que je me justifie sur ce que mon refus peut avoir de désobligeant à la première apparence. Vous savés ma passion excessive sans doute pour les tableaux et dont je gémis dans l'impuissance de m'en corriger. J'achète du bon autant que je peux et de l'excellent et ne me défois jamais que du médiocre. Je vous crois le seul auquel j'aye jamais cédé deux très bons tableaux. C'est m'arracher l'âme que de me demander du choix et de l'élite de mon cabinet, surtout à présent qu'après bien des dépenses, du temps et des peines infinies, j'ai tellement combiné l'arrangement de mes tableaux que je n'en puis presque déplacer un sans produire un vuide irréparable ; bien plus, que me demandez-vous, mon cher ami ? précisément des pièces uniques. Je n'ai qu'un seul hyver de Ruysdaël, qu'un seul et unique tableau de Vanderneer, et vous voulés que je fasse ces sacrifices à un maître dont je possède déjà une douzaine d'ouvrages ! Là, je vous le demande, cela est-il acceptable ? Si je vous envoyois ces deux tableaux qui culebuteraient tout mon cabinet, j'irois les larmes aux yeux vous

Digitized by Google

les redemander à Orléans et partout ou vous seriés. Vous avoués un peu vôtre inconstance, et moi je suis l'homme du monde le plus constant. Les nouvelles jouissances ne détruisent pas chés moi le plaisir des anciennes, et si je compte trop souvent l'or pour rien en fait de tableaux, je ne peux me déterminer à payer les nouveaux venus aux dépens de mes anciens amis. Jamais votre Van Goyen, quelque superbe, quelque coloré, quelque Rubens, quelque diamant qu'il puisse être, ne me consolerait de la perte de mon Ruysdaël ou de mon Vanderneer. J'ai déjà beaucoup de pêches ; une de *Kant* très belle, une de *Van der Vliet* qui, je ne crains pas de le dire, efface sûrement celle de Van Goyen ; M. Descamps, (quoique ne me l'ayant pas procuré (1) l'a qualifié de *superbe tableau*. Les figures sont comme du plus beau d'Adrien Ostade, enfin j'en ai une de David Téniers qui est un morceau capital et digne des plus magnifiques collections. Vous voyés, mon cher ami, d'après les richesses que je vous expose, que je ne puis pas vous faire les sacrifices que vous demandés. Le pendant exact de mon Vanderneer est un clair de lune charmant de Veirotter qui m'a coûté fort cher et j'aimerois autant sur cet article perdre les deux yeux que de rester borgne.

D'après cet exposé, voyés mon bien bon ami, ce que vous avés à faire. Si vous voulés me tenir cruellement à rigueur, vous êtes bien le maître ; il faudra se consoler et ne pas vous en aimer moins pour cela ; mais à l'impossible nul n'est tenu, et sacrifier un bras pour en guérir d'un autre, autant vaut rester manchot. Votre Vangoyen, quelque superbe qu'il fût, ne me consoleroit jamais de mes pertes et comme je sai ce que je possède et que j'ignore ce que je n'ai pas, la douleur sera moins vive.

Je n'ose plus vous faire actuellement d'instance, ce n'est pas le moment, mais cependant si vous vouliés être généreux ! c'est une vertu si belle ! et d'ailleurs, ne seroit-il pas injuste d'en vouloir à qui ne peut absolument nous obliger ? à l'égard du payement, je vous donnerais mon petit Peters comptant, sauf votre vüe dessus, moitié du surplus au jour de l'an prochain et le reste au jour de l'an suivant.

Après tout, mon cher ami, si vous restés inexorable, si vous voulés me punir d'une chose qui ne dépend pas de moi, vous êtes encore une fois le maître, je vous aimerai tout autant, quelque cruel que vous soyés et je n'en serai pas moins pour la vie votre serviteur et ami.

De Saint-Victor.

(1) Descamps et le président de Saint-Victor n'étaient pas toujours d'accord en matière de peinture. Dans une lettre précédente, M. de Saint-Victor écrit à Desfriches : « (Entre nous et sous le plus profond secret), mon cher ami, notre bon Monsieur Descamps, le plus honnête homme du monde sans contredit et très grand connaisseur, déprise très communément tout ce qui ne parvient point à ses amis par son canal. Je l'ai vu traiter chez moi de tableau retouché et de copie mon grand Ruysdaël et mon Miéris qui sont des originaux indubitables. Je sais beaucoup de ses amis qui m'ont fait la même plainte...».

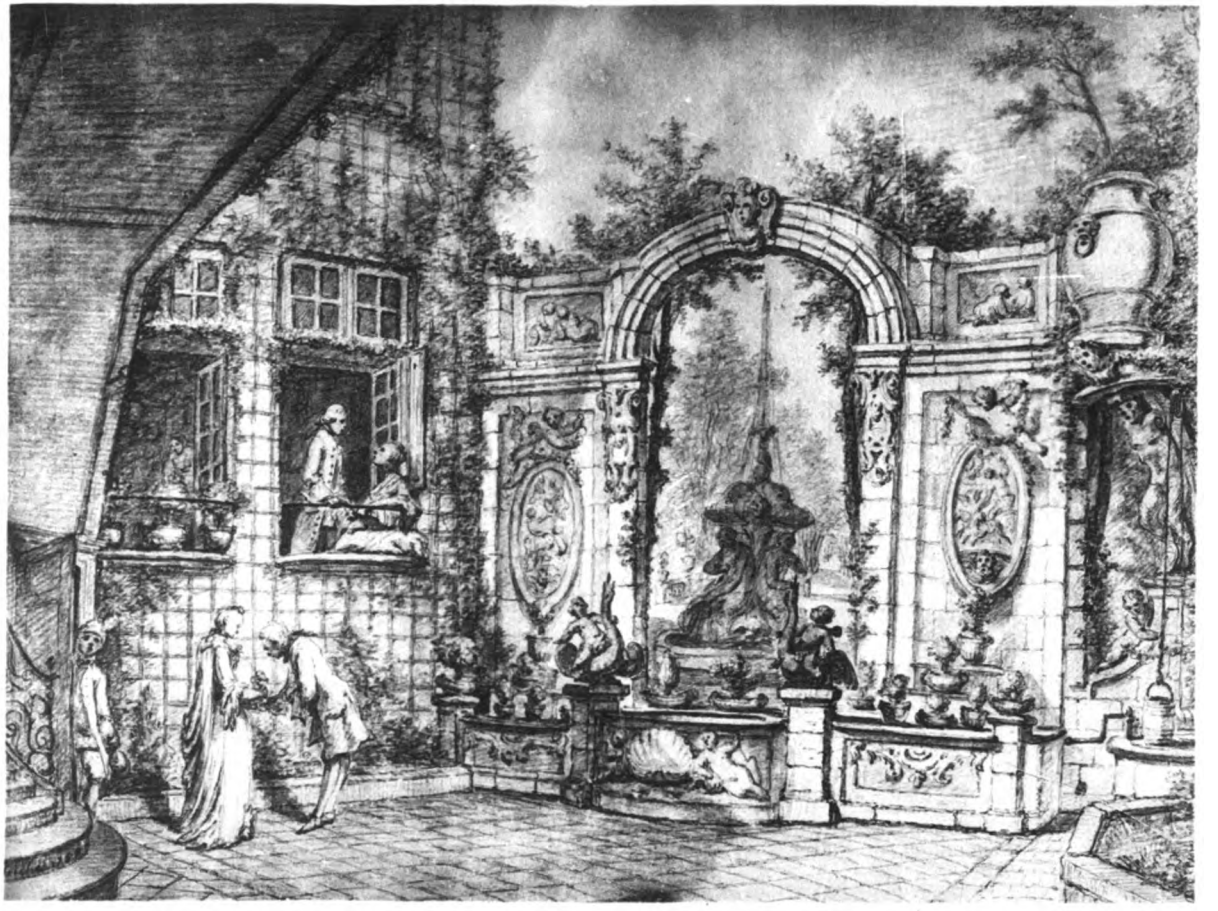
Digitized by Google

Rouen, ce 12 janvier 1784.

Non, mon cher bon ami, ce n'est, Dieu merci, ni maladie, ni indifférence qui m'ont privé si longtemps du plaisir de vous écrire; c'est je ne sai quelle raison; car j'ai pensé mille fois à vous et formé autant de fois le projet de vous écrire. Il est vrai que très occupé de mon métier, seul chargé de mes affaires et de l'éducation de mon fils, j'ai fort peu de temps à moi. Mais puisque cette fois j'ai quelques momens, je veux en profiter pour causer avec vous, car j'ai cent choses à vous dire et ma plume ne demande qu'à trotter.

D'abord, je vous remercie d'avance, mon bon ami, des deux dessins sur tablette que vous me promettés et qui sont peut-être en route. Que ne me les envoyés-vous par la diligence? Je n'en regretterai pas le port, je vous assure. J'en jouirais déjà, et je vois avec un plaisir toujours nouveau ma collection en ce genre s'augmenter. Ils sont placés dans un rang digne d'eux, parmi quelques centaines de dessins des premiers maîtres des trois écoles. A propos de dessins, j'ai rapporté de Paris à mon dernier voyage, un dessin charmant lavé de M. de Boissieux, amateur à Lyon; c'est un morceau plein de goût et presque digne de vous être comparé; c'est tout dire et même peut-être trop. Savés-vous bien, mon cher ami, que mon cabinet fait bruit à Paris et que je commence à tenir, en fait de collection, le rang d'un des premiers amateurs de province? Quand on a des Metzu, du vieux Mièris, du Karle Dujardin, *un Paul Potter de 130 louis*, des Rubens, des le Sueur et la Hire capitaux, des Kalf, des Asselins, des Téniers capitaux, des Vander Heide, des Wouvermans, des Wynants capitaux, des Adr. Ostade, des Adr. Vandevelde, des Wagner à l'huile, des Rembrandt, des Bartolomées, des Leduc, des Peterneef des plus précieux, des Swanevelt, des Panini et des Murillos, des Vandik et des Scalken, des Vanderneer et des Michaux comme vous m'en connaissés, des Greuze et des Loutherbourg, des Breugel et des Paul Brill, des Craesbeck de premier ordre, des Berghem, des Claude Lorrain, des Pater les plus fins, des Blœmaert, des Zorg, des Vandermeulen, sans parler des Vangoyen, des Chardins, des Vernet, des Machy, des Robert, d'un Le Prince capital, etc., etc. Vous voyés, mon cher ami, que cette collection a quelque consistance, et tout cela est pur, d'un œil, d'une conservation et d'une originalité parfaites. Je ne vous ai point parlé de mes Ruysdaëls, j'en ai un, entre cinq ou six, qui, j'ose le dire, ne redouterait aucun des vôtres. Il ne porte que 19 pouces 6 de large sur 13 de haut, sur bois. C'est un torrent qui se précipite entre des rochers remplis d'arbres et de broussailles qui sont la nature même. Ce torrent fait nape sur le devant du tableau; au second plan, on apperçoit une paroisse sur un coteau, et dans le lointain on distingue les tours et les clochers d'une ville. Phil. Wouvermans a trouvé cette composition si belle qu'il l'a enrichi d'une femme qui descend un chemin fangeux, d'un homme qui marche à sa rencontre avec un chien, et sur le devant, d'un cavalier qui

Digitized by Google



IMPRIMERIES RÉUNIES NANCY

INTÉRIEUR DE LA COUR DE LA MAISON DE DESFRICHES A ORLÉANS

Dessin de DESFRICHES à la pierre noire et au bistre - 1758 - (à M. André Jarry)

Digitized by Google

Digitized by Google

désaltère son cheval dans le torrent. Ces figures sont des plus fermes et des mieux empâtées de Wouvermans. Elles valent seules le prix du tableau que j'ai payé 30 louis; encor s'est-on fait prier de la bonne sorte. Il est superbement emborduré et ne craint pas tous les Ruysdaels du monde. J'ai un Lesueur qui est l'esquisse terminée, ou plustôt le tableau en petit du grand du Palais-Royal; c'est la maladie d'Alexandre, et le moment auquel il boit courageusement la potion que lui présente son médecin Philippe; c'est le plus joli tableau d'histoire qu'on puisse avoir. Mon Paul Potter est un vrai diamant, et je l'ai troqué contre un diamant: Une vache blanche est couchée, une autre debout qui beugle et une troisième qui se frotte contre un arbre; le temps est nébuleux et représente une petite pluye. Il n'y a rien de plus clair, de plus fin, de plus transparent, de plus spirituel; il porte environ 12 pouces sur 8; c'est vrayement un diamant pittoresque. Mon Mièris est son portrait par lui-même. Il est du vieil Mieris et peut aller avec les Gerard dow les plus fins. Je ne vous ai point parlé d'une vierge, le chef d'œuvre de Lagrenée l'aîné, et qui fait merveilleusement pendant avec un Carle Maratte aussi beau qu'un Albane, et de bien d'autres tableaux de second ordre qui composent ma collection de St-Victor. J'ai aussi une collection très riche de desseins sous verre et en portefeuille; je dis très riche pour la province et pour ma province, car pour la capitale, j'avoue que cela ne seroit pas considérable. J'ai aussi, enfin, un beau choix d'estampes montées et en portefeuille. A propos, mon cher ami, je vous condamne à souscrire à la suite des gravures d'après les meilleurs tableaux flamands du cabinet de M. Le Brun. Cela compose une collection charmante, c'est l'ouvrage des meilleurs graveurs, et sans lire le nom, la plupart du temps on reconnaît le style et la manière de chaque maître.

Avec toutes ces richesses, mon cher ami, je n'éprouve point encor de satiété et j'ai conservé tout mon appétit pittoresque. Je me crains, je n'ose aller à Paris; j'y suis entraîné malgré moi chez les marchands et il n'y a plus moyen d'y tenir. Si j'allais à Orléans, je volerais chés mon bon ami M. Desfriches. A peine embrassé, je l'entraînerais dans son cabinet, je tomberais épris, yvre, fol de quelque tableau; vous n'auriés de moi paix ni trêve jusqu'à ce que vous me l'eussiés accordé. Je n'ai plus le sol; je ne saurois quelle proposition vous faire et nous serions malheureux tous deux, moi de désir et vous de refus, ou bien il faudrait vous faire des propositions qui ne vous conviendraient peut-être pas. Il faut attendre que je devienne enfin plus raisonnable et plus modéré. Je ne sai quand cela m'arrivera.

Et je ne vous parlais point d'un charmant Greuze que j'ai acquis l'année dernière; c'est une jeune fille qui joue avec un chat et un peloton au lieu d'écouter les leçons de sa bonne maman; l'appartement est meublé d'ustensiles de cuisine. Je ne finirais point si je vous énumérais encor les tableaux dont je ne vous ai point parlé. Si j'avais été vous voir, je vous aurois porté un catalogue raisonné que j'ai fait, qui vous auroit amusé à coup sûr.

Digitized by Google

Si je ne connaissois votre goût pour la peinture, mon cher ami, dans laquelle vous joués un rôle si brillant vous-même, je ne vous aurois pas fait un si long détail, mais je me flatte qu'il ne vous ennuyera pas. Je voudrais passer quinze jours avec vous, seulement huit ; je vous ferois un petit catalogue raisonné de votre cabinet qui vous persuaderait peut-être que sans beaucoup de pratique, hélas ! j'ai cependant sur cet art charmant quelque faible théorie.

Adieu, mon cher ami, j'attens les deux petits desseins que vous m'annoncés, et vous témoignerai toute la sensation de plaisir que j'en aurai éprouvé. Vous savés qu'indépendamment de tous ces dons précieux, je suis pour la vie, votre serviteur et bon ami.

de St-Victor.

DE SILVESTRE

Nicolas-Charles de Silvestre, peintre et graveur, né à Versailles en 1699, petit-fils d'Israël Silvestre, fut maître à dessiner des rois, des princes et des pages. Anobli en même temps que son oncle, Louis de Silvestre, en 1741, par le roi Auguste III, il fut reçu à l'Académie royale en 1747. Il mourut à Valenton en 1767. Ses collections de tableaux, de dessins et d'estampes sont restées célèbres.

A Paris ce 14 may 1758.

J'ai reçeu, Monsieur et cher ami, les trois pièces de vin que vous m'avés adressées à Versailles, le tout bien conditionné ; il a cependant falu une trantaine de bouteille pour remplir. Je vous en remercie. J'ai aussi reçeu les trante livres de bougie. Je vous suis redevable de beaucoup d'argent que je remettrai à votre ordre à qui il vous plaira. Vous m'avés fait grand plaisir par votre dernière lettre en m'assurant que la santé de Madame Desfriches étoit meilleure et qu'elle se rétablissoit de jour en jour. J'ai bien partagé vos inquiétudes pendant tout le tems de sa maladie et j'ai eu cela de commun avec touts vos amis. Voulés-vous bien vous charger de mes respects très humble pour cette digne épouse et vos deux enfants.

Je préférerois sans doute le plaisir de passer cette belle saison avec vous à

Digitized by Google

l'ennui mortel de battre le pavé des cours de Versailles, mais il faut, comme vous scavés très bien, faire son devoir et c'est ce que je fais en donnant des leçons de dessein à Monseigneur le Duc de Bourgogne qui est depuis le 1er may entre les mains des hommes. Je compte bien que cela ne m'enchaînera pas pour toujours mais, au moins dans le commencement, il faut montrer son zèle. Notre ami Lumina est je crois en route pour les eaux. J'ai été bien fâché de ne pouvoir pas faire le voiage avec luy ; je ferai mon possible pour vous voir touts à son retour à Orléans ; en attendant, suivés toujours la natture de près, vous serés son favori, elle n'aura rien de caché pour vous car vous la faites paroitre avec avantage. Bien mes amitiés à M. Soier et à M. du Coudrai, à M. Le Trone et touts les honnêtes gens qui me font l'honneur de se ressouvenir de moi ; j'ay celuy d'assurer messieurs vos frères de l'estime la plus parfaite, et suis, Monsieur et cher ami, de tout mon cœur tout à vous, votre très humble et très obéissant serviteur.

SILVESTRE.

Mon oncle, M. et Mr Chardin vous font mille compliments et se portent touts très bien ; quant à moi, toujours le maudit crachement de sang qui me tourmente de tems en tems. Je suis actuellement dans le cas depuis deux jours.

A Valenton ce 29 novembre 1760.

Ce n'est point négligence de mà part, Monsieur et cher ami, si je n'ai pas répondu plus tost à votre obligeante lettre mais c'est que, malade en campagne depuis six semaines et éloigné de Mlle de Silvestre (1), je n'ai pu avoir sa réponse que d'aujourd'huy ; il est vrai qu'il y a eu un retard pour sa lettre par un qui proquo d'adresse ; voici donc ce qu'elle me mande mot pour mot en réponse à votre lettre que je luy ai envoiée :

« Je ne puis qu'être très obligée à M. Desfriches des ofres qu'il me fait, mais je t'avoue que je n'ai pas le sou et que je ne scais quand nous en recevrons, ce qui me rend craintive pour contracter des dettes. Cependant, j'accepte de sa part le crédit qu'il me propose. »

Vous aurés donc la bonté, mon cher ami, de luy adresser quatre pièces de vin, c'est-à-dire deux tonnaux ou 4 poinçons sur le pied de 100l le tonneau, dont deux à son adresse à la petite écurie à Versailles et deux à mon adresse à Paris, pour sa consommation lorsqu'elle est dans cette ville, et pour moi

(1) Marie de Silvestre (1708-1797), peintre de talent, lectrice de la princesse Marie-Josèphe, fille du roi de Pologne et plus tard épouse du Dauphin, père de Louis XVI.

Digitized by Google

deux poinçons à mon adresse aussi à Paris avec un quart de ce joli vin blanc de St-Mesmin. Je vous serai obligé ainsi que ma cousine, des facilités que vous nous donnés ; il est beau d'avoir pitié des pauvres malheureux oficiers de la cour dans le tems de leur détresse. Je désire bien que les affaires se rétablissent afin de faire honneur à mes engagements de vous donner des preuves non seulement de mon exactitude mais aussi de ma reconnoissance. Je suis encore en campagne, ne pouvant être transporté de quelques jours encore, car non seulement j'ai été très malade de mes accidents ordinaires mais j'ai fait une chute qui m'a obligé de rester dans le lit ou dans un fauteuil, la jambe apuiée sur un tabouret, pour un efort dans le genoux : cela va mieux, mais j'ai de la peine encore à me soutenir. Je suis au laid tout à fait pour l'hivert, ce régime peut-être me soulagera et calmera un peu mon sang qui toujours est bouillant et fait peter les vesseaux qui le contiennent. Je n'ose plus vous donner de parole pour vous aller voir, cela ne m'a pas réussi ; je prendrai quelque jour mon parti tout d'un coup sans dire gare. J'ai écrit à la voisine Chardin dans le tems, au sujet de vos estampes des Vernet et vous les avés sans doute receües. J'ai aussi fait vos compliments à Cochin et à La Tour par Elvil. Chargés-vous, je vous prie, des miens et de mes respects pour Mad^e Desfriches et Mlle votre fille ; bien mes compliments aussi à M^rs vos frères et à M. Soier, aussi à l'ami du Coudrai notre nouvel agrégé et à M. Le Trône. J'ai l'honneur d'être, Monsieur et cher ami, avec le plus sincère attachement.

Votre très humble et très obéissant serviteur.

SILVESTRE.

J'ai dessiné aussi en campagne, mais de la figure, parce que j'ai été presque toujours dans ma chambre. Je vous invite toujours à peindre autant qu'à dessiner. J'ai grande envie de voir votre beau cabinet.

Ce 31 janvier 1763.

Pendant ces longues gelées j'ai été passé quinze jours chez un de mes amis à quatre lieues de la campagne que j'habite, dans un très joli séjour ; il est vrai que si les ouvriers eussent pû travailler, je n'aurois pas abandonné des travaux que je conduis dans l'endroit où je suis. Me voicy de retour au gîte et les ouvriers aussi. J'ai mille pardon à vous demander, mon cher amy, d'avoir tant tardé à répondre à votre obligeante lettre, mais je vous jure que vous ne devés point inferrer de là aucune diminution de l'atachement que vous me connoissés pour vous et tout ce qui vous apartient. Je n'ai pas été longtems à me décider du moment que je vous ai connu, pour me lier

Digitized by Google

d'amitié avec vous et je l'ai fait avec tant de goût que rien au monde n'afoiblira ce sentiment en moi parce qu'il est naturel. Conservés-moi de même l'amitié dont vous m'avez donné tant de marques et de preuves dans plus d'une ocasion. Une famille, des affaires à aranger et nombre de tirans qui dans le cours de notre vie s'oposent à nos goûts et aux projets que nous faison pour les satisfaire, m'ont fait abandonner pour quelque tems l'idée d'une vraie retraite que je projetois dans votre beau pais. Je me flate que j'eusse un peu contribué à y soutenir le goût de la curiosité et celuy des arts et je me flatte aussi que cela vous eut fait un peu de plaisir. Je ne l'abandonne pas, cette idée, mais il faut vous porter une tête tranquile sans quoi on ne jouit pas du quart des plaisirs qui nous sont offerts et on en procure très peu aux autres.

Il y a longtems que je scois un sûr moien pour metre le plus grand ordre dans mes affaires et me rendre parfaitement tranquile du côté de la fortune et d'une certaine aisance, mais je sens qu'avec un peu de patience je puis faire tout cela sans abandonner le goût de la pocession des plus belles chozes qu'il y ait dans les cabinets de Paris, de conserver des chozes qui feront toute la douceur de mes vieux jours. C'est avec armes et bagages que je voudrois ariver chez vous, ou du moins dans votre pais, et i mener une vie qui nous conviendroit je crois bien à tous deux. Je ne scais pas si c'est une illusion que je me fais, mais enfin j'ai toujours l'espérance de réaliser ce projet, et si efectivement ce n'étoit qu'illusion, je l'entretiendrai, car elle m'est chère. J'ai travaillé un peu cet été et je compte reprendre les pinceaux au printems. Je vous invite fort à continuer aussi et à vous rendre la palette et les pinceaux aussi familiers que l'est pour vous votre craion ; vous i trouverés cent ressources pour vous amuser. Voulés-vous bien vous charger de mes respects et de la plus sincère amitié pour Madame Desfriches et pour Mlle votre fille, mes compliments et amitiés à M. Soier, M^rs^ vos frères, l'ami du Coudrai et l'ami Polluche, si vous le voiés avant que je luy écrive car je suis bien en reste avec luy mais il connoît mes sentiments pour luy. Je vous embrasse, mon très cher, et suis sans réserve tout à vous,

Votre très humble et obéissant serviteur.

SILVESTRE.

Ce 27 may 1763.

Je suis charmé, mon cher ami, que les pastels soient arrivés à bon port et que vous en soiés content. Ce sont selon moi les plus beaux qu'on fasse, ils viennent de Lausanne et c'est M. Phelippeaux, notre concierge de l'Académie, qui a la correspondance avec celuy qui les fabrique à Lausanne ; il vend cinquante-deux livres les deux boëtes qui font l'assortiment complet ; je vous

Digitized by Google

mande cela parce que vous m'avez marqué que quelqu'un de vos amis vouloit en avoir et que vous désiriés scavoir et le prix et l'adresse du débitant. J'ai donné de plus trois livres à M. Phelippeaux qu'il m'a demandé pour frais fais par luy pour embalage ; ainsi, c'est en tout 55 l. que vous me passerés en compte.

Je me souviens que dans votre précédente lettre vous m'avés mandé, mon cher amy, qu'on vous avoit écrit de Paris que j'allois vendre mes curiosités en desseins, estampes et tableaux ; je vous avoue que j'ai été surpris de ce propos, atendu que je n'en ai nullement envie et que jamais il ne m'est rien echapé qui ressemble à cela ; à moins qu'on ait été imaginer que c'étoit pour vendre mes estampes et desseins que j'en ai fait porterune très grande partie à ma campagne, mais en tout cas on s'est très fort trompé car au contraire, c'est pour arenger et mettre dans un très grand ordre t out ce que je possède en ce genre et en faire un catalogue pour moi-même, et je suis persuadé que vous trouveriés mon idée bonne si vous voiés tout ce que je pocède rassemblé dans le lieu vaste que j'ocupe, et que vous seriés tenté comme moi d'i mettre un grand arengement et d'en jouir ; c'est ce que je fais actuellement.

Je vous félicite d'avoir travaillé à vos tableaux et je suis sûr que la peinture vous plaira au moins autant que le dessein, d'autant que tout cela est compatible et que vous pouvez faire l'un et l'autre. Sans doute que le salon vous fera graisser vos bottes et que vous viendré nous voir. Je compte aller passer quelque tems à Paris dans ce tems là et vous me ferés plaisir de me donner avis du tems où vous pourés y venir afin que j'aie le plaisir de vous y voir. Je fais de nouveau compliment à votre chère fille sur sa constance à étudier un art qui peu luy faire un très grand amusement pour toute sa vie, je l'invite fort à continuer. Je présente mes sincères amitiés et mes respects à Madame Desfriches et je luy souhaite bien de la santé ; je scais plus que personne combien on est malheureux quand on en a peu. Je me défends cependant assez bien et je vis comme tout le monde mais sobrement avec mon bon vin d'Orléans, et j'en ai acheté du bourgogne pour ma compagnie afin de me réserver ce qui m'en reste, et je ne me console point de n'avoir pas pris ce qui vous en restoit quand vous me fites l'honneur de me l'ofrir pour moi ou mes amis, mais c'est choze faite, il n'y faut plus penser. Adieu, mon cher ami, je vous embrasse et suis tout à vous votre ami.

SILVESTRE.

Mes compliments à nos amis, Mrs Soier, du Coudrai, Mrs vos frères et Polluche.

Digitized by Google

JOSEPH VERNET

Claude-Joseph Vernet, né à Avignon le 14 août 1714, mort le 3 décembre 1789 aux Galeries du Louvre.

C'est Cochin qui, en 1759, mit en relations Desfriches avec le peintre des ports de France, quelques années après son retour d'Italie où il avait passé près de vingt ans ; ces relations longtemps interrompues ne reprirent guère d'une façon suivie que pendant les dernières années de Joseph Vernet.

A Bordeaux, le 20 mars 1759.

Monsieur,

A mon retour de la campagne où j'ay passé quelque tems, j'ay reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 17 février, et pour ne pas différer d'y répondre, je le fais à la hâte, car le courrier va partir. Je suis aussi flatté que reconnoissant aux choses obligeantes et polies que vous avés la bonté de me dire ; je sens combien je suis éloigné de les mériter, et je sens aussi combien je suis heureux. Mon amy Cochin ainsi que M. Gourville, m'ont fait de vous touttes les éloges qu'il y a à en faire, et j'ay conçu pour votre personne la plus haute estime. Je suis bien sensible aux offres que vous avés la bonté de me faire ; il est certain que si je m'approche d'Orléans ou de quelque part où vous soyez, je seray très empressé de vous voir, et lier une plus éttroite connoissance avec vous.

Je me souviens très bien que j'eû l'honneur de souper avec vous chez M. Challe où vous conduisittes l'illustre M. Robbé, et où je savouray délicieusement les belles choses qui récitat à table, qui m'onts fait une telle impression à ne jamais s'effacer de ma mémoire.

J'ay vû avec un vrai plaisir la copie de la lettre que vous a écrit notre amy Cochin, et l'épître de M. Robbé qu'elle a occationné dont je suis enchanté. M. Robbé abbonde en pensées originales, chose bien rare parmi les poètes. Si son corps est aussi abbondant en autre chose et aussi nerveux que son esprit, j'en fais mon compliment à Madame votre tante ; c'est bien un poète peintre s'il en fût un, et je voudrois bien que mes tableaux fissent aux yeux de ceux qui les voient l'effet que font ses pein-

Digitized by Google

tures sur l'âme de ceux qui les lisent. Vous me faittes espérer, Monsieur, la satisfaction de voir icy M. Robbé ; que d'impatience ne me causez-vous pas ; je l'y attend à bras ouverts, j'espère qu'il aura pitié de moy, et qu'il ne me laissera pas longtems dans cette atitude. Je l'annonce à tous ceux qui se présentent devant moy ; je vois ouvrir des grands yeux à tout le monde, le désir naître dans leurs cœurs, et me demander, quand viendra-t-il.

Je désire être à portée et trouver des occations de vous faire connoître les sentiments pour vous avec lesquels j'ay l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

VERNET.

Vous, Monsieur, et M. Robbé pouvés être bien assuré que personne ne prendra copie de l'épître à Cochin. J'en suis trop jaloux. Trop heureux ceux qui pourront en avoir une lecture. Je voudrois vous prier de dire beaucoup de choses de ma part à M. Robbé mais il sera plus court et plus facile de luy laisser imaginer tout ce que l'estime et l'admiration peuvent inspirer et se le dire de ma part sans craindre de tomber dans l'exagération.

A Paris, 29 mars 1787.

Je suis vrayement honteux, Monsieur et cher amy, d'avoir été si longtems sans répondre à la lettre que vous m'avez fait l'honneur et l'amitié de m'écrire le 17 du mois dernier. J'aurois cependant bien des excuses à vous donner qui ne vous paroitroient pas vraisemblables et qui cependant seroient vrayes. Enfin passons la dessus, je vous en prie et pardonnez-moy les apparences de ma movaise conduitte à votre égard.

Rien de plus flatteur pour moy que ce que vous me dittes au sujet de mes talents. Mon amour-propre qui incline toujours à croire touttes les douceurs qu'on luy dit suspend sa croyance cette fois-cy et n'ose s'aproprier un bien qu'il ne voit pas lui appartennir ; enfin, laisson-cà-là et parlons d'autre chose.

Je rougis lorsque je me rappelle le tems où je vous ay promis de faire quelque chose pour vous et que je vous dois à tous égards ; je suis flatté on ne peut plus de voir combien vous désirez d'avoir de mes ouvrages, et cela est d'un grand prix pour moy de la part d'un homme tel que vous, plain de goust et de talents. Cependant ma conduitte à votre égard paroît me contredire, enfin, à tout péché miséricorde, croyez à mes remords et au désir que j'ay de me corriger.

Vos deux tableaux de l'Espagnollet, partie des Septs Sacremens, sont

Digitized by Google

PAYSAGES

Dessins de DESFRICHES sur papier-tablette - 1773 - (à Mme BOCCON-GIBOD)

IMPRIMERIES RÉUNIES NANCY

Digitized by Google

Digitized by Google

toujours chez moy bien tranquilles, n'ayant pas eu occation de les placer ainssy que leurs compagnons ; ce seroit cependant bien des tableaux dont le Roy devroit faire l'acquisition, et dignes d'être placés dans le Muséum, mais on a à faire à *une bûche pétrifiée*, autrement dit M. Pierre, qui ne sent rien et ne distingue rien et les amateurs de Paris ne donnent pas dans les tableaux de dévotion, n'aiment que des tableaux flamands ou des jolis petits tableaux finis ; je ne vois guère que quelque Anglois ou quelqu'autres étrangers qui pourroient faire cas des tableaux de ce genre ; je n'ay pas eû occation d'en voir beaucoup, mais j'espère toujours trouver quelqu'un qui sente le prix des dits tableaux et s'en accomode ; je les prendrois pour moy si j'avois de quoy les placer chez moy.

Vous me flattez du plaisir de vous voir dans le tems de l'exposition au Salon, je suis impatient que ce tems soit arrivé et avoir le plaisir de vous embrasser.

Des affaires, des movais tems, des rhûmes continuels etc. m'ont empêché tout l'hyver de sortir ou de m'écarter de chez moy ; je n'ay donc pas eu l'honneur d'aller voir M. et Madame de Limay ; je verray de m'arranger avec l'amy Cochin pour que nous allions ensemble leur faire une visitte, et quand M. Robbé sera à Paris, aller tous trois boire leur vin.

Voudriez-vous bien me rapeller au souvenir de Madame Desfriches et luy présenter mes respects ; voudriez-vous aussy passer la mie de pain et même le grattoir sur touttes les apparences contraires à l'attachement que je vous ay voüé pour toujours et avec lequel j'ay l'honneur d'être, Monsieur et bon amy, votre très humble serviteur et amy.

VERNET.

Paris, 9 juin 1787.

Monsieur et cher amy, j'ay reçu vôtre lettre du 31 may où ettoit jointe l'histoire de vos tableaux de L'Espagnolet. M. Roozer m'a porté celuy du Sacrement du mariage qu'il dit pouvoir mettre de la mesure des autres et le restaurer de façon à ne pas connoître s'il a été ajoutté. Je trouve indispensable de faire cette opération si on veut se deffaire de ces tableaux ; ce qui faira une suitte complette. En conséquence j'ay envoyé ce tableau à M. Roozer pour qu'il y travaille et n'ay pas balancé là dessus comptant sur votre approbation. Le petit dessin que vous m'avez envoyé de votre tableau de Vandervelde est charmant ; il me servira pour faire le pendant.

Je suis si pressé que je n'ay pas le tems de vous dire autre chose sinon que vous pouvez compter en tout tems, en tout lieu, sur le désir que j'ay de vous donner des marques de l'attachement bien sincère avec lequel j'ay l'honneur d'être, Monsieur et cher confrère, votre très humble serviteur et votre amy.

VERNET.

Digitized by Google

A Paris, 17 avril 1788.

Monsieur et cher amy,

Je n'ay pas répondu à une lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire il y a assez longtems et qui m'a été remise par une dame anglaise qui peint. Je n'ay pas répondu à une autre de vous que j'ay reçu il y a dix à douze jours, où vous m'annoncés votre venüe à Paris vers la fin de ce mois ; voilà qui n'est pas bien et qui paroît malhonnête ; j'en suis honteux et bien fâché, mais si vous connaissiez ma tête et les petites affaires dont je suis surchargé, vous m'excuseriez. J'attendray votre arrivée à Paris pour mettre la main au tableau que j'ay promis de vous faire depuis sy longtems ; je l'aurois au moins ébauché avant vôtre arrivée, mais des lettres que j'ay de vous à cet égard, un petit dessin, et ce que j'ay marqué sur le livre où j'écris les ouvrages que j'ay à faire (1) m'onts mis de l'incertitude et m'onts interlocqué de façon à n'oser prendre aucun party ; il faut donc que je vous attende, mais lorsque vous serez ici et que vous m'aurez expliqué la chose, cela ira tout de suitte.

On m'a porté il y a peut de jours votre tableau du sacrement du mariage ; il est bien restauré.

Ce n'est qu'à la hâte que je puis vous écrire et vous embrasser bien vitte de tout mon cœur, étant bien sincèrement votre très humble serviteur et votre amy,

VERNET.

P.-S. M. Robbé a diné chez moy il y a deux jours.

A Paris, 25 juin 1788.

C'est bien honteux, bien mal honête, etc, direz-vous, Monsieur et cher amy, de ne répondre que le 25 juin à une lettre du 26 may, surtout à une personne que l'on aime et que l'on estime. Je conviens que les apparences sont contre moy et que ma conduitte à votre égard est tout à fait contraire aux sentimens que j'ay pour vous. Je suis donc exposé à être mal jugé, mon cœur et mon amour propre en souffre car je suis sensible et reconnoissant pour ceux qui onts de l'amitié pour moy, mais comment le deviner, me direz-vous, si vous n'en donnez aucune marque. J'espère pourtant qu'avec

(1) Dans le *Livre de vérité* de Joseph Vernet, publié par M. Léon Lagrange, on lit : « *commande : 313 : Pour M. Desfriches, un tableau de 20 pouces et demy de large sur 14 pouces de haut. C'est pour faire pendant à une marine de W. Vandevelde dont les figures sur le devant onts de proportion environ deux pouces. Le ciel est rembrunis, chargé de nuages et celuy que je dois faire doit être bien clair.* » Ce tableau fut vendu 318 fr. à la vente de Mme de Limay en 1834, sous le n° 44.

Digitized by Google

le temps vous me connoîtrez mieux et que je pourray vous donner des marques de mon attachement plus certainnes que des simples protestations. Je suis trop embarrassé par des petites affaires pour remplir tous mes devoirs et le tems me manque toujours.

J'ay des fortes raisons pour finir deux tableaux que je fais pour M. Paupe (1); après cela, un moyen, mais après que ces tableaux seront finis, le vôtre ira tout de suite. Je vous prie d'ajoutter à tant de patience que vous avez déjà eüe, ainssy que de bons procédés à mon égard, encore un peut de patience. Rien de plus flatteur pour moy que le cas que vous paroissez faire de mes ouvrages, aussy je serois bien glorieux lorsque j'en auray entre vos mains, car je ne connois personne plus capable que vous d'aprécier un tableau, vous en donnez des preuves palpables par ce que vous faittes vous-même.

M. de Limay m'a envoyé la petite boitte pour y mettre le tableau en question. Je l'y placerai le plustôt possible, et y coleray du papier pour que la poussière n'y entre pas, ensuitte je l'enverray par la voye que vous avés indiquée. Je vous remercie du morceau de Robbé que vous m'avez envoyé, il est vraiment digne de son auteur et c'est toujours de l'homme ; soyez sûr et certain qu'il ne sortira pas de mes mains ; la promesse que vous me faittes de m'envoyer l'épître à Dumont lorsque je vous auray envoyé votre tableau, pourra en accélérer l'envoy car je désire bien l'avoir.

Vous me dittes des douceurs que je ne pense pas mériter ; et c'est sans doutte pour vous mocquer de moy que vous me remerciez du bon accueil que je vous ai fait et des marques d'amitié que je vous ay donné ; c'est bien plustôt à vous à qui je dois dire ces choses-là, car pour moy je n'ay fait que souffrir de voir que je n'ay pu vous fêter comme je l'eusse désiré.

Tout le monde se porte bien chez moy ainssy que ma fille Chalgrin (2). Tout ce monde là m'a chargé de vous remercier du souvenir que vous avez d'eux, et vous faire mille complimens de leurs parts ; je vous prie de faire agréer mes respects très humbles à la bonne et respectable Madame Desfriches ; croyez aussy que je vous aime bien et que je désire très fort vous prouver l'attachement bien sincère avec lequel j'ay l'honneur d'être de tout mon cœur, Monsieur, cher amy et cher confrère,

Votre très humble serviteur.

VERNET.

(1) Paupe, marchand, *au Cordon Bleu*, magasin de cordons bleus et rouges, dont Choffard a dessiné et gravé l'adresse.

(2) Emilie Vernet qui avait épousé en 1776 l'architecte Chalgrin et qui fut décapitée pendant la Terreur par suite d'une négligence inqualifiable du peintre David. (V. *Les Vernet*, par A. Dayot, 1898.)

Digitized by Google

Desfriches a Joseph Vernet (1)

29 juillet 1788.

La lettre dont vous m'honorez, mon cher amy, m'a causé de l'émotion ; un mouvement de vanité m'a agité. Je vous ay vu au salon dans la gloire et revu à vostre table, vous m'avez admis dans vostre sanctuaire où vous m'avez donné des témoignages d'amitié que je n'oublieray jamais ; tout cela estoit bien capable de me tourner la teste, si je suivois l'impulsion du cœur où souvent nous conduit la sotize ; le célèbre Vernet écarte ces prestiges, je tâcheray de marcher sur ses traces à cet égard.

« La promesse que vous m'avez faitte de m'envoyer l'épître à Dumont » lorsque je vous auray envoyé votre tableau, pourra en accélérer l'envoy, » car je dézire bien l'avoir. » Ce sont les parolles de mon maistre et, *hélas il fault, il fault obéir à son maître*. La voicy, jouissez-en, mon amy, mais quand j'auray vostre chef-d'œuvre je suis sûr de jouir pour l'éternité.

Votre temps est précieux, je n'ajousteray à cette épistre que des hommages respectueux pour vos dames, des honnestetés et amitiés pour nos amis communs, et je vous embrasse bien tendrement. Je serois bien flatté si je pouvois joindre au nom d'amy celuy de confrère dont vous m'honnorez.

Je ne suis que vostre très humble serviteur et amy.

Desfriches.

A Paris, 1er septembre 1788.

Vous vous imaginerez sans doutte, Monsieur et bon amy, que je ne pense pas à vous, puisque vous n'avez pas de mes nouvelles et que vous ne voyez pas arriver votre petit tableau. J'y pense plus que vous ne le croyez et ce retard me tourmente, voyant mes procédés répondre si mal à ceux que vous avez eû pour moy.

Mais il faut que vous sachiez que la fièvre ne m'a pas quitté depuis deux mois et que le pinceau est au croc. Je vais cependant un peut mieux et mon docteur me fait espérer que j'en seray bientôt quitte. Dès que les forces me reviendrons et que je seray en état de travailler, je tombe sur votre tableau et je vous le dépêche, cependant en tâchant de faire de mon mieux. Je suis afamé de peindre, j'en ay besoin à tous égards ; j'ay toujours éprouvé que

(1) Réponse à la lettre de Vernet du 25 juin 1788.

Digitized by Google

lorsque j'ay recullé de peindre ç'a été pour mieux sotter, mordre à la grappe avec plaisir et je digère mieux.

Je n'ay pas la force de vous en écrire davantage, sinon que je suis avec un bien vray et bien sincère attachement, votre très humble serviteur et votre amy.

VERNET.

A Paris, 24 octobre 1788.

C'est à la hâte, Monsieur et cher amy, que je vous diray que enfin je suis après votre petit tableau, après avoir été longtems sans peindre, ayant été malade ; vous trouverez cy-joint la mesure de ce tableau pour que, si la bordure n'est pas faitte, vous la faisiez faire toute de suitte et en décorer mon tableau dès son arrivée, car j'aime à voir mes enfants parés, ou pour mieux dire, dorer la pillule. Dès que le dit tableau sera fait et assez sec, je le mettray dans la caisse que M. de Limay a envoyé chez moy et vous l'enverray.

A propos de M. de Limay, je l'ay rencontré hier, il m'a donné de vos nouvelles ainssy que de tout ce qui vous appartient, disant qu'il arrivoit tout fraichement d'Orléans.

Tous les miens se portent bien et me chargent de vous dire bien des choses affectueuses, et moy, je vous prie de croire et le croire fermement, que j'ay pour vous un vray attachement et que j'ay l'honneur d'être votre très humble serviteur et votre amy.

VERNET.

Bien des respects affectueux, je vous prie, à Madame Desfriches.

A Paris 26 novembre 1788.

Il y a bien à peu près un mois, Monsieur et cher amy, que votre tableau est fait. J'ay attendu d'avoir la bordure pour l'y placer et l'envoyer à M. Paupe que vous avez chargé de le faire encaisser et de vous l'envoyer ; je le lui ay envoyé, hier en luy écrivant pour luy faire quelques observations que j'ajoutte à celles que vous luy avez faittes dans la lettre que vous luy avez écritte à ce sujet ; ainssy, j'espère qu'avec autant de précautions, votre tableau vous arrivera bientôt à bon port.

Il ne me reste plus qu'à savoir si vous en serez content et si j'ay rempli le désir que j'ay eû de bien faire ; ceux qui l'ont vu chez moy l'onts trouvé bien, mais cela ne me suffit pas ; vous êttes un juge redoutable, et serois bien sen-

Digitized by Google

sible au blâme ou à l'approbation de votre part ; je suis impatient de savoir à quoy m'en tennir.

Ce petit tableau ettant fraichement fait, je ne lui ay passé qu'un léger blanc d'œuf et il est encore bien embû.

J'ay, ces jours passés, remis à ce peintre allemand dont j'ay oublié le nom, (celuy qui a restauré un de vos tableaux de l'Espagnolet), les gravures et les écrits concernant les septs tableaux de l'Espagnolet, ainssy qu'il m'a dit avoir vos ordre pour les retirer.

Je n'ay autre chose à vous dire pour le présent, sinon de vous répéter que je suis avec un attachement bien sincère, Monsieur et bon amy, votre très humble et très obéissant serviteur et amy.

VERNET.

A Paris, 3 décembre 1788.

Si je n'avois pas autant d'amour propre que je n'ay, Monsieur et bon ami, je prendrois ce que vous me faites l'honneur et l'amitié de me dire dans votre lettre du premier de ce mois, que j'ay reçüe hier, pour un persiflage, puisque vous exhaltez et faites valoir outre mesure une petite drogue qui aux yeux d'un homme tel que vous, ne doit pas avoir toutes les beautés que vous y trouvez ; et il n'est pas douteux que l'amitié que vous avez pour moi vous fascine les yeux, et vous fasse entrevoir ainsi qu'un homme de génie voit dans les taches d'un vieux mur, ou dans les nuages, de belles compositions et de belles choses qui réellement n'y sont pas et ne sont que dans sa tête. C'est donc dans la vôtre qu'est le beau tableau que vous décrivez et non sur la toile que je vous ay envoyée, et la bonne opinion que les autres ont de vos connoissances en peinture fait qu'ils vous en croyent sur votre parolle et n'osent vous contredire. Voilà comme je vois les choses, mais malgré ce que je viens de dire, mon amour propre qui fait argent de tout, fait aussi ses choux gras de tout ce que vous venez de me dire de flatteur.

C'est donc pour égayer votre cabinet que vous avez placé mon tableau parmi les Paul Potter, les Ruisdall, les Wandervelde où il doit jouer le rôlle de Paillasse. Il est cependant bien vray que si je vous eusse fait un tableau tel que j'eusse désiré le faire, vous auriez eu un beau tableau ; car je n'ay jamais eu tant d'envie de bien faire. Je vous ay déjà dit, mon bon ami, que sans mon amour propre qui tourne tout en bien, j'aurois pris tout ce que vous dites au sujet du tableau en question pour un persiflage ; mais, deux pièces de votre vin, de 240 bouteilles chaque, ce n'est pas là un persiflage ; en ce cas, qu'on se moque de moi toujours de même.

Par la quantité de vin que vous m'envoyez, et que vous demandez que je le boive à votre santé, cela peut influer ; je vois que vous voulez vivre longtemps,

Digitized by Google

car, si de boire à votre santé cela peut influer sur elle, vous vous porterez bien pendant longtemps : car je ne le boiray que chiquet à chiquet, tant à votre santé qu'à celle de tous les vôtres.

Par vanité et pour ma gloire, je garderay et je mettray dans mes fastes la lettre que vous venez de m'écrire ; je l'ay déjà montrée à mes enfans et à quelques amis qui vinrent hier diner ou souper chez moi.

Deux pièces de vin de 240 bouteilles chaque ! que faire à cela, sinon *à moi la balle*.

Je finis sans façon mais en vous assurant de l'attachement le plus sincère et le plus affectueux. J'ai l'honneur d'être votre très humble serviteur et votre ami.

VERNET.

Des respects, je vous prie, à la bonne et respectable Madame Desfriches, pour M. Soyer, et bien des choses au bon M. Bardin.

Tous les miens me chargent de vous dire mille et mille bonnes choses.

A Paris, ce 11 décembre 1788.

Avec grand plaisir, Monsieur et cher confrère, j'ay reçu votre lettre du 5 de ce mois où je vois vos attentions pour tout ce qui peut m'être bon et agréable.

A l'égard du vin dont vôtre munificence me veut faire cadeau, vous fairez ce que vous voudrez et ce que vous trouverez convenable. J'attendray autant que vous le jugerez à propos, et s'il y a un peut de votre vin blanc, cela sera fort agréable. Il y a quatre à cinqs jours que M. Robbé vint chez moy pour me faire des remerciemens de vôtre part au sujet du petit tableau que j'ay eu l'honneur et le plaisir de faire pour vous. En vérité, vous faittes trop valloir et trop de cas d'une chose qui n'en mérite pas tant. Mon tableau est beau dans vos lettres et la confrontation détruiroit ce que vous en dittes.

Tous les miens me chargent de vous dire bien des bonnes choses de leurs parts ; je vous prie de faire agréer mon respectueux attachement à tous les vôtres.

Vous scavez ce que je pense et ce que je sens à votre sujet. Je voudrois bien, mieux que par des simples protestations, vous faire connoître à quel point j'ay l'honneur d'être votre très humble serviteur et votre amy.

VERNET.

P.-S. — M. Robbé auroit été dans la disposition de diner chez moy le jour qu'il y vint mais malheureusement j'ettois engagé en ville ; il m'a promis d'y vennir un autre jour.

Digitized by Google

à Paris, 24 janvier 1789.

Que direz-vous de moy, Monsieur et bon amy, d'avoir été si longtems à répondre à votre dernière lettre du 1er de ce mois. Vous n'en serez plus surpris lors que vous apprendrez que j'ay été trois semaines dans mon lit, à garder la chambre, incapable de rien faire par un gros rhûme qui m'a donné la fièvre pendant quinze jours, grand mal à la tête, une toux qui m'ébranloit tout le corps etc, etc, etc, enfin je me porte mieux et je vous écris.

Vous me dittes toujours des douceurs que je ne crois pas mériter, à l'égard du petit tableau que j'ay eû le plaisir de faire pour vous ; quoyque je ne prenne pas tout à la lettre, mon amour propre qui fait argent de tout, en prend une bonne partie et en fait ses choux gras. Je crains toujours cependant que le voile qui vous facine les yeux au sujet de ce tableau ne vienne à tomber quelque jour et qu'allors vous l'appréciez ce qu'il vaut.

J'ay goutté de votre vin dont vous m'avez si gallemment et si généreusement fait cadeau, j'en ay fait tirer une bouteille du blanc et du rouge. Le blanc est vrayment bien bon, le rouge ne l'est pas tant, il est un peut verd mais je le laisseray mûrir dans ma cave ; il n'est pas si movais que vous le voullez dire et mes gens n'en goûtteront pas. Je vais faire usage du blanc et j'en boiray à tire-larigot ; j'en garderay cependant pour lors que vous viendrez à Paris et nous en boirons ensemble avec les amis Robbé, Cochin, Moreau etc ; il me tarde bien que le tems vienne où j'auray le plaisir de vous voir à Paris ; car c'est une vraye sattisfaction pour lors que je puis me trouver avec vous ; je trouve en vous le cœur, l'esprit, les goust bons, enfin je trouve à qui parler ; et cela n'est pas commun.

Je n'ay pas besoin et n'attend pas le renouvellement d'année pour vous souhaitter du bien, à vous et à tout ce qui vous intéresse, c'est à tout les instants de ma vie, et si vous êttes heureux autant que vous le méritez, certainnement vous ne serez pas à plaindre. Mesdames Moreau, y compris leurs filles, Chalgrin, ainssy que mon fils, me chargent de vous remercier du souvenir que vous avez d'eux.

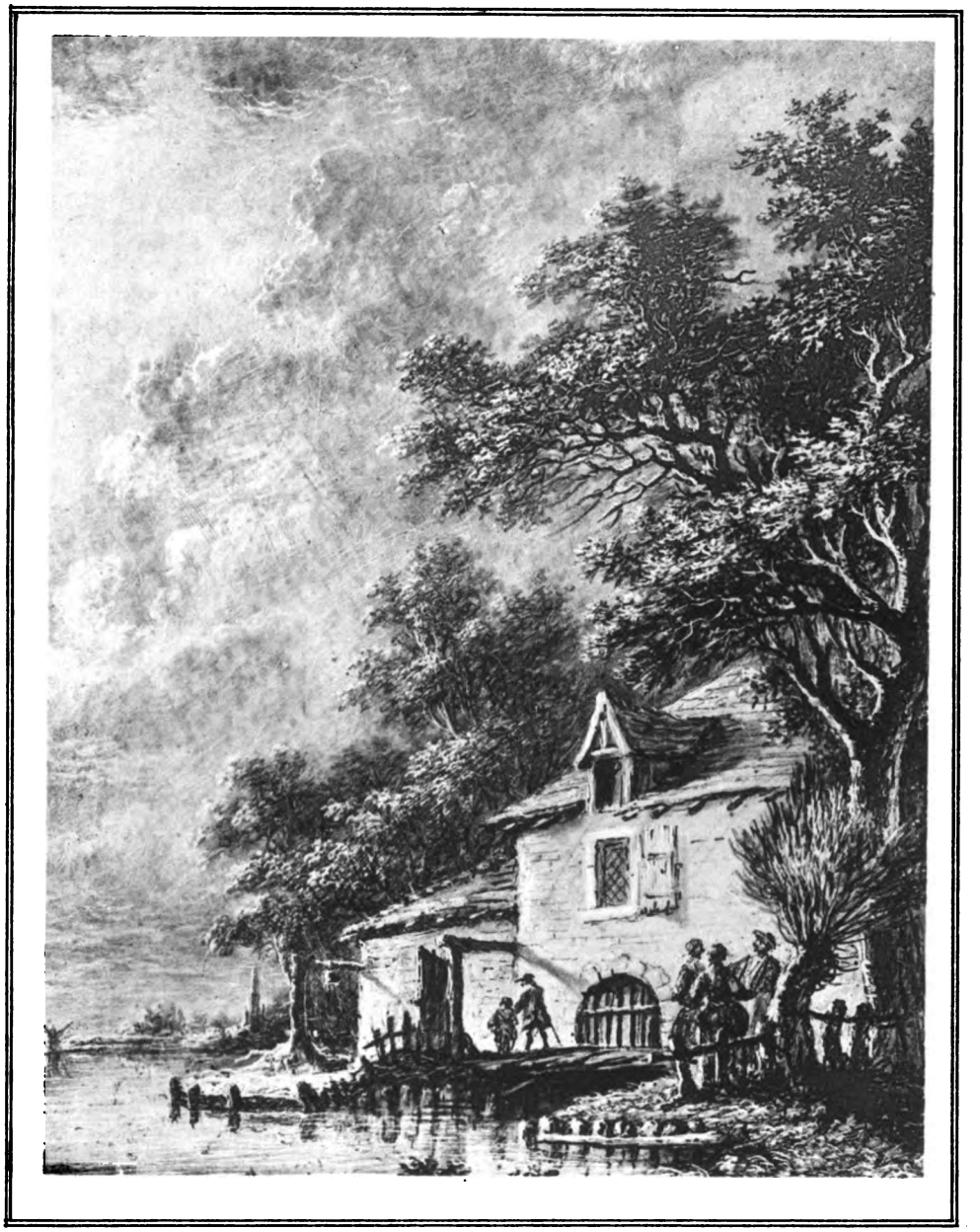
Je vous prie de faire agréer mon respectueux hommage à mesdames Desfriches, de Limay ainssy qu'à M. son époux, sans oublier le respectable M. Soyer.

Pour vous, je vous embrasse sans façons mais de tout mon cœur et j'ay vraiment l'honneur d'être votre très humble serviteur et amy.

VERNET.

P. S. A l'instant je viens de lire dans le journal de Paris les désastres affreux que vous vennez d'éprouver par la crüe de la Loire et la débâcle des glaces ; cela fait frémir et me cause des inquiéttudes à votre sujet ; ne

Digitized by Google



Moulin sur les Bords du Loiret

Dessin de DESFRICHES sur papier-tablette (Musée d'Orléans)

Digitized by Google

Digitized by Google

souffrez-vous pas d'une façon ou d'autre de ce fâcheux événement; j'en suis inquiet et vous me fairiez grand plaisir de me rassurer le plus tôt possible sur ce qui vous concerne, y prennant le plus vif intérest.

VIEN

Joseph-Marie Vien, célèbre peintre d'histoire, né en 1716, membre de l'Académie royale de peinture en 1754, directeur de l'Académie de France à Rome en 1771, premier peintre du roi en 1788. Créé par Napoléon, sénateur, comte et commandeur de la Légion d'honneur, Vien mourut en 1809.

---

de Paris, ce 10 aoust 1760.

Monsieur,

J'ai apris par M. Chardin vostre ami et le mien, que don prieur de bonne nouvelle n'estoit point conten du Christ qui est dans mon tableau (1) ou du moins, qu'il désireroit qu'il fut vestû. Je vous prie de luy dire de ma part que je suis fâché qu'il ne m'est pas fait l'honneur de m'écrire ces intentions sitôt après la réception du tableau. J'aurois déjà fait le sacrifice de couvrir le corp du Christ qui a paru faire plaisir à bien de personnes à Paris et je suis actuellement encore prest à le faire lorsqu'il le jugera à propos. Je ne désire autre chose que de le contenter; comme il m'avoit donné carte blanche sur la disposition du dit tableau, je l'ai fait comme pour moy; il a eu le malheur de luy déplaire, j'en suis fâché, il est donc question actuellement de chercher à le racomoder. Je ne crois point que les critiques qui ont esté faittes sur l'exposition des tableaux et sur les miens, est fait la moindre impression sur l'esprit de don prieur. Vous m'en avais fait le portrait d'un homme trop éclairé pour se laisser surprendre et pour ne pas juger par luy-mesme.

En suposant qu'il veuille me l'anvoyer, je vous prie de me mander les

(1) C'est Desfriches qui avait fait obtenir à Vien la commande de ce tableau pour l'église des Bénédictins de Bonne-Nouvelle, tableau qui représente la Résurrection de Jésus-Christ et qui se trouve maintenant au Musée d'Orléans.

Digitized by Google

mesures justes pour que je fasse faire un chassis pour qu'il soit tandu tout de suitte, et de présenter de ma part à don prieur mes très humbles civilités.

Monsieur, j'ai l'honneur d'estre avec tout l'atachement possible.

Votre très humble et très obéissant serviteur.

VIEN.

à Paris, ce 23 octobre 1760.

Monsieur,

Je suis fâché d'avoir temps tardé à répondre à la lettre que vous m'avez fait l'amittié de m'écrire, la maladie de ma femme et autres afaires m'en ont enpêché. D'allieur vostre lettre demandoit des réflections que j'ai fait et les voicy : je ne consentirai jamais à changer la figeure du Christ de place ; je n'en sens point la nécessité et cy mont tableau estoit mauvez, ce sangement le raboniret point. Lorsque dans ma première exquise le Christ estoit en l'air, le père prieur a cru que ce tableau resanbleroit à une résurection ; j'ai changé mon idée malgré mon santiment ; actuellement qu'elle est à terre, il voudroit que je la meste en l'air ; j'ai eu l'honneur de vous dire que cy l'on estoit choqué de ce que la figeure estoit a moitié nue, je la couvriré, que cy la draperie qui vole par derrière ne fait pas bien, je la racomoderé. Voila ce que je suis toujours prest à faire et j'ai l'honneur de dire au révérant père prieur que cy je couvre l'estomac de mon Christ, c'est un grand sacrifice que je fais. Monsieur Chardin m'a communiqué l'article de votre lestre consernant mon tableau.

Monsieur, j'ai l'honneur d'estre avec l'atachement le plus parfait,

Vostre très humble et très obéisant serviteur.

VIEN.

Mes respects à Madame vostre épouse.

WATELET

CLAUDE-HENRI WATELET, né à Paris en 1718, hérita à la mort de son père de la charge de receveur général des finances pour la généralité d'Orléans ; il apprit à peindre, à graver, à manier le ciseau du sculpteur et employa sa fortune à se former un riche cabinet de tableaux

Digitized by Google

et d'autres curiosités. Ce fut à l'Académie de peinture dont il devint membre amateur, que Watelet dédia en 1760 son premier ouvrage, *L'Art de peindre*, poème en 4 chants, qui lui ouvrit les portes de l'Académie française. Il composa également un *Essai sur les Jardins* et le *Dictionnaire de peinture, de gravure et de sculpture*, terminé après sa mort par Levesque.

Watelet avait acquis ou plutôt s'était créé sur les bords de la Seine, non loin de Paris, une habitation charmante, célèbre sous le nom de Moulin-Joli. Il s'y installa avec Marguerite Lecomte, femme d'un procureur au Châtelet, distinguée par son goût pour les arts. Dans les dernières années de sa vie, l'infidélité d'un de ses agents détruisit la plus grande partie de sa fortune ; Watelet mourut le 12 janvier 1786.

A Paris ce 19 décembre 1760.

Je vous avois promis, Monsieur, un exemplaire de mon ouvrage et il vous étoit bien dû puisqu'il est particulièrement destiné à ceux qui pratiquent les arts et qui les aime ; il est vray qu'il vous est moins utile en raison des connoissances théoriques et pratiques que tout le monde vous connoît et dont vous donnés les preuves les plus agréables. J'ai fait, depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir, un voyage pittoresque et phisique dans les Vosges ; j'en ai rapporté une soixantaine de desseins coloriés que je serai enchanté de vous montrer pour avoir vos avis. Je serois bien content aussi si je pouvois jamais exécuter la partie dont vous me rappelés le projet. Je n'y renonce point mais je ne scai quand je pourrai l'exécuter. Je vous remercie de la part que vous voulés bien prendre à ma nomination à l'académie françoise, recevés aussi les assurances de ma reconnoissance pour toutes les choses obligeantes dont votre lettre est remplie et rendés justice aux sentimens d'estime et d'attachement avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

WATELET.

Ce 12 janvier 1773

Vous me faites, Monsieur, en tout tems et en toute occasion, le plus sensible plaisir de me donner des marques de votre souvenir et de votre amitié ; ces sentimens de ma part et les vœux que je fais pour votre bonheur n'ont assurément rien de commun avec les usages et les complimens. Vous mé-

Digitized by Google

ritez à tous égards d'être heureux ; il me semble, par tout ce que vous me mandez, que vous l'êtes par vous-même, que vous l'êtes par ce qui vous entoure. Je jouis de votre félicité et je vous en fais mon compliment de tout mon cœur. J'ai lu à Mad. Le Comte et à M. l'abbé (1) votre lettre; ils ont partagé mes sentimens et me chargent de mille amitiés. Nous sommes enchantés que votre aimable fille soit heureuse, qu'elle vous en ait donné une autre, et que celle-ci ait été destinée et consacrée aux talens qui font nos plaisirs dès les premiers momens de son existence. Mad. de Fondville est retenue ici par des affaires, je ne sai trop quand elle partira mais je doute qu'elle passe par Orléans ; ce n'est pas là sa route ordinaire. Mgr l'évêque du Mans est aussi à Paris ; je sai combien il est aimable, mais je ne le connois encor que par sa bonne réputation et par sa liaison avec mon frère qui le voit beaucoup. Je me suis établi dans un logement au Louvre qui fait mon bonheur. Il me rapproche de mes amis et de tous les Arts que j'aime plus que jamais. Lorsque vous viendrez à Paris, je vous verrai plus souvent car je serai moins éloigné de vous. Mad et M. de Chabot m'ont bien parlé de vous ; ils sont enchantés de vous connoître. Mad^e de Chabot dessinne toujours et paroît avoir du goût et de la disposition pour ces talens.

Voulez-vous bien présenter mes hommages et ceux de Mad^e Le Comte à Madame votre épouse et à Mad^e votre fille. Je me suis remis à peindre à l'huile cet automne, d'après nature, et le prinptems prochain je m'y exercerai. Nous vous verrons sans doute quelques instans cet hyver.

Agréez en attendant les assurances bien sincères d'estime et d'un attachement inviolable. J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

WATELET.

Ce mercredi 8 mars 1774.

Je vous préviens, mon cher Monsieur, qu'un jeune seigneur Polonois, le prince Poniotoski (2), neveu du roi de Pologne, qui aime les Arts et qui est en tout point infiniment estimable, passera à Orléans vers la fin de ce mois. Je lui ai parlé de vous et il a pris votre nom dans le dessein de vous voir ; peut-être ira-t'il à la source où je crois que M. Boutin va passer quelques jours. Vous aurez eu le plaisir de passer quelques heures avec Mgr l'évêque du Mans qui m'a dit vouloir passer par Orléans pour vous voir et qui vous aime on ne peut davantage ; il n'est pas le seul et vous savez que vous avez au Louvre et au Moulin Joly des amis qui vous sont bien véritablement attachés ; conservez

(1) L'abbé Copette.

(2) Joseph Poniatowski, neveu du roi Stanislas II, né à Varsovie en 1762, mort en 1813.

Digitized by Google

leur votre amitié et agréez, mon cher Monsieur, les sentimens sincères avec lesquels je suis bien certainement pour la vie, votre très humble et très obéissant serviteur.

WATELET.

(non datée, *vers 1774.*)

J'attendois, Monsieur, pour vous faire réponse que j'eusse vu les personnes estimables et aimables que vous m'annoncez, mais elles ne sont peut être pas encor à Paris, ou y sont entrainées par les tourbillons de la capitale qui nuit si souvent à ce qu'on peut apeller réellement la société. En tout cas, vous devez être bien assuré de l'accueil que je leur ferai puisque ils viennent de votre part, car vous ne doutez pas de mes anciens et inviolables sentimens d'estime et d'amitié, comme je suis bien assuré des vôtres. Jouissez de vos amis, de vos goûts et de vos talens et ne m'oubliez pas. Nous faisons souvent mention de vous dans notre société du cloître et à l'académie de l'hôtel de la Rochefoucauld ; on y dessine régulièrement une fois la semaine et l'on regrette que vous n'y teniez pas votre place. Je vous enverrai par la première occasion, pour vous et pour M. Campion, deux exemplaires d'un petit ouvrage que j'ai composé sur les jardins et dans lequel il y a des tableaux qui peuvent intéresser un paysagiste. Vous y trouverez la description du petit hermitage que vous avez souvent dessiné (1). Je n'y ai point mis de gravures, mais comme l'ouvrage a été accueilli avec assés d'indulgence, je réserve cet ornement pour une seconde édition. Agréez les vœux et amitiés bien sincères de Mr le Comte, de M. le Comte, de M. l'abbé et de tous nos amis. Faites agréer les nôtres à votre aimable famille et recevez le renouvellement de mes vœux pour votre bonheur, et du plus inviolable attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

WATELET.

Donnés-nous quelquefois de vos nouvelles, vous nous ferez grand plaisir, mais encore plus de venir nous voir.

Ce 14 janvier 1776.

Je suis un paresseux, Monsieur, et je me le reprocherois davantage si je n'étois sûr que vous ne m'en savez pas mauvais gré, d'ailleurs ma misérable santé est une raison qui est de quelque poids aux yeux de l'amitié. Je garde

(1) Moulin-Joli.

Digitized by Google

toujours un régime rigoureux ; je ne sors point, je prends constament mon lait, et ces attentions me rétablissent sensiblement car je ne tousse plus et je démaigris ; je commence même à m'occuper à peindre, à dessiner et à lire. Je vous remercie bien de me donner de vos nouvelles et de m'assurer que vous m'aimez toujours ; j'étois bien porté à le croire, car il y a trop longtems que nous nous connoissons pour ne pas compter l'un sur l'autre. Je suis encor bien certain que si vous étiez en bonne santé, vous cultiviez le talent rare que vous avez. Je serai bien enchanté de voir de vos nouveaux ouvrages lorsque vous viendrez nous voir et ce sera pour un pauvre malade un passetems très agréable. A propos de dessein, faites-moi le plaisir de me procurer l'adresse du faiseur de papier-tablette dont vous vous servez, je vous en serai sensiblement obligé. Le jeune Casas va fort bien, il se comporte à merveille, il a fait de jolis desseins d'après nature et je viens d'engager M. le duc de Chabot de le faire recevoir comme élève du jeune Lagrenée pour qu'il puisse dessiner d'après les académies, la bosse et peut-être d'après la nature. Il a besoin d'aggrandir sa manière, et il faut essayer de le faire peindre ; au pis aller, il gagnera toujours quelque chose en faisant des efforts. Mad^e Le Comte qui vous fait mille amitiés est actuellement ma voisine ; l'âge de son mari et l'état de ma santé ont déterminé M. Le Comte à quitter son état et je leur ai offert le dessus de mon appartement entier dont M. Roland occupoit une partie ; ils ont bien voulu me faire l'amitié de s'en accomoder. M^r le Comte a fait de cet appartement un chef-d'œuvre de goût et de propreté (ce qui ne vous surprendra pas), sa mosaïque y est employée et fait l'admiration des artistes ; au moyen de cet arrangement, j'ai une aimable compagnie sans sortir, et l'abbé qui a toujours sa petite celule, se trouve une partie de la semaine réuni à ses amis et moi je les possède tous ce qui adoucit les peines que j'ai eues de la perte que j'ai faite et les ennuis de ma situation phisique.

Adieu, monsieur, nous vous offrons tous ensemble des vœux bien sincères pour votre bonheur, pour celui de toute votre famille, et moi je vous embrasse bien cordialement et du meilleur de mon âme.

WATELET.

Ce 26 janvier 1777.

Vous me faites tant de plaisir, Monsieur, de me donner de vos nouvelles, de celles de votre chère famille et de vos talens, que si je n'étois aussi paresseux que je le suis, je vous ferois quelques reproches d'avoir été si longtems sans m'écrire ; il y avoit effectivement un tems infini que vous ne m'aviez mandé si vous dessinniez toujours, mais à vous dire vray je n'en doutois pas ; ce n'est point lorsqu'on est véritablement artiste qu'on abandonne

Digitized by Google

les Arts. Vous me dites que vous avez changé votre manière, je ne puis juger de l'avantage que vous tirez de ce changement. Votre manière étoit très bonne, spirituelle, et le fini ne vous manquoit pas lorsque vous le vouliez. Je serois enchanté de voir vos clairs de lune et je m'en rapporte cependant bien au jugement de M. Cochin. Vous me félicitez d'être dans la capitale, et moi je suis bien tenté de vous féliciter d'en être un peu éloigné. Ce pays ci, surtout à présent, est un pays de distraction continuelle ; on voit son tems sans cesse morcelé et depuis que je suis revenu de la campagne, je n'ai pas dessiné six heures. J'en suis tous les jours aux désirs et aux regrets, et je vois avec bien du plaisir approcher le tems où je pourroi m'enfuir dans votre petit bocage.

J'ai eu de vos nouvelles par M. de Chabot qui a été charmé de votre maison de campagne et qui ne parle que d'y retourner ; il a été encor incommodé assés fortement, mais il va mieux. L'Académie est commencée ; l'humidité m'a empêché d'y aller ; je ne sors presque point. Mᵉ Le Comte qui vous fait mille complimens et amitiés ainsi qu'à votre famille, a été aussi un peu incommodée , elle va mieux ; elle a fait des ouvrages de mosaïque qu'elle se fera un grand plaisir de vous montrer quand vous viendrez nous voir. Le jeune Casas est chez le Prince ; M. de Chabot a engagé cet artiste à l'admettre comme élève, et, à juger par ses progrès, il deviendra lui-même, à ce que j'espère, un bon et honnête artiste. Je ne le perds pas de vüe et fais tout ce qu'il faut pour entrettenir la bonne idée qu'il ne cesse de donner de lui. Mgr l'évêque du Mans nous vient voir souvent et nous parlons toujours de vous car il vous aime bien sincèrement et vous savez que nous ne lui cédons en rien.

Recevez et agréez toutes les amitiés de M. et Mᵐᵉ Le Comte, M. et Mᵉ Collier et l'abbé Copette. Je me suis acquité de votre commission pour lui ; il vous embrasse à son tour ainsi que moi bien sincèrement et bien tendrement et sans formule en vous priant d'en faire de même.

Donnés-moi quelques fois et un peu plus souvent de vos nouvelles, vous me ferez bien plaisir.

WATELET.

Ce 14 mars 1777.

Vous m'avez fait, Monsieur, un présent charmant dont je me reproche bien de ne vous avoir pas encore remercié. M. d'Autheroche qui m'a remis votre clair de lune m'a paru aimer les Arts, s'y intéresser ; je l'ai reçu de mon mieux et lui ai fait voir ma petite collection.

Pour revenir au dessein qui est de votre dernière manière, il me semble que vous y avez atteint un grand fini, une dégradation considérable de tons,

Digitized by Google

et qu en général ce genre est fait pour plaire ; aussi votre dessein, indépendamment du prix que je lui trouve parce que c'est un don de vous, me satisfait beaucoup sans cependant que j'aye abbandonné le goût que j'ai toujours eu, comme vous le savez, pour les desseins moins terminés et touchés que j'ai de vous. Ce sont des mérites différens ; les desseins touchés sont, pour parler ainsi, une écriture que j'entends et lis avec plaisir ; les desseins finis sont plus à la portée de tout le monde parce qu'ils sont plus approchans du fini que la lumière et l'ombre donnent aux tableaux de la Nature.

J'espérois que vous viendriez à Paris passer quelques jours, mais je ne vous vois point arriver ; vous auriez eu le spectacle de la vente de M. de Bosset où tous les objets se vendent à des prix inconcevables, même ceux de nos artistes modernes vivans, qui sont en cela plus heureux que les grands maîtres anciens qui n'ont jamais joui de leur réputation aussi complètement que les nôtres. Mᵉ le Comte et M. l'abbé me chargent de vous présenter leurs civilités et amitiés. Mᵉ Le Comte a été malade une partie de l'yver ; elle se porte beaucoup mieux et moi aussi, et nous comptons sur le Moulin et le prinptems pour mettre la dernière main à ces rétablissemens. Nous voyons souvent M. l'évêque du Mans et nous ne le voyons pas autant que nous le désirerions, car plus on le connoît plus on l'aime.

M. de Chabot est toujours bien souffrant ; il l'est plus encore depuis quelques jours, et en vérité il m'inquiète ; cependant il ne paroît pas qu'on le croye en danger. Venez donc nous voir quelques jours, Monsieur, venez recevoir de vive voix mes remerciements sincères, mes compliments et les assurances de tous les sentimens d'estime, d'attachement et d'amitié que je vous ai voués ainsi que Mᵉ Le Comte pour la vie.

Ce 11 janvier 1778.

Je vous crie merci, Monsieur, et avec juste raison. Vous m'avez fait l'honneur de m'écrire au sujet du jeune Casas, vous venez de m'adresser des veux de bonne année que je sais être bien sincères car je suis très persuadé que vous nous aimez. Je crois de même que vous connoissez notre attachement inviolable et par conséquent vous aurez foi aux souhaits que nous faisons pour votre bonheur, celui de votre chère famille, de Madᵉ Desfriches à qui nous avons tous l'honneur de présenter notre hommage, de Mad. votre fille, de Mʳ votre gendre et de votre ami.

Je viens à Mʳ Casas. Il a eu une altercation vive avec Mʳ Le Prince son maître ; je n'ai pu approfondir de quel côté étoient les plus grands mots, mais l'écolier est toujours blâmable et j'ai fait d'après cela un sermon très fort au jeune homme que je n'ai pas encor vu depuis. J'ai ensuite appaisé

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

autant que j'ai pu Le Prince. Mr de Chabot (qui par parenthèse vient d'être reçu amateur de notre Académie), avoit paru avoir pardonné à Casas ; je ne sai où tout cela en viendra, mais je ne le perdrai pas de vue parce que je m'intéresse au jeune homme et que vous êtes son mécène. J'ai vu et reçu avec grand plaisir le bon pasteur qui est votre ami et celui de l'abbé de Condillac. J'ai été enchanté de son ouvrage que j'ai fait lire à plusieurs personnes. Il est plein de poésie et il respire le goût de l'antiquité. Faites-moi le plaisir de lui faire agréer mon compliment et mon remerciement.

Ce qui fait que vous n'avez pas reçu de nouvelles de l'évêque de Noyon, c'est qu'il a eu bien des affaires, et qu'il a été à Noyon, puis au Mans où il est encor. Je vous serai obligé si vous avez la bonté de m'envoyer une boete de sucre brûlé; Mad. Le Comte vous remercie quand à ce moment de vos offres obligeantes mais elle en usera avec toute liberté à la première occasion.

Je vous exhorte bien à continuer vos charmans desseins qui sont précieux pour les connoisseurs et pour vos amis. Vous viendrez sans doute nous voir bientôt. Vous savez combien nous sommes charmés dans notre petite société lorsque vous en augmentez le nombre des amateurs des Arts et de nos amis. Ils vous font tous mille et mille amitiés, et moi je vous embrasse de tout mon cœur.

Ce 16 septembre 1780.

Il m'a été impossible, Monsieur, comme vous le scavez, de vous répondre lorsque vous m'avez annoncé le triste sort de notre illustre ami (1) ; j'étois alors bien près de le rejoindre. Je ne pus que le pleurer et le sort m'a tiré de l'accident dangereux que j'éprouvois. Depuis ce tems, mon intime ami M. l'abbé Copette a été lui-même à la mort, et treize jours sans connoissance ; dans le même tems, Mad^e Le Comte a eu une fièvre inquiétante et elle languit encore. Mon bon abbé est en convalescence mais bien faible, et moi condamné à garder le silence et à ne m'occuper absolument de rien. Je suis toujours foible, languissant, avec une poitrine qui me menace. Voilà des évènemens qui me feront pardonner mon silence. Je ne suis pas moins occupé malgré mon triste état de celui de Mad. de Ste-Foy. J'envoyai toutes vos lettres à Mr de Nivernois et à M. Keralio, j'y joignis le vif intérêt que je prenois et à mon ancien ami et à Mad^e sa nièce, mais il n'étoit pas besoin de sollicitation. Mr le duc n'est heureux qu'en obligeant, Mr Keralio est la bonté même, enfin ils m'ont annoncé tous deux hyer que l'infant

(1) L'abbé de Condillac.

Digitized by Google

donnoit deux mille livres de pension à Mad. de Ste-Foy. Mr le duc lui écrit aujourd'hui et je vous en fais mon sincère compliment que je vous prie de partager avec Mr l'abbé de Reyrac à qui je vous prie aussi de communiquer toutes les infortunes qui m'ont empêché de lui écrire. Excusés, mon cher Desfriches, si j'en reste là et si je me borne après ce récit à vous réitérer les assurances de l'inviolable attachement que je vous ai voué et d'une amitié dont je vous prie de ne jamais douter.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur et ancien ami, votre très humble et très obéissant serviteur.

WATELET.

Ce 18 décembre 1782.

Vous m'avés écrit, Monsieur, et c'étoit dans les tristes instans de la maladie de Madame la Duchesse de Nivernois. J'étois occupé près d'elle ; depuis sa mort, je l'ai été à rendre des soins à Mr le Duc avec qui j'ai été à la campagne d'où je ne suis revenu qu'hyer. Je n'ai pas retrouvé votre lettre mais je me souviens que vous désiriez avoir des nouvelles de Cazas. Je n'ai pu encore voir Mr le duc de Chabot, mais je le verrai ces jours-ci et j'aurai grand soin de vous mander ce que j'apprendrai. Je sais qu'il devoit revenir. Il se sera peut-être arrêté pour garnir son porte-feuille ; au reste je m'en informerai. Ce que vous me mandés de l'état de Mr l'abbé de Reyrac me fait bien de la peine, mais les soins et le régime ne pourroient-ils pas faire pour lui ce qu'ils ont fait à mon égard ; car je suis revenu de bien loin. Vous ne me parlez pas de votre santé, je suppose qu'elle est bonne. Ménagez-la pour vos amis et soyez bien assuré, je vous prie, que personne ne s'y intéresse plus véritablement que moi. J'ai plaisir à croire que vous rendez justice à tous les sentimens bien sincères et bien inviolables avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

WATELET.

Mr et Mme Le Comte me chargent de vous faire mille complimens.

Ce 29 janvier 1783.

Je n'ai pas négligé, Monsieur, les intérests du neveu de notre respectable ami Mr de Reirac ; j'avois engagé Mad^e la duchesse d'Enville à parler à plusieurs évêques ; M. de Blois a promis de faire tout ce qu'il pourroit et je reçois, de Madame la duchesse d'Emvile ce billet qui atteste la bonne volonté du coadjuteur d'Orléans. Je n'ai rien appris de positif de Casas.

Digitized by Google

Mr de Chabot le croit en Sicile et est fort mécontent. Comment vous trouvez-vous depuis votre retour et avec ce tems humide ? Il n'y a rien de nouveau dans les Arts. Ne viendrez-vous pas au moins voir le sallon cet été. Mad^e Le Comte espère, si vous venés à Paris, que vous la viendrés voir à son moulin. Elle me charge de ses complimens et vous connoissés, Monsieur, tous les sentimens sincères et inviolables avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

WATELET.

Ce 24 mars 1784.

Je n'ai pas répondu, Monsieur, à votre dernière lettre que j'ai reçue il y a déjà plusieurs semaines. Il faut que vous excusiez un infirme que le grand froid avait engourdi et qui a craché du sang encore deux petites fois cet hyver. Vous me parliez principalement de Cazas et j'avois fait ce que vous me recommandiés relativement à son père. Depuis ce tems il s'est passé un changement dans son sort. Il va avec Mr le comte de Choiseul-Gouffier qui est nommé ambassadeur à Constantinople. Mr de Chabot m'a paru peiné du dezir extrême que Cazas a eu pour faire ce voyage, après son escapade de la Sicile. Enfin tout est terminé à cet égard. Mr de Chabot ne continue pas sa pension mais il l'a recommandé lui-même à Mr de Gouffier. Cependant comme j'ai eu l'occasion de voir Mr le comte de Gouffier à ce sujet, je lui ai parlé du père de Cazas et il m'a dit expressément que dans l'arrangement qu'il feroit avec Cazas, il destineroit le tiers de son traitement à son père et le lui feroit toucher ; ainsi ce que vous souhaitiez justement sera exécuté. Je crois que Cazas avant de partir va même aller voir ses parens et qu'il portera quelques secours d'avance. Peut-être vous a-t'il raconté tout cela ; en tout cas vous voilà au courant.

Je vous prierai à mon tour de vouloir bien offrir vos bons offices à un principal acteur de la comédie italienne qui va passer la quinzaine à Orléans avec sa femme pour y jouer. Il se nomme Granger ; il a beaucoup de talent, est fort honnête, a de l'esprit, et vous me ferez plaisir si vous avés occasion de lui marquer de la bonne volonté et l'intérêt que je prends en lui.

Comment va votre santé ? n'aviez-vous pas été incommodé de ce rude hyver ? Avez-vous pu dessiner par le froid qu'il a fait ? Donnez-moi je vous prie de vos nouvelles sans m'en vouloir de ma négligence, mes sentimens en sont incapables, et je vous prie d'agréer l'assurance bien sincère et bien inviolable avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

WATELET.

Digitized by Google

WILLE

JEAN-GEORGE WILLE, graveur, né en 1715 aux environs de Kœnigsberg, naturalisé français, reçu à l'Académie en 1761 sur la gravure du portrait du marquis de Marigny d'après Tocqué, mort à Paris en avril 1807.

Paris le 6 avril 1763.

Monsieur et cher Ami,

Aussitôt que M. Beauvais m'avoit remis vos deux planches, je faissois mes dispositions pour les faire mordre. L'opération ayant été heureuse, je les donnois à l'imprimeur pour vous faire tirer le nombre d'épreuves que vous m'aviez demandé ; mais celui-cy ayant retardé un peu, faute de papier bien trempé, sans cela vous les auriez eu plutôt entre vos mains. Mais vous devez les avoir actuellement par les soins de votre ami qui est venu les prendre ainsi que les 48 épreuves chez moi. Votre coup d'essai, mon cher ami, n'est pas mal ; mais à force d'en faire, vous les ferai mieux ; car vous feriez des observations continuelles et il ne vous faut pas autre chosse. Cependant il seroit bon, à ce que je croi, de considérer un peu Nauwinx qui a gravé à l'eau forte 16 pièces qui sont, selon moi, admirables et que je voudrois posséder ; je le préfère à Waterloo ; car il a une fermeté, une hardiesse et un faire qui remue l'âme et le tout est cependant très précieux. Il y a plusieurs années que je possédois ces pièces ; mais je n'osse pas y songer ; tantôt on a quelques chosses, tantôt rien.

Je devois commencer, Monsieur et cher amy, par vous remercier de l'excellent pâté que vous avez eu la bonté de nous envoyer ! sans doute nous avons bu à vos santés en général, nous vous estimons trop pour pouvoir l'oublier. Hela, quand aurai-je le plaisir de boire avec vous à Orléans à la santé de tous ceux qui nous veullent du bien ! Pasience, ce tems hereux viendera ; mais quand ? — arrive ce qu'il poura, il faut que je dessine en votre aimable compagni des paisages sur le Loiret.

Ma femme vous assure de ses civilitées ainsi que Madame et Mademoiselle Desfriches, je me joins, et leur présente icy mes très humbles respects.

Nous avons aujourd'hui malheureusement le feu à l'Opéra. Selon toutes

Digitized by Google

les apparences, le bâtiment est actuellement en cendre. Nous avons vû la fumé et les flammes de nos fenestres depuis 11 heures jusque vers les 4 heures de cet après midy. Cependant il parroit actuellement, 8 heures du soir, qu'on est parvenu à l'éteindre. Les soldats aux gardes ont été commandé et ont passé cet après midy sous nos fenestres pour y mettre la main. J'ay l'honneur d'être avec toute la considération possible,

Monsieur et cher amy,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

WILLE.

Paris, ce 4 avril 1779.

J'ai reçu avec un sensible plaisir, Monsieur et cher Ami, votre lettre du 18 février passé et je n'ay tardé de vous répondre qu'à l'occasion de M. Guttenberg qu'il m'étoit impossible de rencontrer ; mais aujourd'hui je l'ai trouvé chez lui et je lui ai fait des reproches de votre part sur sa petite négligence de vous renvoyer vos desseins que vous avez eu la bonté de lui prêter ; il m'a promis que ce mois ne se passeroit pas sans que vos desseins ne fussent dans vos mains.

Quoique je ne sois pas dans une correspondance réglée avec M. Gessner, vous ne pouriez pas moins m'envoyer, bien arrangés et prêt à partir, les desseins que vous lui destinés, de même que la lettre qui, de votre part, doit les accompagner ; car tôt ou tard il se présentera quelque occasion favorable pour lui faire tenir, sans déboursé, l'un et l'autre objet. Je connois parfaitement les ouvrages de M. Gessner. C'est un homme d'un rare génie et en outre un parfaitement honet homme, selon le témoignage de tout ceux qui l'ont fréquenté de près.

Je suis touché, mon cher et ancien ami, de votre invitation ; mais je ne scais pas si je pourrois en profiter. Je ne me porte pas trop bien et Mad^e Wille est malade depuis l'automne passé, c'est-à-dire depuis le moment que nous eûmes le plus grand chagrin que père et mère puissent avoir. Le 15 du mois d'octobre passé mourut notre cher fils Frédéric âgé de 20 ans et 24 jours. C'est la poésie qui est la véritable cause de sa mort prématurée. Deux tragédies qu'il avoit commencé (et dont il n'y a que le premier acte des Héraclides qui soit tout à fait fini), l'occupèrent malgré tout ce qu'on pouvoit lui dire depuis bien du tems. Il déclamoit ce qu'il avoit composé et cela constament avec tant de violence qu'il se rompit une veine dans la poitrine et sans rien dire à personne. Le mal ayant augmenté, et m'étant apperçu, nous apportâmes tous les secours humainement possibles pour lui sauver la vie ; mais malheureusement il étoit trop tard. Quel douleur, mon ami, pour nous, d'autant plus que son âme étoit belle, son cœur droit et juste et son

Digitized by Google

esprit sublime. Jamais il nous avoit causé le moindre chagrin Il nous étoit sincèrement attaché. Enfin, Dieu l'a voullu ! 6 semaines après, mon fils ainé perdit son fils unique, et en même temps, deux de nos neveux moururent également. Ainsi en moins de 3 mois, 4 jeunes gens de notre famille furent portés au tombeau. Depuis ce tems malheureux je suis mélancholique et triste, rien ne me console ou me fait plaisir. Je me suis informé auprès de Mad^e Wille qui a l'honneur de vous présenter ainsi qu'à Madame Desfriches, ses amitiés et respects, s'il y avoit encore du vinaigre dans le tonneau et elle m'a répondu qu'elle vous priait de nous en envoyer comme à l'ordinaire et qui seroit payé très exactement à votre arrivée à Paris que nous attendons avec la plus grande impatience, car il n'y a rien tel que d'embrasser de tems à autre ses anciens amis. Présentés, s'il vous plaît, mes très humbles respects à Madame Desfriches, vous obligerés celui qui a l'honneur d'être avec la plus entière considération et le plus parfait attachement,

Monsieur et très cher Ami,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

WILLE.

Paris, le 23 may 1779.

Monsieur et très cher ami,

Votre digne ami nous a apporté la boëte contenant votre dessein charmant et la lettre pour M. Salomon Gessner ; que j'étoi fâché de ne pas m'être trouvé au logis ! mais il sera toutjours le maître de me venir voir quand il le voudra. Vos amis devant être les nôtres, du moins tâcherons-nous de les recevoir avec amitié comme venant de votre part. Depuis l'arrivée de cette boëte je me suis donné toutes sortes de peines à chercher une bonne occasion pour Zurich et cela ayant manqué, j'en ai trouvé une avant-hier, pour Berne, qui n'est qu'à 18 lieues de Zurich et j'en ai profité ; de cette manière M. Gessner sera incessament, comme je l'espère, possesseur de ce que vous lui envoyez, et je pense qu'il en sera flatté et vous fera réponse comme de raison. En ce moment même j'écrirai une lettre à cet homme célèbre pour le prévenir du départ de votre présent, du désir que vous avez de faire connoissance avec lui ; bref, je compte parler de vous et de notre ancienne amitié comme il convient à un véritable ami. Je vouderois que nous fussions tous deux, mais invisible, à côté de lui lorsqu'il contemplera votre dessein, dont la manière lui doit être aussi nouvelle que d'abord inconnu. Ça seroit un plaisir de juger sur les mouvements du visage les mouvements de son âme.

Présentez s'il vous plaît nos respects à Madame Desfriches ; Mad^e Wille qui a étée malade pendant tout l'hiver est tant soit peu mieux. Elle vous souhaite

Digitized by Google

avec ardeur une parfaite santé comme estant le souverain bien de ce monde.

J'avois presque oublié, mon cher Ami, de vous aviser que nous avons reçu le petit tonneau de vinaigre bien conditionné et d'une bonne qualité, dont nous vous devons le prix (qui sera acquitté quand vous le trouverez bon) et d'amples remerciements des soins que vous vous êtes donnés pour nous faire plaisir. A propos, je vous prie, n'oubliez plus de m'apporter une couple de ces monnois épaisses lorsque nous aurons le plaisir de vous revoir à Paris. J'en serois curieux ; car actuellement je ne fais autre chose que d'augmenter ma collection de monnois, principalement de médailles d'argent (le cuivre n'entre point du tout) ; cela m'amuse et fait diversion à mes chagrins.

Aimez-moi toutjours un peu ; cette prière vous fait l'ancien ami qui a l'honneur d'être pour la vie,

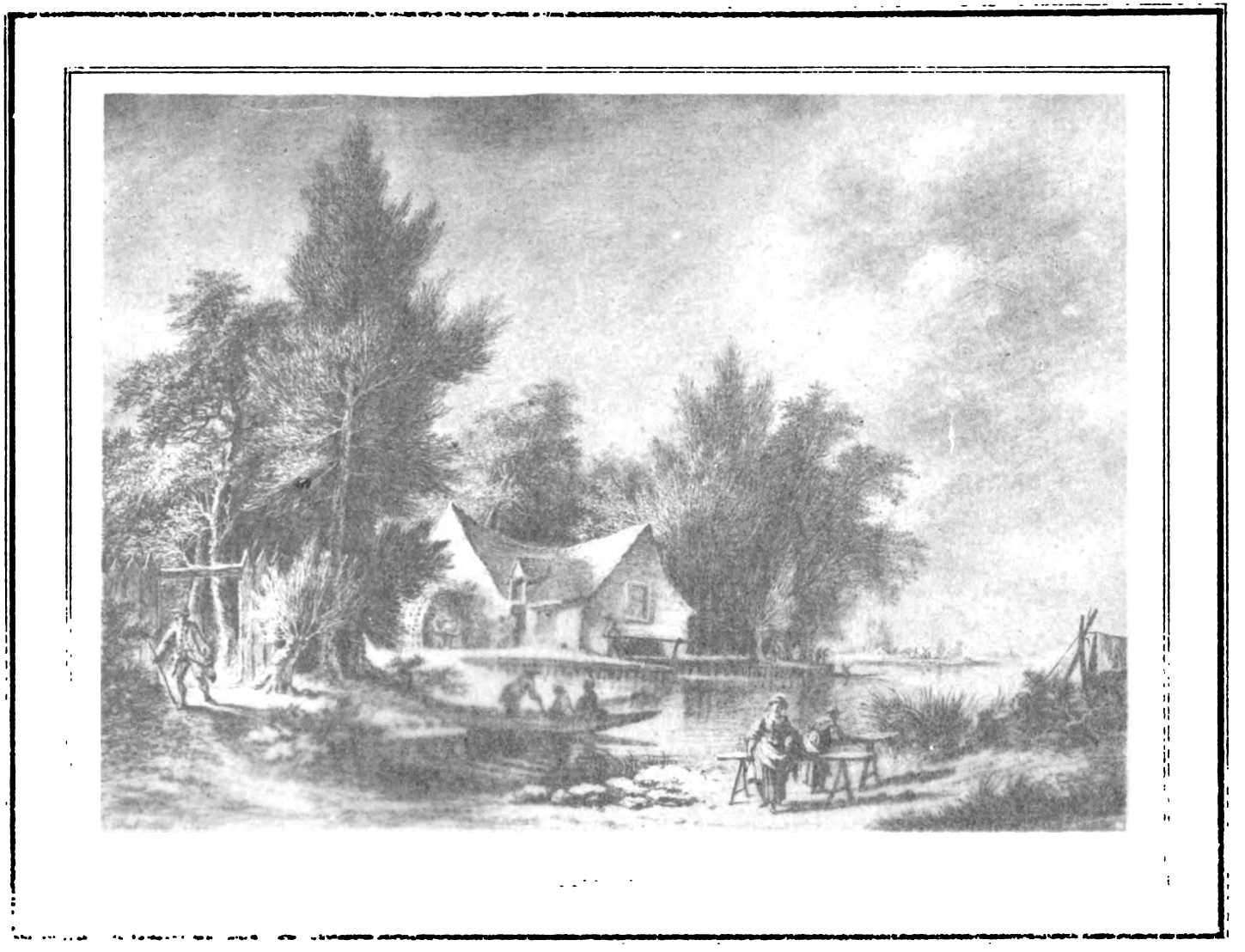
Monsieur et très cher Ami,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

WILLE.

Digitized by Google

Digitized by Google



Bords de Loire

Dessin de DESFRICHES sur papier-tablette - 1769 - (Musée d'Orléans)

Digitized by Google

Digitized by Google

IMPRIMERIES RÉUNIES NANCY

Bords du Loiret

Dessin de DESFRICHES sur papier-tablette - 1769 - (Musée d'Orléans)

Digitized by Google

Digitized by Google

APPENDICES

Digitized by Google

Digitized by Google

ESSAI DE CATALOGUE DE L'ŒUVRE
PEINT, DESSINÉ ET GRAVÉ
DE DESFRICHES

Par ANDRÉ JARRY
Membre correspondant de la Société Archéologique de l'Orléanais

---

Nous tenons à adresser nos plus sincères remerciements à M. André Jarry qui a bien voulu nous prêter le plus aimable et le plus utile concours en ajoutant à notre travail les pages documentaires qui suivent et le catalogue de l'œuvre gravé de Desfriches que ses patientes et minutieuses recherches d'une part, les nombreux documents qu'il a su réunir d'autre part, lui ont permis de dresser. Nous lui sommes également très reconnaissant de l'obligeance avec laquelle il s'est empressé de mettre à notre disposition les richesses de sa collection pour l'illustration de ce volume.

(A) CATALOGUE DE L'ŒUVRE PEINT ET DESSINÉ DE DESFRICHES

PORTRAITS DE DESFRICHES

Par D. Nonnotte. — Portrait en buste, peint à l'huile sur toile, (H. 0,60 — L. 0,50), signé et daté 1739. — Musée d'Orléans, n° 271.

Par J.-B. Perronneau. — Pastel. (H. 0,69 — L. 0,40), signé et daté 1751. — chez M. A. Ratouis de Limay.

Par CH.-N. Cochin. — Dessin à la pierre noire, signé et daté 1765, profil à gauche dans un médaillon. — chez Mme Paul Ratouis.

Ce dessin a été gravé de façon timide par Mlle Moyreau : il existe en deux états. C.-M. Campion l'a gravé également ; c'est probablement la planche de Campion que Cochin a voulu reprendre et qui est restée inachevée.

Par J.-B. Pigalle. — Buste en terre cuite (H. 0,51), donné en avril 1825 par Mme de Limay au Musée d'Orléans (n° 622).

Nous rappellerons pour mémoire le buste en réduction de M. Monceau et un médaillon de M. Berard.

TABLEAUX

AU MUSÉE D'ORLÉANS

N° 90. — *Portrait de M. Ch. Lenormant du Coudray*, bibliophile orléanais peint à l'âge de 25 ans.

Peinture sur toile ; ovale dans un carré (L. 0,55 — H. 0,46).

N° 91. — *La bénédiction de Jacob.* —

Peinture sur toile (H. 0,64 — L. 0,52), signée Bertin inv^t, Desfriches pinx^t, 10 juillet 1734.

N° 92. — *L'église de St-Marc, près Orléans.* —

Peinture sur toile (L. 1,13 — H. 0,91). Ce tableau décorait une des cheminées de l'ancien bailliage, au Châtelet.

Digitized by Google

Chez le comte CHARPENTIER

L'église de la Chapelle au bord de la Loire. —
Peinture sur toile, dessus de porte (0,70 — 0,70).

Chez Mme TRICOT

Paysage, bord de rivière. — Au premier plan des pêcheurs traînent un filet.
Peinture sur toile (L. 2,20 — H. 1m66).

Chez M. PAGNERRE

Paysage. Un moulin entouré de grands arbres. — Au premier plan un villageois lutine une laveuse.
Peinture sur toile (H. 1,75 — L. 1,35).
Paysage. Les ruines de l'abbaye de Micy. — Au premier plan, trois personnages.
Peinture sur toile (H. 1,75-L. 1,30).

Chez M. René JARRY

Paysage. Une habitation entourée d'arbres au bord d'une rivière. — Au premier plan, six personnages dans une barque.
Peinture sur toile (H. 1,80 — L. 1,65).
Paysage. L'église de la Chapelle au bord de la Loire. — Au premier plan un groupe de personnages, à gauche un bateau à voile.
Peinture sur toile (H. 1,80 — L. 1,65).
Paysage. Les ruines de l'abbaye de Micy. — Au premier plan, un moine fait la lecture à un villageois. Au fond, la Loire.
Peinture sur toile (H. 1,80 — L. 1,40).
Paysage. Bord de rivière. — Une habitation entourée d'arbres. Au premier plan, deux personnages passent, accompagnés d'un chien ; au second plan, deux hommes dans une barque.
Peinture sur toile (H. 1,80 — L. 1,35).
Ces sept peintures, et peut-être le dessus de porte, ont décoré la salle à manger de la Cartaudière. — Desfriches reproduisit quatre de ces sujets dans le salon d'une maison de la rue de Gourville, à Orléans, bâtie vers le milieu du XVIIIe siècle par la famille Colas.

Chez Mme Jules BERTRAND

Deux paysages avec personnages peints à la détrempe sur plâtre, en camaïeu gris, l'un au-dessus d'une cheminée, l'autre en plein panneau, dans une même pièce de l'hôtel de Mme Bertrand, habité au XVIIIe siècle par les Vandebergue, amis de Desfriches.

Chez M. André JARRY

Paysage. L'entrée d'une propriété sur un grand chemin ombragé. —
Peinture sur toile (L. 0,85 — H. 0,49), gravée par C.-M. Campion.

A la vente Henri LACROIX (18 mars 1901)

Passait une toile de Desfriches ainsi désignée au catalogue :
N° 22. — *Vue du Loiret aux environs d'Orléans.* — Paysage avec constructions rustiques, laveuses et villageois, montés dans une barque (L. 0,23 — H. 0,18). Cette toile a été gravée. (Vendue 45 fr.)

DESSINS

AU MUSÉE DU LOUVRE

N° 34.490. — Un dessin sur papier fin, représentant *un moulin à vent avec personnages*, dessin de moyenne grandeur.
N° 34.886. — Autre dessin de même dimension à la mine de plomb et au bistre représentant *des pèlerins en promenade dans les ruines de Micy.*
N° 34.789. — Un petit croquis à la mine de plomb.

Digitized by Google

AU MUSÉE D'ORLÉANS

Vingt-deux dessins donnés par M. de la Place; Mme de Limay ; le comte de Bizemont; Mgr Desnoyers ; M. Leber ; M. le Dr Payen ; Mme Davoust.

Entre autres :

N° 780. — *La ville d'Orléans, vue de la petite levée au dessus des Capucins, présentée par Jean-François-Claude de Cypierre, maître des requêtes, intendant de la généralité d'Orléans, par le corps de ville et par le sieur Desfriches négociant qui l'a dessiné en 1761* (L. 0,99 — H. 0,57). Ce grand dessin gravé en 1766 par P.-p. Choffard, vient de chez M. de Cypierre ; il passa à la Révolution chez M. Aubreau, puis chez M. Diot et enfin chez M. de la Place qui le donna au Musée.

N° 781. — *Un paysage des bords du Loiret*, dessin sur papier-tablette, daté 1769 (L. 0,24 — H. 0,19), donné par Mme de Limay.

N° 779. — Grand dessin à la pierre noire sur un panneau de bois enduit de plâtre, daté de 1775 (L. 0,55 — H. 0,42) donné par le comte de Bizemont.

Non catalogué : *Vue du pont de l'Archer*, dessin au bistre sur papier, daté 1769 (L. 0,31 — H. 0,26), donné par Mgr Desnoyers en 1880.

Non catalogué : Beau dessin sur papier-tablette représentant *un bord de rivière* avec un beau ciel nuageux (H. 0,19 — L. 0.155), donné par Mgr Desnoyers.

Non catalogué : Dessin au bistre sur papier. *Vue des ruines de l'abbaye de Micy* (H. 0,20 — L. 0,25), donné par Mgr Desnoyers.

Non catalogué : Dessin au bistre sur papier. *Vue de l'église de la Chapelle* (H. 0,20 — L. 0,17), donné par Mgr Desnoyers.

Au Musée de Montargis : Deux dessins.

Au Musée de Beauvais : Un dessin.

Au Musée de Besançon : Un dessin de forme ovale.

Au Musée de Chateauroux : Trois dessins.

A la Bibliothèque Nationale : Un croquis (Ad. 12 rès).

A la Bibliothèque d'Orléans : Un croquis fait à l'appui d'un mémoire lu à une société savante en 1786.

Le comte de Bizemont, fondateur du Musée d'Orléans possédait une trentaine de dessins de notre artiste ; M. Lenormant du Coudray en avait aussi plusieurs dans sa collection.

COLLECTIONS PARTICULIÈRES

Chez M. A. RATOUIS de LIMAY

Trente-cinq dessins. Entre autres :

Un grand dessin au crayon noir représentant les *Travaux du pont d'Orléans*. Daté de 1755 (L. 0,30 — H. 0,51).

Un autre dessin également au crayon. *Vue des travaux du pont d'Orléans*. Roue de moulin actionnant une drague (L. 0,34 — H. 0,17).

Beau dessin sur papier-tablette représentant *une chasse à courre* passant auprès d'un gué, daté 1776 (L. 0,35 — H. 0,30).

Quatre charmants dessins sur papier-tablette à chaque face d'une tabatière, datés 1788 et 1790.

Chez Mme Paul RATOUIS

Quinze dessins. Entre autres :

Un dessin sur papier-tablette : *Vue de la maison de la Cartaudière*, daté 1789 (L. 0,15 — H. 0,09).

Deux grands dessins sur papier-tablette dont l'un daté 1772, représentant *des bords de rivière* (L. 0,35 — H. 0,22).

Digitized by Google

Chez le vicomte de BEAUCORPS

Vingt dessins. Entre autres :

Un très grand dessin sur papier-tablette : *Vue de la ville d'Orléans prise sur le chemin de l'île Arault*; au 1er plan de nombreux personnages; on y retrouve à gauche l'attelée des gens du bateau de la Vue la ville dessinée par Desfriches en 1761. Daté 1783.

Un dessin au crayon et au bistre, représentant *la porte Saint-Jacques, le petit pont Jacquin et le Châtelet*.

Vue curieuse de *l'ancien pont d'Orléans*, datée du 9 juin 1745.

Chez le baron de BEAUCORPS

Trente dessins. Entre autres :

Un grand dessin sur papier-tablette, représentant *le Serment de la Fédération des gardes nationales qui eut lieu le 9 mai 1790 dans la plaine des Quatre-Vents, près d'Olivet*, dessin très curieux par le très grand nombre de personnages qui s'y trouvent représentés (L. 0,28 — H. 0,17).

Deux dessins au crayon noir :

Vue de la porte Bourgogne.

Vue de la porte Saint-Vincent, 1785 (L. 0,16 — H. 0,115).

Une *vue d'Orléans*, 1761 (L. 0,96 — H. 0,40).

Deux dessins sur papier-tablette : *vues du parc de Méréville*, 1791 (L. 0,165 — H. 0,105).

Chez M. Georges MICHAU

Quarante-cinq dessins environ. Entre autres :

Un beau dessin sur papier plâtré d'effet décoratif (L. 0,30 — H. 0,24).

2 dessins à la pierre noire représentant *les ruines de l'abbaye de Micy*, datés 1764 (L. 0,20 — H. 0,17).

Un dessin sur papier-tablette : *La propriété du Caillou sur le Loiret*, daté 1777 (L. 0.15 — H. 0,09).

Un joli dessin sur papier plâtré représentant *un paysage avec un moulin à vent* et un beau ciel orageux, daté 1779 (L. 0,15 — H. 0.09.).

Chez M. André JARRY

Trente dessins. Entre autres :

Un grand dessin représentant la *Vue de la ville d'Orléans en 1761*, premier projet du dessin du musée d'Orléans, daté 1761. Les groupes de personnages sont différents (L. 0,96 — H. 0,40).

Vue des travaux du pont d'Orléans, dessin à la mine de plomb avec retouches à l'encre. Un grand nombre de personnages, daté 1750 (L. 0,37 — H. 0,23).

Intérieur de la cour de la maison de Desfriches, rue Neuve, à Orléans, dessin à la pierre noire, rehaussé de bistre, daté 1758 (L. 0.30 — H. 0,24).

Intérieur de cuisine avec personnages d'assez grande dimension, dessin à la pierre noire et au bistre, daté 1756 (L. 0,27 — H. 0,22).

Vue d'une partie de la Motte d'où l'on voit le Pont, La Porte Sainte-Catherine et le Châtelet. Dessin à la mine de plomb rehaussé d'encre et d'aquarelle, daté du 28 déc. 1755 (L. 0.22 — H. 0,18).

Le dessin à la pierre noire pour le quatrième chant de l'ouvrage de Robbé de Beauvezet, *Mon Odyssée*, 1759 (L. 0,13 — H. 0.18).

Nous citerons encore tout particulièrement :

Chez Mme BOCCON-GIBOD

Deux dessins ovales, d'un joli effet, sur papier-tablette; datés tous deux du 17 novembre 1773 et offerts par Desfriches à M. Soyer.

Chez M. Paul FOUGERON

Un grand dessin sur papier-tablette, grand paysage composé dont les groupes de personnages sont particulièrement soignés, daté 1780 (L. 0,43 — H. 0,26).

Digitized by Google

CHEZ M. GANDRILLE

Un assez grand dessin sur papier à tablette représentant *un paysage, bord de rivière* avec personnages très bien traités, daté 1767.

CHEZ LE BARON DE MOROGUES

Un dessin sur papier-tablette, assez grand, représentant *le parc de Villefallier*, daté 1769.

CHEZ M. EMILE RABIER

Un grand dessin sur panneau de bois plâtré représentant *un bord de rivière*, daté 1767.

CHEZ M. RIFFAULT

Un grand dessin composé, d'un joli effet décoratif sur papier à tablette.

CHEZ M. DE TERROUENNE

Un grand dessin représentant l'*Entrée d'une ville* (très probablement la porte Bourgogne à Orléans) (L. 0,77 — H. 0,37).

2 dessins, *Bords du Loiret* (L. 0,20 — 0,15).

CHEZ M. LE DOCTEUR VACHER

Un grand dessin sur papier plâtré représentant *le pont de l'Archer*, près Saint-Mesmin, 1773 (L. 0,70 — H. 0,53).

CHEZ Mmes JULES VACHER

Un joli dessin sur papier-tablette, *Clair de lune sur la Loire à la Chapelle*. 1773 (L. 0,15 — H. 0,09).

Citons encore des dessins de Desfriches chez :

Mmes Arqué ; M. le capitaine Baron ; M. Anatole Basseville ; M. le Dr Bréchemier ; M. J. Boussion ; M. Brédif ; M. D. Buret ; M. Paul Charoy ; le Cte Allard du Chollet ; le Cte Charpentier ; Mmes Vincent Desbois ; M. Paul Delorme ; M. Eug. Deschamps ; M. Douville ; M. L. Dumuys ; M. Fouché ; le Vte de Gastines ; le Cte de Gourcy ; Mmes Albert Guérin ; M. Guillon ; Mmes Herluison ; M. F. Imbault ; M. G. Jacob ; M. Eug. Jarry ; M. René Jarry ; M. Lhuillier ; M. Latour ; M. Henri Lavedan ; M. Legras ; M. Jules Leplat ; M. Mahon ; M. Marcel de Massy ; Mmes Matheron ; M. Millet ; le Vte de Morogues ; M. Moussette ; le Cte d'Orléans ; M. Piau ; M. Pommier ; M. Oct. Raguenet de St-Albin ; M. Olivier Raguenet de St-Albin ; M. Renard ; M. Marcel Rousse ; M. Rozot ; Mmes St-Germain ; Mmes la Ctesse de Villaret ; M. Ernest de Villebonne.

DESSINS PASSÉS DANS LES VENTES PUBLIQUES

Parmi les dessins de Desfriches passés dans les ventes au XVIIIe et au XIXe siècles, nous relevons ceux-ci, comme particulièrement intéressants :

XVIIIe SIÈCLE

VENTE DE JULIENNE, 1767.

N° 984. — *Un paysage*, fabriques et figures plume et lavis sur papier de Hollande, de 6. p. 6 l. de h. sur 9 p. de large (encadré). . . . . 27 l.

N° 985. — Deux jolis dessins plume et lavis. *Un baptême et un enterrement* (9 p. de h. sur 10 p. 6 l. de l.). . . . . 25 l.

VENTE CAYEUX, 1769.

27 paysages, dessins à la plume. . . . . 76 l.

2 — — . . . . . 7 l.

1 — — . . . . . 12 l.

Digitized by Google

VENTE DE HUQUIER, graveur. 1772.

N° 402. — « *Vue d'un village* à l'entrée duquel se voit une charrette, et pour pendant quelques chaumières entourées d'arbres et sur le devant un homme et une femme sur un petit pont de bois; ces deux dessins sont spirituellement faits à la pierre noire et au bistre par M. Desfriches. » (6 p. 8 l. de h. sur 8 p. 4 l. de l.) . . . . . 24 l. 14.

VENTE DE NOGARET et autres amateurs, 23 février 1778.

N° 276. — 1 dessin coloré; on y voit un pont de bois rustique sur lequel passe un homme et une femme précédés d'un chien et sur le devant un bateau rempli de diverses personnes, 8 p. sur 6 de h. (encadré). . . . . 15 l.

VENTES: Jousse de Champremeaux, d'Orléans, 1770. Huquier père, 1771. Lempereur, 1773. Mariette, 1775. Neyman, 1776. Natoire, 1778. De Rohan-Chabot, 1777. D'Azincourt, 1783. Le Bas, 1783. Wille, 1784. de St-Maurice, 1785. Aubert, 1786. Baudoin, 1786. Watelet, 1786. Basan, 1798 (an VI). Hue de Miromesnil, 1798 (an VI).

XIXe SIÈCLE

VENTE BRUUN-NEERGAARD, 1814.

N° 94. — *Vue des bords du canal d'Orléans*, à la mine de plomb, signé et daté 1769 (H. 0,30 — L. 0,42) 27 fr.

VENTE PAQUOT-LEVASSOR, faite à Orléans, le 15 février 1864.

N° 96. — *L'abbaye de St-Mesmin* . . . . . 76 fr.

N° 97. — *Vue du château de Méréville*. . . . . } 100 fr.

N° 98. — *Vue du parc de Méréville*. . . . . }

N° 99. — Paysage. . . . . 98 fr

VENTE DE GONCOURT, 1897

N° 63. — *La chaumière*, à la pierre noire sur papier-tablette (H. 0,15 — L. 0,20), adjugé à M. Bardac. . . . . 135 fr.

Gravé par DEMARTEAU, sous le n° 223.

VENTE DE DESSINS ANCIENS, COLLECTION N, 20 mars 1899.

N° 18. — *Paysage*, encre de Chine, signé et daté 1780 (H. 0,09 — L. 0,14), adjugé à M. H. Lavedan. . . . . 55 fr.

Au verso, on lit : *Vue de l'entrée de la prairie et d'une partie du pont d'Olivet, présentée à Mgr de Miromesnil* par Desfriches, 1780.

N° 19. — *Six paysages*, mine de plomb . . . . . 151 fr.

N° 20. — *Paysage et moulin*, 1768, deux pendants. . . . . 200 fr.

VENTE NOURY DE CURZON, à Orléans, 1900.

Vue de la propriété du Caillou sur les bords du Loiret, à la pierre noire, acheté par M. Michau . . . . . 149 fr.

VENTE A. BEURDELEY, 1905.

N° 51. — *Voyage à Orléans*, dessin au lavis de bistre gravé par Cochin pour le troisième chant de *Mon Odyssée* (H. 0,18 — L. 0,12). . . . . 170 fr.

N° 52. — *La vendange*, dessin à la plume, signé et daté 1768 (H. 0,15 — L. 0,21). 95 fr.

VENTES : Alibert, 1803 (an XI). Sauvage, 1808. De Silvestre, 1811. Constantin, 1817. Cte Rigal, 1818. Augustin Miron d'Orléans, 1823. Van Puten, 1829. Collection C, 1830. Desfriches, 1834. Van den Zande, 1855. Marcille, 1857. Cte Thibaudeau, 1857. Thyssen, 1857. Kaïeman, 1858. Defer, 1859. Chanlaire, 1860. C. Leber, 1860. Tourneur, 1860. Delafontaine, 1861. Van Parys, 1861. Tondu, 1865. J.-B. Descamps, 1868. Jules Boilly, 1869. De Langalerie, 1870. Arago, 1872. Jean Gigoux, 1873. Président de Ste-Marie, 1875. Guichardot, 1875. Saint-Albin et Jubinal, 1886. Richault, 1887. Marquiset, 1890. De Baillieu-court, 1893. Collection C., 21 nov. 1895. Piat, 1897. Calando, 1899. Crignon de Montigny, 1899. Mlle de Chennevières, 1900. Collection du Cte de Castelle, 1900. Collection A. D., 1902. Collection Léon Roux, 1903. Cte Lavedan, au château de Loury, 1904. De Bizemont, 1904

Digitized by Google

(B) CATALOGUE DE L'ŒUVRE GRAVÉ DE DESFRICHES

EAUX-FORTES ORIGINALES

Nous en connaissons quatre :

1. *Paysage :* 2 laveuses à gauche, au bord de l'eau sous de grands arbres ; un homme passe à droite sur un petit pont de bois ; la rivière coule vers le fond à droite (H. 0,20 — L. 0,15) — (Bibl. Nat. Ad 12 rés.).

2. *Paysage :* 2 femmes battent du linge, à droite, au bord de la rivière, un homme accompagné d'un chien passe auprès d'elles. Au second plan un moulin entouré de grands arbres ; un pêcheur fait sécher ses filets ; sur la rivière un autre pêcheur et 2 femmes dans une barque. A gauche du moulin, un chemin s'enfonce sous les arbres (H. 0,21 — L. 0.255) — (Bibl. Nat. Ad 12 rés.).

3. *Bords de rivière :* Un homme pousse un âne chargé vers une habitation entourée d'arbres qui domine le fleuve. Au 1er plan à gauche un homme et une femme accompagnés d'un chien ; au fond à droite, 2 bateaux à voile avec personnages (H. 0,135 — L. 0,15), (au Musée d'Orléans). Nous avons vu chez M. le Cte du Chollet une épreuve de cette planche en contrepartie ; elle est peut-être aussi de Desfriches.

4. *Bords de rivière :* A gauche, auprès d'une habitation entourée d'arbres, une femme tient un enfant par la main ; au bord de l'eau, au bas d'un escalier, une laveuse bat du linge. Au second plan un pêcheur dans les roseaux ; au fond un moulin à vent (L. 0,15 — H. 0,135).

Nous trouvons mentionné, à vendre chez Breitkopf à Leipzig, en 1790, Tome IV, p. 609 de son *Dictionnaire des Artistes : Un paysage où est un moulin à vent* gravé au crayon rouge en 1768, par Desfriches, in-4°, larg. Nous n'en connaissons pas d'épreuve.

ILLUSTRATIONS DE LIVRES D'APRÈS DESFRICHES

Mon Odyssée ou le Journal de mon retour de Saintonge, à la Haye, 1760, in-8° (par Robbé de Beauvezet).

Quatre figures par Desfriches, gravées par Cochin.

Les eaux-fortes de ces gravures sont très rares ; elles étaient dans l'exemplaire de M. E. Paillet.

Le *Manuel des Dames de charité*, à Paris chez Debure l'aîné, 1765, in-12, 5e édition.

Frontispice gravé par Tilliard, d'après Desfriches.

Un frontispice pour un ouvrage du XVIIIe siècle, où Esope présente ses fables à un homme qui dort, in-12, gravé par Tardieu.

Un frontispice rond et *quatre vignettes* ovales en largeur entourées d'attributs, figurant les quatre saisons pour illustrer un *Poème sur la Peinture*, écrit par Campion, poème qui est resté inédit. Le tout est gravé par C.-M. Campion d'ap. Desfriches.

LISTE ALPHABÉTIQUE DES GRAVEURS DES ŒUVRES DE DESFRICHES

BIGNON fils, *amateur*

Une gravure à l'eau-forte, représentant *la pêche d'une pièce d'eau* dans une propriété ; dédiée à M. Bignon, conseiller d'État (L. 0,29 — H. 0,23) Bibl. Nat. Ad 12 rés.

LE COMTE DE BIZEMONT, *amateur*

Sur une même planche (H. 0,12 — L. 0,13), deux dessus de boîte d'après Desfriches, 1789, avec deux groupes de personnages gravés, semble-t-il, d'après un autre artiste.

Vue d'une partie du pont d'Olivet (H. 0,075 — L. 0,115).

N° 1. — 1780. L'original chez M. A. Ratouis de Limay.

Moulin à vent de St Jean de Braye (H. 0,095 — L. 0,15).

Digitized by Google

N° 4. 1781. — L'original chez M. G. Michau.

Vue d'une ancienne porte d'Etampes (H. 0,095 — L. 0,13).

N° 12. 1781.

La même porte d'Etampes, vue d'un autre côté (H. 0.09 — L. 0,13), 1782.

Une planche en hauteur (H.0,165 — L. 0,135) ayant pour titre : *Dessiné par Monsieur Desfriches d'après le tableau de Pynaker qui est dans le cabinet de Monsieur Haudry à Orléans*, 1782.

BLONDEL-DAZINCOURT, *amateur*

Un paysage, où l'on voit un moulin à vent.

Un autre paysage dédié à la princesse de Baudeville.

BOUCHER DE RÉTHEL, *amateur, directeur des douanes à Abbeville*

Les eaux-fortes qui suivent, sont à peu près de même dimension (H. 0,15 — L. 0,19) Bibl. Nat. Ad. 27.

Paysage, 1786.

Le Poutil, maison de camp. de M. Desfriches, dessinée par luy. (C'est la Cartaudière).

Paysage, bord de rivière *(Le Poutil sur le Loiret)*, 1792.

Bord de rivière, 1793.

Autre bord de rivière, gravé à Abbeville, 1792.

Auberge au bord d'une route, 1792.

Bord de rivière (autre vue du Poutil), 1792.

CHARLES-MICHEL CAMPION, *amateur, contrôleur général des Fermes à Orléans, frère de l'abbé Campion de Tersan.*

— *Les quatre heures du jour*, dédiées à Mme Brion de Jouy (H. 0,26 — L. 0,22).

— *Le Printems*, dedié à Mlle Félicité Desfriches, 1770.

— *L'Esté*, dédié à M. Desfriches, 1771.

— *L'Automne*, dédié à Mme Desfriches.

— *L'Hiver*, dédié à M. Soyer (H. 0,095 — L. 0,14).

— *Les quatre heures du jour.*

Quatre estampes avec bordures (H. 0,26 — L. 0,215).

— *Les bords de La Loire*, dédiés à Mme de Cypierre.

Suite de quatre estampes, 1770 (H. 0.095 — L. 0,135),

— *Les bords du Loiret*, dédiés à Mme de Guillonville.

Suite de douze estampes, 1770 (H. 0,095 — L. 0,135),

Suite de seize estampes représentant des paysages des environs d'Orléans (H. 0,11 — L. 0,155).

Allée d'un parc (H. 0,105 — L. 0.155), 1769. Cette gravure se trouve jointe sur la même planche à 4 autres planches de Campion : Une vignette avec attributs pour son poème de la peinture. Une vue de la Chapelle dédiée à Mme de Guillonville, 1771. La vue du portail de la cathédrale d'Orléans, 1771, contre-partie de l'eau-forte de Moreau le Jeune pour le Bréviaire d'Orléans.

Un moulin entouré d'arbres. Ovale en largeur, surmonté d'un ruban et orné aux quatre coins de couronnes de fleurs (Bibl. Nat.).

Campion fit tirer vers la fin de sa vie son œuvre gravé à un nombre très restreint d'exemplaires, à six ou huit sur la même feuille ; le tiers de son œuvre est gravé d'après Desfriches. Ce second tirage, très rare, ne donne que des épreuves grises.

P. CHEDEL

Vue des ouvrages du pont d'Orléans tels qu'ils étoient le 28 juillet 1752 (H. 0,28 - L. 0,40).

Cette planche existe avant la lettre, la planche non terminée.

Addition au pont d'Orléans, à Paris chez la Vve Chereau (H. 0,19 — L. 0,135).

L'original chez M. A. Ratouis de Limay.

Digitized by Google

P.-P. CHOFFARD

Vue de la ville d'Orléans, dédiée à S. A. S. Mgr le duc d'Orléans, premier prince du sang par les Maire et Echevins de la ville d'Orléans et présentée par M. de Cypierre, intendant de la province en 1766. Dessinée par A.-T. Desfriches, négociant à Orléans, en 1761, gravée par P.-P. Choffard en 1766. Se vend chez la Vve Cochin aux Galleries du Louvre (H. 0,51 — L. 0,74).

Cette belle planche existe en trois états différents :

Un 1er état d'eau-forte où le ciel est commencé et où l'entablement de la dédicace n'est pas encore indiqué. Ce 1er état d'eau-forte est de Cochin (1).

Un 2e où le ciel est terminé à l'eau-forte et où l'entablement de la dédicace est préparé à l'eau-forte ; cet état serait déjà gravé par Choffard qui a terminé la planche au burin.

Le 3e état est l'état définitif avec la lettre ; nous ne connaissons pas d'épreuve avant la lettre, tous travaux terminés. Il existe d'après cette vue d'Orléans une réduction à l'aquatinte faite par C. Voyel en 1835.

DEMARTEAU

Deux gravures en imitation de crayon, portant les nos 223 et 224 de l'œuvre de Demarteau (H. 0,21 — L. 0,25).

DURUISSEAU

Une planche pour cahier de paysages.

J.-F. GERMAIN ET DEQUEVAUVILLER

Vue des ouvrages du pont d'Orléans tels qu'ils étoient le 28 janvier 1752. Desfriches inv. J.-F. Eustache de St Far del, gravée à l'eau-forte par F.-G. Germain et terminée au burin par Dequevauviller (H. 0,21 — L. 0,345).

CARL GUTTENBERG

1er et 2e *Vues des environs d'Orléans.*

La 5e gravée par BENOIT.

Les trois autres planches qui composent cette suite ne sont pas gravées d'après Desfriches.

Cette suite de six planches a été reproduite en médaillon par CANALI et VENZO, par P. DUPRÉ chez les frères Klauber et par PIERRE GLACH en contre-partie ; elle se vendait 3 l. 12 s. chez Jean (H. 0,15 — L. 0,21).

Vue de la Chapelle St Mesmin sur la Loire.

Vue à St Mesmin sur le Loiret (H. 0,15 — L. 0,21).

Ces deux planches chez Alibert copiées par SCHRŒDER et par F.-S. WALWERT.

HOFFMANN, *bailli de Benfeld, en Alsace, amateur*

Un moulin à eau auprès d'un grand pont de pierre. Cette planche ne portant aucun nom de dessinateur nous paraît bien avoir été gravée d'après Desfriches (Bibl. Nat. Ad. 8 rés.).

Hoffmann emploie un procédé de vernis mou, avec des enlevés de canif qui reproduisent assez bien le travail de Desfriches sur son papier-tablette.

JANINET

L'église de la Chapelle près Orléans, médaillon en couleur.

---

(1) Mentionnons une eau-forte de Cochin : « planche de griffonnis où se rencontrent deux études de l'homme au bonnet de coton des Misotechnites, deux branches d'arbres et l'attelée du bateau de la vue de la ville d'Orléans par Desfriches ». (*Catalogue de l'œuvre de Cochin* par Jombert, n° 296) eau-forte pure sans nom de dessinateur et de graveur (Bibl. Nat. Œuvre de Cochin E e,15).

Digitized by Google

JOURDAN

Une planche pour principes de dessin d'après Desfriches, réunion sur une même planche de paysages en forme de dessus de boîte.

LEMPEREUR

Suite de 6 paysages dessinés d'après nature par Desfriches et gravés par L. Lempereur, dédiée à M. Jacques de St Mesmin, écuyer, prévost général du Bourbonnais (H. 0,21 — L. 0,24).

1. *Vue des fossés de Châtillon-sur-Loing.*
2. *Vue d'une porte de la ville de Nemours.*
3. *Vue de l'église et de la place de la Rochefoucault.*
4. *Vue d'une tour et maison de Châtillon-sur-Loing.*
5. *Vue de l'église de la commanderie de Boigny, près Orléans.*
6. *Vue d'un bras de la Charente.*

Cette suite existe en noir ou en sanguine.

La même suite a été gravée en contre-partie par Georg. Hertel.

MOITTE

Deux vues des environs de Charenton (H. 0,22 — L. 0,27).

Mlle MOYREAU, *amateur*

Un moulin au bord d'une rivière (H. 0,11 — L. 0,19) ; c'est la contre-partie de la 2e vue des environs d'Orléans, gravée par Guttenberg. Cette planche a été retouchée par un graveur plus habile que Mlle Moyreau.

Vue du Moulin Joli (ce titre est gravé à la pointe) (H. 0,11 — L. 0,15).

Le dessin est chez M. E. Jarry.

Une cascade abritée par de grands arbres, au bas, comme titre gravé à la pointe : « *gravé par Mlle Moyreau d'après le dessin de M. Desfriches tiré du cabinet de M. de Bizemont* » et un peu au-dessus du titre : « *Mlle Moyreau sculp. 1783* » ; cette signature est effacée au brunissoir (H. 0,12 — L. 0,15).

Le dessin est chez le comte de Gourcy.

PARIS

Suite de quatre vues, à Paris chez Chéreau (H. 0,20 — L. 0,27).

1. *Vue de l'église paroissiale d'Essonne, près de Corbeil.*
2. *Vue de la porte de St Rieul, à Senlis.*
3. *Vue de la paroisse d'Ivrey-l'Évêque, près du Mans.*
4. *Vue du moulin d'Ivrey-l'Évêque, près du Mans.*

Deux vues des environs de Blois (H. 0,145 — L. 0,29), à Paris chez Chéreau, puis chez Jean.

La 1re vue avait paru d'abord avec ce titre : Dessiné par Desfriches d'après le tableau original de J. Wynants qui est dans son cabinet, gravé par G. Paris.

Deux vues des environs de Noyon (H. 0,135 — L. 0,19), chez Chéreau, puis chez Jean, se vendaient 1 l. 4 s.

Deux vues des environs de Tours (H. 0,145 — L. 0,20). Se vendaient 1 l. 4 s. La même suite a été gravée en médaillon par Ambrosi et Canali.

Deux vues des environs de Nantes (H. 0,145 — L. 0,205).

Quatre vues de Fontainebleau, dédiées à Mgr de Grimaldi, évêque du Mans (H. 0,145 — L. 0,20).

PATTE

Raffinerie, paysage.

PICQUENOT

Les quatre heures du jour (H. 0,14 — L. 0,185). La même suite a été gravée par Ringuet.

Digitized by Google

PIÉRON

Quatre vues des environs de Paris. Chez Jean 2 l. 8 s.

RINGUET

Deux vues des environs d'Anvers (H. 0,155 — L. 0,185), chez Moudhare, 1791.
Deux vues des environs sur le Mein.
Vue d'une ferme sur le Loiret.
Vue de la cour d'une ferme près d'Orléans.
Les quatre heures du jour, chez Jean.
Départ du marché, chez Jean.
Sortie du Bois, chez Jean.
Ces deux dernières planches ovales en largeur (L. 0,305 — H. 0,25) existent à l'état d'eau-forte.

FAC-SIMILÉ DE LA SIGNATURE DE DESFRICHES

Digitized by Google

Digitized by Google

CATALOGUE

DE

TABLEAUX

DES ÉCOLES

Hollandaise, Flamande,

Allemande et Française,

DESSINS ENCADRÉS, ESTAMPES EN FEUILLES, ET

QUELQUES OBJETS DE CURIOSITÉ,

Provenant du Cabinet

Formé par M. DESFRICHES, d'Orléans,

Dont la Vente aura lieu par suite du décès de Mme DE LIMAY, sa fille,

Les mardi 6 et mercredi 7 mai 1834, à midi,

EN LA GRANDE SALLE, HÔTEL DES COMMISSAIRES-PRISEURS,

Place de la Bourse, à Paris.

L'EXPOSITION SERA PUBLIQUE

Les Dimanche et Lundi 4 et 5 depuis dix heures jusqu'à cinq.

LE PRÉSENT CATALOGUE SE DISTRIBUE :

Chez MM. { BONNEFONDS DE LAVIALLE, Commissaire-Priseur, rue de Choiseul, n° 11.
Charles PAILLET, Commissaire-Expert honoraire des Musées Royaux, rue Grange-Batelière, n° 24.

—

1834

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT

La ville d'Orléans a été long-temps un point de centralisation pour les arts, elle conserve un souvenir de vénération pour le nom des amateurs qui, sous ce rapport, lui ont donné une sorte de célébrité. Les cabinets de MM. le président Haudry, Desfriches et d'Hauteroche, attiraient l'attention des étrangers qui les savaient apprécier ; cette série de bons modèles était pour les artistes une source dans laquelle ils puisaient, et que le temps a disséminée peu à peu.

La collection formée par M. Desfriches date de 1750, et les principaux tableaux de son cabinet ont été achetés par lui dans les voyages qu'il fit en Flandre et en Hollande, notamment chez M. Fouquet, négociant très distingué de la ville d'Amsterdam ; sa qualité d'artiste amateur et les connaissances qu'il s'était acquises par l'étude des grands maîtres, le mettaient à même d'apporter dans le choix des ouvrages un juste discernement ; c'est par suite de son goût pour les peintres hollandais, de sa propension à dessiner le paysage, qu'il s'est plu à fixer dans sa galerie une des plus importantes compositions de *Jean Wynants*, quatre tableaux de *Jacques Ruisdaël* variés de site et de manière de faire, auprès desquels il était heureux de s'inspirer. Admirateur du pinceau de *Guillaume Wandevelde*, de la vérité de *Paul Potter* et de la belle couleur de *Cuyp*, il avait concentré sous ses yeux des œuvres parfaites de ces grands maîtres, rares encore à cette époque et presque introuvables aujourd'hui. Nous n'importunerons pas le public par des éloges dont les tableaux n'ont pas besoin, nous nous en sommes même abstenus dans notre description ; nous pensons qu'il vaut mieux les accueillir que de les provoquer.

Indépendamment des principaux tableaux de l'école hollandaise et flamande, on ne verra pas sans intérêt quelques autres bons ouvrages de maîtres secondaires et des morceaux précieux de l'école française, tels que Joseph Vernet, marine faite et envoyée par l'auteur à M. Desfriches, une composition de Sébastien Bourdon dans le style de Bambochade, un dessin par Greuze, la première pensée de son tableau du paralytique, un autre très capital par Nicolas Berghem, un dessin savant du Claude le Lorrain, et plus de deux cents pièces, eaux fortes, par Carel Dujardin, Berghem, Rembrandt, Paul Potter, Callot et autres.

Nous prévenons en outre qu'aucun tableau étranger au cabinet formé par M. Desfriches ne fera partie de cette vente.

WYNANTS (Jean)

	PRIX D'ADJUDICATION
1. — Paysage. — Un des sites les plus pittoresques indiquant un large espace de terrain boisé, et de nature sablonneuse. Le peintre a élargi sa composition par un chemin sinueux et dont les ornières sont tracées. On y remarque en figure principale, un cavalier accompagné de ses chiens. Toute la partie gauche offre en second plan des arbres de haute futaie, et sur le premier la racine d'un arbre déchiré, et mêlés dans des broussailles des plantes sauvages, des chardons et quelques fleurs à larges feuilles. Les fonds qui bordent ce paysage se terminent par des indications de montagnes, et plus en avant sont des fabriques entourées d'arbustes, sur la même ligne qu'une rivière au bord de laquelle sont de légères plantations. Le feuillé se détache sur un ciel dont les nuages reçoivent les derniers rayons du soleil. Ce tableau, d'une importante dimension (trois pieds et demi sur quatre) et d'une conservation parfaite, réunit toutes les conditions que l'on recherche dans ce maître.	3.000 »

WYNANTS

2. — Chemin montueux et ombragé par deux arbres bordant la lisière d'un bois	205 »
3. — Autre joli échantillon de ce maître : butte sablonneuse au bord d'une mare d'eau et couronnée par des arbres touffus et une haie de broussailles. .	370 »

Digitized by Google

POTTER (Paul)

4. — Une vue fidèle d'une contrée plate de la Hollande, traversée tout entière par un chemin qui longe une prairie et paraît aboutir à l'entrée d'un village; une femme montée dans une charrette, deux paysans et une vache au repos sous l'ombrage d'un grand saule sont les figures qui donnent de l'intérêt à ce portrait exact de la nature. Ce tableau porte la date de 1646, elle se rapproche de celle où les ouvrages de Potter commençaient à acquérir de la célébrité. On reconnaîtra je crois dans l'œuvre de ce grand peintre des parties de terrain, des lointains de prairie qui ont un grand rapport avec ses ouvrages les plus importants. Il y a dans le musée de la Haye, un tableau d'une dimension qui excède celui-ci et qui est une vue consciencieuse, un portrait de site rendu pour faire valoir ses animaux. Il y a comme dans celui-ci, correction de dessin, force de couleur, justesse de mouvement, énergie d'exécution jointe à la naïveté; c'est cette dernière qualité du peintre qui est son caractère distinctif, et sous ce rapport ce tableau de Potter était un de ceux que M. Desfriches affectionnait le plus et que pendant plus de vingt ans il étudia et se plut à conserver malgré les grandes offres qui lui en furent faites . . . . 1.220 »

WANDEVELDE (Guillaume)

5. — Marine à effet de temps calme. Les principaux bâtimens qui enrichissent cette rare et précieuse marine sont un grand navire richement décoré, une barque marchande à voile, et une autre amarrée sur le bord du rivage ; plus loin des petits navires et bateaux de pêcheurs, de distance en distance, terminent l'horizon chacun à leur plan . . . . . 4.800 »

6. — Mer agitée. Des matelots sur le bord du rivage, et contrariés par les vents, cherchent à amarrer leur barque à voile ; d'autres sur un plan plus éloigné cherchent à opérer pareille manœuvre. Un ciel nuageux contribue à augmenter l'effet de cette scène d'ouragan qui présente le choc épouvantable des ondes . . . . . 3.500 »

7. — Autre petit tableau aussi précieux de ce maître et offrant en vue de mer agitée une barque à voile que des matelots dirigent vers le rivage, et sur le même point qu'un canot repoussé par les vagues . . . . . 950 »

8. — La vue du port de Rotterdam. Un grand navire aux armes du prince, et un vaisseau à pleines voiles se dirigent de la rade vers le port et semblent contrariés par les vents et l'agitation de la mer. . . . . 127 »

RUISDAEL (Jacques)

9 — Un des plus délicieux paysages de ce maître ; il offre la vue d'un bois touffu planté près d'une mare d'eau à laquelle aboutit un chemin tournant sur lequel un pâtre conduit un troupeau de moutons. Toutes les hautes et basses futaies se détachent sur un ciel légèrement nuagé : un corps d'arbre cassé, des monticules chargées de mousse, et des espaces sablonneux entourés d'eau dormante, enrichissent le premier plan et donnent à ce site agreste une variété, un pittoresque qui font tout le charme des productions de Ruisdael. 6.300 »

10. — Le coup de soleil. Après un temps orageux, un rayon de soleil qui n'est point obscurci par les nuages, éclaire une vaste campagne entrecoupée de rivières et de champs de blé ; en opposition à cette vue de surface plane, on voit sur une hauteur les restes d'un monastère catholique dont on aperçoit la tour carrée ; cet édifice est entouré d'arbustes et voisin d'un champ dont la récolte est mise en gerbes 1.500

11. — La vue perspective d'une blanchisserie aux environs d'Harlem et située dans un pays de bruyères. Sur les premiers plans, entourés d'arbustes, se détachent les carrés de prairie où des ouvriers sont occupés à étendre les pièces de toile ; ces mêmes prairies sont divisées par des saignées en terre où l'eau arrive pour le besoin de la fabrique que l'on aperçoit à l'extrémité . . 1.550 »

Digitized by Google

12. — Maisons de pêcheurs sur le bord du rivage de la mer et abritées par quelques arbres dont les branches sont couvertes de neige. Ce petit tableau offre l'aspect d'un déclin du jour par un temps d'hiver. . . . . 499 »

SALOMON RUISDAEL

13. — La rupture d'une digue. Les eaux échappées traversent deux parties hautes de terre et se répandent en torrent sur des restes de roche qui leur servent d'écueil. Le lieu de cette catastrophe est partagé par une butte plantée d'arbres sauvages et par une autre où l'on aperçoit un village, des églises et quelque indication de fabrique. On rencontre peu d'ouvrages de Salomon Ruisdaël d'une composition aussi grandiose, traitée à la manière d'Everdingen, et réunissant dans beaucoup de parties, la belle manière de Jacques Ruisdaël son frère. . . . . 360 »

CUYP (Albert)

14. — Rien qu'un cheval blanc sellé et dont les jambes et la tête sont légèrement marquées. Il est attaché par la bride à sa mangeoire, à l'angle d'une écurie, et semble par son air d'immobilité prêter l'oreille à l'arrivée de son maître. Excepté une composition qui se lierait à l'intérêt des détails, on ne peut désirer une exécution plus parfaite; c'est le type du beau talent de Cuyp, réunissant toutes les ressources magiques de la couleur dans l'étude pure et simple d'un de ces bons chevaux si utiles aux travaux rustiques. . . . . 751 »

SCHWARTZ (Christophe), dit le Raphaël dAllemagne.

15. — C'est la première pensée d'un plafond peint à Prague, et qui depuis a été gravé par Sadler. Il représente le Père tout-puissant apparaissant au milieu d'une gloire d'anges et de chérubins; il appelle à lui les âmes bienheureuses, et repousse dans les enfers les méchants poursuivis par l'ange exterminateur. Une note traditionnelle de M. Desfriches fait connaître que ce peintre, né à Munich en 1550, y est mort en 1594, et y jouissait d'une haute réputation. . 151 »

FRANCHOIS (Signé)

16. — Grande guirlande de fleurs à laquelle sont mêlés quelques fruits, elle entoure un médaillon peint en grisaille, le Christ descendu de la croix. . . 225 »

SENEL (Jean)

17. — Deux vues de sites montagneux ornés de fabriques et temples, et enrichis de figures de villageois avec leur chevaux. . . . . 112 »

KALF (Guillaume)

18. — Grand vase d'argent, coffre à bijoux et différents objets de nature morte 75

CHAMPAIGNE (Ph. de)

19. — Portrait d'homme vu de face et tête nue ; c'est un des portraits dont M. Desfriches faisait le plus de cas sous le rapport de la vérité de nature et de l'exécution sans effort. . . . . 65 »

Digitized by Google

VANGOYEN

20. — Chaumière entourée d'arbres. Trois paysans sur un tertre. 21.50
21. — Une perspective de la Meuse, et chariot descendant une digue . . 120 »
22. — Chariot de poste arrêté près d'une hôtellerie, et pêcheurs arrangeant leurs filets. . . . . 76 »
23. — Rivière glacée avec figures de patineurs, peinture en grisaille. . . 51 »
24. — Maison rustique dans des broussailles et sur le bord d'une rivière. . 111 »
25. — Gros arbre près d'un village et paysans près de leur charrette. . . 65 »
26. — Chariot de poste dont les chevaux sont à l'abreuvoir.. . . . . 67 »
27. — Rideau de saules et légères plantations au bord d'une rivière. . . . 120 »
28. — Arbres et chaumières : étude libre. . . . . 68 »

PIETRO DE LÉLI

29. — Portrait de femme, vue de trois quarts et ajustée d'une collerette (*vendue avec le n° 76*) . . . . . 31 »

DEVETTE

30. — Cérémonie hébraïque. . . . . 23 »

VAN HOECK

31. — Une tradition laissée par M. Desfriches nous indique que c'est le portrait de Rubens jeune et celui de son épouse ; ils sont vus à mi-corps. Le premier est représenté tenant une houlette, et l'autre tenant une couronne de fleurs printanières. La femme est vêtue d'un ajustement de satin et coiffée d'une toque à plume dans le style élégant de la femme au chapeau de paille. 400 »

ROMBOUT

32. — Chasseur poursuivant un cerf dans une forêt, proche d'une mare d'eau : vaste et beau paysage inspiré des beautés de Ruisdaël. . . . . 182 »
33. — Autre paysage : forêt partagée, et dont le milieu laisse entrevoir une grande étendue de campagne. . . . . 60 »

QUERFURT

34. — Halte de cavaliers, et halte près d'un camp.. . . . . 105 »

BOUT ET BAUDOINS

35. — Petit paysage avec figures de très petite dimension. 49.95

DEHEM (STYLE DE)

36. — Fruits dans une corbeille. . . . . 17 »

HEMSKERK

37. — Réunion de fumeurs et buveurs dans une tabagie : deux fort jolis petits tableaux . . . . . 151 »
38. — Homme et femme dans un intérieur de chambre basse, et assis près d'un tonneau. . . . . 151 »

Digitized by Google

HORMANS

39. — Deux intérieurs hollandais : scènes familières. . . . . 48 »

BOUT ET BAUDOINS

40. — Pêcheurs arrangeant leurs poissons sur une grande place du rivage. 51 »

VANDERKABEL

41. — Rocher surmonté de fabriques, et marine à effet de soleil. . . . 20 »

JORDANS (J.)

42. — Femme trayant une chèvre, et satyre auprès d'elle : esquisse peinte en grisaille sur papier. . . . . 38 »

BOURDON (Sébastien)

43. — Deux gens de guerre cuirassés et éperonnés sont assis avec un paysan autour d'un tonneau : près d'eux, une femme, à laquelle une jeune fille verse du vin dans un verre, est assise par terre et tient son enfant endormi : différens accessoires indiquent la profession de vivandière ; plus loin, un militaire sur son cheval et près d'une tente se dispose à prendre le coup de l'étrier. . 320 »

VERNET (Joseph)

44. — Une vue de la rade de Marseille au déclin du soleil. Sur une butte, espèce de promontoire de rocher avançant en mer, le peintre a placé quatre figures de pêcheurs, homme et femmes, qui retirent leur filet d'une barque, assez près d'eux sont quelques arbres, bouquets qui servent d'encadrement à cette composition, et sur la partie opposée un pêcheur à la ligne exerce sa patience. . . . . 318 »

STELLA

45. — Le Christ en croix. 20.50

JOUVENET

46. — Portrait d'un prieur. . . . . 41 »

LENAIN

47. — Deux hommes sont assis à une table, tandis que près d'eux s'avance un jeune garçon demandant avec humilité et le chapeau à la main. . . . 102 »

DE LAHIRE (Laurent)

48. — La Vierge et l'Enfant-Jésus près d'une ruine d'architecture. . . . 50 »

SANTERRE

49. — Portrait d'une dame richement vêtue. 17.50

Digitized by Google

DESFRICHES

50. — La naissance de Bacchus. . . . . 10 »

LE SUEUR (Eustache)

51. — La présentation au Temple, petit tableau de forme ronde et peint sur cuivre . . . . . 25 »

VIGNON de tours (C.)

52. — Saint-Jérôme, vu à mi-corps et dans une attitude inspiratrice. . . 35 »

CHARDIN

53. — Jeune homme jouant avec des cartes. . . . . 39 »
54. — Lièvre et attributs de chasse, deux tableaux. . . . . 28 »
55. — Lièvre mort et vase de fleurs à côté ; faisan et attributs de chasse. . 84 »

CASES

56. — Vénus et Adonis, Jupiter et Léda : deux tableaux fort gracieux et faisant pendans. . . . . 50 »

LAURY (Philippe)

57. — Le sommeil de Vénus, et Narcisse épris de lui-même. 48.20
58. — La Vierge présente l'Enfant-Jésus à un religieux. . . . . 10 »

CARACHE (Annibal)

59. — Son portrait peint par lui-même, du même faire et d'une grande similitude avec celui de la galerie de Florence. 15.50

TABLEAUX PAR DIFFÉRENS PEINTRES

60. — Cheval à l'auge près d'une hôtellerie : genre de Bernard Graët. . 31.50
61. — Deux vues des bords du Rhin par Schutz. . . . . 37 »
62. — La salutation angélique : tableau peint sur cuivre, dans le goût de Rubens. . . . . 29 »
63. — Deux petits paysages : style de Loutherbourg. . . . . 9 »
64. — Nymphe et satyre : petit tableau de forme ronde par Stella. . . . 25 »
65. — Marine à effet de tempête par Vanderkabel. 8.50
66. — Portrait de femme par Janet, celui d'un homme par Théodore de Kaiser, et un portait du XVe siècle. . . . . 50 »
67. — Le Christ au Calvaire, sur cuivre, et sujet de sainteté sur bois, plus un tableau peint sur cuivre et de forme ronde, style de Lesueur. . . . . 25 »
68. — Dix tableaux paysages, têtes de forme ronde et village attribué à Téniers. 36.50
69. — Tête de vieillard attribuée à Rembrandt : étude librement touchée et dont M. Desfriches faisait le plus grand cas. . . . . 23 »
70. — Deux portraits d'homme, l'un par Govaert Flink, l'autre par Kaiser. . 17.50

Digitized by Google

71. — Portrait d'homme par Duplessis. . . . . 20 »
72. — Quatre miniatures dans des bordures en cuivre doré, la pêche miraculeuse, les vendeurs chassés du Temple, et deux autres sujets tirés de l'Écriture Sainte, d'après les plus beaux tableaux de J. Jouvenet. . . . . 96 »
73. — Paysage par Gaspar de Witte, style poussinesque. . . . . 70 »
74. — Bacchanale, dans le style de Ph. Laury. 38.50
75. — Halte et départ de chasse : deux petits paysages par Francisque. En tout, quatre tableaux 25.50
76. — Portrait d'un personnage de distinction portant moustaches, style de Porbus (*vendu avec le n° 29*). . . . . 31 »
77. — Potiron, céleri et gibiers, bon tableau de nature morte. 17.30
78. — Incendie de village, par Vanderpol. . . . . 26 »

DESSINS ENCADRÉS

79. — Le paralytique soigné par ses enfans, dessin à la gouache et la première pensée du tableau ; il est signé à gauche, et le fut par Greuze lui-même en présence de M. Desfriches. . . . . 131 »
80. — Forêt à l'encre de Chine et au crayon par J. Ruisdaël. . . . . 16 »
81. — Paysage de haut style, par Claude le Lorrain ; il est au bistre et à la plume, il porte la signature de Claude en 1560. . . . . 382 »

BERGHEM

82. — Femme montée sur un âne et conduisant un troupeau ; dessin à la plume et légèrement lavé ; il fut donné à M. Desfriches par M. D. Grimaldi, évêque du Mans. . . . . 50 »
83. — Un précieux dessin de M. Desfriches dans une bordure de bronze à ornemens. . . . . 20 »

ESTAMPES EN FEUILLES. — OBJETS DIVERS

Le total de la vente s'éleva à 32.403,45.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS CITÉS DANS CET OUVRAGE (1)

(Artistes, Amateurs, Collectionneurs, Écrivains, etc.)

Aguesseau (d'). 120
Aiguillon (duc d') 49
Angiviller (c^te d'). 78
Arbouville (d'). 38, 89
Argenson (Mme d'). 19, 38
Atger 80
Autroche (d'). 124, 175

Baguenault 3
Barante (Mme de). 19
Bardin (Jean). 45, 97, 167
Baudoin. 127
Bausset (de) 176
Belle 121
Bellengé (M. B.) 96
Bertin (Nicolas) 6, 30, 31
Berulle (Mme de). 122
Besnier (Mlle). . . 102, 103, 126, 129
Beuvron (duc de). 49
Bingham (M.) 35
Bizemont (G. de). 13, 18, 30, 38, 44, 45
Blois (de). 178
Boillève. 3, 4
Boisse (princesse de) 19
Boissieu (J. J. de). 152
Bonneval (M^er d'Agoult de). . . 24, 99
Bouchardon 117
Boucher (F.). 31, 42, 92, 109, 117, 132, 145
Bourdonnaye (abbé de la). . . . 52
Boutin. 37, 59, 64, 172
Brémontier 96
Breteuil (B^ne de). 100
Bretonneau 65, 66
Brière-Duvorsans. 4
Brochant 42
Brondes. 68
Buffereau de la Varenne. . . . 4

Cadet de Gassicourt. 92
Cagliostro. 136
Callot 112, 114
Campion. 18, 30, 34, 37, 103, 104, 109, 111, 112, 173
Canovas. 65
Capperonnier 11
Casanova 116
Cassas . 53, 56, 174, 175, 176, 177, 178, 179
Cathelin. 78, 111
Cayeux (père). 58
Cellier Mlle) 83
Chabot (duc de). 6, 7, 100, 132, 174, 175, 176, 177, 178, 179
Chabot (duchesse de). 7, 51, 53, 104, 172
Chalgrin. 163, 168
Challe 36, 159
Chambine (de) 100
Chamillard (de) 19, 38
Champgrand (ch^er de) 26, 27
Champvallins (de) 20
Chardin. 31, 42, 45, 73, 92, 101, 126, 169
Chardin (Mme). 69, 79, 80, 156
Chaubry 38
Cherval (ch^er de). 19
Choffard 12, 65
Choiseul (duc de). 66, 71
Choiseul-Gouffier (c^te de). . 19, 38, 179
Cochin. 7, 10, 11, 12, 34, 36, 42, 44, 46, 54, 97, 99, 109, 111, 112, 114, 121, 123, 159, 161, 175
Colas de Brouville 3
Condé (prince de). 130
Condillac (abbé de). . . 36, 37, 177
Condorcet (de) 89
Copette (abbé). 105, 177
Coustou (G). 62, 69, 71, 88
Coutare 96
Cypierre (de). 12, 37, 44, 65

Demarteau. 19
Descamps 24, 28, 44, 45, 57, 137, 142, 143, 151
Desfriches-Beaulieu. 4
Desfriches-Doria. 3
Desfriches de Lossy. 4, 12
Deshayes 41, 108, 116, 117, 118
Desplaces 7
Dominé 5

(1) Nous avons rectifié autant que possible dans cette table l'orthographe souvent défectueuse des noms propres cités dans l'ouvrage.

Digitized by Google

Doyen 116
Duché 34
Ducluzel. 20, 38
Dumont (J). 54
Durameau 7

Egillon (l'). 97
Enville (duchesse d') 51, 178
Eschard. 7, 100

Falconnet 117
Ficquet (E). 39
Fouquet 31, 127
Fourqueux (de). . . . 126, 127, 128, 129
Fragonard (H). 27

Geard (chev. de la). 19
Genty (abbé) 121
Geoffrin (Mme). 100, 141
Gessner (Salomon). . . . 22, 181, 182
Gillequin. 5, 31
Godeffroy 96
Goislard de Plancy (Mme) 38
Gramont (duchesse de) 51
Granger 179
Greuze 41, 42, 102, 146, 153
Grimaldi (Mer de). 32, 38, 91
Grimou 5, 31
Guillaume (abbé). 25
Guttenberg. 18, 104, 181

Hallé. 31, 116, 117
Haudry 24, 30
Hautefeuille (chev. d') 19
Hazon 73
Houdon. 8
Houel. 97
Huquier. . . . 42, 112, 113, 114, 129
Hutin. 112, 114

Isambert. 93, 95

Jarente (abbé de). 104
Jarnac (de). 7, 100
Jombert. . . . 36, 45, 61, 69, 71, 72, 76
Julienne (de) 119

La Belle. 109, 112, 113, 114
Lagrenée. 7, 153, 174
Lamandé 96
Lamoignon (de) 39
Lancret 135
La Tour. 42, 116
Lavallée-Poussin (de) 97
Le Barbier. 97
Le Bas. 59, 131
Lebrun 25
Le Clerc (S.). 112, 114
Le Comte (Mad.) . 105, 171, 174, 176, 177
Le Mairat 39
Lemoyne 9, 117
Lempereur. 18
Lenoir 58
Lenormant du Coudray. 19, 30, 85, 86, 109, 110, 111, 129, 156
Le Prince. 175, 176, 177
Lescot (Hector) 43
Lesueur. 153
Liancourt 7, 100
Limay (Jean Cadet de). 4, 91, 96, 106, 165
Limay (Aignan-Robert Cadet de) . . 4
Linguet. 49
Longuève (de). 45
Loutherbourg 116, 136
Loynes (de). 3
Lumina 155

Mailly (duchesse de) 19, 38
Malmusse (Mme de) 94
Mariette. 3, 4
Marigny (Mlle de). 37, 54, 57, 70, 83, 123
Mechel (de) 133, 134
Midy. 94
Miroménil (Hue de). 103, 145
Miron 3
Monaco (Prince de). 105
Montucla 61
Moreau le Jne. 7, 100, 131
Morogues (Mme de) 19
Mosnier (J. L.) 97
Moyreau (Mlle). 34

Natoire 6, 7, 13, 24
Nivernais (duc de) . . . 100, 177, 178
Nonnotte 34
Notin (abbé) 67

Ossun (cte d') 19

Paillet. 24, 25
Palmieri 7
Palthe 31
Parrocel 58
Paupe. 163, 165
Pérignon 7, 100
Perronneau. . 7, 30, 31, 33, 36, 45, 117
Perronet. 4, 96
Pie VI 24
Pierre 7, 71, 87, 107, 161
Pigalle. . . . 12, 34, 42, 43, 64, 117
Pille (Mlle de). 104
Polluche 3, 4, 157
Pommyer (abbé). 83
Pompadour (Mme de). 11
Poniatowski (prince). 172
Potter (P.). 153
Poullain 26, 27
Prévost. 75, 76, 85, 110, 111

Digitized by Google

Radix de Sainte-Foy 84
Ranque 4
Ratouis (P. A). 4
Rembrandt. 99
Renouard (abbé) 25
Restout 42, 54, 116
Revel (princesse de) 19
Reyrac (abbé de). . . . 23, 121, 178
Ribard. 93, 94
Robbé de Beauvezet. 9, 10, 11, 36, 37, 45
46, 50, 58, 59, 60, 63, 83, 117, 131, 159
162, 163, 167
Robert (Hubert) 7, 100, 106
Rochechouart (de) 97
Rochefoucauld (cardinal de la) . . 106
Roslin 71, 72
Rousset (dom). 145
Rubens 96
Ruysdaël (J.). 16, 30, 140, 142, 143, 150, 152
Rythiner. 22, 36, 41, 42

Saint-Aubin. 111
Saint-Simon (de) 39
Saint-Victor (de). 32, 94
Sainte-Foy (Mme de). 177
Sandeliou (de). 94
Senneville (de) 92
Séveret (de) 133
Silvestre (de). 7, 42
Silvestre (Mlle de) 155
Slodtz 88
Sorbet 71
Soufflot. 66, 67, 69
Soyer (Robert). . 8, 12, 37, 42, 44, 45
Spaendonck (G. van). . . . 100, 101
Strange (R.) 96
Suze (cte de la). 19

Taraval 7
Tardieu. 78
Thiboust (Mme). 11, 62
Tigy (de) 124, 125
Trudaine (de). 100, 127

Vandebergue. 12, 37
Van der Muer. 30
Van Goyen. . . 16, 141, 143, 150, 151
Van Loo. 30, 65, 116
Van Mol (Pierre). 99
Vernet (J.). 12, 23, 29, 45, 46, 50, 99, 107, 135
Vien. 7, 31, 71, 107, 116
Vield (de) 20
Villeroi (de) 97
Vintimille (Mme de) 39
Voyriot. 120

Walter. 21
Watelet. 7, 18, 36, 45, 89, 100, 101, 105, 106
Wille. 19, 36, 41, 42
Wouwerman (Ph.). 152

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES REPRODUCTIONS

Les clichés des reproductions qui ont paru dans ce volume sont dus à l'extrême obligeance et au talent de l'excellent amateur photographe, notre aimable compatriote, M. Paul-Élie Fougeron et de M. André Jarry.

Portrait de Desfriches.
Pastel de Perronneau 1751, à M. Ratouis de Limay.
Vue des travaux du pont d'Orléans en 1750.
Dessin de Desfriches à la mine de plomb avec retouches à l'encre 1750, à M. André Jarry.
Portrait de Mme Desfriches.
Pastel de Perronneau 1751, à M. Ratouis de Limay.
Intérieur de cuisine.
Dessin de Desfriches à la pierre noire et au bistre 1756, à M. André Jarry.
Moulin sur les bords du Loiret.
Dessin de Desfriches sur papier-tablette. Musée d'Orléans.
Eau-forte originale de Desfriches.
Portrait de Mme Desfriches mère.
Pastel de Perronneau 1744, à M. Ratouis de Limay.
L'Église de la Chapelle.
Peinture sur toile de Desfriches, à M. René Jarry.
La Cartaudière.
Dessin de Desfriches sur papier-tablette 1789, à Mme P. Ratouis.
Portrait de Mademoiselle Desfriches.
Pastel de Perronneau 1768, à M. Ratouis de Limay.
Pont de l'Archer.
Dessin de Desfriches sur papier-tablette 1773, à Mme P. Ratouis.
Intérieur de la cour de la maison de Desfriches à Orléans.
Dessin de Desfriches à la pierre noire et au bistre 1758, à M. André Jarry.
Deux paysages ovales.
Dessins de Desfriches sur papier-tablette 1773, à Mme Boccon-Gibod.
Moulin de Saint-Jean-de-Braye.
Dessin de Desfriches à la mine de plomb 1759, à Mme Boccon-Gibod.
Portrait de Desfriches par C.-N. Cochin.
Dessin à la mine de plomb 1759, à Mme P. Ratouis.
Bords du Loiret.
Dessin de Desfriches sur papier-tablette 1769. Musée d Orléans.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Préface I
Avant-Propos I
I. — La famille de Desfriches 3
II. — La jeunesse de Desfriches. Ses maîtres. Son séjour à Paris. 5
III. — Retour à Orléans. Voyages d'affaires. Vues des travaux du pont d'Orléans et panorama de la ville. Robbé de Beauvezet 8
IV. — Desfriches paysagiste. Ses deux manières. Son procédé sur papier préparé. Desfriches graveur. Desfriches professeur-amateur. 15
V. — Desfriches peintre et collectionneur. 29
VI. — Les portraits de Desfriches. Desfriches intime. Ses relations d'après sa correspondance. La Cartaudière. 33
VII. — Le monument de la Pucelle. L'école gratuite de dessin. Dernières années. Mort de Desfriches 43

LETTRES ADRESSÉES A DESFRICHES

de Bausset (abbé de). 49
Bruzetin 50
Chabot (duc de). 51
Chardin. 53
Chardin (Mme). 54
Chaubry. 55
Choiseul-Gouffier (cte de). . . . 56
Cochin. 57
Condorcet (Mlle de). 88
Descamps 89
Desplaces 100
Doyen 101
Grimaldi (Mgr de). 102
(Desfriches a Mgr de Grimaldi). . 106
Hallé 107
Jombert. 108
Jourdain (dom.) 114
Miroménil (Hue de). 119
(Lamy) 122
Montucla 123
Natoire. 124
(Desfriches a Natoire). 125
Perronneau. 125
Ripault-Désormeaux. 130
Robert (Hubert). 132
Ryhiner. 133
Saint-Victor (de). 136
Silvestre (de). 154
Vernet (J.). 159
(Desfriches a Vernet). 164
Vien. 169
Watelet 170
Wille 180

Appendices
Essai de catalogue de l'œuvre peint, dessiné et gravé de Desfriches, par André Jarry. . 187
Catalogue des tableaux et dessins provenant du cabinet de Desfriches. 199
Table alphabétique des noms propres. 209
Table des reproductions. 213

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

Châteauroux. — Typ. et Lith. Langlois

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

FA3938.45
Un amateur orleanais au XVIIIe siec
Fine Arts Library
BAP5972
3 2044 034 486 506

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.
A fine is incurred by retaining it beyond the specified time.
Please return promptly.

Digitized by Google

Digitized by Google